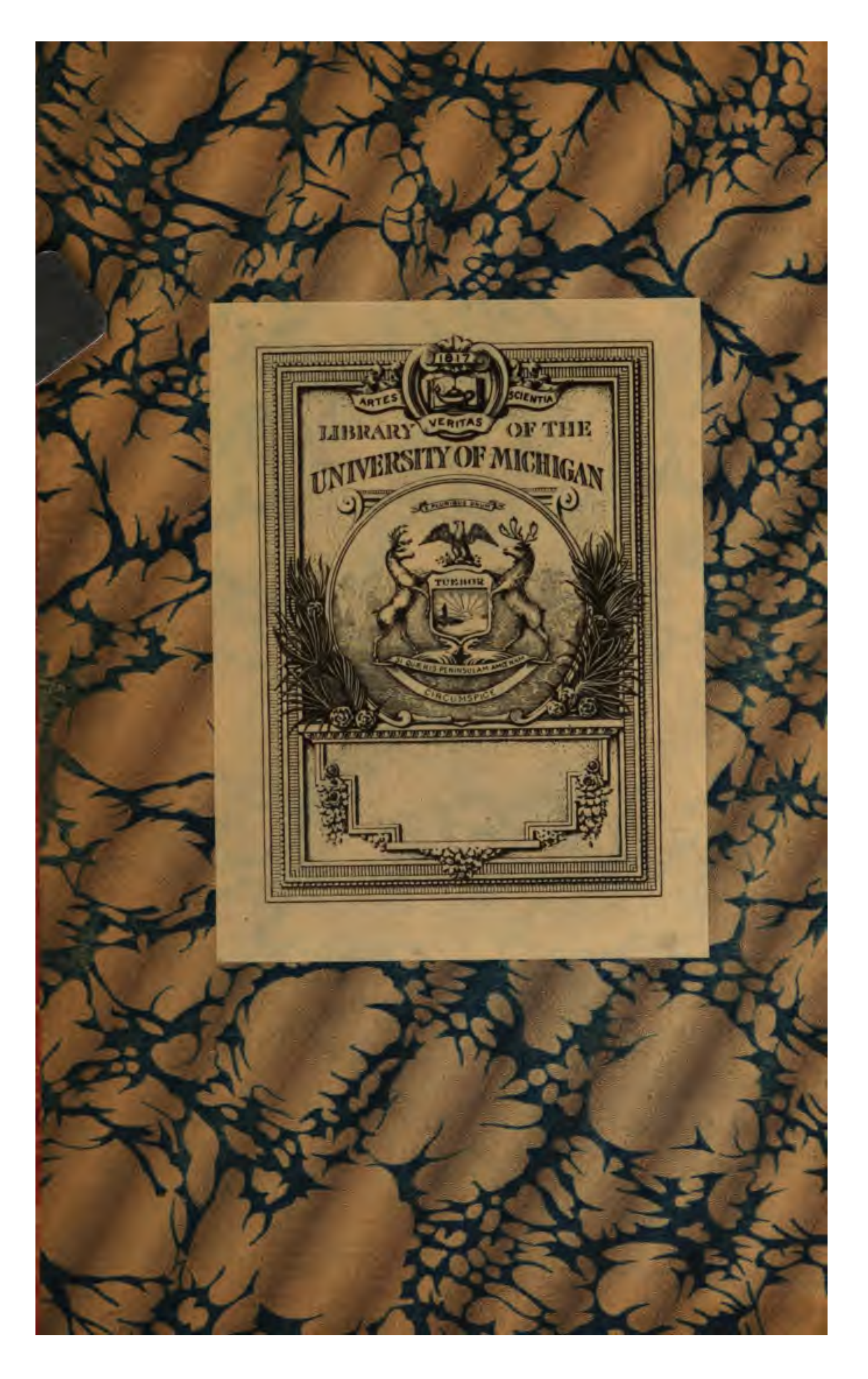
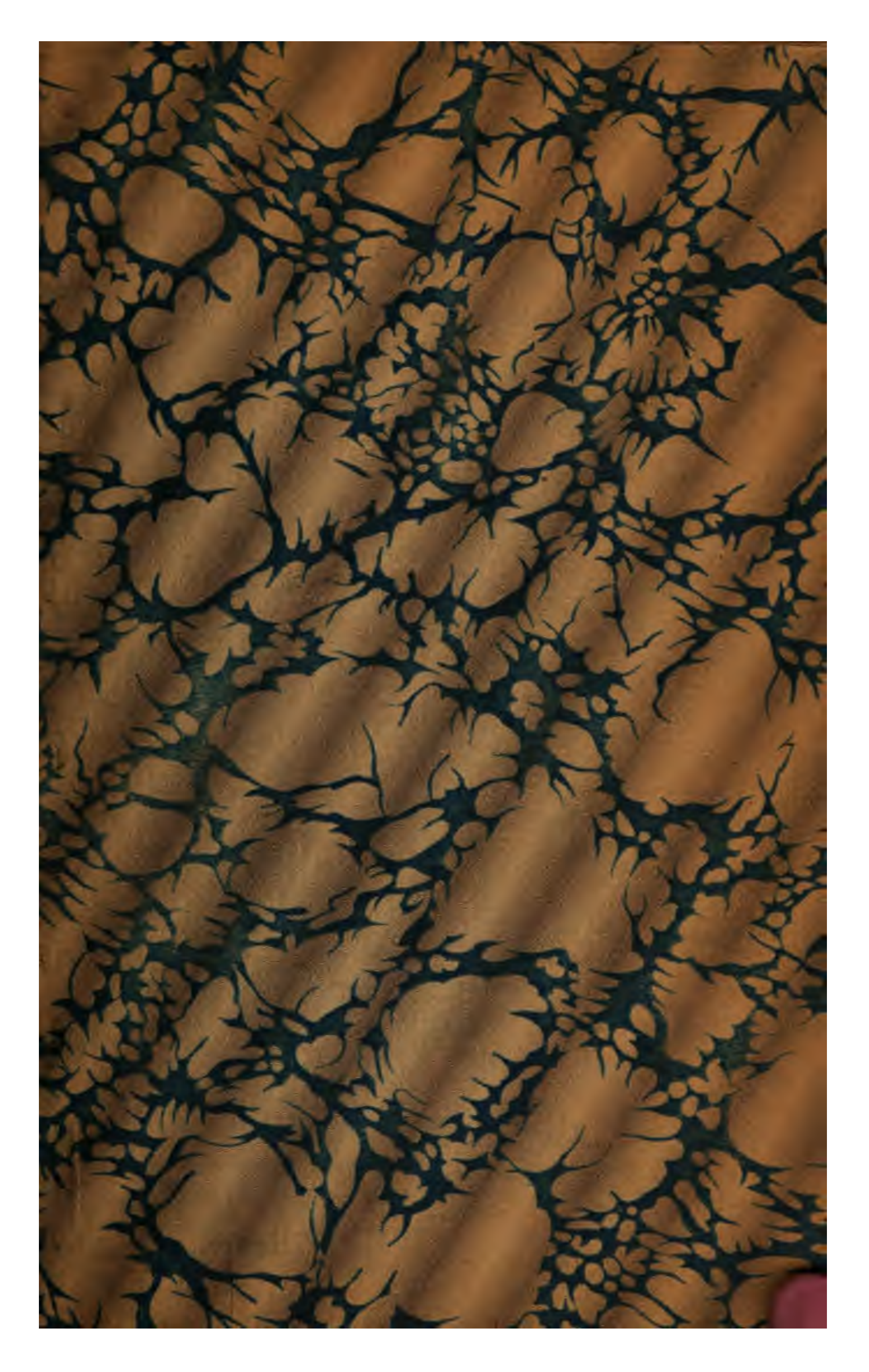

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



LES

APRESDISNEES

DV SEIGNEVR

DE CHOLIERES.

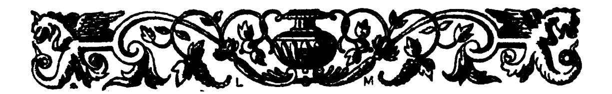


A PARIS,

Chez Iean Richer, ruë saint Iean de
Latran, à l'arbre Verdoyant.

1587.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



AUX LISEURS

Ne pensez, debonnaires liseurs, qu'à tort ce proverbe roule parmy nous, que qui refuse aprés muse : si vous en doutez, il ne vous faut venir que vers moy, je vous en estaleray une preuve plus claire que le jour : Experto *(dit le bon homme)* crede Roberto. *J'ay passé par les piques, pour n'avoir bien branslé la pique lors qu'il falloit, et n'avoir battu (comme l'on dit) le fer lors qu'il estoit chaud; je me suis trouvé de deux selles le cul à terre. Ma muse avoit esclos le frere de ces* Apres-disnées, *son nom ne peut estre ramenteu; son perrain a esté si vilain que, pour s'exempter de quelques honnestetez, il a desavoué son filleu, lequel de toutes parts j'estoie prié de loger, et bien mieux qu'il n'a rencontré. Plusieurs m'offroient leurs logis; mais je me faisoie accroire que leur train ne pourroit compatir avec la naturelle habitude de mes gayes philosophies, ou que quelques uns, n'ayans les yeux bien dessillez de grand matin, prophaneroient un si precieux joyau, ou finalement que d'autres pourroient idolatrer aprés ces conceptions. Je n'estoie pas en petite peine pour sçavoir bien choisir. Du premier coup, je ne pouvoie honnestement esconduire ceux qui m'honoroient de leur semonce, que fais-je? Je veux*

*gouverner de mesmes mon petit Escolier que vous voyez qu'on meine ses cousins les enfançons des Muses. Tous ceux qui portent le titre de scolarité, à Paris, n'ont pas demeuré dans des colleges : les uns par faute de moyens, les autres par faute de cognoissance, les autres pour mignarder avec plus grande liberté leurs Muses. Pour les moyens, je ne pouvoie demeurer en arriere; si j'eusse bien pris, encores en eussé-je eu d'avantage. Considerez l'equippage qu'il a, vous trouverez (je m'asseure) qu'il y avoit dequoy, en un besoin, fonder une douzaine de beaux colleges pour s'y retirer à rechange par chasque mois de l'année. De cognoissance en une matinée, mon petit Escolier n'en prenoit qu'assez. Il a langue par tout, il est si bien cogneu que, dés qu'il marchoit en rue, on le recognoissoit, de mesmes qu'on fait le jour à la sortie de l'aube matiniere. Ce n'estoit point donc la diversité des nations qui me fit perdre envie de le resigner en un college : il s'est de tout temps accommodé à tout. Mais je cognoissoie son naturel estre tel que, s'il eust esté resserré dans un college, je le mettoie à l'hazard de crever ou peter (*verba non fœtent*), de mesmes que fait une chastaigne mise au feu sans estre fendue. Je prevoioie qu'il friperoit la porte, et que, si un jour on le menoit mal, il seroit (peut estre) bien tel de faire un trou en la nue. Toutes ces considerations, et autres trespregnantes, comme pouvez penser, firent que je pris deliberation le laisser galocher en martinet; je ne vouloie forcer son naturel. Pour cela je ne fus hors de soucy. Avez vous jamais veu la caresse et suite qu'a un nouveau venu et fraischement esclos qui apporte choses nouvelles, non veuës, et qui n'ont accoustumées d'estre debitées parmy nous? De mesmes des yeux de l'esprit je prevoyoie qu'à peine mon Escolier mettroit un matin le nez à la fenestre qu'il ne faudroit, estant esventé, se des-*

baucher, ou que quelques uns se deplumeroient plus viste qu'il n'eust esté besoin. Tantost je luy voulois donner un train de courtisan, tantost l'habit de philosophe. En fin je pris resolution de ne plus delayer, et, puis que longa potatio evacuat scyphos, *et le trop penible chagrin me rongeroit avec le temps la sermonniere, à quelque pris que ce fût, de le loger en une chambre laquelle fût digne de sa qualité et representation. J'en trouvoye de nues, bien aerées, belles, chaudes et claires; mais le coust m'en faisoit perdre le goust. On me fait cas d'une qui estoit garnie et equipée de tout ce qu'il falloit; je fais le marché, je vous y loge mon Escolier. A dire la verité, je pensoie avoir trouvé la feve au gasteau, et qu'il n'eût esté possible mieux rencontrer que j'avoie fait. Le logis estoit beau, tout tapissé. Mais quoy? le malheur fut tel que le quart du mois ne fut escoulé que mon Escolier, de grand matin, me vint trouver pour me faire sçavoir qu'il ne pouvoit compatir avec le maistre du logis duquel il tenoit la chambre. Enquis pourquoy, me paya de ces deux raisons : la premiere que, dés qu'il pensoit se lever de matin à l'accoustumée, son hoste luy faisoit dire qu'il eust à se recoucher, que, quant à luy, jamais il ne permettoit qu'avant midy on fist regner la matinée chez luy. De sorte qu'il luy eût esté force, s'il eût long temps demeuré là, d'apprendre le mestier de dormir, poltroniser dans le lit, quiter son estude, se denaturer et suivre la piste de son proche apparenté M. Gaulard, duquel le seigneur des Accords nous represente un apophtegme fort gentil, lequel je suis contant coucher icy, parce que je trouve qu'il ne vient que fort à propos* undiquaque. *Advint donc, et n'y a pas long temps, qu'à ce monsieur escheut une bonne, forte et riche hoyrie par le moyen d'un testament d'un sien oncle, à raison dequoy le sieur de Merdois, son bon amy, le voulant gratifier, disoit :*

« Or sus, Monsieur, vous estes bien heureux : le bien vous est venu en dormant. — Ma foy, respondit il, je le croy, et m'en doutoie bien, il y a long temps. Voila pourquoy j'ay toujours dormy jusques à sept ou huit heures du matin, et dormiray encores à l'avenir un peu d'avantage pour voir s'il m'en viendra encores autant. » La seconde estoit que, ut invidia est virtuti comes, *et que plusieurs se ployent trop aisement aux faux rapports, le sieur Di Casa, pour avoir trop presté l'aureille à son homme de chambre ou à quelque autre marran, avoit pris opinion que mon Escolier avoit pissé contre le soleil, que l'impression estoit si forte qu'il luy avoit fait porter parole de desloger de sa chambre. Du premier coup je ne voulus croire entierement mon Escolier; pour ne point flater le dé, je pensoie qu'il y eut quelque nourrice depucelée : je prends mon Escolier en main pour l'aller confronter avec son mal gratieux hoste en sa propre chambre. D'abordée il faisoit mine de nous vouloir servir de groin. Toutesfois, parce que c'estoit en un vendredi, où il y avoit double jeune* propter festum, *pourtant on ne mangeoit du porceau, il fut necessité nous faire un autre service, lequel fut lardé du mescontantement qu'il avoit contre notre Escolier. Quelques traits furent jettez, qui descouvrirent et qu'il y avoit de l'ordure en la chambre et que l'alliage estoit empesché, parce qu'estant de bas or il craignoit la touche. Je le relevis au moins mal que je voyoie que sa capacité pouvoit porter, et, parce que je recognoissoie que quelques oiseaux ne peuvent porter la lueur des rayons solaires, je me fis entendre qu'il se pouvoit faire que ce monsieur avoit aucunement occasion de se gruser. Pour eviter plus grandes noises et moyenner qu'un chascun peut vivre en paix, et afin qu'il ne fût dit que je vouloie remettre la matinée aprés midy, fut accordé entre nous que pour l'advenir*

mon Escolier se pourvoiroit où il verroit affaire, mais cela ne fut sans luy payer ce qu'on luy devoit. Voila que c'est que de s'adresser en mauvais lieux et que de refuser de si beaux partis, pour aprés estre si mal venu. Si j'eusse esté tel que plusieurs, lesquels je me suis à cognoistre, j'avoie bien moyen de faire retenir à quelques uns leur eau; mais je n'ay eu jamais le nom de forcer personne, invita Minerva. *Si mon gros, gras, pansart et peu advisé compere se chatouille pour se faire rire, et qu'il face tel compte de sa chambre qu'on n'y puisse prendre relais par quelques matinées, à son commandement, je ne suis fasché que d'avoir choisi d'entrée une chambre si tresmal gratieuse à mon Escolier. Et, comme j'ay crainte que sa tendre jeunesse ne luy face perdre cœur, je luy ay incontinent dressé le party de mon second Escolier, afin que tous deux ils se puissent tenir compaignie et* grunnis vitiligatorum obsistere : *chien eschaudé craint la cuisine : parce que l'un de mes Escoliers ne s'est bien trouvé de la chambre que je luy avoye choisi, je me suis advisé (affectionné liseur) que je feroie mieux de leur mettre la bride à l'abandon afin qu'ils se pourchassent. S'ils rencontrent mal, ils auront occasion de s'en prendre à moy : s'ils font bien, ils le trouveront; s'ils font mal, ce seront ils qui auront fait la folie qui la boiront. Toutesfois je m'asseure tant de vostre benignité que tant l'un que l'autre seront receus par vous ainsi qu'ils meritent. Ils ne sont en conche, comme je desireroie. Tels qu'ils sont je les vous presente, avec priere treshumble que je vous fais de les recevoir avec aussi grande affection et m'en sçavoir autant de gré qu'il m'a fallu avaler de gouttes de vin pendant que ces* APRES-DISNÉES *se bastissoyent. Toutes peines meritent salaire. La pluspart de vous (croy je) me feront bien ceste courtoisie : neantmoins, afin que personne ne soit abusé et qu'il ne soit dit que vous ayez*

fait emploite de chat en poche, je suis bien contant, tant ay-je l'ame bonne, honneste et genereuse, vous descouvrir comment, par qui, quand, à quelle intention et surquoy furent dressées ces APRES-DISNÉES; *à quoy elles vous pourront servir à tous, tant en general qu'en particulier. Il faut (dit-on) cognoistre avant qu'aimer, depeur d'estre surpris : il est bien seant que sçachiez d'où c'est que vous vient ce qui tombe en vos mains,* distinguo *par gluc, car c'est par le pendant de vos bourses maintesfois.*

Sçachez donc (benevoles liseurs) que, suivant la protestation que je vous ay fait, puisnagueres, par ma Neufvaine premiere, je ne suis jamais à mon aise, sinon lors que je vous puis faire toucher au doigt que j'estends mes os, mes nerfs et mes veines pour l'utilité, necessité, honnesteté et resjouissance commune. Si je vis encores quelques années, vous verrez que je ne suis simple prometteur, ains que, sans estre Gascon, je suis plus prompt à executer, in terminis habilibus, *qu'à promettre. Ce suis je qui vous fais present de quelques discours qui ont esté tenus, debattus et demeslez entre quelques amis et moy. L'occasion de nostre assemblée fut que, pour ramentevoir la convalescence qui m'estoit d'enhaut escheue par le moyen de ma premiere Neufvaine, que je vous ay cy devant communiqué, de jour à autre, la plus-grand part de mes amis venoient me visiter pour me congratuler de l'heureux recouvrement que j'avoie fait. Les entreveues n'eurent pas duré deux jours que l'on mit sur le bureau la question si on pourroit s'escrimer par conference. Les uns y tendoient formellement, les autres reculoient en arriere le plus poltronnement du monde; les autres se porterent pour neutres. Pour faire l'honneste, je n'osoie ny rompre la partie, ni l'echauffer autrement. Je m'advise d'un expedient, qu'il seroit bon que l'affaire fut decidée par ceux lesquels ne tenoient ny de*

l'un ny de l'autre. Aprés que d'un costé et d'autre l'affaire fut debattue, par leur advis fut resolu que l'on rentreroit en conference, et que, faisant droit sur la difficulté et incommodité proposée, que les Matinées devoient estre emploiées en affaires serieuses, on prendroit les Apres-disnées pour y vaquer.

Qui m'eust donné cent mil escus autres que ceux de Thoulouse ou de Saint-Marcel, je ne sçay si je fusse esté plus aise, pour plusieurs profondes considerations que je ne laisse pas à penser à part moy, encores qu'icy je ne les couche toutes. Me suffit si je puis vous en donner le plaisir de deux. La premiere, que cela me remettoit devant les yeux la glorieuse victoire que j'eus sur ma maladie, puis qu'en commemoration d'icelle je voyoie que l'on faisoit renoistre ces exercices philosophiques. Qu'on me prenne tous les jeux introduits par l'antiquité, on trouvera que la pluspart n'ont pris naissance que de la memoire qu'on avoit envie entretenir, dés qu'on estoit venu à chef de quelque hardie et magnifique entreprise. L'autre est qu'en ce nous nous monstrions vrais imitateurs et enfans de nos devanciers, sur tout de ceux lesquels ont eu l'honneur d'avoir le mieux entendu que c'estoit de se bien gouverner, regir et policer. Nous lisons du roy d'Arragon Alphonse qu'incontinant apres-disner il faisoit venir devant luy l'un des plus doctes personnages qui fût en sa Cour, lequel il faisoit discourir de quelque matiere, disant que par tels propos il entendoit faire prendre la refection à son ame tout ainsi qu'il avoit fait à son corps. D'autres, comme estoit l'empereur Adrien, vouloient aprés le repas estre recreez par des comediens, liseurs ou poetes, à celle fin que par leur gasouillis et contenance ils fussent regaillardis et recreez. De mesmes que l'empereur Neron se faisoit venir des joueurs d'instrumens aprés le repas, lesquels il faisoit

toucher pour donner la repue à l'esprit des conviez, aussi bien qu'il avoit fait à leurs corps. L'empereur Octavius, aprés qu'il avoit bien traité quelcun, n'estimoit point pourtant luy avoir fait bonne chere s'il ne luy eût fait voir les rares et excellentes peintures qu'il avoit à ceste occasion fait serrer et ranger tout exprés en son cabinet. Entre les anciens (au rapport d'Alexandre ab Alex.), aprés avoir fait regner le bon temps, c'est-à-dire aprés avoir beu et mangé d'autant, il n'estoit question que de se mettre en doctes discours. Mesmes entre les Grecs la coustume estoit qu'aprés les banquets on proposoit des enigmes et difficultez à soudre. Celuy qui en pouvoit venir à bout avoit un morceau de chair, au lieu que celuy qui demeuroit en reste et n'y sçavoit mordre estoit condamné à boire un trait de breuvage salé. Delà, paraventure, pourroit bien estre venue la coustume, qui est encores gardée en quelques lieux, lors qu'on veut esprouver la suffisance de quelcun, de remettre la partie aprés disner. Encores adjousteray-je un petit mot touchant l'empereur Tibere, lequel se monstroit si bon mesnager de ce qui luy tomboit devant les sens que toute la journée sembloit ne luy estre que comme une foire où il auroit fait du traffic et emploite; aprés le repas, il entroit en sa chambre des comptes pour examiner ce qui avoit esté passé. De fait, les napes ne faisoient qu'estre dressées qu'il reprenoit tout ce qu'il avoit peu recueillir de la lecture du jour, et proposoit des questions qui estoient debattues de toutes façons, si bien que rien n'y manquoit que l'espoussette.

Si ainsi est, et que tant de braves esprits se sont exercez à la mesme lice que nous avons, et en un pareil temps, vous voyez, liseurs, si nous avons eu occasion d'y prendre biscaye. Nous n'y avons pas seulement receu du plaisir, ains aussi du proffit. Et, quant à vous, s'il vous plaist

ensuivre T. Pomponius Atticus, lequel n'employoit l'apres-disnée qu'à lire, je m'asseure que n'en jouirez de moindre contantement. Ce n'est point l'apres-disnée qu'il faut s'aller pourmener, juxta illud : Post prandium sta, post cœnam deambula; *encores est-il plus seant de passer son temps à telles gaillardises, non moins serieuses que philosophiques, que de baguenauder, fesser les dez, jouer au mat, aux cartes, etc., ou reposer son humanité. A ce propos, Ælian, au second livre de son* HISTOIRE DIVERSE, *remarque que les Lacedemoniens estoient si chiches du temps qu'ils ne permettoient qu'aucun l'employast soit au pourmener, soit à nigauder. De fait, comme on eut un jour rapporté aux Ephores que les Deceliens se pourmenoient l'apres-disnée, ils leur depescherent quelques uns, qui tres-expressement leur inhiberent ces pourmenades, contre lesquelles je ne suis point si criminel qu'à l'exemple des Turcs je voulsisse interdire le pourmener ou du tout en destourner nos François, ainsi que firent certains peuples alendroit des Romains. Je suis bien contant de laisser toutes choses en leur entier, et laisser couler l'eau son beau cours en bas; mais au chois certainement l'apres-disnée je tiendroye que les conferences serviroient beaucoup mieux que se pourmener, si on ne les vouloit reigler à la peripatetique, qui seroit retomber tousjours à notre cadence. Puis donques que le pourmener d'apres-disner est mal sain et defendu aux republiques bien policées, que suivant l'advis des medecins il n'est pas bon d'estudier profondement aprés le past, nous ne pouvions, et aussi vous ne sçauriez destiner les heures de vos apres-disnées à plus honneste et louable exercice qu'à discourir, deviser, ou, si vous ne voulez prendre telle peine, depeur de vous desseicher le gosier, à entendre philosopher la troupe de mes philosophes. Voulez-vous sçavoir le proffit que vous en recevrez, c'est que par raison vous verrez que*

j'ay envie de reigler et policer vostre vie aussi bien que la mienne, et vous former et modeler au moule de philosophie. Il me fascheroit fort de pleiger aucun, si est ce que je me promets que bien peu s'esbattront aprés mes Apres-disnées *qu'incontinant ils n'en retirent du plaisir, de la doctrine et de l'utilité. A l'espreuve vous trouverez que la realité et l'effet suivront ce que je vous en dis. Tenez, je vais vous representer le dessein de ces discours, à celle fin qu'avec plus grande gayeté de cœur vous vous esgayez en ces gayes* Apres-disnées.

Premierement, pour resveiller la compagnie, on a disputé asçavoir s'il valoit mieux dormir que veiller aprés disner. La decision a esté que le veiller estoit plus gentil, mieux seant, de meilleure et plus honneste grace. Aprés j'ay couché quelques questions, qui ont esté balancées de telle façon que je m'asseure que tout homme lequel sçaura que c'est de vivre aura dequoy se contanter. Tout ce qui pourroit sembler estrange est que la suite des matieres n'est liée et enchainée comme il appartiendroit. De moy, je l'eusse bien souhaité; mais la qualité des personnes et la circonstance du temps ne le permettoient. Tous ceux qui demeurent sous un mesmes toit ne hument qu'un air, ne se rapportent pas pourtant en tout et par tout pour leurs affections, juxta illud : Tot capita, tot sensus : *autant de testes, autant de bonnets. Un chascun a son tour. L'un le veut gris, l'autre cherche le verd, et l'autre n'aime que le rouge. Mariez ces diversitez ou mettez toutes les testes des hommes en un chaperon, et alors on passera que la liaison et connexité devoit s'entretenir icy d'autre sorte qu'elle n'a fait. En aprés,* unus idemque sol nobis oritur : *pour cela est-il à dire que tous les jours s'entresuivent bastis et composez à mesmes evenemens, qualitez et constitutions? Les uns sont froids, les autres chauds; les uns beaux et*

clairs, les autres sombres, couverts et nuageux. Si telle varieté est naturellement emprainte és choses celestes, qui ont cinq cens millions de fois plus d'arrest, de fermeté et d'asseurance que la teste de l'homme, doit-on trouver estrange que plusieurs ne s'accordent en un? Je m'en rapporte à maints chasteaux que nous faisons en Espagne pendant qu'on parle avec nous. Il y a plus, que Nature se plaist en la varieté et nouveauté, sur tout quant ce qui est changé ne tient rien ou bien peu du premier, de mesmes qu'entre nous autres François la diversité des habits nous plaist d'autant plus que celuy que nous avons fait faire tout neuf ne sent rien de l'autre que nous avons laissé. Voila un homme qui tous les jours changera d'habits, mais ils seront tous de mesme estoffe, de mesme façon et de mesme couleur : il ne fera pas telle piaffe que le poupin, mignard et leurré courtisan, lequel n'aura qu'un habit à chasque quartier, moyennant qu'il soit tout different. Nous sommes François, nos humeurs sont françoises, nos APRES-DISNÉES *ont esté basties à la françoise. On ne doit donc s'esbahir qu'estans François nous avons donné divers habits à nos* APRES-DISNÉES *françoises. Suffit que le corps soit philosophique, et qu'il puisse agreer et servir au public. Jouissez de ce mien labeur, attendans mes* PARTIS AMOUREUX, *que je poursuis le plus diligemment qu'il m'est possible, et vous souvenez que veut la pratique de cest axiome :* Lætari et bene vivere.

J'entens la faire revivre tant qu'il me sera possible. Vous voyez que j'y bande tous mes nerfs; je vous ay desja donné le resveil durant neuf matins : continuant mes coups, je veux encores maintenant vous bailler atteinte, mais c'est en vray philosophe. Si vous pensiez que ce fût autrement, vous vous abuseriez de plus des trois quarts, de la moitié et du quart de l'autre quart. Ceux qui ont envie de farcir

leur panse et epicuriser ne trouveront icy dequoy gacher, je ne leur presche que le jeusne, la nappe n'y est point mise, on ne sçait que c'est du service de table. Prenez donc courage, ames genereuses, resveillez-vous, et employez vos apres-disnées à visiter les desrobées de celles qui accompagnent cest avant-propos; et, à mon exemple, prenez-moy une bonne envie de faire de mesme que moy. Vous ne sçauriez, à tout rompre, vous en trouver pis que moy; je n'ay point occasion de m'en mescontanter, je m'en loue, je m'y suis pleu, j'en ay de la consolation : faites de mesmes que moy, à celle fin que vous soyez comblez de pareil heur que moy. Lors que vous verrez une belle engeance que vous aurez eslevé sans y penser, le cœur vous surbondira de joye : de ma part, l'esperance que j'ay que me croirez le me fait desja fretiller sur le costé gauche. Ah! que vous serez aises! Voila un eguillon assez propre, ce me semble, pour vous faire prendre le marteau pour battre sur vostre enclume de telles Apres-disnées *que sont celles que je vous communique. Si sa pointe ne semble assez vive, et que quelque lascheté vienne à la poltroniser et faire rebouscher, si tant est que vous craignez de vous faire paroistre amoureux de vostre immortalité. pour la crainte qu'avez de tomber sous la rigueur de quelques brusques, bigerres et mal-adroits jugemens, au moins que l'amour du public vous face franchir le saut, hazardez-vous et desrouillez un peu vos outils; vous pouvez beaucoup, mais, par faute de vous exercer, vous croupissez à demy engourdis. Je sçay bien qu'on dira que, tenant ce langage, on me pourra rebrouer par cest arrest :* Ne sus Minervam doceat; *qu'il y a des plumes assez delicates, suffisantes et isnelles, pour prendre le vol plus haut que je ne leur sçauroie monstrer. Je le confesse, voire que je reputeray à heur d'apprendre, et si m'advanceray bien de tant*

qu'il y en a qui ont essayé à gaigner notre rade, mais ont trouvé

Non omnibus datum adire Corynthum,

et que quelquesfois il faut descharger le vaisseau avant que l'on ait outrepassé la mer. Ceux qui peuvent plus ne feront que bien, s'ils s'aquittent de leur devoir. Qui les retarde? A quoy s'amusent-ils? à niveter? Les autres qui n'ont les aisles si roides sont semons à ce qu'ils s'evertuent pour, se faisans valoir, monstrer à la posterité qu'ils n'ont esté en ce monde creatures inutiles. De toutes les façons qu'on voudra le prendre, je demeureray tousjours droit sur mes deux pieds, puis que j'ay tesmoignage en moy mesmes que la semonce que je fais part d'une syncerité, pureté et cordiale integrité. En un mot, l'amour et affection que je porte à mon pays me garentira de tout le reproche qu'on me pourroit donner pour une si hardie entreprise qu'est celle à laquelle me lient mes Apres-disnées. *L'intention est bonne, l'ouvrier ne vise qu'à bien, les moyens ne sont que bons : il n'est pas à croire que les effets ne participent à la bonté. Goustez à mesmes si nos fruits ne sont pas bons.*

AUDENTES FORTUNA JUVAT.





LES

APRESDINÉES

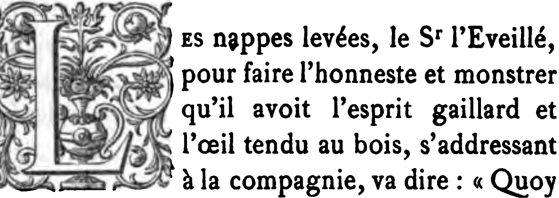
DU

SEIGNEUR DE CHOLIERES

APRESDINÉE PREMIERE

DU VEILLER ET DU DORMIR

S'il faut dormir l'apresdinée.



LES nappes levées, le Sr l'Eveillé, pour faire l'honneste et monstrer qu'il avoit l'esprit gaillard et l'œil tendu au bois, s'addressant à la compagnie, va dire : « Quoy que je n'aye pas mené grande poussiere durant le disner, Messieurs, peut estre ne treuverez vous mauvais que ceste apresdinée se passe à vous

resveiller par un discours commun du veiller et du dormir. Je suis bien trompé si ce n'est toucher droit au poinct et entamer l'affaire par le costé qu'il faut. Vous sçavez que nostre delbieration commune est desrober tous les plaisirs que nous pourrons, et dresser une escole de philosophie. On a accoustumé, de sonner la cloche pour resveiller les escoliers. La leçon que nous devons avoir est de bien haute liste, il faut avoir l'esprit ouvert : voila pourquoy je suis d'avis qu'au preable, et avant toute œuvre, nous vuidions cette difficulté, à sçavoir s'il faut dormir l'apresdisnée. La decision nous rapportera un fruit merveilleux, entant que, si le sommeil n'est à propos l'apresdisnée, on verra qu'avec tresjuste occasion nous nous sommes mis au party des apresdisnées. » Il n'y eut pas un de la compaignie qui ne treuva ce dessein tresbon, et encores mieux à propos : pource un chascun se mit à prester l'oreille, afin d'estre esveillé cette apresdisnée. Pour contraire et debutant se mit en pied. le Sr Patelin, lequel promit de tenir le party des dormeurs, et monstrer qu'on se treuve mieux de dormir l'apresdisnée, tant par raisons que par exemples. La matiere mise en deliberation, fut permis et à l'un et à l'autre de resveiller la compaignie par ce discours : et à celle fin que par cy aprés il n'y advint quelque desordre, on dressa un etat de ceux qui devroient

prester le colet, *bene siquidem geruntur quæ ordine.*

A peine l'Eveillé eut le loisir d'attendre que l'appointement fût prononcé, qu'il va deployer une batelée de raisons pour monstrer que le dormir ne vault rien aprés disner. Ses raisons estoient : en premier lieu, que la digestion ne se faisoit si commodement du temps du sommeil qu'alors que l'on veille ; secondement, que nous en avions l'esprit plus lourd, pesant et hebeté lors qu'aprés le repas nous reposions nostre humanité ; en troisiesme lieu, que ce dormir nous engendroit un monde de maladies ; finalement, que c'estoit se bander contre l'ordre qui en a esté prescrit par Nature. « Je parle (dit-il) en françois, et jette mon feu dehors (direz-vous) ; mais, s'il vous plaist m'accommoder un peu de vos aureilles, vous trouverez que j'ay l'halaine assez forte pour soustenir plusieurs chocs. A cause de mon nom, et la promptitude de l'esprit que je semble avoir, on pourra me jetter quelque trait d'ecervelé, j'estime que c'est le vray moyen de bien discourir, *à generalioribus ad specialia progredi,* de dresser et esbaucher de gros en gros le dessein, aprés le rabotter, polir et façonner comme il appartient. Et comme les longues paroles n'alongent les jours, ains les discours, et nous ennuyent, je m'en vay entrer en plus particuliere preuve de ce que j'ay mis en avant.

Ma premiere raison ne semble meriter une preuve particuliere, puis que chascun de nous en a l'experience en soy-mesme. Quelquesfois je me suis treuvé les yeux ensablez de sommeil l'apres-disnée, j'ay voulu complaire à ma sensualité, et joüer à la ronfle ; mais je n'estoye point plus tost revenu à moy-mesmes pour me resveiller, que je trouvoye que mon pauvre estomac, à cause de la trop grande abondance d'humeurs, m'avoit laissé toutes les viandes indigerées, crües ; je sentoye une charge si importune que j'eusse voulu estre encores à recommencer : *quantos dolores habebam!* Par la grace de Dieu j'estoye assez bien repeu, ma cuisine estoit assez bien fournie, le principal estoit qu'elle estoit mal cuisinée : le feu n'y avoit force ; le sommeil l'humectoit de telle sorte qu'il ne pouvoit operer. Me voila viandé de viandes cruës : je ne suis beste brute pour prendre curée cruë.

— Alte icy, seigneur Esveillé, mon amy, va dire le Sr Patelin, vous vous eschauffez un petit beaucoup en vostre harnois ; par bieu, si on ne prend garde à vos affaires, vous estes en danger d'avoir du mal. Avez-vous point promis à quelques marchans de leur faire emploite de fols ? Pour en former en haute game vous n'avez moyen plus propre que de prescrire *perpetuò insomnis vigiliæ votum*. Tantost vous verrez que je ne vous dy

chose qui ne soit trop plus que veritable, et laquelle n'ait esté averée par la pratique. Or, puis que vous estes celuy qui avez commancé à cracher vos preuves du resveil, il faut que je les vous face ramascher, et par ce moyen vous faire prendre l'envie de prendre vostre repos.

Vous trouvez (dites-vous) le dormir mauvais l'apres-disnée, parce que vous sentez que vous ne digerez la viande. Premierement, vous n'estes medecin pour en sçavoir juger, et estimez que les cruditez stomacales que vous avez proviennent du dormir. *Consule peritos artis,* ils vous chanteront bien autre leçon : peut estre vous apprendront ils que c'est une indisposition naturelle qui fait avorter la digestion de vostre repeuë; ou bien qu'il y a quelque cacochymie en vous qui vous rend contraire et pernicieux ce qui de soy est proffitable aux autres. De mesmes que vous en voyez aucuns qui, quoy qu'ils ne soient des canes, boi-l'eau et *abstemii,* dés qu'ils se treuvent abbatus n'oseroient taster d'une goutte de vin. D'autres qui, au fort d'une fievre ardente, se sont mis à humeur du piot, encores qu'auparavant ils en eussent fait une fort estroite et scrupuleuse abstinence. Je m'en rapporte au voisin de la Madelaine. Si ainsi est que le vin proffite aux uns et nuise aux autres, il se pourra bien faire que le dormir vous aura esté contraire, encores qu'il soit

sain et necessaire à plusieurs. Si vous me vouliez croire, je vous conseilleroye de vous servir des moyens qui furent gardez à la guerison pantagruelique. Paradventure pourroit y avoir dans vostre corps quelque humeur qui vous causeroit cette saugreneuse indigestion.

Ce qui me fait tenir ce langage est que je treuve que les medecins tiennent que le dormir sert grandement à la concoction des viandes, et se fondent sur deux principales raisons : la premiere est que la composition de l'homme, durant qu'il dort, est toute telle qu'en hyver. On sçait qu'en hyver toutes nos parties interieures et du milieu sont plus chaudes qu'en esté, *ad centrum calor frigore ambiente profligatur*. De mesmes, lorsque nous sommeillons, le sang se retire au dedans, et par consequent la chaleur naturelle, si bien qu'alors la cuisson et digestion se fait mieux en nostre cuisine stomachale. La seconde est dependante de la premiere, prise par les effets et evenemens, attendu que nous voyons, sentons et appercevons que ceux qui se traitent à la dormitoire, qui n'espargnent le dormir à leurs yeux l'apresdisnée, qui en un mot se donnent du bon temps, sont gras, potelez, replets et forts, au lieu que ces ames damnées, qui dés le matin jusqu'au soir ne clignent les yeux, sont haves, maigres et debiffez comme des pauvres haires. Telle disposition

me fait croire que ceux qui joüent à la ronfle aprés disner digerent leurs viandes. C'est ce que dit Hippocrate, liv. 6 *Epid.* tom. 5, *Aphor.* 10, que le travail et l'exercice sert à la roideur des nerfs et à la chair, mais que la viande et le sommeil proffitent aux entrailles. Galen mesmes, au premier livre des *Causes des symptomes,* remarque fort à propos que, pendant que nous dormons, la faculté animale se repose, mais que la naturelle est bien plus vigoureuse. L'espreuve nous en est journaliere. De fait, il n'y a celuy d'entre nous qui ne recognoisse en soy-mesme que, lors qu'il est en son sommeil, nature ne laisse à exploiter ses operations naturelles. Qui dort (dit-on), il disne. C'est un proverbe qui est en la bouche de plusieurs et paraventure est entendu de bien peu. De ma part, sans pantagrueliser avec les fessepintes, fessestondues, etc., j'estime qu'il prend pied sur ce que le dormir nourrit et engraisse fort. Ce qui me conferme en ceste opinion est que j'entens coustumierement dire aux femmes que les enfans sont plus nourris par le dormir que par la viande qu'ils prennent. Cela est bien loin de l'indigestion que vous alleguez : si le sommeil la causoit, on n'entretiendroit les enfans au dormir, on ne les y berseroit, les dormeurs ne se porteroient pas si bien. Prenons vostre patron, vous sçavez de quel bois il se chauffe, et si vous ne pouvez ignorer qu'il ne

prenne trois ou quatre heures de repos dés le disner jusques au soupper. Je puis bien tesmoigner l'avoir veu plus de cinq cens fois sans la premiere couche entre des beaux draps tous blancs. Et quel homme est-ce ? Dieu sçait s'il se porte bien !

— Pour replique, Sr Patelin, va dire le Sr Esveillé, j'ay soubre de moyens pour rabattre la digestion que vous accrochez au sommeil. Premierement, les apprehensions que vous avez de devenir fol par trop veiller ne sont propres que pour faire peur aux petits enfans de nos mesnies. Asseurez-vous qu'il n'y a chose plus contraire à la veuë qu'un coup de pierre eslancé dans un œil. En aprés, vos deux raisons qu'avez emploié pour le renfort de la digestion sont si cruës et mal digerées que je m'esbahis comment cela vous soit tombé en vostre aureille de nous les presenter. Pour vous monstrer que je ne suis guidé d'un esprit de contradiction, je vous passe le rapport que faites du sommeil et de l'hyver, mais je vous nie à platte cousture que *somnus per omnia et in omnibus exæquatus sit hyemi,* cela à l'exemple de nos Rabbi en droict *ad l. 1 de leg. primo.* Ma negative est fondée sur ce que nous sçavons tretous, que la nourriture vient de ce qui est au dedans et non point aux bords. La viande n'a pas garde de nourrir, si elle n'est cuisinée en l'esto-

mac, si bien qu'il faut que la chaleur soit là au milieu de la cheminée. On n'a pas accoustumé de mettre le pot cuire sur une fenestre. Ainsi, qu'il face froid, qu'il face chaud, le feu ne se fait qu'à la cheminée, et neantmoins il semble que vous vouliez donner à entendre que la chaleur qui cuit nos viandes n'est en vigueur, sinon lors que le frimat du sommeil vient à donner sur nous. Je recognois veritablement que la chaleur du feu est beaucoup plus grande sensiblement et pour mon regard en hyver, sur tout lorsqu'il gele à pierre fendant, qu'au mois d'aoust ; mais pource aurez vous bien affaire à me faire acroire que le mesme soit à garder pour le dormir et le veiller.

— Vous robinez, S^r l'Esveillé, va dire le Sr Patelin. Et, encores que de nom soyez esveillé, et que par effect ayez les yeux ouverts comme un chat qu'on chastre, si dormez vous dans l'ame, et en ce ressemblerez vous aux connils, qui dorment les yeux ouverts. Je vous soustiens que le rapport du sommeil et de l'hyver est tresmal à propos debattu par vous, puis que vous ne pouvez nier que l'esloignement du soleil est ce qui nous cause ces froidures, et, resserrans la chaleur en un, la renforcent. Le sommeil nous est comme la nuict ou l'hyver : *abscessu solis tenebræ accedunt,* l'air se refroidit. Lors que le sommeil a fait perdre place au veiller, les frimats et brouillats s'eslevent, le

froid nous fait retirer, *ad interiora calor refugit,* et alors en une heure nostre estomac expedira plus de besoigne, comme par despit, qu'il ne fait lors qu'il n'a point de contre-barre.

—Non, non (adjouste le Sr l'Esveillé), je [ne] me paye de ces raisons, puis que je voy que sur l'apres-dinée est la plus grande chaleur du jour, si bien que nostre chaleur naturelle n'auroit que faire de se resserrer si fort que vous criez. Il y a la chaleur de l'air qui entoure et elle qui enfermeroient le froid qui y auroit esté attiré par les exhalaisons dormitoires. Je pourroie enfoncer d'avantage ce discours, si je ne craignoie d'ennuyer la compaignie par ma prolixité : je veux un peu aller veoir vos gras dormeurs, lesquels vous prisez pour la graisse qu'ils s'accueillent en dormant. Si le prenez là, je le quitte, et vous lairray abonder és conceptions de vostre porchesque sensualité. Faut que vous epicuriez et teniez que l'homme ne vit sinon pour estre gras : cela est user des transformations de Circé sans estre charmeur. Nous ne sommes pas voüez à larder, ainsi que les pourceaux. Telle leçon doit estre preschée aux anthropophages. Vous cognoissez un Principal voisin de Marmoustier, le prisez vous d'avantage pour sa graisse que nostre doré Pindare François, duquel à ce propos je me souviens que le seigneur Pasquier chante ces vers hendecasylabes :

Auratus meus ille quem videtis,
Macro corpore, languido, pusillo,
Jejuna macie et cadaverosa,
Sed cœlesti animo integraque mente,
Tantò præ reliquis poetis major
Quantò corpore natus est minori :
Tam scit scribere græcè ut ipsæ Athenæ
Non possint magis Atticam referre;
Tam mirus artifex Latii leporis
Ut ipsum sibi vindicent Latini.
Quin et protulit ejus officina
Ronsardumque gravem, Belumque mollem,
Quales Gallia vidit ante nullos.
Quantus ergo sit hinc licet videre :
Scribunt carmina cæteri poetæ,
Summos at facit hic unus poetas.

Je vous veux battre d'autres raisons; l'experience nous apprend qu'une personne grasse n'est point si plaisante, gaillarde et à gré qu'une autre qui est maigre. C'est la chanson que disoit en table la maistresse de L'ŒIL D'AVIS, prise, comme j'estime, du livre intitulé *les Controverses des sexes masculin et feminin.* Là, l'autheur deconseille ainsi de prendre femme grasse en son patois :

Pareillement ne prenez femme grasse,
Quelque maintien qu'elle ait et bonne grace :
Grand' puanteur au lict vous donnera,
Car à l'espaule de mouton sentira
Au faguenas et puanteurs susdites,
Dont ne prenez telles femmes maudites.

— Vous estes un fin homme, par men conscience (respond le Sr Patelin), de me penser faire peur par ces vers de l'ennemy des femmes ; a-il traité plus doucement vos maigres ? Escoutez ce qu'il en dit :

Touchant des maigres n'en prenez aussi point,
Car il est dit, et notez bien ce poinct,
Que sont trois choses maigres tres-que mauvaises,
Fastigieuses, toutes plus que punaises :
C'est à sçavoir la femme, chevre et l'oye.
Et qu'est bien pis, je veux que chacun l'oye,
Disant que c'est morceau si mal duisable
Qu'il ne convient à manger qu'au seul diable.

— Ne vous arrestez point, Messieurs, sur cest article, vay-je dire, vous n'y ferez que le sang tout clair, attendu que ce maistre blasonneur a donné attache tant aux grasses qu'aux maigres, et aussi qu'en mes *Partis amoureux* je me suis esbattu à debattre ceste magnifique question : si le party d'une grasse est plustost à prendre que celuy d'une maigre.

— Soit, respondit le Sr Patelin, je suis content de remettre à une autre fois la dispute touchant la precellence des grasses et des maigres, mais je voudroie sçavoir à quoy et comment vous concluez. Vous pensez enerver mon argument des gras dormeurs, parce que nous ne sommes pourceaux : je ne suis point rotisseur ny marchand de

lard, pour graisser la porcherie de la façon que vous criez. Mais vous changez b mol en b carre, et ne prenez pas advis que je puis vous battre par vostre propre argument. De fait, qu'on l'examine, on trouvera qu'il fait pour moy, en ce que maintenant il n'est question de la prerogative qui est escheuë aux hommes pour l'ame raisonnable dont ils sont doüez. Les facultez animales et naturelles du pourceau ne sont point autres (hors l'individu) que sont celles d'un chacun de nous. Que ainsi soit, vous voyez que l'on est repeu, nourry et soustenu par les viandes, que si l'homme boit et mange, aussi fait le pourceau, que tous deux se purgent par l'huis du derriere, que le sommeil est aussi bien commun au pourceau qu'à l'homme, bref, pour la nature, qu'il y a bien peu à redire entre l'homme et le pourceau. Si ainsi est, et que le pourceau s'engraisse au dormir, je puis à tres-juste occasion conclure que le sommeil n'empesche nostre digestion ; au contraire, qu'il l'ayde fort, dont les effets apparaissent par le bien porter.

Voila donc ma digestion qui demeure asseurée, quoy que vous luy ayez voulu susciter le sommeil pour ennemy. Pour retourner à nos moutons, il faut que je drachme un peu, par maniere d'antidote, le second moyen que vous avez employé contre nostre sommeil : vous dites

qu'il rend nos sens plus lourds, grossiers et pesans. Si vous prenez cela *secundum quid et non absolutè,* je le vous passeray, c'est à dire que le restraigniez à certaines personnes que je cognois, lesquelles semblent aux araignes, qui convertissent en poison ce qui est autrement destiné à bien. Vous hantez tous les jours avec des personnages qui n'oseroient boire un trait, si l'eau ne surmontoit le vin de deux tiers et un quart, autrement il faudroit jouer à la corbette, ou aller *in requiem,* ou escorcher à faute de peletier le regnard. Pourtant, direz vous que l'usage du vin pur soit prejudiciable, qu'il hebete nos sens ? *Non usus, at abusus nocet.* On doit faire mesme jugement du sommeil, lequel nous est fort necessaire et proffitable, toutesfois nuit à ceux qui ont leurs parties corporelles demantibulées. Pour un moyne on ne laisse pas à faire un abbé : c'est un axiome monachal, *cui consentaneum est,* qu'on ne doit interdire le dormir aprés disner, parce qu'aucuns s'en treuvent incornifistibulez.

Or que ce soit en general tout le contraire de ce que vous avez proposé contre le sommeil, je m'en vay le vous faire si clair qu'un asne y mordroit. *Et primo,* je vous apprens que par le dormir le cerveau et les nerfs se delassent en recevant lors une huileuse et douce vapeur, qui est leur propre nourriture. En aprés, les esprits, se retirans

vers le cœur, se reschauffent et se purifient, tellement qu'aprés que nous sommes esveillez ils en deviennent beaucoup plus vigoureux et forts. Lors que vous avez besoigné tout du long de la journée, je vous voudroie bien demander si vous estes si gay, soupple et dispos, que quand tout frais vous vous rangez à la tasche. Ne faut pas que vous estimiez que nostre cerveau ne se lasse, *consumitur annulus usu,* et l'arc tousjours bandé en fin se rompt. Si vous en doutez, je m'en vay le vous monstrer. Prenez donc que nos actions ne sont qu'une boutée, saillie et force de nos esprits, qui, naissans du feu de la vie, remuent non seulement nos membres, ains aussi se joignent à nostre imagination. Or, pource que les principales parties dont nous sommes composez, comme est le cerveau, les nerfs, le foye et le cœur, sont d'une temperature diverse, il advient que le chaud ou le froid, s'estant trop longuement ou trop vivement attaché à quelque partie de temperament contraire, elle en demeure offensée, comme pour avoir eu trop long temps à combattre son ennemy, jusques à ce que l'homme y soit tout accoustumé : ce qui se void en ceux qui, pour n'estre coustumiers de s'ahanner en quelque chose, se trouvent aprés comme tous rompus et brisez. La cause de cela est que les nerfs, les os et la moelle, qui sont froids, aprés avoir esté eschauffez par l'agitation,

venans à se refroidir, tesmoignent assez qu'ils sont grevez, et, fleschissans à leur pois mesme, cerchent l'appuy et se roidissent avec peine. Le pareil advient au cerveau, encor' qu'il ne soit si sensible, car, estant de sa nature humide et froid, aprés qu'une forte et longue imagination y a attiré la chaleur des esprits, il se ressent d'une telle emotion; et lors, quelques fois aydé des vapeurs qui sont montées aprés le repas, quelques fois par le moyen de la bile froide, laquelle y est attirée, comme il advient aux hommes melancoliez, ou bien affessy de soymesmes, il vient à rechasser les esprits contre bas vers le cœur, et, en reprenant sa qualité, reçoit volontiers ce qui est humide et froid, le respandant, aprés s'en estre raffraischi, sur tous les nerfs, tellement que les filets qui tendent les paupieres se laschent et les laissent tomber sur les yeux; les gros tendons aussi du col s'amollissent et ployent au fais de la teste. Ce sont les causes de la lassitude, et la maniere par laquelle le sommeil nous saisit. Si vous prenez bien ce que j'entens, vous trouverez que le dormir, tant s'en faut qu'il nous appesantisse, qu'au contraire il nous raffraischit et renouvelle pour nous remettre à la besoigne mieux qu'auparavant.

Ce qui m'ancre d'avantage en ceste opinion, que nostre jugement est subtilisé d'avantage par

le sommeil, c'est que je treuve que les plus notables apparitions qui nous sont ramenteuës par les Escritures sacrées sont advenues pendant le dormir. Sainct Paul n'avoit point les yeux ouverts durant l'extase de son ravissement ; voire mesmes, ainsi que l'Histoire Ecclesiastique remarque, il semble que Dieu ait expressement choisi le sommeil, à celle fin que durant iceluy il fit de choses admirables. La production de la femme fut lors qu'Adam dormoit. Le texte de Moyse y est formel : *Immisit Dominus Deus soporem in Adam, cumque obdormisset, tulit unam de costis ejus et replevit carnem pro ea,* c'est à dire : « Le Seigneur Dieu fit tomber un somme sur Adam, et, quand il fut endormy, il prit une des costes d'iceluy, et resserra la chair au lieu d'icelle. » Et, parce que le docte du Bartas, au sixiesme jour de sa *Semaine*, a tres-doctement descrit ceste endormie production, je suis bien contant icy vous donner le plaisir de ses vers :

Comme le medecin qui desire trancher
Quelque membre incurable, avant que d'approcher
Les glaives impiteux de la part offensée,
Endort le patient d'une boisson glacée,
Puis sans nulle douleur, guidé d'usage et d'art,
Pour sauver l'homme entier, il en coupe une part :
Le tout-puissant ternit de nostre ayeul la face,
Verse dedans ses os une mortelle glace,
Sille ses yeux ardans d'un froid bandeau de fer.

Guide presque ses pieds jusqu'au seuil de l'enfer,
Bref, si bien engourdit et son corps et son ame
Que sa chair sans douleur par ses flancs il entame,
Qu'il en tire une coste, et va d'elle formant
La mere des humains, gravant si dextrement
Tous les beaux traits d'Adam en la coste animée
Qu'on ne peut discerner l'amant d'avec l'aimée.

Je ne suis pas grand theologien, il ne m'appartient pas mettre le nés si avant és Escritures divines, je veux rapprocher mes preuves et les vous faire toucher au doigt. Prenez moy Fulgose : il vous fera veoir de beaux et segnalez exemples propres à justifier que Dieu a operé en plusieurs personnages de choses nompareilles durant qu'ils estoient allictez au dortoir. Il fait mention de Gennadius, medecin carthageois, lequel ne peut recevoir l'impression touchant l'immortalité des esprits que lors qu'il dormoit. Sainct Augustin conferme le mesmes en sa missive à Eradius. Il tesmoigne le mesmes du martyr Noel, de l'hermite d'Egypte Egyption, et de quelques autres. Preuve indubitable, ou je ne voy rien, pour justifier que, lors que nous dormons, nostre esprit est plus à delivre et prest à exploiter quelque chose de bien.

— Certainement, va dire le Sr Esveillé, vous estes un grand clerc, et estes sçavant jusqu'aux dents ; mais je voudrois bien sçavoir de vous si

vous estes devenu ainsi docte, joüant à la ronfle. Vous avez bien affaire à me le faire croire, attendu que vous sçavez que

Non jacet in molli veneranda scientia lecto.

Et, quant aux changemens que vous avez cotté de Fulgose, merveilles que ne prenez garde que ce sont cas extraordinaires, qui ne peuvent estre estendus plus outre que la personne qui a esté honorée et advantagée de tels passedroits, si bien qu'encores que j'aime mieux ne le decroire que l'aller voir pour le croire, si est ce que *casibus specialibus generales non eluduntur.*

— Vous en cassez de belles ! replique le Sr Patelin. Que direz vous des songes et prognostics que nous avons durant le sommeil ? Socrates ne previt il pas lors de son repos qu'il seroit maistre du divin Platon ? Je m'en rapporte à ce qui nous en est appris par les vies des philosophes, où on nous fait entendre que Socrates, trois jours auparavant que Platon luy fût amené, vit en vision un petit cygne qui se remplumoit en son sein et, aprés avoir acquis des aisles, s'en-vola incontinent, fredonnant fort melodieusement, dont le bon homme de Socrates estoit en grande peine, ne pouvant penser que signifioit telle vision : il demeura en cette perplexité jusques à ce que Platon luy fut amené pour estre son disciple, lequel il

n'eut plustost veu qu'il declaire au Patrice Ariston que son fils Platon estoit celuy duquel il avoit songé, qui estoit le cygne, lequel devoit estre paré des plumes qu'il prendroit dans son sain, à sçavoir de la philosophie qu'il luy enseigna par l'espace de vingt ans. Expressement j'ay choisi cest exemple, parce qu'il est segnalé et contre lequel vous ne pouvez emploier reproche aucune.

En voulez-vous une preuve plus evidente, je la vous vay prendre de vostre main, pour la vous remettre devant les yeux. Vous avez cogneu ce grand chancelier de France, Antoine du Prat, duquel on raconte que tousjours il dormoit, et si pour cela ne laissoit d'avoir l'esprit tendu à l'alte et prompt : dormant, il ne perdoit pas un mot de ce qui luy estoit dit. Les estrangers sont tesmoins de la verité que je dis, et sur tout ceux qui, ayans par leurs ambassadeurs fait leur remontrance au Roy, par la bouche et organe de ce chancelier, eurent sur le champ et de poinct en poinct la resolution de ce qu'ils demandoient, outre leur esperance. L'autre estoit ce digne procureur du Roy, Gilles Bourdin, lequel, avoit il disné, se tenoit dans une chaire, appuyé sur ses coudes, et vous reposoit assez proprement son humanité. Pourtant n'estimez pas que l'audience fut deniée aux parties, lesquelles il vous escoutoit patiemment, puis leur donnoit fort bonne response sur le fait

qu'elles luy avoient proposé, sans broncher ny leur faire tort d'une seule syllabe qui eust esté prononcée. Le sieur Pasquier luy a, à ceste occasion, dressé cest epitaphe :

Seu subscribere supplici libello,
Seu defendere Regis acta vellet,
Volvendisque libris domi vacare,
Librorum helluo, regius patronus,
Regno et munere nobilis forensi,
Stertebat media patrum corona,
Stertebatque domi, palamque clamque,
Nec tempus vacuum, locus vel ullus,
Quo non sterteret ille, tamque dormiit
Ut mors hunc inopina dormientem
Interceperit, omnium bonorum
Magno cum gemitu, altiore damno.
Mortuum tamen, ô viator, illum
Tu ne credideris : quid ergo? verè
Somno perpetuo quiescet ille.

— Ce ne sont point contes, Messieurs, vay je dire. J'ay familiarité avec un personnage, lequel a demeuré fort long temps avec ce M. Bourdin ; il m'en a asseuré de choses plus estranges, mesmes que, lors qu'il vouloit chevir à poinct d'une bonne affaire, falloit qu'il prist tout bellement son repos. Vous sçavez que je suis grand rechercheur et qu'il n'est pas aisé de m'en prester une, que je veux estre payé sur tout de raison ; pource j'ay pris plaisir à sonder l'occasion pourquoy, lors que ces

Messieurs dormoient, neantmoins leur esprit ne laissoit d'estre en action perpetuelle. En fin j'ay trouvé que c'estoit pour autant que leur esprit ne se lassoit au gré, branle, et à la cadence du corps. De fait, c'est une folie de croire que le cerveau soit sensible. C'est une negative tenue par tous les philosophes, lesquels sont les mieux habillez d'entendement. Ce n'est pas que je veuille tenir le cerveau tousjours bandé, je sçay qu'il y a du relais, duquel le seigneur Bretonnayau en son *Temple de l'Ame* a tresbien poëtisé, parlant de la fantasie. Pource je vous donneray, s'il vous plaist, le plaisir de quelques vers qu'il a, à ce propos, composé :

Quand le commun repose, et l'objet empesché
N'entre plus par le sens, de la vapeur bousché,
Il ressemble un enfant : ell' a une nourrisse,
Qui, chantant son do-do, l'endort, afin qu'ell' puisse
S'aller esbattre seule : ainsi ceste cy sort
Du corps emmaillotté du frere de la mort.
Dont, s'escartant de luy, solitaire repense
En ce qui s'est passé depuis sa cognoissance,
En ce qu'elle a ouy, de ce qui luy souvient
Et dedans le miroir que devant elle tient
Où de jour et de nuict son image remire,
Des ombres qu'elle y voit les phantosmes retire,
Qui si confusement s'offrent tous à la fois ,
Que ranger ne les peut, ny en faire le chois.
Et, comme ell' en commence, quelqu'autre vient se mettre
Au devant, l'autre aprés sur le champ demande estre

Premier expedié; le voulant depescher,
Une foule en voicy, qui la vient empescher.
Pour ce imparfaits sont tous, l'un n'aura que la teste
Et cest autre les pieds, luy manquant tout le reste,
L'un du corps la moitié aura tant seulement
Qui point n'aura de bout ny de commancement, etc.

Ainsi vous voyez que l'assoupissement du corps n'engourdit pas le cerveau, qu'il est tousjours aux champs, qu'il chasse; s'il ne prend à tous coups, c'est que la foule est trop grande. Car, quant à moy, comme je disois, je ne croy pas que le cerveau soit sensible et se lasse de mesme que le corps; cela est plus clair que le jour, que, quant à luy, *per se est omnis sensus expers;* si donques il est sensible, faut que ce soit par le moyen des membranes qui le recouvrent et envelopent. Or elles ne peuvent recevoir coup par la lassitude que où toute la masse du cerveau se lasche et affaisse aprés avoir perdu tous ses esprits, ou pour avoir esté desseiché par une forte et longue imagination. Icy on ne parle point de l'offuscation des humeurs, qui, quand tout est dit, n'est pas contraire à la composition du cerveau : car, estant de sa nature humide et froid, il est de tant plus aidé qu'il y a plus d'abondance de vapeurs humides, grosses et espesses. Voire mais, que fay-je? Au lieu que je devroie abreger vos discours, il semble que je veuille plustost partiser

pour l'un que pour l'autre, *et in utramque aurem dormire*. Je vous prie, seigneur Patelin, poursuivez.

— C'est bien dit (va il respondre), je suivray par ordre, et examineray le troisiesme moyen; mais ce sera, s'il vous plaist, aprés que vous, seigneur Esveillé, vous serez un peu exprimé d'avantage que n'avez fait. Ce n'est pas tout d'improperer un monde de maladies au dormir. *Asserenti probationis onus incumbit.*

— Je le veux bien (dit l'Esveillé), et, afin que je ne marchande point long temps, je prendray l'experience qui m'apprend, et à vous aussi, que les apoplexies, pesanteurs, catarres, et autres maladies sont alambiquées au rosaire du sommeil. Vous hantez vostre grand voiageur, comment est ce qu'il se porte? Vous sçavez que toutes les apresdisnées il se jette sur son bahu emmitoufflé de toutes façons, et là il vous fait gaillardement pose de quelques quatre ou cinq heures. A tous coups il est menacé de suffocations, deffaux de respirer, courte haleine, et tant d'imperfections que, quand au monde il n'y auroit que ce dormeur si mal salarié de son dormir, encores est il assez martyrisé.

— *Una hirundo non facit ver* (replique le Sr Patelin), non plus que pour un moyne on ne laisse à faire un abbé. Tous ceux qui s'escriment

du dormir l'apresdisnée ne sont point si mal appointez que celuy dont vous entendez parler. A sçavoir si le Gespide Jason, pour estre dormeur, ne surprend point le dragon? Il n'est ny goutteux, ny apoplectique, il fait la figue à tout tant de friquets et eratez, qui ne sçavent pas à moitié que c'est qu'ils font. Vous imputez quelques maladies au dormir par fausse presomption. Les medecins, direz vous, le tiennent et l'ont si bien sondé : *Quæstio facti est unde jus oritur.* Ils prennent le plus souvent le blanc pour le noir; voire ce qui est salutaire, ils dient qu'il est maladif et nuisible à la santé. Ne vous souvient il point de nostre voisin de Touraine, du conte qu'il nous fit à Agen, que, comme il avoit sa femme allictée d'une forte et violente fievre, les medecins luy defendirent tresexpressement de donner du vin à ceste pauvre fievreuse : luy, qui avoit plus d'envie de la voir en terre qu'en pré, afin d'en estre bien tost detrapé, luy fit apporter une grande bouteille du plus fort et puissant vin qu'il peut recouvrer, et ce sous pretexte que, comme bon mary, il ne vouloit esconduire sa chaire espouse de la requeste qu'elle lui faisoit de pouvoir un peu chocquailler. Il faisoit son conte d'estre vefve incontinent; au rebours se trouva que ce vin lui remit la vie au corps. De cela je veux inferer que vos medecins s'en peuvent faire accroire lors qu'ils char-

6

gent le dormir de quelques maladies qu'il n'engendre point. Vous parlez des catarrhes, ce sont les veilleurs qui en sont heritiers : *pituita siquidem est scholasticorum morbus peculiaris.* Ce ne sont point dormeurs que les courtisans des Muses. Recommencez donc si vous voulez dire vray, et apprenez à parler.

Pour respondre tout d'un coup, je voudroye bien que me fissiez ceste amitié que me dire si on se treuve plus mal de trop dormir que de trop veiller; vous ne pouvez tenir contre le dormir : qui dort, il disne. Si doncques le trop veiller est plus nuisible que le trop dormir, je puis conclurre *in modo et figura* que le dormir ne prejudicie point tant que le veiller. Or, que les trop grandes veilles nous extasent nostre santé, cela se justifie par infinité de tesmoignages. Elles nous amaigrissent, elles alangourissent nos forces, elles offensent mesmes notre entendement. Je ne parle point de ceux qui sont devenus fols par trop estudier. Le plus propre moyen pour faire perdre le sens à un homme et le faire sortir hors des gonds de la raison, c'est l'empescher de dormir. Quand vous voyez un malade qui pert son repos, aussi tost vous inferez qu'il a le cerveau vuide, que son estomac n'a point pris repeuë suffisante; si le dormir d'aprés disné estoit si contraire à la santé, presseroit on le malade de manger afin de

pouvoir prendre repos, et par ce moyen recouvrer sa santé? Vous faites mine de parler contre les dormeurs, et si palpablement on cognoist que vous resvez quand vous nous faites le chevet de nostre lit si mal à propos que le dormir nous malade.

Or, que les veilles soient grandement dommageables, il n'y a qu'un mot qui serve et puis la fin, je pourroie emmonceler un grand tas de preuves. Entre les plus communes est ceste cy que les Histoires nous apprennent, que la plus grande rigueur qu'on a peu garder alencontre d'un ennemy, ç'a esté de luy pouvoir empescher son dormir. A ce propos, Polybe recite que les Carthageois, ayans pris M. Attilius Regulus, luy coupperent les paupieres, et le veillerent si fort que par trop veiller ils l'entomberent au cercueil du dormir mortel. De mesmes Persée, roy de Macedone, estant tombé entre les mains du consul Æmil Paul, ne finit autrement ses jours precipitamment que pour avoir esté empesché de prendre son repos.

Je semble à ceux qui descouvrent de leur veuë le bord, et me resjoüis de ce que j'ay passé par dessus le ventre de trois de vos moyens qu'avez dressé contre le dormir d'aprés disné; je m'asseure que le quatriesme ne me fera pas peur. Afin que je ne vous soye double, comme un asne

rouge, je veux bien que vous sçachiez que je ne puis comprendre pourquoy vous contrenaturez le sommeil d'aprés disné, vous ne sçauriez pretendre aucune chose, sinon parce que la nuict, estant sombre, nous bousche la veuë, et que la clarté du soleil nous semond à la contempler et nous en servir. Mais j'ay la response toute preste. Premierement, l'argument que vous prenez n'a que la peau, encores tressimplette. Si les tenebres de la nuict nous licentient au dormir, faudroit dire qu'il ne faudroit se lever du lict en hyver que lors qu'il est jour. Tenant ce langage, vous voila l'advocat d'un mien compere du seigneur Gaulard et de maints galebontemps, qui prennent un singulier plaisir de dormir la grasse matinée, et d'ailleurs ennemy de la santé de plusieurs, lesquels, s'ils croyent vostre conseil, dans peu de temps serviroient de graisse aux fosses S. Innocent. Pour suppleer le deffaut de la lumiere du soleil, ils ne prendroient que du feu : *Dat requiem somnus;* et aprés me recommande. Peutestre estimez vous que le dormir d'aprés disné soit artificiel, ou bien qu'il ne soit naturel : je m'en vay vous mettre en butte les vignerons et les villageois de vostre pays, lesquels mideronnent l'apresdisnée; voulez vous sçavoir que c'est? Ils se jettent bien et beau sur la terre ou ailleurs, et là *dant fessis requiem artubus :* Nature le leur ap-

prend. Ce ne sont point doüillets qui se patinent et drelottent, ils y vont à la bonne foy, le grand chemin des vaches. Les autres animaux mesmes pratiquent le repos sur le midi, aprés qu'ils ont fourré leur panse. Et aprés vous direz que le dormir d'aprés disner est contre-naturel? Baye, et autant pour le brodeur, *aut* bourdeur.

— *Per fidem,* Messiou, va dire nostre bon homme de Gavot en son patois assez proprement lourd, je cray que vo avi envie de me faire faire dodo to le jor! Per san Pirou, je dormo et dan le corp et dan l'arma, resveilli may un pou : vey, se vo me groussi plu guere, je dremeray tot à fay. Resveilli may, genti garson avoe ceste mottete. Quay, dites quaque ran, etc. »

Ce maistre pitaut vous gaschoit si gorrierement ses mottets savoyars qu'il y en eut bien peu de la compaignie qui ne pissa dans ses chausses, je parle des plus sobres et retenus : car les autres, à fine force de rire, les vous conchierent de belle fine forte que je n'ose dire. En fin, quand le hola du ris fut donné, je voulu renouer la dispute, et, pour coudre le bec à ce maistre Claudin, je tendis à ce qu'on quitta le dormir et que l'on se resveilla. Le S[r] l'Eveillé n'en eut pas voulu tenir deux œufs à Pasques rouges, et pource, se servant de ceste opportunité, faisoit mine de vouloir donner un resveille-matin : « Bien, Messieurs, je vois

que maintenant, par la grace de Dieu, vous avez tous les paupieres deprises et dechassiées, il faut qu'à mon tour je vous monstre que les veilles nous rendent et entretiennent plus lestes, dehait et dispos que lors que nous sommes brommars, assommez de sommeil et engourdis du dormir, duquel je ne sçay pourquoy quelques uns ont jugé si mal à propos qu'ils l'ont voulu representer comme celuy qui nous mettoit à recoy, à l'aise et en repos.

— Je vous prie (va dire le S[r] Patelin), ne vous enfournez point en ces animadversions, vous n'y feriez que le sang tout clair, et trouveriez bien à qui parler. Et, afin que tout d'un coup je vous ferme la bouche, je m'en vay vous envoyer en l'escole du docte du Bartas, lequel, au premier de sa *Semaine,* vous apprendra, sous la louange de la nuict, que c'est que vous devez estimer, et nous aussi : il est bien fol qui s'oublie, touchant le sommeil :

La nuict est celle là qui charme nos travaux,
Ensevelit nos soins, donne trefve à nos maux,
La nuict est celle là qui, de ses ailes sombres,
Sur le monde muet fait avecques les ombres
Degoutter le silence, et couler dans les os
Des recrus animaux un sommeilleux repos.
O douce nuict! sans toy, sans toy l'humaine vie
Ne seroit qu'un enfer, où le chagrin, l'envie,
La peine, l'avarice et cent façons de morts

Sans fin bourreleroient et nos cœurs et nos corps.
O nuict! tu vas ostant le masque et la feintise,
Dont sur l'humain theatre en vain on se desguise
Tandis que le jour luit. O nuict alme! par toy
Sont faits du tout egaux le bouvier et le roy,
Le pauvre et l'opulent, le Grec et le Barbare,
Le juge et l'accusé, le sçavant et l'ignare,
Le maistre et le valet, le difforme et le beau :
Car, nuict, tu couvres tout de ton obscur manteau.
Celuy qui, condamné pour quelque enorme vice,
Recerche sous les monts l'amorce d'avarice,
Et qui, dans les fourneaux noircy, cuit et recuit
Le soulphre de nos cœurs, se repose la nuict.
Celuy qui, tout courbé le long des rives, tire
Contre le fil du fleuve un trafiqueur navire,
Et, fondant tout en eau, remplit les bords de bruit,
Sur la paille estendu, se repose la nuict;
Celuy qui, d'une faux maintesfois esmoulue,
Tond l'honneur bigarré de la plaine velue,
Se repose la nuict, et dans les bras lassez
De sa compaigne perd tous les travaux passez.

— Je croy, quant à moy, S[r] Patelin, repliqua l'Esveillé, que vous estimiez que nous ne sçachions bien que deux et trois font cinq. Vous vous faites tort et au seigneur du Bartas, lequel j'honore et respecte sur tous les poetes de nostre nation. Faites du fin tant que vous voudrez, si avez vous affaire à un homme qui n'est un brin endormy. J'ay l'œil au bois. Doncques ce docte poete, aprés qu'il a discouru de la façon que vous avez dit, voicy qu'il couche consecutivement :

Seuls, seuls les nourrissons des neuf doctes pucelles
Cependant que la nuict, de ses humides ailes,
Embrasse l'univers, d'un travail gracieux
Se tracent un chemin pour s'envoler aux cieux,
Et plus haut que le ciel, d'un vol docte, conduisent
Sur l'aile de leurs vers les humains qui les lisent.

Voila vostre dormir equipé de toutes ses façons, vous y deviez bien venir pour tordre le nés à l'intention d'un si sage escrivain : vous voyez qu'il seraphise ceux qui ne s'assujettissent à vostre beau dormir; si ne faut il pas que je vous laisse en si beau chemin, je vous veux donner carriere entiere, et vous mettre en butte le seigneur de l'Escale, dans les Poësies duquel vous trouverez qu'il a autresfois donné atteinte à vostre sommeil : de fait, aprés s'estre bersé pour s'y accaser, en fin il a trouvé qu'il s'y gastoit les reins, et qu'il n'y avoit rien tel que d'avoir les yeux tendus, ouverts et esveillez. Pource voicy qu'il chante :

Mutanda vox est, Somne, carnifex rerum,
Rubiginosæ inertiæ penu putre,
Proles paterque erroris atque terroris,
Qui somniorum turbulenta dirorum
Momenta das et ante monstra non visa,
Male procax everritor bonæ famæ,
Imago mortis, morte tetrior dira.
Namque illa sævis liberabit à curis,
Tu, post labores semimortuæ vitæ,

Es harum acerba vena parricidarum.
Tibi quid imprecemur, impotens lurco,
Sentina stuprorum, hospes ebriosorum,
Exul beati cursibus procul cœli?
Nunquam ut quiescas lassus, et tui oblitus.

Cela est gratter votre sommeil de la façon qu'il faut, et ne se chatouiller point pour se faire rire. Je passe par dessus les pollutions nocturnes qui se font lors que nous nous ramentevons la jonction ou l'attouchement des pieces du sac, *manus, femora, subucula aut lintea hymeneum plerumque excipiunt*. Combien de pauvrettes se treuvent surprises et engagées lors qu'elles sont saisies du sommeil? Vous sçavez si je dis vray, et comment s'en trouva la damoiselle qui, sans estre nommée, n'est que trop connue. Je passeray bien plus outre, et diray que les masles mesmement s'y trouvent enlassez. Le divin Platon, sur le commencement du 9. de sa *Republique*, s'en ouvre assez. D'ailleurs je vous apprens que pendant le sommeil nous sommes visitez de ces sales cupiditez lors que nostre partie raisonnable est assoupie, affaissée et endormie, car alors la sensitive brutale et animale fait ses choux gras, elle monte sur ses grans chevaux, *quia fœnum habet in cornu* : elle regimbe, elle gambade, elle fait ses jeux, elle fretille nostre chair, elle la roidit, elle l'eschauffe, elle l'enflamme, elle attise si fort le

fourneau de l'appetit qu'elle fait fondre la graisse de concupiscence. De fait, c'est alors qu'il n'y a chose à quoy elle ne se hazarde, en ce ressemblant à la perdrix, qui, ayant la teste couverte, pense qu'on ne la sçauroit descouvrir. De mesmes, parce qu'elle a les yeux ensablez de sommeil, il luy semble advis que le reste du corps ne luy paroist, qu'on ne l'apperçoit, qu'elle peut raffer à couvert, qu'il n'y a aucun qui l'esclaire. De là vient qu'elle perd toute honte et vergoigne.

Ce sont discours philosophiques, et qui peuvent estre verifiez assez aisement par l'espreuve trop ordinaire. Je ne vous veux point mener és landes et guerets du paganisme : visitez le bon pere Loth, et vous verrez si nos affections dorment lorsque le corps sommeille. Moyse raconte au XIX. chap. de Genese qu'aprés la retraite que Loth fit lors de la destruction de Sodome et Gomorrhe, il monta de Segor, et habita en la montaigne et ses deux filles avec luy dans une caverne. Là, l'aisnée dit à la plus jeune : « Nostre pere est ancien, et s'il n'y a aucun en la terre pour entrer à nous selon la coustume de toute la terre. Vien, et baillons du vin à boire à nostre pere et couchons avec luy, afin que nous conservions semence de luy. » Ce qui fut fait, et l'aisnée vint et coucha avec son pere sans que le bon homme l'apperceut ou la sentit quand elle se

coucha ny quand elle se leva. Le lendemain, la puisnée passa par telle espreuve avec les mesmes circonstances; ainsi elles conceurent toutes deux, et l'aisnée enfanta un fils, qui eut à nom Moab, et la plus jeune aussi un fils, qui fut appellé Benami.

Histoire tres-veritable, et qui ne peut estre contrerolée, laquelle monstre à l'œil que l'operation generative ne sommeille point en nous durant nostre dormir. Par ainsi vous avez beau phantasier tous les repos qu'il vous plaira attacher au sommeil, c'est une monnoye qui ne se prend par deçà, et pourroit, paraventure, servir aux gens delà l'eau, et à laquelle je treuve autant de nez comme à ces rencontreurs qui veulent representer le sommeil en façon d'un garson qui endort un lyon; vous voyez que sa furie n'est point abbatue, qu'il rugit, qu'il fait de terribles mesnages.

— Par le sang d'une petite puce (va dire le Sr Patelin), c'est dommage que vous n'avez nom Jocrisse; je croy qu'il vous feroit fort bon veoir mener les poules pisser; donnez luy une serviette pour se torcher; il a manié de l'empois, ses doigts en sont engluez. Aga, frare Piarre, hé Jobelin bridé, il craint de dormir de peur de pisser au lict. Tel le mouille qui n'y pisse pas : quelquess fois les petits enfans y suent aussi bien que le-

grands, et puis hazard sur les balais. Mais, quand j'y pense, vous estes grand clerc jusqu'aux dents : vous philosophez à la martingale, avec vos distillations et fontes de graisse alambiquées. Me voulez vous croire, ne resveillez le chat qui dort, il a des ongles et des griffes. Et, quant à Loth, je suis bien d'advis que vous le laissiez là où il est, car où voudriez insister d'avantage, en un besoin je vous payeroie de la mesme responce, qui est donnée par le seigneur Theodate en la neufiesme Matinée, et vous remettroie entre les mains de ceux qui ont à vuider de telles difficultez theologales.

— Permettez moy, va dire l'Esveillé, faisant une pirouette à demie gambette pour se desendormir le pied, que je debande un peu au resveil de l'Aurore, et que je specifie les commoditez que nous apporte le réveil. D'une mesme frondelée je feray deux coups : je donneray sur le *cap* des dormans, endormis ou endormies, et feray renaistre l'aube dorée du veiller.

Tous ceux qui ont les yeux en la teste (je n'estime pas qu'il y ait aucun qui les porte aux pieds) demeurent d'accord avec moy que la veille est la vraye marque de la vie. Si bien que, quand il n'y auroit que ce seul article en general, voila le veiller en regne, mon procés est gaigné : sentenciez, juge; il me semble que j'ay soubre de

droict. Partant je conclus qu'il ne faut dormir l'apresdisnée.

Pour parvenir à ces fins, j'ay sur tout à prouver deux articles : le premier est que la veille est la marque de nostre vie; l'autre, que, s'il y a temps auquel nous devions nous remuer, c'est l'apresdisnée, besoigner, travailler et *in summa* monstrer par les operations que nostre teste n'est pas cuite, que nos mains ne sont ternies, que nos pieds ne sont engourdis, et finalement que nous vivons. A la besoigne on recognoist l'ouvrier; ça, que je m'escrime.

Entre ceux qui ont le los d'avoir le mieux rencontré pour la philosophie et theologie scolastique lors qu'il a esté question de tomber sur le commencement de l'estre qu'eut l'homme, *una voce dicentes,* ont tenu qu'il est plus vray semblable que le premier homme ne commença point à vivre par le dormir. Ce qu'ils preuvent par des considerations fort charnuës et qui ont autre chose que la peau. En voicy quelques unes : la premiere, que d'autant que la femme est plus à rabaisser que n'est l'homme, de tant l'auteur de Nature a voulu que l'estre de l'une et de l'autre prist source toute differente. La femme fut tirée de la coste d'Adam pendant qu'il dormoit : *aliud in Adam.* La seconde, que les naturalistes ont observé que le change continuel qui se fait de la

substance plus grossiere au suc, et du suc au sang, et encor de luy en esprits, lesquels animent tous nos sens, est la vraye et premiere action de la vie. Et, comme il ne se peut faire que le feu n'agisse sur l'humide, aussi est il impossible que la vie soit sans mouvement : car aussi ces trois mots : vie, mouvement et action, sont presqu'une mesme chose.

— Quand je vous entens ruer si gallamment sur la subtilité (respond le Sr Patelin, refroignant et haussant ses sourcils), je me mescrois de l'opinion que j'ay de vous en moymesme, et me semble que, si estiez un peu plus grand seigneur que vous n'estes, vous estes taillé pour vous faire entendre que Salomon ne merita point plus estre visité par la royne de Saba pour sa grande sapience que vous pour vos perfections philosophiques. Gardez de revenir au reconte, et que, contant sans vostre hoste, ne faille que contiez deux fois. Vous voulez trancher si fort du docteur subtil que vous y perdez vostre latin : vos subtilitez sont si minses qu'elles se subtilisent en chose de moindre existence que n'est le vent. Sur quoy est ce que vous fondez la diversité de la forme dormie ou esveillée en la creation de l'homme et de la femme : la Terre, de laquelle l'homme fut patronné, veilloit. Pauvre homme, vous n'entendez les Escritures, aussi ce n'est ma-

tiere de vostre cabale. Venons à l'autre, qui tend à monstrer que la vie est en perpetuelle action, qui le vous nie? Cela a este vuidé cy dessus. Toutesfois, afin que je vous face sentir que j'en parle comme il faut, je veux bien m'en ouvrir d'avantage et recognoistre que ce qui se meut en nous est maintefois tout divers, et, en un mot, qu'il y a deux sortes de veilles, l'une quand tout est en action, et l'autre lors que l'une des deux parties seulement se meut; de sorte que l'action, que vous phantasiez en la vie, ne fait aucun tort au sommeil, puis que, durant le dormir, nos operations vivent. *Immo dormiens etiam septem congios Pyrenæos agit.* Jamais nous ne sommes en repos, sinon lors que l'ame ne nous bat plus au corps. Ce n'est point le discours que je veux mettre en jeu, je quitte les functions de nostre ame raisonnable, les bestes mesmes dormans sont en action, *quæ plus minusve recepit.* Je le confesse; mais aussi, si la quantité ou la qualité faisoit tort à la substance, ce seroit à dire que l'accident destruiroit celle qui luy donne estre. Je crois qu'il vous sembloit que nous n'avions mangé de la philosophie, j'en cracheray gros, si je veux, comme tous les reaffles de l'an. Advisez à esclaircir l'autre chef de vostre preuve.

— Çà, çà, j'en suis content (va dire le seigneur l'Esveillé); vous ne pouvez me mettre en ny que

la vie, laquelle est bien reiglée, doit tenir cest ordre, que le matin soit consacré sur tout à prieres et oraisons : alors l'esprit est plus libre, moins esbloüy et captivé. C'est au matin qu'il faut vaquer aux choses sainctes : *sacra jejune peraguntur*. Si vous pouvez nous persuader que l'homme peut vivre sans faire aucune chose, ah! saincte Dame! je seroie au bout de mon rolet; mais aussi par mesmes moyen faudroit que vous nous fissiez prendre à tretous la qualité de moynes : desecularisez nous, vous le ferez? vous ne pouvez. Pourquoy donc empescherez vous que nous ne veillions aprés disner? Ou il nous faut travailler, ou mourir de faim, ou estre moynes, choisissez l'un de ces trois. Et que me direz vous là dessus?

— Plus que vous ne pensez, respond le Sr Patelin. Quel homme estes vous? Je dis qu'il ne sera point besoin de despouiller nostre semlante, et si ne lairrons à jouer bragardement à la ronfle l'apresdisnée. Combien de centaines de millions de personnes se contentent de s'acquitter de gros en gros du service qui est deu à Dieu, qui pensent faire beaucoup et tenir Dieu en reste, s'ils se mettent à solemniser le dimanche. Soit, je veux qùe tous les jours nous soyons tendus à nostre devoir, pour cela sera il question d'employer toute la matinée à prieres? *Brevis oratio penetrat*

cœlos : il n'y a devotion qui ne se perde à la longue. On peut bien servir Dieu et travailler encores cinq et six heures devant disner. Pourquoy donc nous menassez vous de nous rendre moynes? Mais, je vous prie, qu'on examine un peu quel fonds il y a en vostre illation : vous nous voulez deseculariser, parce que vous entendez que ceux qui sont voüez au service sacré ne font autre chose que prier Dieu. En ce vous vous abusez bien lourdement, tesmoin les prestres de vostre pays, qui vous labourent bragardement les champs. Plusieurs moynes qui le matin font bien autre chose que prier Dieu : ceux qui composent des livres vaquent ils aux prieres tousjours? Direz vous que Baptiste Mantouan n'ait esté habile homme, qu'il n'ait fait aucune chose? Ses œuvres le nous tesmoignent treslaborieux, et neantmoins il estoit carme. Jugez ainsi d'une infinité d'autres, qui ont tresbien recogneu que l'estat d'un religieux s'estendoit bien d'avantage et plus loin qu'à fueilleter son breviaire et dire son office seulement. Et ainsi, de toutes les façons que vous voudrez le prendre, tousjours nous pourrons travailler le matin, avec l'exercice du devoir de pieté que tout fidele chrestien doit rendre à la majesté divine.

Si ne vous veux je laisser en si beau chemin : car je veux passer bien plus outre, et vous mons-

trer qu'ayans besoigné le matin, nostre journée est faite, de sorte qu'il nous est loisible de dormir l'apresdisnée, principalement és endroits où elle se reigle au my jour. Ne pensez point que ce soit une coustume mise en pratique par quelques sots qui soient mariez au village, le droict nous y fait voye. Vous avez ce beau et segnalé texte en la loy : *Medicus 26, ff. de operis libertorum.* Là, le jurisconsulte Alphenus nous propose un fait de fort gentile grace, c'est d'un medecin, lequel, estant frappé au coin de ses compaignons, ne prenoit plaisir qu'à gaigner et faire valoir ses drogueries. Ce monsieur le medecin avoit quelques affranchis, lesquels s'entremenoient de regarder ses recipé et secourir les malades par quelque façon qui ne sentoit gueres bon à ce maistre patron, lequel s'imagina une caprice mulesque, que sa chalandise pourroit decroistre, si le monde voyoit que ces affranchis pouvoient aussi bien penser les malades que leur patron, ou qu'on diroit que, puis que c'estoit une medecine de valet, qu'il ne falloit que testonner à demy : qui eut esté une dysenterie tresdangereuse. Que fait ce grippe-gain? Pour abbaisser les cornes à ses affranchis, il tend à ce que, pour le service qu'ils luy devoient, ils eussent à le suivre lors qu'il iroit en pratique : de mesmes que vous voyez à Paris et ailleurs suivre les mules et les mulets, à qui,

devinez. Il fut question de sçavoir si c'estoit la raison. Voicy que respond Alphenus, que ce messer le pouvoit, *dummodo liberales operas ab eis exigeret, hoc est ut adquiescere eos meridiano tempore et valetudinis et honestatis suæ rationem habere sineret :* qui est à dire que monsieur le patron pouvoit avoir ceste queuë de ses affranchis, moyennant qu'il leur permît de reposer sur le midy; si bien qu'encores que l'avarice du medecin fust telle que, pour attraper l'escu, il ne se soucia de perdre le repos du midy, ses affranchis ne devoient porter la peine de l'avarice qui brusloit cest insatiable.

Conformement à cecy, le jurisconsulte Pomponius, *l.* 2, *ff. de annuis leg.,* nous apprend que celuy qui estoit tenu et astraint à donner à un autre la corvée ou la besoigne que son esclave eût peu faire par un jour, s'il ne l'a envoyé à la tasche du grand matin, ains à la sixiesme heure du jour, qui est nostre midy (*juxta illud Evangelii : nonne sunt duodecim horæ diei?*), pourtant il n'est acquitté et deschargé de son obligation; et, pource, voicy le departement du jour que fait Marcial au 8 epigramme de son quatriesme livre :

Prima salutantes atque altera continet hora;
Exercet raucos tertia causidicos;
In quinta varios exercet Roma labores;
Sexta quies lassis, septima finis erit.

Comme s'il nous eût voulu apprendre que les Romains employoient la matinée de ceste façon : c'est que de sept jusques à neuf ils s'entresaluoient et se donnoient (ce dit ly contes) le *bondi, signor;* de neuf jusqu'à dix, on plaidoit à l'audience; de dix jusqu'à onze, les uns prenoient la pourmenade, les autres achetoient de l'appetit au jeu, les autres s'exerçoient en autres façons; depuis onze heures, on se retiroit pour disner; aprés, on vous reposoit bravement son humanité. Et de hait, garson.

— Et quoy! Messieurs, vay je dire, ne sera ce jamais fait? Je croy que qui ne vous diroit hola, ne vous deparceleriez de toute ceste relevée. Voulez vous que je vous accorde? Vous dites tous deux vray, mais c'est avec distinction. Il y a des naturels d'hommes qui se treuvent bien de dormir l'apresdisner, la complexion des autres ne le peut porter. Ce que vous avez proposé, seigneur Patelin, servira aux supposts du seigneur Gaulard, encores qu'il ne daigne se resveiller aux fraisches matinées. Et vous, mon Esveillé, vous avez plaidé pour moy et tous ceux qui se treuvent indisposez du dormir l'apresdisner. Je ne suis point de ceux qui voudroient tirer ceste dispute plus en longueur, ny d'ailleurs asseoir un jugement pour en faire et bastir une determinaison en forme d'arrest : si est ce que, si mon advis est

suivy pour le coup, seigneur l'Esveillé, vous l'emporterez. Pour le present, je ne veux employer des raisons et argumens, mais je vous diray, mon bon maistre monsieur Patelin, que vous estes fort mal fondé, je ne dy point pour raison de la subtilité persuasive, *sed ratione loci et temporis*. Vous sçavez que l'entrée de ces conferences n'a esté que sous le commun accord de toute la compaignie, qui unanimement a consenty, decreté et ordonné qu'on emploieroit des apres-disnées à ces passetemps philosophiques. S'il falloit dormir, il n'y auroit que de la ronfle. Du commencement je vous en eusse adverty, mais je me suis pensé que, veu la qualité et rang que je tiens à present en ceste assemblée, cela eût esté trouvé d'un peu mauvaise grace et assez difficile digestion; mesmement qu'à la premiere ouverture je tendois au resserrement.





APRESDISNÉE II.

DU MARIAGE.

S'il vaut mieux n'estre marié que de l'estre.

Au lieu que les champions de nostre premiere apresdisnée disputoient des privileges, droits et prerogatives des venerables dormans, ceste seconde apresdisnée resveilla toute nostre compaignie d'une bien autre façon. Le Sr Rodolphe commence à ouvrir le jeu sans y penser : le bon homme y alloit mieux à la bonne foy qu'un coupeur de bourse. Il vous accoste le Sr Panthaleon, qui estoit l'un des fins marchans de la bande, et qui, avant que quitter la partie, nous en donna de bien vertes. Dés qu'ils ont esventé que le pauvre Sr Rodolphe parloit de prendre party avec une fille :

« Messieurs, dit-il, gaigne sa vie qui pourra; voicy ce bon seigneur qui se va au premier jour

passer maistre potier; il va faire emploite d'une bonne bague qui luy donnera bien tost langue et credit en Cornoüailles. Et, afin que vous cognoissiez que je ne vous chante que la verité, je vous prie, que luymesmes face le discours de ses desseins à l'assemblée. A peine de l'amende, vous me direz que j'ay bon nez, et que c'est dommage que je ne suis fleuron ou chien de chasse, de loin je sentiroye bien où seroit le gibier. »

Si ce bon marchand de Panthaleon avoit bonne envie que Rodolphe estalast dequoy pour nous employer à rire ceste apresdisnée, la queuë, au moins la langue fretilloit à Rodolphe, qui beletoit d'aise qu'il avoit en soymesmes de s'estre peu imprimer dans son imaginative l'idée nociere. Et pource, si tost qu'il vit que l'on ne disoit mot :

« Messieurs, va il dire, ce me seroit folie et mescognoissance, mais encores plus mal seant, si je vous tenoie couvert et caché le grand heur qui resjouit l'interieur de mon ame de ce que j'ay peu donner jusques au parc de mariage, au moins j'y guigne fort. On me dit que ce n'est marché de chevaux, et qu'assez viste j'auray loisir de bander au repentir. Je vous cognois, mes amis, je vous fais voir dans le cabinet de mon ame. Voyez, n'y ay je pas une perle nociere? Si elle m'est proffitable, vous me congratulerez; si elle

m'est contraire, faudra que vous m'aidiez à m'en dessaisir. Je vous prie, qu'on ne me rue des pantagruelismes panurgiques à la Rabelesque, cela ne serviroit qu'à empirer ma douleur, et, en tout cas, on diroit de nous que nous pratiquerions le proverbe, qu'aprés bon vin bon roussin; qu'aprés estre bien saouls et avoir la panse bien pleine, nous cracherions de gros mots de gueule à tuer chien.

— Vous avez raison, lui vay je respondre, Seigneur Rodolphe, et ne pouvons que vostre requeste ne vous soit enterinée; vous estes un honneste homme, et qui aimez vostre honneur. Si j'estoie grand docteur, je m'offriroie à vous donner quelque bon conseil sur ceste vostre entreprise, mais deux occasions m'en empeschent principalement : la premiere est que je ne suis legiste, je suis jeune, mal rompu aux affaires, et si je ne cognois celle à laquelle voudriez donner; l'autre que, quoy que je soie nouveau au monde, je me souviens avoir ouy dire à l'oncle de monsieur le Prevost que, pour s'estre trouvé durant sa vie en plus de dix mil traictez et festins nociers, il ne pourra estre dit que jamais il ait conseillé ou dissuadé à aucun de se marier. La raison, disoit il, estoit que, si ceux qui eussent pris son advis s'en fussent trouvé mal, il n'y a point tant de minutes d'heures en un an qu'il eut

receu de maudissons par jour; que, si quelques fois il eut bien rencontré, on l'eut voulu faire maquignon à tous propos; et quelquesfois, ou il eut servy de quelque mauvaise monture rosse et de pauvre affaire, ou le piqueur qu'il eut baillé, parce qu'il n'eut esté entendu au mestier, il eut foulé son traquenart, et, qui pis est, il se fut gasté luy mesmes. « Pource, me disoit il, mon amy, lors qu'on me demandoit mon opinion d'un mariage, jamais je ne disoie mot, ains ne faisoie que bransler la teste. Que si le mariage ne venoit à point : « Je te l'avoie bien predit, respondoie je; s'il estoit heureux : » « Un tel (disoit on) ne l'a aussi empesché. » J'aime mieux pecher en omission qu'en commission; mais je vous diray : voila le seigneur Panthaleon, qui est docteur de *quandoque, alias in utroque,* hardy au possible, ne craignez pas qu'il ne vous puisse donner quelque bon conseil; il le fera pour l'amour de la compaignie, quoy que ce soit contre sa coustume de faire des consultations seiches. Ce sera à faire à luy remonstrer que ce sera pour enfler ses tomes de conseils. »

Nostre maistre Panthaleon ne demandoit pas meilleur pain.

« Or ça, mon amy (parlant à Rodolphe), j'ay bien pris vostre fait, vous parlez de vous marier; nous avons icy messer Alexandre; il faut qu'en

vostre presence nous en communiquions par ensemble par maniere de devis.

Et bien, Monsieur, sur le champ va il dire au docteur Alexandre, voicy le seigneur Rodolphe, qui n'est pas en petite peine : vous avez peu entendre que c'est qu'il a, je vous le deduiray en deux mots : *Questio juris est, non facti.* Depuis quelque temps, il a pris fantaisie de se mettre en mesnage, *uno verbo,* de se marier; mais, avant qu'entrer en tel train, il desireroit que nous luy apprissions s'il y fait seur pour luy, et s'il s'en treuvera bien. Je cognois le seigneur Rodolphe il y a long temps : il a la teste assez prés du bonnet, qui me fait croire que malaisement il se comportera avec une femme, de sorte que je ne seroie point de ceux qui le voudroient pousser à se marier. Or, voicy les moyens que je me donne par la cervelle : le premier que, s'il y a personne qui ait l'aureille prime, la teste verte et l'œil au bois, c'est le seigneur Rodolphe; il est frappé au coin de ses pere et mere. Contons, je vous prie, par escot, et vous verrez que je ne me mesconte pas. Le seigneur Rodolphe mourroit, ou il faudroit qu'elle mourut, si elle le faisoit belier. La femme est taquine et avaricieuse, et il veut estre honneste homme; la femme ne demande que du bruit, et il ne cherche que la paix. Le voila donc tombé en desespoir, s'il n'y a que vous qui l'advisiez,

ou bien il pourra gentiment et beau se confiner en un bel hermitage. »

Va respondre messer Alexandre : « Ne precipitons pas les affaires, vous chargez fort les pauvres femmes. Allez hardiment à pied : si vous faites si pauvre chere aux montures, ne pensez pas que par aprés en trouviez. Et bien, s'il y a eu quelques femmes mal advisées, vous infererez que toutes les autres femmes ne vallent rien. C'est syllogiser *in barbara celarent,* à la coquarde. Une harondelle ne fait pas, dit on, l'esté, et neantmoins, parce qu'il y en a eu (à ce que tenez) qui n'ont pas tousjours dormy, vous tascherez à nous faire entendre que la meilleure du reste n'a valu un niquet. Demeurez là et ne vous bougez, et vous verrez que n'estes si avant de la partie que vous presumez.

— Ne pensez point que ma proposition generale (replique, à demy refrongné, le seigneur Panthaleon) soit si crue et maigre que vous la fantastiquez; je tiens que c'est grandissime merveille s'il se treuve une seule femme honneste, et vous tenez qu'elles sont toutes plus qu'elles ne sont. Escoutez ce que nostre bon pere Accurse nous apprend. En la loy *Ex his, ff. de legib.,* quel exemple est ce qu'il produit pour monstrer que l'on ne bastit des loix pour les choses qui sont rares, ne prend il pas les bonnes femmes, « des-

quelles, dit il, n'est ja besoin que l'on ordonne quelque sanction, c'est une chose rare et contre leur naturel. » Ce que luy mesmes a tresbien recogneu sur la loy 2. C. *De Iis qui ven. et imp.*, lors qu'il baille ceste raison, pourquoy les femmes sont plustost receuës au benefice de l'aage que les masles, que c'est pourautant que la mauvaise herbe croist soudainement. Il y a eu d'autres de nos docteurs lesquels ont bien passé plus outre, lors qu'ils ont escrit que la femme n'avoit naturellement aucune bonté et probité, que, si elle luy survenoit, c'estoit un surcroist outre-naturel et miraculeux. Si ainsi est, vous n'avez occasion de dire que mon illation est trop prompte et generale d'un particulier. Au contraire, c'est miracle si toutes ne sont vicieuses et pires que je ne les vous ay depeinct. Nous pouvons argumenter des choses qui sont coustumieres, et qui le plus souvent sont pratiquées. Vous ne pouvez *sine nefario scelere* retrancher quelque point de l'autorité qu'Accurse a entre ceux de nostre robe; moins pourriez vous alleguer que le bon homme fut mal mené de sa femme : cela seroit joüer au deviner contre ce qui nous est tesmoigné par nos memoires, et si encores ne gaigneriez vous rien, puis que, quand il auroit esté mal en femme, si n'estoit il si indiscret que, pour marteler la mauvaise teste de la sienne, il se mit à mesdire et

detracter de tout le reste du sexe. Il estoit trop bien appris. Vous luy feriez à ce compte moins d'honneur qu'à Socrates, lequel, pour avoir esté endosé de la plus despite femme que la terre porta onques, ne prit fantasie de mesparler de sa mauvaise Xantippe.

— Voire mais, à vostre advis, respond messer Alexandre, combien trouve on de Socrates à la douzaine? Comme Xantippe estoit la plus mauvaise femme qu'on eut sceu voir de deux yeux, Socrates estoit si froid et patient que ses amis se cheuretoient plustost de voir les indignitez de ceste diablesse que ce pauvre philosophe donna mine qu'il sentit avoir receu quelque coup. Et, parce que Socrates avoit la chair dure, qu'il avoit bon dos, qu'il portoit tout, vous nous voudrez, ne ferez pas? faire croire que tous les maris sont de mesmes. Je ne veux point aller en Italie, Espaigne ou Alemaigne; sans bouger de vostre cartier, vous cognoissez nostre capitaine du logis: sans aller à la Morée, on le trouvera assez; contremirez le avec Socrates, vous trouverez qu'il y a bien à redire. Sa femme, je le recognois, luy a joué de tresmauvais tours, n'a pas esté à sa vie qu'elle ne luy ait tendu des embusches; mais de s'en-aigrir de la façon qu'il fait contre les femmes, les tenir ainsi sur les rangs, qu'en voudriez vous dire? Vous sçavez les execrations qu'il marmonne

tous les jours contre elles, les belles injures dont il les vous coiffe, et que pour ceste occasion il a perdu la grace de nostre bonne dame. Il a pour le moins soixante dix ans sur la teste : c'est à ceste heure que, si jamais il a peu l'estre, qu'il doit estre sage, et neantmoins vous voyez que le tort qu'il a receu de sa Perigourdine l'a mis en telle altere qu'il ne vous sçauroit dire deux mots d'une femme qu'il ne la vous represente comme une vilaine, meschante, malheureuse, carongne, etc.

— Mais pourquoy (repliqua le seigneur Panthaleon) mettrons nous plustost Accurse de la compaignie de ce mauvais homme de capitaine que du rang de Socrates? Tous deux ils estoient gens lettrez et philosophes, et vous voulez faire sympathiser l'humeur d'un guerrier avec celle d'un docteur juriste: je seroie d'avis que vous fissiez monter ce capitaine en chaire; mais ils sont tous trois cassez et hors de cartier, mesmes notre capitaine ne pose plus de sentinelles, si ce n'est au coin d'une cuisine et auprés d'une bouteille. Je ne diray pas qu'il radotte; mais vous sçavez que le malheur de la guerre est tel que ceux qui l'ont hanté, et qui sur tout y ont eu commandement, estiment que ceux ausquels ils ont affaire soient leurs gouges, goujats et telle fretaille. Les femmes ne veulent perdre leur rang : si ce capi-

taine a la cervelle faite à l'estuvée, sa femme l'a à la composte. Or, pour vous oster d'opinion qu'Accurse ait esté poussé par quelque sinistre affection à coucher par escrit ce que je vous ay allegué touchant la mauvaistié des femmes, je suis bien contant, moyennant que la compaignie ne le trouve pas mauvais, de seconder son dire de l'autorité de plusieurs autres grans personnages. Le divin Homere, au deuxiesme de son *Odyssée,* introduit Agamemnon, lequel, parlant de la femme, dit que l'on ne sçauroit imaginer chose plus ennuieuse et meschante que la femme, suivant le proverbe tiré du poete Menandre, que la mauvaise femme est le tresor de tous les maux, et que là où sont les femmes, les maux ne les abandonnent non plus que les puces font les chiens. Euripide en sa *Medée,* et le tragique Seneque en son *Hippolite,* nous apprennent que les femmes ne sçavent que c'est de faire bien; mais de brasser quelque meschant tour, elles y sont tres-experimentées.

— Faites moy une amitié, seigneur Panthaleon, va dire messer Alexandre, de ne me ramentevoir les tesmoignages de ces poetes, car, afin que je ne vous cache point ce qui en est, je n'en tiens point grand conte. Ils ont leur langue trop satyrisée. Sur tout vous me faites icy parade d'un fort brave homme qu'Euripide, je dy pour le

fait de question, comme si vous estiez à sçavoir que Aule Gelle, au quinziesme livre de ses *Nuicts attiques*, chap. 20, escrit qu'il a esté de tout temps fort enverré contre les femmes, soit que son farrouche naturel l'estrangea de la compaignie des femmes, soit que de despit qu'il eut d'avoir espousé deux femmes, suivant l'ordonnance du Senat d'Athenes, ausquelles il ne pouvoit fournir, il se soit mis à hayr les femmes si fort qu'il n'a peu qu'il ne se soit contredit à soy-mesmes. En son *Andromache,* il tient que ce n'est chose honneste qu'un homme ait la charge et gouvernement de deux femmes; et neantmoins, au rapport de Stobée, il se plaind des loix nocieres, de ce qu'elles ne sont bien establies, parce que, pour bien-heurer un homme, il faudroit qu'il eut plusieurs femmes, moyennant qu'il eut moyen de les nourrir et entretenir.

— Vous seriez bien aise, messer Alexandre, pour cet incident estourdir la matiere (repliqua le seigneur Panthaleon), et, sous pretexte d'entrer en reproches et debatre le tesmoignage d'Euripides, m'empescher de donner l'atteinte vive que j'ay desja commencé sur la mauvaise corne des femmes: vous verrez que vous ne ferez pas ce que pensez. Puis que n'en voulez qu'à Euripide, je vay sauver son tesmoignage, aprés je vous retrouveray bien. La contradiction que presupposez

n'est pas mal-aisée à rabattre. De fait, Euripide tenoit que c'estoit un bien grand mal qu'un mary eut deux couches, deux femmes et deux atteliers. C'estoit bien assez qu'il fut tendu à une besoigne; mais, puis que le decret du Senat faisoit voie à ceste double charge, il croyoit qu'il falloit plier le col. Toutesfois, pour soulager l'ennuy, la fatigue et l'oppresse, qui succoit la moelle du corps des plus avigouris, il donne un remede qui n'est point impertinent : c'est que l'on ait deux femmes, afin que l'on choisisse celle qui sera la moins mauvaise pour se joüer avec elle, et qu'on laisse là l'autre : si bien qu'encores que, si ses souhaits avoient lieu et que son opinion tint le rang de loy, chasque homme ne deut avoir que sa chascune, toutesfois, puis que le decret public introduisoit le couple de l'accouple feminine pour le masle, il estimoit le mary heureux qui, obeissant à la loy, forçoit mesmes sa nature, mesprisoit ses aises, et fouloit aux pieds le soin qu'il devoit avoir de sa famille, laquelle ne pouvoit estre qu'en garbuges, quereles et noises. Vous tenez qu'il a espousé deux femmes ensemblement, je vous advertis qu'il a bien esté mary de deux femmes, mais ç'a esté l'une aprés l'autre (ainsi que le remarque le scholiaste Moschopule), de mesmes que le fut nostre Socrates, lequel en premieres noces eut à femme Myrtone,

fille d'Aristides, surnommé le Juste, laquelle ne luy apporta aucun doüaire et de laquelle il eut deux fils, à sçavoir Sophronisque et Menexene. En secondes noces, il frappa à ceste fausse piece de Xantippe. Pour l'inimitié que vous imposez à Euripide contre le sexe femenin, je la pourroie vous mettre en ny tout à plat, attendu que je treuve qu'Athenée nous le rend fenin et fort affoulé de l'amour des femmes; mais je feroie entrebattre Athenée avec Suidas et Aule Gelle : j'aime mieux emploier la response que fit Sophocles à un certain personnage, qui luy proposoit le mesmes d'Euripide que vous m'avez fait, qu'il hayoit à mort les femmes. « En ses tragedies, respondit il, il leur porte veritablement quelque dent, pource que les femmes ne sont tousjours de mesmes qu'au lict, » qui estoit autant que si, en bon françois, il eut dit qu'Euripide estoit fort mal edifié des mauvaistiez et humeurs depravées de la femme, encores qu'il prit plaisir à les hanter et familiariser; ou bien nous pourrons icy emploier la response que fit le poete Philoxene à ceux qui trouvoient mauvais que Sophocles eut prisé les femmes, et que luy les delava d'une terrible façon. « Sophocles, dit-il, a representé les femmes telles qu'elles devroient apparoir, et je les fais voir selon qu'elles se comportent. » Voila Euripide qui est à couvert; re-

venons à nos moutons. Vous vous plaignez de ce que je vous mets en butte les poetes; puis qu'ils ne vous agreent, il faut que je vous serve d'autres mets. Entre les Epistres de S. Hierosme, il y en a une de Valerius à Ruffin, où il met que la bonne femme est aussi rare que le Phœnix, et que les essaims des mauvaises sont si pleins et fertiles que tout le monde est brouté et essourdé du bourdon de ces guespes. A ce doit estre rapportée la response qui fut faite à un qui estoit sur les termes de faire le sot (je veux dire saut), ainsi que le seigneur Rodolphe, mais il ne sçavoit qui luy seroit plus propre, ou une pucelle, ou une vefve. On luy dit : *E malis multis quod minimum est, id minimum malum est. Qui potest mulieres vitare vitet, ut quotidie pridie caveat ne faciat quod pigeat postridie.* Diogenes le cynique, ayant veu deux femmes qui se saccottoient aux aureilles, « voila, dit-il, un aspic qui emprunte du venin de la vipere. » Le Sage, en l'*Ecclesiastique,* chap. 25, tient que la malice de la femme est plus dangereuse que la poison de la couleuvre et du dragon. Salomon, en l'*Ecclesiaste,* ch. 7, escrit qu'il a trouvé entre mil un homme de bien, mais n'a sceu en trouver une bonne entre toutes les femmes. Et sainct Hierosme escrit que la femme est le chef de tous maux, qu'en la saincte Escriture le diable et la pluspart de ses alleche-

mens nous sont representez et remarquez par la femme. Partant Aristippe n'avoit pas mauvaise raison de dire, lors qu'on luy reprochoit de ce qu'il avoit donné pour femme sa fille à son ennemy : « Que pouvoie je lui donner de pis pour bien le tourmenter et le mettre en affaires? » Icy je ne vous veux ramentevoir les plaintes qui sont dressées par Tertullien, Origene et quelques autres docteurs, sur ce que la femme provoqua le pere des humains à la transgression du commandement sacré, vous me renvoieriez aux feuilles de figuier; mais voyez de quelles couleurs S. Jean à la Bouche d'or la vous descrit : « La femme, qu'est ce autre chose que l'ennemie d'amitié, une peine inevitable, un mal necessaire, une tentation et espreuve naturelle, une calamité desirable, un danger domestique, une perte delectable ou detestable, la nature du mal fardée des couleurs du bien? » En voulez vous une autre description, laquelle aucuns attribuent à Simonides? « La femme est le naufrage du mary, la tempeste de la maison, le destourbier du repos, la captivité de la vie, le dommage journalier, la bataille volontaire, la guerre de grans frais, la beste sauvage appellée au banquet, un chagrin accroupy, une lyonne embrassant, une scylle parée, un animal malicieux. »

— Ce sont là d'estranges qualitez, seigneur

Panthaleon, respondit le docteur Alexandre, lesquelles auriez bien affaire à verifier, si vous en estiez pressé. Toutesfois, puis que ne faites que les employer d'autruy, faut que je les prenne pour mesmes prix que vous les avez. Je ne vous demanderay point pourquoy vous appellez les femmes mal necessaire, parce qu'il y en a en ceste compaignie qui vous ont relevé de ceste peine en la *Guerre des masles contre les femelles.* Si ne faut il pas que vous m'eschappiez à si bon marché, et, puis que je ne puis agir alencontre de vous pour vos qualitez, si faut il, ou que vous quittiez la partie, ou que vous disiez pourquoy vous avez avancé que le seigneur Rodolphe ne pouvoit tendre aux femmes pour ces raisons : la premiere, qu'il ne veut porter le bonnet à simple corne; la seconde, qu'il veut tailler du grand et magnifique; la troisiesme, qu'il mourroit s'il y avoit du brouillis en sa maison, et ainsi vous voulez dire que les femmes sont tresmal seures pour la desserre, qu'elles sont avaricieuses, et qu'elles parsement un mesnage de quereles. Il faut le prouver, ou s'en desdire, ou publier qu'on parle à crédit. Voy! que vous estes eschauffé, avez vous point aujourdhuy baisé votre Lucrece? *Ora pro devoto fæmineo sexu.* Ne dites mot jusques à ce que vous oyez *amen,* et vous verrez beau jeu, si la corde ne rompt.

— Messer Alexandre, va dire le seigneur Panthaleon, vous pensez, ce croy je, que je manqueray de preuve, j'en ay à revendre plus que vous n'en voudrez, mais je veux que vous y touchiez au doigt, et, s'il est besoin, que mordiez dedans. Je ne vous serviray que de raisons et d'exemples, en serez vous pas content?

J'ay dit que les femmes sont de tresdangereuse garde, sur tout pour la serrure; je ne veux point icy de tesmoignages des anciens poetes, orateurs et philosophes; sondons les raisons de ceste infirmité : trois me suffiront pour le present. Sainct Jean à la Bouche d'or nous donne la premiere, parce que ceste convoitise prend sa source de l'oisiveté : de fait, ceux qui sont incessamment bandez au travail ne prennent pas le loisir de jouer à la beste à deux dos. Or, que la femme soit oisive, sedentaire et emploiée à peu de travail, cela n'est que par trop evident. La seconde est, parce que par l'accouple du masle la femelle reçoit un naturel accomplissement, entant que la partie naturelle qu'elle a vuide, c'est la matrice, est tousjours beante jusques à ce qu'elle soit remplie : nature ne se plaist au vuide. La troisiesme raison est prise des medecins, qui nous apprennent que ceux lesquels travaillent fort ne sont point si enclins au mestier que ceux qui sont lents, posez et retenus : l'experience nous en est

manifeste en ces grosses mistrouilles qui à leur mine devroient devorer cinquante charrettes ferrées; elles sont floettes à l'enclume. Il y a plusieurs autres raisons, mais elles sont si grasses que je n'ose les faire voir à la compaignie, j'auroie peur de luy faire souslever le cœur. Avez vous oublié ce que Balde escrit *In rubric. ext. de cohab. cleric. et mulier.*, que la femme desire le masle tout ainsi que la matiere se comporte à l'endroit de la forme, et que le fer est attiré par l'ayman. A vostre advis d'où vient que les ordonnances des empereurs punissent par mort le mary adultere, *l. quamvis, C. de adult.*, et la femme n'est que recluse en un monastere aprés avoir eu le foüet : *auth. hodie,* sous le mesme titre des *Adulteres?* N'est ce pas à cause de leur fragilité et naturelle inclination? La propre passion de la femme c'est la convoitise.

— Ce sont brides à veaux que ce que vous contez, seigneur Panthaleon, repliqua messer Alexandre, je vous renvoie à la pratique; mais voyons que vous estes un subtil ergoteur, vous voulez faire accroire que les femmes prennent plaisir qu'on bande les estœufs dans leur trou, parce que les loix ne sont point si rigoureuses contre elles lors qu'elles le permettent que contre les maris. Mais je vous respons que tant nos jurisconsultes anciens que les empereurs se sont

fort rudement ruez sur ces pauvres femmes. Que je die vray, il n'estoit pas permis à la femme, encores qu'elle eut surpris son mary en adultere, de l'accuser ou de le tuer, voire de le toucher du fin bout du doigt, ainsi que Caton a remarqué en son harangue du douaire dans A. Gelle, livre 10, chap. 23, dont le comique Plaute fait plaindre la pauvre Syra en ceste façon :

Les femmes pour le vray sont bien plus miserables
Que ne sont les maris, lesquels peuvent mener
Leurs garses au logis sans en estre punis :
Les femmes n'oseroient aller se pourmener;
D'avec elles soudain ils seroient des-unis;
Hé Dieux! que ne sont ils reiglez par loix semblables?

Pourquoy est ce que la dame qui se sera laissé sursaillir à son esclave sera grievement punie, et le seigneur qui s'accouple à celle qui luy est esclave, qu'en a il? est il recerché? Ses enfans sont avantagez de beaucoup, appert par la loy derniere *C. Com. de manum.*, et par le 4 chap. de la nov. 78. Lors que l'empereur Vespasien, dans Suetone, establit que la dame qui s'estoit accouplée à son serf fût esclave, assujetit il le seigneur à une telle rigueur? Des bayes! La raison de ceste diversité est proposée par la glose au paragraphe : *Si qua cum servo*, 12, *q*. 2, parce que la paillardise est plus sale en la femme qu'au mary.

Mais, puis que ce sont operations naturelles et illegitimes, c'estoit bien la raison que la femme, qui naturellement est poussée à ceste naturalité, fût plus supportée que le mary, ou que le mary y bande plus fort par sa nature. Ce qui m'entretient plus en ceste opinion est que n'est pas au bon Petrarque, qui n'en ait voulu dire sa ratelée aussi bien que les autres. C'est sans doute, dit-il, que le sexe femenin est plus attenu de garder sa chasteté que ne sont les masles. En voila de belles! Qui est plus à reprendre, ou celle qui naturellement, selon vostre maxime, estant encline à faire plaisir, heberge ceux qui pourroient se morfondre à l'esgout, ou ceux qui se violentent, par maniere de dire, pour tendre au larcin qu'ils font. Les femmes portent la serrure; naturellement elles prennent plaisir que leur nature soit parfaite par le remplissement des parties qu'elles ont vuides. Les hommes portent la clef: s'ils crochetent la serrure, ne sont ils pas plustost punissables que les femmes? Il faut que vous me passiez cest article; autrement, si c'estoit un autre que vous qui voulût tenir la negative, je luy ferois entendre à deux pieds de son nez qu'il maquignonneroit pour les enfans de la matthe. En un mot, vous me pourrez payer par ce que j'ay leu dans la *Forest nuptiale* et les *Matinées* de vous, seigneur de Cholieres, sur la difference qui est

du crime de felonnie et des excés du seigneur au respect de son vassal : reprenez, je vous prie, seigneur Panthaleon, vos preuves, le temps me dure que n'ayez fait, car, si j'ay le loisir, je vous en donneray de bonnes.

— Je m'en vay, respond le seigneur Panthaleon, à ceste heure aux exemples de celles qui ont esté si saffres d'engouler que j'ay horreur et fremis lors qu'elles me reviennent devant les yeux. Combien d'eau eut il fallu pour estaindre le brasier de l'impudique Messaline, femme de l'empereur Claude, lequel, comme il ne la pouvoit assouvir, estoit aussi encorné d'une estrange façon, car elle, prenant l'habit, le nom et la qualité de la putain Lycisca, presque toutes les nuits s'en alloit au Huleu et Champ-gaillard des bordeleries, et là se prostituoit à tous allans et tous venans. Voire estoit elle tellement eshontée qu'elle deffioit à ce choc impudique les plus fortes putains, qui toute leur vie n'avoient fait que courir l'aiguillette, lesquelles à tout coup elle acculoit : voire un jour, au rapport de Pline, elle fit quitter la partie à une qui avoit le bruit d'estre l'une des insatiables du pays, et à ceste fois là ne plia point pour vingt cinq sursaillies d'estalons. La Quartille de Petronius Arbiter se vante que Junon l'eut advisée de mauvais œil, si elle eut peu se souvenir d'avoir esté pucelle, car, estant petite

fillette, elle s'accrochoit avec des petits garsonnets, et avec des plus grands à mesure qu'elle croissoit en aage. Les deux Jeannes, roynes de Naples, meritent bien d'estre en ceste liste, et sur tout la seconde, qui ne laissoit eschapper un homme ayant beau nés qu'il ne battit à la porte de son pucelage perdu. Il y en a eu d'autres qui n'ont peu estre retenues par la saincteté naturelle d'incestuer. Vous avez les filles de Loth, Myrrha ou Cinyra (de laquelle parle Stobée Serm. 62), Pelopeia, qui aima impudiquement son pere Thyeste; Harpalyce, qui brusloit aprés Clymene, son pere; Hipodamie, aprés Œnomae; Procris, aprés Erychthée; Nyctimene, aprés Epopée, et Valerie Tusculanarie, laquelle, au rapport de Plutarque en ses *Paralelles,* chap. 45, fut tellement enamourée de son pere Valere que par les menées de sa chambriere elle trouva moyen de le faire incestuer avec elle. Ce que le bon homme ne descouvrit pas plustost qu'il se fit mourir.

Si les peres n'ont peu estre exempts des brutales passions effectuées par leurs filles, les propres enfans ont servi mesmes d'estalons à leurs meres. Ceste grande royne des Assyriens Semiramis ne s'abusa elle pas aprés son propre fils, Ninus, qui en prit un tel desdain qu'il luy fit en achapter la reparation par la perte de sa vie? Parisatis fut bien plus hardie : car, pour couvrir l'enormité

execrable de l'inceste qu'elle avoit commis avec son Darius, elle voulut qu'il fût doresenavant permis riere le ressort du royaume Persan que les accouplemens nociers fussent indifferens entre les peres, meres et enfans. Peut on pallier l'inceste d'Agrippine avec Neron, de Cratea avec ce Periandre, qui, quoy qu'il fut enroolé entre les sept sages de la Grece, si ne peut il se sauver de l'amour incestueuse de sa mere Cratea.

Les freres ont ils esté exempts des allechemens, ou plustost incestes de leurs impudiques sœurs? Les amours de Biblis avec son frere Caunus sont trop descouvertes par Ovide au 9. de sa Metamorphose. La Romaine Camilie ne peut espargner son propre frere Papyrius; Canace, son frere Macarée; et de nostre temps un personnage qui n'a icy point de nom (*memoriæ defuncti id datur*) lequel a eu le pucelage de sa propre Margot, ainsi appelloit il sa garse-sœur.

Les belles meres ont eu à si peu de respect la couche de leurs maris que leurs propres enfans d'autres licts leur ont servy de sursailleurs : Arsinoé, femme de Lysimaque, appella à ce sale combat Agathocles; Demeneta se perdoit de l'affection dont elle estoit outrée alendroit de Gnemon, fils de son mary Aristippe. Les deshonnestes amours de Phedra à Hipolite, de Gidique à Comminius, de Philonome, femme de Cyrnus,

à Tennes, et de nostre Limosine, qui nous donna le plaisir des Roys, justifient assez de l'incontinence des femmes.

Je n'ose parler de celles qui se sont adressées tant à leurs gendres qu'aux freres mesmes de leurs maris : il faudroit que je disse plus que je n'ay envie. Vous voyez le jardin où la pierre est jettée. Je vous veux dire choses bien plus estranges, et qui vous feront dresser les cheveux en la teste, c'est que n'a pas esté aux bestes brutes qu'elles n'ayent esté sodomisées par les femmes. Juba, Pline et Hygin nous apprennent que Semyramis fut tellement esprise de l'amour d'un cheval que sa frenesie ne peut passer jusqu'à ce qu'il l'eut sursaillie. Volaterran, en sa *Philologie*, liv. 32, chap. 5, remarque qu'en la Toscane, sous le pape Pie troisiesme, une fille fut tellement outrée de l'amour d'un chien qu'en fin il l'engrossa d'un monstre qui avoit les pattes et aureilles de chien et le reste de l'homme. En l'isle de Mendos, Strabon et Herodote certifient que les femmes s'accouplent privément et sans difficulté avec les boucs. L'horreur du meslange des femmes par ensemble me ferme la bouche, pour, quittant toutes les sortes *præposteræ veneris,* vous apprendre, que, si je vouloye enfler la partie, je vous feroye à vous mesmes dresser les cheveux en la teste.

— Non non, seigneur Panthaleon, j'ay bon

courage quant à moy, va respondre messer Alexandre; mais tous ceux qui nous escoutent ne sont (peut estre) de mesmes. Je ne vous veux pas contrerooler vos exemples, je sçay que les avez pris de bon lieu; mais j'ay trois moyens dont je vous vay battre. Le premier est que, si les femmes ont esté sales et desbordées, les hommes ne sont esté plus sobres. Cela est un article, lequel vous ne me pouvez nier ny mettre en conteste : la verité des histoires vous donneroit sur le nés et vous pocheroit les yeux. Le second est que la faute est bien plus grande aux hommes qu'aux femmes, attendu qu'ils sont establis pour les regir, reigler et gouverner; et ils ne sont plus sages qu'elles, ils font des fautes aussi lourdes que les femmes. Le troisiesme est pour vous rembarrer, et prevenir la response que me pourriez faire, que la bouche chancreuse des masles ne guerit pas la verole des femmes, car je soustiens que les hommes sont bien plus hardis, plus ardens et plus violens au choc cupidique que les femmes : ce ne sont pas elles qui prient et qui forcent.

— Vous le dites, replique le seigneur Panthaleon; Salluste, que dit il de la docte Sempronie, laquelle estoit si vivement picquée de l'amour du masle qu'elle n'attendoit d'estre priée? Elle estoit la suppliante, et tant d'autres qui font le mesmes.

Il est bien vray qu'il y en a plusieurs qui se font requerir et courtiser; mais est ce (à vostre opinion) qu'elles n'ayent bien bonne envie de se regaillardir? Ou la honte leur fait tenir leur eau, crainte qu'elles ont d'estre renvoyées esconduites avec autant de pieds de nez, ou bien c'est qu'elles ont envie qu'on croye qu'elles y sont, par maniere de dire, pressées et contraintes; mais celles qui ont la bride abattue et un peu de pied sur les masles, asseurez vous qu'elles secouent bien le pochet. Je m'en rapporte à la plainte qu'en faisoit le capitaine Giulio des Clonaris de sa donne Megille. Plustost, disoit il, eut il desconfit cinq cens ennemis par la roideur de son bras bressan que pouvòir contanter cette goulue, insatiable. Dés qu'elle le pouvoit tenir, et que la jonction des pieces estoit faite, il ne falloit pas penser qu'elle le quittast jusques à ce qu'à force de tirer il ne demeura une seule goutte d'ancre au cornet : elle vouloit que rien ne restast et que tout fut mis dans son sac. Le pauvre Agamemnon de la Cru en sçauroit bien que dire; maintesfois, lors qu'il eut voulu se reposer ou joüer à beau jeu, force luy estoit de bander droict au trou, c'estoit le coup de la partie : il falloit obeir aux commandemens de la dame qui l'avoit pris pour second.

— Vous nous parlez, va dire le seigneur Alexandre, des Messalines qui ne pensent qu'aux

ramonneurs de cheminées, et vous voudrez dire que toutes les femmes sont de mesmes. Il y auroit autant d'apparence que qui voudroit dire que tous les hommes fussent aussi vigoureux que Hercules pour depuceler et engrossir quatre vingts tant de filles en une nuict, ou aussi chauds que ce Castillan qui fut limité à quatre fois. »

Comme je vis que ce discours s'eschauffoit, et que tous deux, colerez, surhaussoient leurs voix : « Messieurs, commençay-je à leur dire, ayez pitié et respect des femmes : vous avez icy madamoiselle Euthelie et sa cousine madamoiselle Lucrece; pensez vous qu'au partir d'icy elles seront bien edifiées de vos discours? Si vous me croyez et voulez me faire plaisir, coupez icy tout court la broche à Venus, il y a assez en quoy vous esbattre, aussi bien avez vous encores beaucoup d'articles à devider. Si vous estendez autant sur chacun comme sur cestuy, je m'en vay commander qu'on nous apporte icy à souper.

— Il n'en est de besoin, va dire le seigneur Panthaleon, je m'en vay esloigner du trou punais, pour visiter le mesnagement des femmes, et montrer que ce ne sont que chiches-faces, taquines, chipoteuses et avaricieuses, au lieu que l'homme veut estre honorable, magnifique et liberal. Ciceron, au premier livre de l'*Invention,* dit que les femmes sont avaricieuses. Accurse adjouste le

superlatif, qu'elles sont tresavaricieuses. De fait, on tient que c'est outre et contre nature, voire miracle, si la femme donne quelque chose, parce que cela n'advient pas gueres souvent. *l. Sed si ego in fi. ff. ad Sc. Vell. l. Si a sponso, c. de don. ante nupt.* Aristote mesmes nous tesmoigne que, privement et familierement, l'avarice se festoye, traite et banquete dans l'ame des vieillards et des femmes. Qu'est il besoin de s'arrester en une preuve qui est aussi claire que le jour?

— Seigneur Panthaleon, respondit messer Alexandre, je ne vous veux donner la peine d'amplifier ce qu'avez proposé, seulement je vous prieray de me faire ce bien que d'adoucir ce mot d'avaricieuse : jamais je ne le vous passeray, cela escorche mes aureilles; c'est une qualité odieuse, qui rendroit les femmes plus miserables que Tantale et plus mechaniques que le marchand de Chios Septice. Maintenant on les appelle bonnes mesnageres; et, si le seigneur Rodolphe pouvoit estre assorty d'une de ceste qualité, je vous promets qu'il ne seroit pas mal party. En un besoin, si vous ou luy vouliez faire des rencheris, je vous renvoieroye en l'escole de messer Alphonsin Barbadique, auquel le seigneur Corneille Contardini un jour tenoit ce langage, qu'il l'avoit tousjours cogneu fort liberal, neantmoins que sa femme luy faisoit perdre, à son bien grand regret,

cest honneur, pour estre si escharse que tresvolontiers elle voudroit que tout ce qu'elle mange, vous, moy et tous ceux qu'elle cognoit, fut lentilles. « Je la tiens telle qu'elle prendroit la peine de le ramasser pour en faire, par plusieurs fois, nouveaux repas. Je me plains, direz vous, de ce qui ne me touche pas; si seroye je bien aise que, comme Dieu vous a eslevé en dignité, vostre maison reluisit en magnificence pour empescher ce qu'on dit de vous, que vous n'estes qu'un pleurepain et vostre femme une chiche-face. Je sçay bien qu'on vous fait tort, attendu qu'avez l'ame si bonne que detestez toutes ces vieillaqueries; par tout je fais resonner que telle taquinerie ne vient de vous, que c'est Madona Francisquina; mais on me respond que vous estes le maistre; que, s'il y a du desordre, c'est vous qui devez en respondre. — Cela est vray, seigneur Corneille, mais vous ne dites pas que je ne demande que la paix en ma maison. Autresfois j'ay voulu tout jetter par les escuelles, je m'en suis trouvé si mal que j'ai perdu toute fantaisie de plus m'en formaliser. En parle qui voudra; s'il estoit en ma place, asseurez vous qu'il trouveroit bien à qui compter. Et voulez vous que je vous die? je ne perds rien en cela, ma femme est bonne mesnagere, elle serre bien tout ce que j'ay, elle fait tout servir, rien ne se perd. On la fait escharse, je n'en cognois pas

beaucoup qui jettent leur bien par la fenestre; que, s'il y a quelques uns qui veulent user de prodigalité, à la fin on se moque d'eux : il vaut mieux tenir que querir. Si ma femme fait mal, ce n'est qu'à elle, je ne voudroie pas qu'elle tint tort à autrui, il n'est rien tel que d'en avoir : elle me traitte bien, j'ay l'escu en bourse, ou, pour le moins, je sçay qu'il est en lieu où il me fait proffit. Pensez si j'ay occasion de me mescontanter du bon mesnage de ma femme. »

— C'est là le langage d'un vilain usurier, messer Alexandre, et qui, à ce que je puis appercevoir par ces discours, ne se tourmenteroit pas beaucoup que sa femme le fit cornard, moyennant qu'elle rapportast des escus ou ducats en sa case. Prendriez vous bien le seigneur Rodolphe pour un tel homme? Il a le cœur assis en trop bon lieu : et ne faut pas que vous croyez que ma presomption soit imaginaire; la preuve y est ordinaire. Seneque, au deuxiesme de ses *Declamaisons,* dit que l'avarice est le fondement de toutes les demarches des femmes, la cornardise en est un dependant pour les maris qui ne sçavent en ce tenir assez bonne bride à leurs femmes. La pratique nous en est donnée tous les jours. En voulez vous un exemple, sans nommer personne? Escoutez ces vers latins, que vous trouverez, si je ne suis grandement abusé, dans l'*Hipponax* du seigneur Jules

Cesar de l'Escale, poete et medecin Veronois :

Dotata Erynnis, absque dote mendicans,
Non te minus rogabit annulum, armillam,
Torquem, nitelam sericam, cicadamque
Quæ fibulabat Áthidas comas morsu.
Si non dabis, quæ nocte, quæ die ringens
Obmurmurabit ! oblatrabit ! Urgebit,
Aversa cernet, accubabit aversa,
Addet minas, minisque, ni caves, facta.
Cavesve, non cavesve, jam dabit factum.
Paratum habebit, qui daturus est, mœchum.
Si quæris unde comparaverit, dicet :
Avunculus, te rusticum esse cognoscens
Et cimbicem, suæque neptis osorem,
Tractationis istius malæ pœnas
Te vult daturum, me tremente, te invito.

— Vous employez tres-mal, selon mon jugement, ces vers, Seigneur Panthaleon, repliqua le seigneur Alexandre, car le poete ne veut pas là donner une attache à l'avarice de la femme, mais à celle du mary, qui n'eut receu sur corne s'il eut donné à sa femme ce qu'elle luy demandoit, et à la trop grande piaffe que vouloit faire ceste mignonne qui, pour s'attiffer et parer, eut bien voulu despendre tout le bien du mary, voire n'espargna sa propre pudicité.

— A la verité, messer Alexandre, vous serez certainement recevable, respondit le seigneur Panthaleon, à proposer ce que repliquez; mais,

puis que les femmes ne sont moins frappées de l'avarice que de l'orgueil, qui les pousse à se popiner de la façon, encores trouverez vous que je ne m'esloigne point tant du but que vous criez. Et cependant j'emploieray cecy, afin de ne plus le redire, que le seigneur Rodolphe, pour ne s'habituer en Cornouailles, doit bien se garder de se marier : s'il refuse les joyaux, le voila de la confrairie des beliers. S'il fait pennader et courtisanner sa femme, voila de la proye qu'il met à l'hazard du premier Tiercelet qui aura la griffe forte pour l'enlever.

J'ay le plus mal-aisé en queuë, non pas à preuver, mais à faire digerer à ceux qui veulent prendre le party qui est maintenant cerché par le seigneur Rodolphe; voire, quand il n'y auroit que ce seul point, j'estime qu'il seroit beaucoup plus expedient à un homme de ne sçavoir ou n'avoir sceu que c'est de femme que se veoir ainsi miserablement empestré és liens et cordages de ces diablesses. Un mary veut vivre en paix, il ne cerche que ce soulas, et voicy une Proserpine, une Megere, une Alecto, qui revirera sans dessus dessous tout le mesnage. Ce sera une criarde, une grongneuse, une rechignée, une jalouse, une rieuse ou une moqueuse : quel contantement aura le mary? Il lui faudra avaler les humeurs de sa femme doucement, ou bien faire trotter martin

baston par la maison, au deffaut que les deux poings ne suffisent.

— N'entrez pas en cest incident, vay-je dire; car, à ce que j'ay peu descouvrir, il y en a qui s'apprestent pour pourmener un peu les batteurs de femmes.

— He bien! puis que vous ne voulez, va dire le seigneur Panthaleon, qu'on se rue encores sur elles, n'entrons pas à la reprimende et guerison de la playe; manifestons quelle est la maladie, et quel tintamarre il y a en la maison lors que la femme fait ses jeux.

Que les femmes soient des crieuses et qui par leur braillement essourderoient cinq cens milliers d'hommes, l'experience n'en pourra que trop rendre sages les incredules. La foudre et le tonnerre ne font point un tel tintamarre que fait une femme lors qu'elle se met sur ses ergots pour abbayer. Ne vous souvient il point du conte que nous fit à ce propos dernierement le bon Padre Marcellin d'un Cretois et d'une Cretoise? Ce pauvre insulaire se tuoit à travailler pour faire quelque chose, afin de gaigner sa pauvre vie et de ses enfans, si n'eut il osé demeurer en la maison : à tous propos, il trouvoit sa femme à hurler aprés l'un, tantost aprés les autres. Quand il vit que ce train dura trop, et qu'il commença à s'ennuier, il assembla ses parens et ceux de sa femme, leur re-

monstre qu'il luy estoit impossible de compatir au bruit que menoit continuellement sa femme, les prioit d'aviser à y remedier. De sa part, s'ils le trouvoient bon, il avoit deliberé de faire transporter ses meubles en un logis bien esloigné de sa demeure ordinaire, sans que l'on transmarchast ny son lict ny son vin, et entendoit que sa femme se tint au logis nouveau tout du long du jour, et qu'à mesure qu'on auroit affaire de vin on en allast querir en l'autre logis : sur tout luy deffendoit qu'elle n'entrast point en ses vignes. Qui furent bien esbahis, ce furent les parens tant d'un costé que d'autre, qui voulurent sçavoir de luy l'occasion d'un si nouveau et estrange remuemesnage. Il ne se fit pas gueres prier à la leur communiquer. « Mes bons amis, dit il, je ne veux permettre que ma femme soit auprés de mes vins, ny qu'elle mette le pied dans nos vignes, parce que je sçay que le bruit du tonnerre fait souvent tourner les vins. Le tonnerre ne m'a onques, par la grace de Dieu, encores fait de mal, voire ne m'a point esté si ennuyeux que sont les criailleries de ceste mauvaise creature. J'estime avoir autant et plus de force que le vin, car il tourne au tonnerre, et je ne m'en estonne aucunement. Si donques je suis espouvanté de ce qui est plus grand, plus fort et plus roide que le tonnerre, ne fais je pas bien, attendu que je le puis, de divertir ce qui pourroit

aussi bien nuire à mon vin comme il me nuit à moymesmes? Pour faire verir les raisins, alors je suis bien contant qu'elle y vienne, une seule goulée de ses hurlemens fera en un moment tourner et verir toute ma vinée. Au soir, j'entens qu'elle et moy ne nous decouchions pas de nostre logis ancien et ordinaire : je l'empescheray bien en ma presence de meffaire à mes vins; si je sens qu'elle veuille lascher quelque coup de tonnerre prejudiciable à mes vins, ce ne sera à faire qu'à boucher le trou de la piece, et tout doucement en syringuant luy amortir sa ribaude chaleur. »

Voulez vous la description de la femme lors qu'elle est en sa frenaisie? Je la vous bailleray telle que le Montferrandois de Boissieres la nous a patronnée en ses *Sizains des humeurs de la femme.*

Par la maison elle est pire que la tempeste;
On peut bien dire alors : Cerbere est en sa teste;
L'ennemy la gouverne et par tout la conduict :
Elle jure, elle crie, elle est pis que farrouche,
Elle jette brasiers et flammes par la bouche,
Et plus que les torrens d'Auvergne [elle] a de bruict.

Elle court, elle faict toute chose au contraire :
Pere, mere, mary, seur, voisinage, frere,
La pansans rapaiser, ne la font qu'animer;
Pareille aux vents esmeus et au plus fier orage,
Et au feu ébrandy par tout un maisonnage,
Et au courroux des flots dangereux de la mer.

Comm' un chien enragé sa bouche elle s'embave,
Comm' un hors de son sens l'honneur elle deprave;
Son courroux violent est du tout indompté :
Elle rompt, elle brise, elle frappe et renverse,
Elle met tout à bas et jette à la traverse,
Comm' un fleuve courant d'un ravage irrité.

Tout est en grand desordre et en pauvre mesnage
Quand la femme est tombée en son ardente rage;
Le lyon eschauffé n'est pas si furieux.
J'estime la terreur de l'esclair et tonnerre
Plus douce que n'est pas la feminine guerre,
Et n'est point tant comm' ell' en ses feus dangereux.

Le courroux de la femme abbat tout et demarre,
Et meine un si grand bruit et si grand tintamarre
Que le plus asseuré en est tout estonné :
On ne sçait si ce vient de la troupe infernale
Qui face (desliés) leur terreur generale,
Ou si c'est la furie, ou si Dieu a tonné.

Elles ont la caboche si despitement patronnée que, si le mary l'entend jaune, elles le veulent verd; s'il le veut de droit fil, elles le prendront de biais; lors que le mary le veut, elles ne le veulent pas; et, quand il ne le veut pas, elles le veulent; ce qui a tresbien esté remarqué par Terence en son *Eunuque :*

Novi ingenium mulierum :
Nolunt ubi velis; ubi nolis, cupiunt ultro.

Et pource un sage philosophe nous admonnestoit qu'il ne falloit prescrire et ordonner de cer-

taines bornes et barrieres à la femme, laquelle n'a aucune tenue, et est glissante plus qu'on ne sçauroit estimer. Par ainsi, disoit-il, si tu la veux retenir, lasche la; si tu la presses pour la mettre à l'estroit, tu la perds tout de mesmes qu'il advient d'une anguille. Dés qu'elles ont pris le ply de faire des bestes, de contrarier et de tenir bon contre leurs maris, c'est du camelot : pour mourir elles ne se changeroient pas. Quelques uns ont voulu recercher la raison pourquoy elles estoient ainsi acariastres et opiniastres au mal, et qu'à tous bouts de champs, lors qu'il estoit question du bien, elles giroüettoient. Ceux qui ont frappé le plus prés au blanc ont dit que cela avenoit parce que de leur naturel elles estoient mauvaises, ainsi que tantost j'ay rapporté d'Accurse. Les autres, parce qu'elles n'avoient dans leur teste que du vif argent qui leur corrompoit leur raison. D'autres les nous representent sans raison, partisans avec le philosophe Platon, qui doute si la femme doit estre couchée au rang des animaux raisonnables ou des bestes brutes. Il y en a qui ont passé plus outre (c'est l'opinion des Severians et Archontiques), qui ont tenu que les femmes estoient la besoigne de Sathan, ainsi que remarque S. Epiphane au premier livre des *Heresies*, tom. 3, sect. 45, et partant que, suivant le naturel et patron de leur pere, elles ne s'addon-

noient qu'à mal faire et contredire. Prenez laquelle des raisons vous plaira ; de ma part, je sçay que les femmes sont de tel arain que, si elles ont chaussé quelque fole impression dans leur cervelle, toutes les tenailles de Vulcan ne les leur sçauroient arracher. Je vous en vay donner un exemple qui ne sera point hors de propos. Faut donc que vous sçachiez qu'il y eut une femme qui une fois appela son mary poüilleux, lequel s'en fascha, et, voyant que ses prieres et remonstrances n'avoient point le credit de tirer les pouls hors de la bouche de sa femme, il se mit à la vous espousseter assez proprement, presumant que ces coups desnicheroient les pouls; mais de tant plus il frappoit, tant plus drus formilloient ils en la bouche de sa femme; si bien la dourda que ses bras furent plustost lassez que la langue de sa femme. De la faire appeler en jugement il n'osoit, tant pour la honte qu'il eut receu et pour la qualité de poüilleux, et de n'avoir sceu domter sa femme, que par ce qu'il sçavoit bien que le magistrat n'eust sceu donner une plus dure reprimande à ceste fausse teste qu'estoit celle dont il l'avoit desja festoyé de la façon qu'avez entendu. Toutesfois les pouls luy faisoient si mal au cœur qu'il ne pouvoit se commander, attendu l'opiniastreté de ceste poüillerie, qu'il n'exceda ceste acariastre. Aprés avoir long temps discouru à parsoy des

moyens qu'il devoit tenir, il s'advisa que paraventure l'apprehension de la mort la despouilleroit de ceste poüilleuse furie : il la vous prend, la lie et garrotte, puis la met sur la margelle du puys, lui jurant que, si elle ne se desistoit de l'injurier de ce nom de poüilleux, qu'il la noyeroit dans le puys. C'estoit bien à propos, et plus qu'auparavent elle vous luy dechiquetoit ses poüilleuses poüilleries. Cela fut cause qu'il la vous descend avec la corde du puys dans le puys jusques aux aisselles, où, bien qu'elle trampast assez pour se raffraischir, elle redoubla ces crieries poüilleuses. « Si te garderay-je bien de plus me dire cela » (va dire le mary), et luy plongea la teste dans l'eau. Quand la femme se vid le bec bouché, ne pensez pas qu'elle quittast sa poüilleuse poursuite; elle fait tant qu'elle fait passer ses mains en haut, et avec les ongles faisoit comme si elle eust tué des pouls : tellement que vous voyez que la mort mesmes ne peut faire changer de propos à ceste mauvaise femme.

— Estes vous saoul de parler contre les pauvres femmes, S[r] Panthaleon ? va dire messer Alexandre. Vous avez eu tout le loisir qu'il vous a pleu, je ne vous ay sonné mot pour vous interrompre, vous avez dit tant de poüilles qu'avez peu contre ce pauvre sexe. Je pourroie vous y respondre; mais je vous veux monstrer que ce n'est pas des

femmes ce que vous criez, car vous et tous ceux qui partisez contre elles avez tousjours ce mot à la bouche, qu'elles ne faillent jamais par le bec, que tousjours elles veulent avoir le dernier (*distinguo secundum subjectam materiam*). Je passe sur toutes vos mesdisances, comme si cela n'attouchoit les femmes; mais, je vous prie, dequoy vous servira toute ceste longue estendue de discours? Le Sr Rodolphe est encores aussi irresolu maintenant qu'avant que nous fussions entrez en dispute.

— Dictes vous, messer Alexandre, repliqua le Sr Panthaleon, j'ay plus fait que ne pensez; et qu'ainsi soit, si le Sr Rodolphe ne veut estre parroissien de S. Pierre aux Bœufs, s'il veut vivre en paix, s'il veut tailler de l'honneste homme, que sa femme luy escorne sa miche, qu'elle preste (quoy, devinez le) sans l'en advertir, qu'elle mette son mesnage en confusion, qu'elle le veuille faire monstrer au doigt comme un pleure-pain, un vieillaque et un taquin, ne dois-je pas conclurre qu'il ne se doit marier? Le principal cartier contre lequel il doit braquer, c'est le canton de sa femme; je luy descouvre le danger, les advenues qu'il y a, à fin qu'il ne s'y jette à l'improviste : de sorte que, si mon advis avoit lieu pour voix en chapitre, le Sr Rodolphe ne se marieroit point.

—Oh! Sr Panthaleon (va dire messer Alexandre),

que vous estes un pauvre juge! Vous aulnez toutes les femmes à une aulne. Tous trous sont trous; mais il y a de plus grans, de plus larges, de plus profonds et de plus estroits que ne sont les autres : toutes les femmes ne sont basties sur une enclume. Voila Madamoiselle, à laquelle quelcun de ceste troupe a, fort à mon gré, donné pour anagramme : *l'Œil d'advis,* voudriez vous dire qu'elle n'observe le jeusne, ou qu'elle fit les nigauderies qu'avez proposé? Vous l'avez en trop bonne reputation; elle est de la partie, un chascun de nous la cognoit. Biffez donc de vos memoires et discours ce qu'avez proposé en general, si le vouliez approprier à chascune des femmes en particulier; si toutes les honnestes vous avoient donné sur le meurre, vous seriez bien camus, au moins vous auriez le nés bien applaty.

Au reste, voulez vous souhaiter plus grand souhait qu'est celuy que les maris ont conjugalement, je vous renvoie à ce qui nous en est proposé au premier dialogue de la *Guerre des Femmes avec les Masles*. En aprés, qui a il de plus miserable qu'un homme seul? *Væ homini soli!* Finalement, la lignée qui est produite ravive de nouveau le pere jettant le dernier souspir de la mort. Il y a un medecin angevin qui, en sa *Conception de l'homme,* a descrit les malheurs de ceux qui meurent sans enfans par ces vers :

O malheureux vieillard qui, courbe et tout tremblant,
N'as point qui te soustienne, et qui, te ressemblant,
T'ayme, serve et honore, et, comme la cicogne,
Te rende en ta vieillesse une pareille soigne,
Qui travaille pour toy et te nourrisse lors
Que les nerfs sont usez de ton impuissant corps.
He! quel grief creve-cœur, quand en l'ame volante
Le mourable vieillard pense, et se represente
Que ceux qui, heritiers, doivent ses biens avoir
Voudroient ja prest à mort en la terre le voir?
Quel creve-cœur encor, quand le bon homme pense,
S'il ne se haste assez, qu'on cerche qui l'avance?
Mais les enfans bien nais, bien nourris, genereux,
De voir leurs geniteurs se reputent heureux,
Vesquissent ilz autant que de Lamech le pere.

Si j'estoie grand theologien, je pourrois subtiliser sur ce que le mariage a esté pratiqué entre Adam et Eve avant qu'il fust aucun bruit du peché.

— Vous en avez assez dit, messer Alexandre, respondit le S[r] Panthaleon, et plus que je ne pensoie; mais j'ay dequoy vous respondre. Je ne suis de ceux qui detestent le mariage, je recognois son institution saincte, louable et à priser, mais les inconveniens et le coust m'en font perdre le goust. A la traduction du S[r] de S. Marthe j'opposeray ce qui a esté fait contre le mariage; à vostre belle solitude de neiges, l'authorité de Petrarque en ses Meditations et Discours pour le solitaire. Quant aux enfans, c'est une grande

benediction de Dieu; mais ils sont si difficiles à eslever, à nourrir, à instruire, à enseigner et à reigler. S'ils sont de bonne esperance, et qu'ils facent proffit, c'est un grand contentement au pere et à la mere; mais ils n'ont heure de repos pour observer et guetter que mal aucun n'advienne à ce beau rejetton. Viennent ils à se mescognoistre et ne valoir rien, cinq cens fois le jour ils font pleurer leurs peres et meres sur leurs genoux. La mort les vient elle happer, voila le deuil qui vient saisir les pauvres pere et mere : et pource celuy ne se mesprenoit, lequel disoit que n'avoir point d'enfans est un bien incogneu.

Heureux celuy, dit-il, qui ne doit nulle chose,
Plus heureux est encor' qui femme point n'espose;
Plus que ces deux heureux est qui n'a point d'enfans.
Mais cil qui se marie hors de son meilleur sens
Est plus heureux que tous, si sa femme au suaire
Il voit, ayant receu d'elle un riche douaire.

Pour le reste des charges du mariage, pour ne vous sembler que je veuille enfler la partie, je n'emploie que ce que les *Tenebres de Mariage* ont peu vous en apprendre; vous les avez leu avec moy : il y a du lourd et du gauffe, si peut on en tirer quelque chose à propos pour ce que je vous propose. Si bien que je conclus par mon advis que le St Rodolphe peut se marier.

— Messieurs, va dire le capitaine Gaspard du Soucy, de peur de vous interrompre, je n'ay encores osé ouvrir la bouche : j'ay entendu tous vos amples discours, et, puis que je voy que vous estes en termes differens pour la resolution, de mesmes qu'est le Sr Des Portes et Y. R., poete xaintongeois, pour le mesme fait que vous remuez, j'ay estimé que la compaignie ne treuvera mauvais que je mette au dessous de vos opinions celle qui est du philosophe Socrates, lequel, enquis par un jeune homme lequel luy seroit le plus seant et convenable, se marier ou se passer de femmes : « Las! mon amy, respondit, prens y bien garde : car d'un costé et d'autre s'offrent de grandes incommoditez; et, aprés avoir fait l'un ou laissé l'autre, tu auras occasion de te repentir. Si tu te passes de te marier, tu seras continuellement en solitude, sans plaisir et contentement : tu lairras perir en toy ta race, et si tu auras heritier autre que celuy qui sera sorty de tes reins. Si tu te mets en mariage, tu te mets de fievre en chaud mal : le soin continuel te rongera l'esprit, tu auras incessamment les aureilles battues de plaintes et de reproches, tes alliez te groigneront et porteront mine rechignée; tu seras subjet au caquet et commandement d'une femme estrangere, à sçavoir de ta belle mere, qui te voudra maistriser et contrerooler. Et le pis qui y est, tu seras contraint,

sans estre belier, de porter les cornes plustot que ne voudras longues, et nourrir les enfans que tu n'auras engendrez. » Si vous pouvez faire vostre proffit de cecy, seigneur Rodolphe, serrez le; je ne suis des plus grands clercs de nostre parroisse. Croyez moy, demeurez garson : il n'y a rien tel que de vivre en liberté.

— Et quoy! va dire le Sr Galeas, Monsieur du Soucy, vous serez donc de ceux qui à beaux coups de pierres vous banderez contre le mariage. Advisez à la consequence et tresperilleuse desconvenue où pourriez engager le Sr Rodolphe : vostre conseil luy pourroit bien couster plus cher qu'au marché. S'il est homme naturel et enharnaché de toutes ses pieces, vertu bieu, pensez vous qu'il veuille laisser enrouiller son grand boute boute et qu'est ce, par faute de le remuer et desgourdir? S'il s'accroche, la jonction des pieces ne se fera point par voye legitime, il y aura de l'attentat sur qui, contre qui et au prejudice de qui? devinez le, ou dittes le moy, et aprés je le vous rediray. Mais je vous voudroie bien demander s'il n'est pas mieux fait, et avec beaucoup moins de danger, de descharger son fardeau là où on a droit que d'aller fouler l'herbe d'autruy, aller en dommage, estre condamné à l'amende, quelquesfois y perdre le moule du bonnet ou du pourpoinct, faire une corvée dont on ne vous

sçait gré, chasser au connil en une garenne qui n'est vostre, ains à un qui, s'il vous y surprenoit, vous estropieroit? Les beaux petits bastards et bastardillons ne vous font ils point peur? Ne seroit ce pas mieux de produire une lignée sans reproche que de forger de la fausse monnoye au coin d'autruy? Mais je ne treuve point vostre advis de si difficile digestion que la trop violente instance qui a esté faite par le Sr Panthaleon contre les femmes. Si le Sr Rodolphe y prend pied, voila ce pauvre homme perdu; il prendra tellement à desdain les femmes que leur presence luy fera perdre la vie. Je ne vous mettray en butte que Jean II, grand duc de Moschovie, lequel avoit les femmes en si grand horreur qu'il s'esvanouissoit au seul regard des femmes, ainsi qu'escrit le baron d'Herbestein, parlant des Moschovites, qui ne voyent jamais (dit il) leurs femmes que le jour des noces. Il y en a eu d'autres qui, pour se passer des femmes, se sont accointé des bestes brutes. Plutarque nous donne tesmoignage d'une execrable hippomanie en ses *Parallelles*, où il parle de Fulvius Stellus, lequel, pour la hayne qu'il portoit aux femmes, se mesla avec une jument, laquelle du depuis lui produisit une fort belle fille, qui fut à cette occasion nommée Epone ou Hippone. Encores, s'il eut suivy la sage modestie de Simonides, il y eut eu quelque

apparence de je ne sçay quoy de louable en ses discours. Ce poete nous represente diverses figures monstrueuses des femmes : il veut que les unes ayent esté basties d'une truye, les autres patronnées au naturel d'un regnard, les autres à la façon d'un chien, les autres engendrées de la mer, les autres forgées ès cendres d'une anesse, les autres procreées par une belete, les autres par une jument, les autres par un singe. Sous le rideau de ces estranges et hideuses productions, il nous fait voir la malice et depravé naturel de la femme, mais sur la fin il fait prendre air à celle qui est esclose par l'abeille, laquelle il prise comme celle qui bien-heure son mary, le resjouit et le console. A tout rompre, et, quand c'eut esté à bander et à racler, il falloit garder pour le moins ceste sobrieté, sans donner une si rude touche sur les imperfections feminines. Voulez vous que je vous die ce que j'estime de vostre proposition, Seigneur Panthaleon, c'est que voudriez volontiers pactiser avec ceux, lesquels (au rapport de Josephe) faisoient difficulté de se marier, non point qu'ils eussent à mespris une si saincte et legitime accouple qu'est la maritale, mais l'intemperance des femmes les en degoustoit tellement que, par ce qu'aucunes estoient peu seures à la desserre de la croupiere, ils se faisoient entendre qu'il estoit impossible, ou bien ce seroit miracle,

qu'aucune d'elles gardast tellement la loyauté à leurs maris; *juxta illud*, extrait du Romant de la Rose :

> Toutes estes, serez ou fustes
> De fait ou de volonté putes;
> Et qui bien vous recercheroit
> Toutes putes vous trouveroit.

Mais qui tiendroit aujourd'huy tel langage, encores que nous allions tousjours de mal en pis, si est ce que j'ay grand'peur qu'il n'en eschapperoit pas à si bon marché que fit Jean Clopinel, dit de Meun.





APRESDISNÉE III.

DE LA PUISSANCE MARITALE.

A sçavoir si le mary peut battre et chastier sa femme?

Ce n'est point à vous, Madamoiselle Euthelie, que j'en veux, va dire le Sr Barthelemy : il n'y a celuy de la compaignie qui ne sçache bien que vous ne sçavez encores que c'est de mary; cela me fait vous prier, avant toute œuvre, ne vous mettre point de la partie; je sçay de quel bois vous vous chauffez : quand on frotte trop long temps et rudement, à la fin il cuit. Ne faites que prester audience, et vous verrez beau jeu, si la corde ne rompt; j'ay affaire à vous, Seigneur Sylvestre. Ce que j'ay à mettre sur le bureau est assez familier, mais tres-mal resolu et encores pirement pratiqué : car il y a des hommes qui se font entendre que leurs femmes sont plastre, deschargent sur elles en vilains. Vous cognoissez le capitaine de

l'Estoile : avant hier, il vous dourda sa pauvre femme d'une si estrange façon que je n'estime point qu'elle puisse se relever du lict de trois mois. *Ex facto quæstio incidit*, à sçavoir si le mary peut battre et chastier sa femme; on ne pouvoit la presenter mieux à propos que maintenant; ce sera une consultation seiche que je feray icy par maniere de recreation.

Quant à moy, je conclus à la negative, et soustiens que le mary n'a droit aucun de frapper et outrager sa femme; mesmes, si j'estoie en des lieux parmy le monde que je sçay, qui ne sont à dix lieues de S. Claude, le capitaine de l'Estoile recevroit une dure reprimande d'avoir ainsi excedé sa femme : il n'y a point de religion, et n'y a amour qui ne s'y perde.

— Faut, mon bon maistre, respond le Sr Sylvestre, que vous ne sçachiez à qui vous avez affaire, ou plustost de qui c'est que vous parlez, comme si vous ne sçaviez trop mieux que je ne le vous sçaurois deduire que la femme est en la puissance du mary, tant par le droict divin que par les droicts de nature et tous autres qui ont esté receus et pratiquez par diverses nations. Le commandement de Dieu y est exprés, que la femme laisse pere et mere pour suivre le mary, au premier chapitre de Genese, qu'elle luy soit sujette comme à son seigneur : c'est la leçon que

S. Paul au 5 chapitre de son *Epistre aux Ephesiens* chante aux femmes, suivant l'arrest qui est donné contre Eve au troisiesme chapitre de Genese, que sa volonté sera sujette au mary, lequel aura seigneurie sur elle.

La nature nous donne les enseignemens de ceste sujection, tant par les bestes brutes, qui deferent aux masles, que par les femmes mesmes, lesquelles ne sçauroient estre plus asservies que de servir, par maniere de dire, de vaisseau pour recevoir dans leur corps les excremens naturels de leurs maris. Cela est tellement naturel que, comme nous dirons par aprés, il y a des loix qui expressement defendent aux femmes de faire refus de tendre leur escuelle.

Quant aux peuples et nations, vous en trouverez à peine qui ait osté l'empire aux maris qu'ils ont sur les femmes. Sainct Augustin, en ses questions sur le livre des Nombres, monstre que les Hebrieux retenoient ceste puissance entre eux. Par la loy de Romule, le mary n'avoit pas seulement tout commandement sur sa femme, ains aussi pouvoir de la faire mourir pour les cas que Denis d'Halicarnasse touche au deuxieme livre. Par les loix des Lombards, la femme estoit en mesme sujection que par celles de Romule; de ce nous en avons tesmoignage tout evident aux loix des Lombards, chapitre premier et der-

nier, comme aussi au titre *Qual. mul. lib. alien. permiss.,* si bien que les maris avoient toute puissance de vie et de mort, de laquelle ils usoient encores du temps de Balde, il n'y a point deux cens soixante ans. Ceste puissance estoit aussi commune à toute la Grece, selon Polybe, liv. 2, et Lysias, *Du Meurtre d'Eratostene.* Nos ancestres Gaulois avoient (au rapport de Cesar, au sixiesme livre de ses *Memoires de la guerre civile*) toute puissance de vie et de mort sur leurs femmes et enfans, tout ainsi que sur leurs esclaves. S'il y avoit tant soit peu de souspçon que le mary fût mort par le fait de la femme, les parens la prenoient et luy bailloient la question: si elle estoit convaincue, ils la faisoient mourir cruellement, sans l'autorité du magistrat. Voila la nature, le droict divin et la pratique gardée du commun consentement de tous les peuples : pourquoy ferez vous donc difficulté de passer ceste puissance ?

— J'ay quatre belles responses à vous faire là dessus, va dire messer Barthelemy. Premierement, vous tordez le nés aux textes qu'avez alleguez; en second lieu, je vous donneray une contremire de l'observation qu'avez proposé; tiercement, je vous monstreray que ces droicts n'ont aucun pouvoir sur nous, parce qu'ils sont retranchez, et que l'usance et pratique en est abolie; finalement, que vous ne concluez à battre.

Les passages que tirez des lettres sacrées sont un peu violentez, par ce que les prenez trop à la lettre. La sujection qui est là enjointe n'est point telle qu'elle esclave les femmes aux maris : elles leur sont sujetes, mais c'est selon le Seigneur, lequel n'a oncq partisé pour nous desaffranchir de nostre liberté. Mesmes S. Paul, au 3 ch. de son *Epistre aux Colossiens,* enjoint aux maris d'aimer leurs femmes, et qu'ils ne s'enaigrissent point contre elles. Cela est bien loin de leur lascher la bride pour fraper et tuer. Pource S. Ambroise, au 5 liv. de ses *Six Journées*, ch. 7, parlant au mary : « Tu n'es pas, luy dit il, seigneur, mais mary ; tu n'as pas eu une chambriere, mais une femme. Dieu a voulu que tu fusses le gouverneur d'un sexe inferieur, non point un puissant pour le gourmander. »

Je pouvoie allegoriser avec aucuns qui subtilissent assez seraphiquement sur l'interpretation de cette sujection recommandée par les textes qu'avez cotté, et vous dire qu'un bon docteur Hugues, au premier livre des *Sacremens, parte* 12, tient que le Sainct Esprit est coustumier d'entendre par l'ame ou l'esprit le masle, et par le corps ou la chair ce mot de femme. Si bien qu'encores qu'il soit parlé de la conjonction maritale, ce neantmoins elle doit estre rapportée à l'uniformité de l'accord qui doit estre entre l'esprit

et la chair. Or ceste symmetrie melodieuse ne peut avoir lieu, sinon lors que, par une saincte sympathie, la chair debile se rend sujette et obeissante à l'esprit. Si je me servoie de ceste mythologique exposition, je reneque Mahom si vous ne me renvoieriez avec ces matagraboliseurs qui autresfois donnerent durant deux mois et demy dans ceste dypsadique question : *Utrum chimera, in vacuo bombinans, possit comedere secundas intentiones*. J'ay mangé à disner trop de souppe, elle me rend si lourd et pesant que je ne puis toucher à ceste transcendentalité, et me contante d'aller le beau pas, sans me vouloir souslever plus haut qu'il ne m'appartient, et puis donner du nés en terre.

Vous avez mis en butte quelques peuples, lesquels ont eu commandement sur les femmes; que direz vous à ce que le bon Herodote escrit en son *Euterpe*, que les femmes Egyptiennes traffiquent, tavernent, et ont les mesmes charges que les hommes par deçà, lesquels sont Marions, gardent les maisons, font le mesnage, de mesmes que les femmes par deçà; que les femmes portent les charges sur le dos, les masles sur la teste, lesquels pissent estans acroupis, et elles tout debout? Et, parce que vous me pourriez battre de ce que Herodote semble rapporter ceste estrange coustume des Egyptiens à ce que la temperature de leur

climat luy sembloit toute autre que celle des autres pays, je vous en proposeray encores d'autres exemples. Clement, au 9 livre de ses *Recognitions*, escrit que la coustume estoit entre les Gelons, que les femmes labouroient les champs, bastissoient les maisons, et les maris estoient ce que l'on dit en vostre pays *fenin caqua*. Mais Diodore passe bien plus avant au quatriesme livre de sa Bibliotheque : là il remarque que parmy les Gorgons il n'y a que les femmes qui exercent les estats publics, au lieu que les maris obeissent aux femmes, font tout doucement le mesnage. Dans la *Rose des Nymphes illustres*, que vous nous avez communiqué, Monsieur de ceans, j'ay remarqué que, parlant de Marpesie, royne des Amazones, vous avez cité plusieurs beaux tesmoignages (lesquels j'emploie contre vous, Seigneur Sylvestre, et ne les repeteray, par ce que vous les avez leus aussi bien que moy et pourrez les revoir au premier jour que ceste belle Rose aura roulé sur l'estampe) qui monstrent que les maris n'ont point eu par tout ceste grande authorité sur leurs femmes que vous criez.

Voire mais, qu'est il besoin de particulariser certaines nations? Entre celles que vous armez de ceste puissance maritale, les femmes ont tenu le dessus, par la confession mesmes des maris, qui estoient les sujets. Je ne vous veux point

oposer le service que nous voüons lors qu'honestement nous traittons l'amour à nos femmes, parce que vous me respondriez que ce ne sont que feintises et desguisemens, qu'*il male passato, gabato il santo,* que ce ne sont qu'allechemens pour prendre à la pipée celles qui feroient difficulté d'entrer à la jouste. Cela estoit coustumier que les Latins appelloient leurs femmes dames et maistresses, vous en avez deux textes formels en la loy 38 et 41 *de leg.* 3. *ubi Alber.;* voire quelques uns les appelloient tressainctes dames : le texte y est en la loy Titia, § *qui Marco, D. de ann. leg.* Nos lecteurs se sont rompu la teste pour sçavoir à quelle occasion les femmes estoient douées du titre de sainctеté *in superlativo*. Il n'y en a point qui ait mieux rencontré sur ceste interpretation que le bon homme Tartarin de Belleperche, lequel, au parquet de mariage qu'il addresse à Madamisella des Basses Marches, monstre que c'est à tresjuste occasion que les femmes sont appellées dames tressainctes, par ce (dit il) que nous leur offrons des chandeles d'autant plus precieuses que ne sont celles qui sont presentées aux saincts, que la chair humaine est plus excellente que la cire, ou que les hommes sont quelque chose de plus que les abeilles. Ce qui a esté bien seant de proposer en ce lieu, puis qu'il y a quelques personnages de grand esprit qui ont tourné leur

bonnet à quatre brayettes (cela s'entend de travers) à cause de ceste qualité de *Domina sanctissima,* vous voyez s'il a dit vray. *Sed de his aliàs,* il faut que je retourne à mes brebis.

L'empereur Claude Cesar n'appelloit il pas sa femme Messaline *Madame*, comme aussi l'empereur Adrian sa femme Noele ou Natalia, au rapport de Jaques *a Voragine?* Entre les docteurs juristes (qui, s'il y en aucuns qui soient difficiles à passer quelque qualité, le sont tout ce qui se peut) nous avons Jean André, qui donne le nom de madame à sa femme Milance, au chap. *Cum secundum, col. I de præbend.,* au chap. *Qui prior, col. pen. de reg. ju. lib. vj. in merc.*

Il n'est pas qu'en lisant les auteurs grecs vous n'ayez observé le mesme, tant en Homere, Menandre, qu'autres. En l'*Enchiridion* d'Epictete, chap. 55, vous trouverez que ce philosophe, disputant du devoir et soin du mary alendroit de la femme, dit que les femmes, dés l'aage de quatorze ans, sont appellées *dames*, par ce que les maris les flattent, caressent et amadouent, afin qu'elles leur prestent le bissac. Ce ne seroit jamais fait si je vous vouloie alleguer ce que je pourroie pour vous justifier de la puissance laquelle les dames ont sur leurs maris. Si vous avez envie d'en avoir tout ce qui vous esclaircira ce point *ad longum sine require,* voyez ce qu'en ont

escrit le docteur Cujas, 3. *obs.* 18 *in fine*; J. Formier I, *Select.* 11; Chassaigne, *in suo Catalogo gloriæ mundi, parte* 11, *consil.* 31; Bald., *cons.* 380, *col. ult.*, *lib.* 2; Lucas Pen., *in l. quicunque, col.* 4., *c. de re milit.*, *lib.* 12. Prenez, je vous prie, vos tablettes et escrivez ces cottations, afin que vous voyez si je me moque.

Mais, quand je pense à vous, vous estes un fin homme, Seigneur Sylvestre, seriez vous bien tel de penser ramener en jeu ce qui a esté abrogé, cassé et annullé, ou nous vouloir reigler et assujettir aux droits abolis par les ordonnances posterieures? C'est dommage que vous n'estiez du temps du docteur André, *ad specul. lit. qui fil. sint legit. Per fidem,* vous luy eussiez esté un bon support, aussi bien se trouva il acculé pour n'avoir sceu trouver en toute son Italie ny ailleurs qui voulut, partisant à son opinion, maintenir que la femme n'est point en la puissance du mary. Je vois bien que c'est : vous estes Bourguignon Comtois, vous voulez porter la croix S. André; et si j'ay grand'peur que, si vous continuez vos coups, que vostre femme ne vous enroole en la bande Jeannine : vous ne serez Jean que *pro simplici,* vous ne le sçauriez estre double, puis que vous avéz nom Sylvestre.

Estimez vous que la puissance de la vie et de la mort de la femme soit de present en la puis-

sance du mary ? Ce sont brides à veaux. Que direz vous à l'action qui estoit donnée aux femmes contre leurs maris au cas de mauvais traictement, de sorte que, quoy que Justinien ait voulu faire du bon mesnager pour les masles, si n'a il peu denier à la femme, injuriée et traictée indignement par son mary, de demander separation? C'est bien loin de tuer ou de battre.

— A quoy vous sert tout ce long discours, vay je dire, Messieurs? Il semble que vous preniez plaisir de vous contrarier et nous repaistre de vos contradictions, comme si cela n'estoit plus clair que le jour, qu'il faut que la femme obeisse, honore et revere son mary et luy soit sujette. Ce qui est tellement vray que Justin, au 32 livre, nous apprend qu'Olore, roy de Thrace, contraignit les Daces, pour avoir esté vaincus de leurs ennemis, de servir à leurs femmes, en signe de servitude extreme et de la plus grande contumelie dont il se peut adviser. Puis qu'il est question de batture, vous devez disputer si la puissance maritale permet au mary de battre sa femme.

— C'est fort bien dit, respond le S[r] Sylvestre : toutesfois ce qui a couru cy dessus me sert de beaucoup et de demie preuve pour donner au mary pouvoir de battre sa femme. Cela sur quoy je prens pied est que j'entens que la puissance du mary sur la femme n'est pas moindre que du pere

sur l'enfant. Or, qu'il y ait voye au chastiment de l'enfant, cela est plus clair que le jour. Aristote, en ses *Politiques,* passe bien plus outre, quand il nous advertit qu'il y a certaines nations qui ne tiennent point plus de conte des femmes que de leurs esclaves. Le philosophe les appelle Barbares; pourquoy? je ne le puis comprendre : il devoit donc barbariser de mesmes les Romains et autres peuples, lesquels, ainsi que j'ay dit tantost, avoient la puissance de la vie et de la mort sur leurs femmes, aussi bien que sur leurs esclaves. Toutesfois aujourdhuy nous ne sommes en ces termes : nous avons une reigle qui n'est point tant rigoureuse; je ne pense point faire tort aux femmes quand je les accouple pour ce chef avec les enfans. Suivant ceste consideration, je treuve que plusieurs grans docteurs ont permis aux maris d'epousseter leurs femmes : Alber. Gand., *in tract. maleficiorum, tit. de pœnis reorum, col. ult.*; Bald., *in l. filius, C. de patria pot.;* Panorm., *in c. cum contingat, col. vj, de foro compet. et cap. ex transmissa post princ. de rest. spol.;* D. Bonaventura, *in iiij. sent. dist.* 37, *ubi etiam* Richard, et plusieurs autres, tant theologiens que juristes.

— Telle permission, Messer Sylvestre, repliqua le Sr Barthelemy, ne doit estre emploiée qu'au cas de necessité, qui est lors que la femme est incorrigible, car autrement ne presumez pas qu'il

soit ny loisible ny honeste au mary de battre et outrager sa femme : le mary n'y a point d'honneur, ainsi que tient le bon Ænée au deuxiesme de l'*Æneide* virgilienne.

. . . .Nullum memorabile nomen
Fœminea in pœna est, nec habet victoria laudem.

Faut que vous soyez bien despit et en-verré contre les femmes, que voulez leur estre plus rigoureux que M. Caton, lequel on disoit estre l'ennemy juré des femmes. Plutarque, en sa Vie, tesmoigne de luy que jamais il ne frappa la sienne, tenant cela pour sacrilege. Pource je prise grandement cette sentence, qui nous est donnée par M. Holkot en la 54 *leçon sur la Sapience de Salomon.* « Il faut gouverner la femme, dit il, en mansuetude, non point avec austerité tyrannique; par paroles, et non par coups; par amitié, et non par crainte; par douceur, et non par amertume. » Auparavant luy, saint Jean Chrysostome, en la 26. *homilie* sur la premiere Epistre de S. Paul aux Corinthiens, en donne un saint enseignement. « Je ne dis pas, dit ce S. Docteur, qu'il faille battre sa femme; à Dieu ne plaise, car c'est une tres-grande vilainie, non point à celuy qui est battu, mais à celuy qui bat. Que si tu es tombée entre les mains de tel mary, ne t'en ennuye point, mais asseure toy d'un loyer qui t'est apresté, et

d'estre prisée en ceste vie. Et vous, maris, je vous advise de cecy, qu'il n'y ait aucun peché si grand qui vous pousse à battre vos femmes. Que parlé-je des femmes? Mesmes il ne faut permettre à un homme franc de battre sa serve et esclave et mettre la main sur elle. Que si c'est un grand deshonneur au mary de battre son esclave, ce le sera beaucoup d'avantage d'estendre sa main contre la franche. Nous pouvons recognoistre cecy par les legislateurs gentils, qui contraignent celle qui a esté battue de ne plus habiter avec le mary, comme estant indigne d'avoir plus accointance avec elle. De fait, c'est un tresgrand tort d'outrager comme une esclave celle qui est compaigne de ta vie, et t'a esté auparavant conjointe pour tes necessitez. Partant on peut dire que cest homme, s'il est plustost à appeller homme que beste sauvage, est semblable et à un patricide et matricide, car, s'il nous est commandé de laisser pere et mere pour l'amour de la femme, ce n'est point afin que nous l'outragions, ains à ce que nous accomplissions la loy divine (ce qui est tellement agreable au pere et à la mere qu'ils en sçavent gré d'estre delaissez, et le pourchassent avec grande affection), comment ne sera ce une estrange folie d'outrager celle pour laquelle Dieu nous commande de delaisser nos peres et meres?»

Vous voyez la leçon qui nous est donnée par

les theologiens chrestiens, n'estimez pas que les anciens payens ne tinssent la mesme maxime. Plutarque nous en fera sages, lequel, en ses *Enseignemens nociers*, remarque qu'aux sacrifices de Junon on ne mettoit le fiel, pource que Junon estoit la deesse nociere, et pourtant ils entendoient que le mariage devoit estre exempt de tout fiel, d'amertume, de colere, de courroux et de rancüne. Il y a plus, qu'un certain personnage, pour avoir dourdé et excedé sa femme, est appellé tyran. *C. 1, extra de iis quæ vi metusve causa fiunt.*

De ma part, je les tiens denaturez, ou du tout ignorans, attendu que, s'ils se remettoient devant les yeux qu'Eve fut tirée de la coste d'Adam, il n'est pas qu'ils ne missent de l'eau dans leur vin, ou ils seroient hors du sens de se outrager en leur partie. C'est la remonstrance que fait Pierre Lombard, livre second des *Sent. dist.* 18, *et ibi* DD. *Theologi;* Hugues de S. Victor, en son livre du *Sacrement.*

Ainsi donc, encores qu'on vous quitte de gayeté de cœur la puissance qu'a le mary sur la femme, si ne s'ensuit il pas qu'il luy soit permis de la battre, suivant l'opinion de la Glosse, *in c. sicut alterius* 7, *quæst.* 1, par la loy *Consensu, c. de repud.*, laquelle permet à la femme qui a esté battue et outragée par son mary de le repudier,

quitter et planter là pour reverdir : ce que Bartole tient mesmes en la loy *Cum satis vers. præterea uxor, c. de agric. et cens.* Je sçay bien que Justinien a corrigé ceste ordonnance des empereurs Theodose et Valentinien : si n'a il laissé impunie la tyrannique temerité du mary, lequel il condamne bailler à sa femme durant le mariage autant que vaut le tiers de son douaire, *Auth. sed novo jure, et de repud.*

Mesmes je trouve que le mary lequel a frotté sa femme, si elle luy eschappe, et qu'aprés de despit, *animi gratia* ou autrement, elle luy plante les cornes par le meslange qu'elle aura avec un autre, ne pourra l'accuser et gaigner le dot selon la forme du statut, et ce suivant le conseil de Pierre *Anch. cons.* 408, suivie et approuvée par Ang. Aret. *in Tract. malef., in verbo : Che m'hai adulterato.*

— Vous parlez comme Dieu, Seigneur Barthelemy, respond messer Sylvestre, et ne considerez pas qu'il vous fascheroit bien fort d'estre bravé par quelcun sur lequel vous auriez pouvoir : l'injure est plus malaisée à supporter d'un moindre que d'un plus grand. Vous voyez que les maris ont autorité sur la femme, cela est un peu difficile à digerer, que lors qu'il luy commande, elle fera le hochet et tout au rebours qu'il ne voudra, qu'elle luy refuse le service que elle luy doit, ou la rede-

vance naturelle, ou finalement qu'elle familiarise, joüe et divise avec tels qui n'agreent au mary. Le capitaine de l'Estoile se plaind de sa femme, de ce qu'elle luy a refusé de jouër au trou ma Dame, qu'elle ne luy a voulu laver les pieds, qu'elle jouë aux cartes et aux taraux avec aucuns contre son gré, et finalement qu'elle ne fait que trotter de nuit çà et là aux bals, ballets, danses et autres telles compaignies assez suspectes. Si vous estiez en la place de ce bon seigneur, vous vous tenez fort froid, mais j'ay grand'peur que perdriez patience. Il est soldat pour la vie, et luy fasche fort que celle qui luy est sujette vueille ainsi luy faire la loy à credit.

— C'en sont de belles, Messer Sylvestre; si vous voulez mieux parler et à propos, va dire le Sr Barthelemy, vous ne ferez que bien de recommencer. Le capitaine de l'Estoile n'est il pas catholique et chrestien? Or entendez la leçon que luy fait S. Jean à bouche d'or, au lieu que j'ay tantost cité, parlant à celuy qui battoit sa femme : « Mais ma femme, diras tu, m'y pousse. Considere que la femme est un vaisseau fort foible. Toy mary, tu es fait son seigneur et donné au lieu de chef à celle fin que tu portes les infirmitez de ta sujette. Veux tu illustrer ta seigneurie, il ne faut pas que tu te dresses contre ta sujette. » Bref, par l'exemple du prince, qui doit tendre à

clemence, du laboureur, qui ne se despite point aprés sa terre par ce qu'elle est chargée d'herbes et maleficiée, il exhorte les maris à ne jetter le manche aprés la coignée, car cela est coustumier, que la femme empire aux coups. »

Messer Sylvestre repliqua : « Et que deviendra donc le proverbe qui porte :

> Qui bat sa femme, il la fait braire ;
> Qui la rebat, il la fait taire.

J'ay veu les *Matinées* que vous avez communiqué au public, Monsieur de ceans : vous leur en donnez bien dans le dos, comme aussi dans vostre furieuse et effroyable *Guerre des masles contre les femelles*. Là, entre autres preuves, j'ay remarqué bien soigneusement vostre compte de l'Alemand qui, pour drelotter, flatter et mignarder sa femme, n'estoit repris que de mines et de groins ; mais, quand il eut appris que les coups estoient proffitables à sa femme et luy servoient de medecine pour la ranger au trot qu'il falloit qu'elle tint pour recreer son mary, je me recommande s'il en fut chiche.

— Ainsi doncques, respondit le Sr Barthelemy, vous voulez, Messer Sylvestre, qu'on appointe les femmes de coups : cela est les traicter pirement que les esclaves. Pour quelle occasion vous en avez specifié quelques unes, mais je les treuve

si cruës que d'apprehension elles me font mal à l'estomac.

— Ho! ho! va dire messer Sylvestre, en estes vous là logé, par le sang goy, je les vous vay delier de telle sorte que vous y mordrez comme fait une truye en un estron (sauf le nez). Seriez vous bien de ceux qui voudroient conseiller aux femmes de refuser à leurs maris de heberger leurs courtaux? Je vous mettroie en teste Cynus, Alberic, Balde, Jean Faber et Salicet, sur la loy unique, *C. de rapt. virg.*, avec une autre bande de docteurs qui tous tiennent pour article magistral que le mary, bon gré, mal gré qu'en ait sa femme, peut faire les chevauchées lors qu'il luy plaist par son ressort et destroit. Cela a esté ordonné tant par vertu et en consequence du pouvoir marital que pour couper le chemin aux adulteres, où les maris seroient contraints d'entendre par faute de tels refus, suivant cet advertissement qu'en donne le poete Catulle, en l'Epithalame de Julie et Mallius:

Nupta, tu quoque, quæ tuus
Vir petet cave ne neges,
Ne petitum aliunde eat.

Avez jamais veu ces pauvres mal-enfemmes qui ne trouvent en leur maison pot au feu ny escuelle lavée? Ils s'en vont aux tavernes et cabarets, où

ils rencontrent de la viande fresche; Dieu sçait comment ils s'y accomodent, et s'ils font ripaille le plus souvent aux despens de leurs engroignées mesnagieres. De mesmes font les maris ausquels on fait difficulté de leur ordinaire.

— Là dessus je vous respons, Messer Sylvestre, va dire le S[r] Barthelemy, que ceux dont vous parlez sont des vilains et alouvis; mais, quant à un honneste homme, qu'il ne fera point tant de bruit pour ces sursaillies. Pour les refus que Zenobie, royne des Palmyreens, fit maintesfois à son seigneur et espoux, nous ne trouvons point qu'elle en ait esté plus mal menée, ou que son mary ait trampé son pain ailleurs. Il y a plus, que l'amitié est amoindrie des femmes alendroit des maris lorsqu'ils les forcent à la luite du party contre leur gré. Là dessus je vous renvoie au jugement donné par une royne d'Arragon sur celuy qui par jour fouloit si souvent sa femme qu'elle en forma sa plainte. Le 48. *Party amoureux* vous en donnera du plaisir.

— Quel medecin vous estes! Seigneur Barthelemy, respond messer Sylvestre; par bieu, vous prescrivez trop le regime, que direz vous sur le refus qui fut fait de laver les pieds? Madamoiselle Cassandre (c'est le nom de la femme du capitaine de l'Estoile) est elle trop bonne pour laver et frotter les pieds à son mary? Elle y est tenue, suivant

l'opinion de Jean André et l'abbé de Palerme *in c. literas ex. de rest. spol.* Et pource Ennius dit :

Exin Tarquinium bona fœmina lavit et unxit.

Voire Donat tient que les femmes sont dites *uxores ab ungendo,* parce qu'elles lavoient, frottoient et oignoient leurs maris.

— Mais vous ne dites pas, Messer Sylvestre, repliqua le S[r] Barthelemy, que ces docteurs juristes ont mis une exception, qui fait pour Madamoiselle Anthoinette, laquelle, estant gentilfemme, est exempte de ce service, *arg. l. interdum D. de op. lib.* A ce s'accorde Felin, *in c. illud de præsump.; Ph. Decius, con.* 202; Bart. Sal. *in sua summa,* et la pluspart de ceux qui ont escrit de ceste matiere. Quant aux autres deux articles, je confesse librement qu'il y a eu de la faute de la part de Madamoiselle, laquelle ne doit joüer à perte de finance, attendu que, selon que les docteurs canonistes ont tresbien remarqué *in c. clerici de vita et honest. cler.,* et autres endroits, si la femme jouë, et qu'elle vienne à perdre, le mari peut redemander ce qu'elle aura perdu. Toutesfois, la rigueur ne doit estre tenue telle qu'il ne soit aucunement permis aux femmes d'estat de jouër; cela se fait pour se recreer l'esprit. Si le capitaine de l'Estoile presumoit que Madamoiselle Anthoinette ne prit bien plaisir,

aprés avoir travaillé toute la journée, de passer le temps honnestement, il ne se cognoistroit pas luy mesme; il veut bien jouer, et sera fasché que sa femme s'esbatte.

Je n'appreuve point aussi qu'elle aille ainsi courir aux danses : les plus femmes de bien y perdent leur honneur. On sçait les tours qui s'y font, et que bien peu retournent du bal qui n'ayent la raye trampée, ce disoit F. Turlupin, en son Traité *De Auferibilitate dansarum*. Toutesfois, puis que c'est la coustume que les dames et damoiselles s'aillent regaillardir là, la pauvrette seroit bien tenue de court si on luy faisoit tenir chambre lors que ses compaignes prennent la biscaye. Il faut que le capitaine de l'Estoile ait martel in teste : ce vieil peteur, il en a bien fait en son temps, il pense que sa femme jouë des basses marches, ainsi qu'ont fait les drolesses qu'il a embreliquoquées.

— Trefves, Messieurs, vay je dire; laissez là l'Estoile, sa femme et toutes ces batteries; j'en voy icy quelques uns qui ont plus envie de mordre que de ruer; allons souper, il se fait tard. Aprés souper, si vous voulez, on pourra bien renoüer la dispute, et qui sera bien mieux pourmenée, car nous serons frais et bien nourris. Allons, mes damoiselles, nous aurons compaignie nouvelle, et qui vous remettra cœur en ventre. »



APRESDISNÉE IIII.

DE L'ARBRE DE VIE.

L'autheur aux liseurs.

ENCORES que le service de ces Apresdisnées ne soit que de fort legeres confitures pour la collation de vous autres, Messieurs, si est ce qu'au Bureau de nostre Academie se rencontrerent deux personnes qui, comme vous verrez, n'estoient point rassasiées, ou, si elles l'estoient, elles nous apprirent bien qu'elles ne se contentoient de menues beatilles. Je pensoie qu'à l'accoustumée nous aurions quelque theme recreatif pour esbatre nostre disné, la qualité des parties entrées en lisse me faisoit promettre quelque gaillardise : sur tout, puis que le Sr Theophanes avoit affaire à Madamoiselle Euthelie, voire dés que je vis que c'estoit à grimper sur l'Arbre de Vie, je beoye pour voir s'ils secoüeroient point un petit coup. Jamais

je n'eusse pensé qu'il eussent enfoncé la matiere si avant, et que leurs aisles eussent peu les guinder au dessus du coupeau. Du commencement que je vis qu'on ne nous jettoit point des pommes cupidiques, et qu'on vous encornoit les ergotismes à la philosophique, je pris envie de rompre la partie, estimant qu'ils vouloient bucheronner le Bois de Vie, qui fust appresté par le docteur Raymond Lullius, à la requeste de Demogorgon; mais, comme j'apperceus que toutes les intentions transcendenteles de Lullius estoient encores au dessous la plus basse branche de cest Arbre de Vie, je commence à serrer gentiment mes considerations pour escouter la resolution que nous apporteroit ceste apresdisnée. Mais tous ceux de la compaignie ne furent de mon humeur. Il y en eut trois ou quatre, qui environ trois quarts d'heure ne firent point de difficulté de prester leurs aureilles tant au seigneur Theophanes qu'à Madamoiselle Euthelie; aprés, ils faisoient mine de vouloir joüer à la debandade. Toutesfois, de peur de tomber en l'amende qui, du commun consentement de nous tous, avoit esté prescripte alencontre de celuy qui faulseroit compaignie, force leur fut de tenir bon jusques à *Plaudite*. Quand tout est dit, l'heure du souper estoit fort avancée alors que l'assemblée se departit, et ceux qui ne s'estoient voulu ranger en nostre Acade-

mie avoient esté si mal gracieux qu'ils nous avoient à demy passé compaignons : cela faisoit renasquer nos impatiens, qui, aprés avoir donné une fort brusque charge sur le reste du souper, porterent troigne de se vouloir formaliser alencontre de Madamoiselle Euthelie, luy reprochans qu'elle estoit de la qualité des creatures qui ne faillent point par le bec, que c'estoit merveilles que la langue du seigneur Theophanes avoit peu la contanter et luy faire perdre parole; bref que, par cy aprés s'ils avoient fantasie de tenir si long discours, ils prissent autre heure. La doucette d'Euthelie, comme elle a l'Œil d'avis, preveut bien que le taire luy estoit fort seant, et que, puis que ces mal-contans avoient l'estomac vuide et affamé, ils estoient coleres, chagrins et rechignez, et pourtant eussent peu luy jetter quelque propos à la traverse, qui n'eust peu estre relevé sans querele. De ma part, comme j'estoie affectionné à l'Œil d'avis, et que d'ailleurs j'estoie aussi grand seigneur pour le moins chez mon pere que le charbonnier en sa logette, je pris la parole et leur tins ce langage :

« Je sçay bien, Messieurs, que vous ne vous reiglez à mon ordinaire, et que, bien que je me puisse passer de souper, il faut que vous chargiez le soir vos pieces; si faut il que je parle à vous. Qui a eu plus de peine, ou vous d'escouter à

vostre aise, ou le Sr Theophanes et Madamoiselle Euthelie de nous repaistre nos aureilles de si saincts et beaux discours touchant la beatitude? Vous avez la plus part dormy : qui dort il disne; et, quand vous ne boiriez ou mangeriez de trois jours, n'estimez vous point d'avantage la descouverte de l'Arbre de Vie qui nous a esté faite que quelques repas : vous les pourrez recouvrer, mais non point le Sr Theophanes, ou l'Œil d'avis de Madamoiselle Euthelie. Vendredy dernier, Messieurs, vous fustes si patiens à ouir les Srs Panthaleon et Alexandre, c'estoit aujourdhuy dimanche en nostre parroisse; il n'y a point eu de predication : voicy le Sr Theophanes et la belle Euthelie qui ont suppleé à ce deffaut. »

Ceste remonstrance les abbatit si fort que, tout du long du souper, pas un d'eux n'osa lever les yeux pour me contempler en face, recognoissans qu'à juste occasion je les taxoie de mescognoissance. Cela fait, BENEVOLE LISEUR, que je m'asseure que ceste apresdisnée te sera agreable. Tu as cest avantage sur nos mal-contans, que tu pourras à loisir la lire à divers traits, sans estre necessité de passer ceste lice tout d'une course. Voicy Madamoiselle Euthelie qui ouvre la dispute de ceste quatriesme apresdisnée, aprés avoir fait et receu toutes les reverences et salutades que sçavez trop mieux que je n'ay deliberé vous dire, estre

en tel cas necessaires et requises; mais ce fut d'une si bonne grace qu'elle fit l'entrée qu'il n'y eut aucun de la compaignie qui ne s'en trouvast merveilleusement satisfait; non point tant pour la hardiesse qui l'encouragea de se fourrer ainsi asseurement dans nostre Academie que pour sa gentillesse et sous-ris à demy perdu, qui, afin que je ne mente point devant les menteurs, *quia omnis homo mendax,* outre l'affection que je luy portoie, qui me faisoit trouver bon tout ce qui venoit de sa part, m'extasoit d'admiration que j'avoie des graces qui esmailloient le cristal de l'Œil d'avis. Or voicy la belle Euthelie qui commence à entrer en discours.

« Vous ne trouverez point, ce croy je, mauvais, Messieurs, va elle dire, que, sur ceste relevée, j'aye laissé mes compaignes pour me jetter parmy vous, afin de passer, si je puis, joyeusement avec vous ceste apres-disnée. Il y a fort long temps, Seigneur Theophanes, que je bée aprés le discours que m'avez autrefois ouvert et promis poursuivre touchant les vertus morales; je vous prie, comme m'avez fait ceste promesse volontairement, que l'effect en soit necessaire. Je me souviens (vous me permettrez, s'il vous plaist, dire ce mot) avoir leu que les promesses sont de volonté, mais que l'execution, acquit et accomplissement est de necessité.

— Madamoiselle Euthelie, vay je lors dire, vous avez raison, et ne pouvez estre esconduite d'une si juste et honneste semonce. De moy, si je ne pensoie faire tort à autruy, ou bien si je ne craignoie que mon hardiesse vous desagreast, je m'offriroie tres-volontiers, pour vous en donner contantement au moins mal que je pourroie. Quand au S[r] Theophanes, je le vous pleuvis pour tel que, puis qu'il vous a donné la parole, sans faute il vous tiendra sa promesse.

— C'est bien dit, respond le S[r] Theophanes, il y a quelque temps, Madamoiselle Euthelie, que j'ay desiré vous faire voir combien de prés l'art suit la nature. Ce que je vous monstroie par l'experience, que naturellement je prenoie riere vous et moy aussi, comme aussi vous sçavez tres-bien que confusement tout ce qui tombe sous les disciplines par le moyen de la lumiere qui naturellement nous est coessencielle se parfait aprés en nostre ame, lors que nous y adjoustons de dehors l'ordre, qui depend de l'art et des preceptes, ainsi que vous pouvez le vous representer, si vous considerez que, venant sur le soir à jetter confusement vostre veuë dans le ciel, une masse de lumiere indistincte procedant de tant d'estoiles se presente à vostre œil, et puis peu aprés, par l'assiette des rayons estendus vous commencez à discerner avec ordre et par l'apparence, ne cognois-

sez pas seulement la difference des grandeurs, mais encores plus particulierement estes informé de la vivacité brillante de leur clarté. La raison de cela vient de ce que tout ce qui est opposé à nostre veue ne peut estre veu tout à la fois, ainsi qu'Euclide l'a demonstré au premier theoreme de son *Optique*. Tout de mesmes en advient il de l'ordre des sciences, au rapport que l'on pourroit en faire de nature. Cela fait que je ne rejette du tout l'opinion de ce grand personnage, lequel estime que nostre sçavoir ne soit qu'une ressouvenance, encores que l'autorité de plusieurs autres me force de ne l'approuver universellement et sans restrictions. Toutesfois, par ce que de vous mesmes vous pourrez estre assez esclaircie sur ceste difference par la suite des discours que j'ay bonne envie tenir avec vous pour ceste apres-disnée, je vous diray, premier que d'y entrer plus avant, que je n'ay jamais manqué de volonté pour satisfaire à ce que vous me demandez; mais j'experimente presque ordinairement que l'homme est certainement bien maistre de sa langue, qu'il luy fait joüer tout ce qui luy plaist, et qu'il peut avoir la meilleure volonté du monde, qu'elle demeurera ineffectuée si quelque mes-aventure vient à traverser parmy ses actions.

— J'aime bien mieux, respond Euthelie, vous advouer cela pour le coup qu'esgarer la matiere,

vous y contredisant, comme je pourroie : la matiere est propre, le subjet beau et ample; mais, par ce que la question est de si legere consequence, qu'en peu de temps on puisse monstrer si l'homme est maistre de ses actions, ou bien s'il fait sa course à l'aventure ou estant conduit par quelque necessité superieure, je passeray ce point sans m'y arrester, afin que vous puissiez poursuivre vostre pointe.

— J'en suis trescontent, Madamoiselle Euthelie, respond le S[r] Theophanes, encores que je ne me promette pas de justifier par preuves particulierement tout ce que je puis avoir proposé comme en passant, non pas pris de mon creu, mais de l'opinion d'un Persien. Et suis bien d'avis que, sans insister sur cest accessoire, nous taschions à vuider le principal, lequel pour la grandeur du sujet nous deduirons.

—Il me semble, Seigneur Theophanes, repliqua la belle Euthelie, que, pour eviter la confusion, qui s'engendre bien souvent de la varieté des opinions irresolues, il sera meilleur de passer seulement par dessus, et recueillir en forme de sommaire de ce divers meslange, comme font les abeilles le miel de la diversité des fleurs, la vraye methode que nous y devons observer; laissans cependant le champ ouvert à l'Academie pour en decider suivant cest ordre, si vous trouvez, Mes-

sieurs, que je le prenne bien de ceste façon.

— Ce n'est point d'aujourdhuy, Madamoiselle Euthelie, dit le seigneur Theophanes, que j'ay eu preuve certaine de vostre prudence : sur ceste creance, je commenceray, et, puis que nous avons destiné ceste apresdisnée pour dresser, hausser, et altiffier un Arbre de Vie, nous departirons premierement la vie de l'homme en trois degrez, à sçavoir, de la vie contemplative, active et factive, encores que plusieurs, pour dicotomier, soient bien contens de ranger la derniere avec la seconde; mais, puis que c'est une operation de l'ame, à laquelle le corps sert d'instrument, et la plus propre pour nous mener à la consideration des sens, afin de proceder par les voyes qui nous sont les plus communes et familieres, aux autres plus estranges et esloignées, nous ne ferons pas de difficulté de la mettre au troisiéme lieu. Et, comme l'homme est image du monde comme cestuy ci l'est du Dieu souverain, nous dirons que l'homme artisan imite Dieu artiste de l'univers. Ainsi l'homme moral est representé en son ame pour patron comme prevoyant et sage dispensateur de toutes choses : le contemplatif le nous representera en son entendement comme separé de toutes affaires, vivant en soy, de soy, et par soy tressuffisant et tresheureux en tranquillité. Partant, comme la perfection de tout con-

siste en trois, nous conclurons que la vie humaine, parfaite œuvre entre les dons de Dieu, doit estre divisée en trois, dont les extremes, autant differens de dignité de sujet qu'en ordre et place, ainsi que tout s'entretient par un moyen et milieu, aussi se trouveront ils ensemble unis, alliez et accouplez par la liaison du second, qui, pour participer de la nature de l'un et de l'autre, les peut comme reduïre et rejoindre en un. Les factions ne sont que les mestiers et besoignes mechaniques, appartiennent comme plus viles et abjectes au plus bas. Le second estage est des actes, actions et choix; et les sciences et speculations se rapporteront à la souveraine, qui est la contemplative. Cela supposé, nous definirons la vertu morale estre une reigle de bien vivre, laquelle on peut entretenir par longue accoustumance, et de laquelle les premieres semences naissent avec nous, faibles voirement et petites, comme le sont toutes choses de leur entrée et commencement, mais, estans cultivées avec art et soin, avec le temps prennent accroissement, lustre et beauté, non point trop aisement, car l'estude et operation de la vertu n'est pas de moindre difficulté que les arts. Somme, que c'est une certaine imitation de l'homme à Dieu, par laquelle il tasche de se conformer à la divinité par l'aproche et imitation qu'il en fait, comme au con-

traire le vice n'en est qu'un esloignement, ou plustost delaissement, à cause de son inclination depravée par la corruption seminaire depuis le premier peché.

— Voire mais, Seigneur Theophanes, replique belle Euthelie, il m'est advis qu'avant de monstrer que c'est de la vertu, il seroit bon de sçavoir à quoy elle sert, et si c'est pour nous que nous la recerchons, ou bien pour l'amour d'elle, ou bien si, passant plus avant, elle ne nous sert que d'eschelle, planche ou moyen pour parvenir à un plus grand bien : car il est bien vray-semblable que, consideré en soy et nuement, il n'y a pas grand bien ny plaisir à s'abstenir des choses qui pour le moins ont bien apparence d'estre bonnes, et, par maniere de dire, violenter nostre nature, luy deniant volontairement, pour l'amour de la temperance et de la courageuseté, ce que bien souvent elle affecte le plus. Et vous sçavez que l'on monstre plustost la qualité de la chose que l'on ne persuade à l'embrasser ou delaisser. Contentez moy donc, s'il vous plaist, en cela, et que je sçache si c'est le seul bien de l'homme que la vertu; aprés toutesfois que vous aurez dit, comme en passant, s'il y en a une ou plusieurs en essence, et en quoy elle consiste.

— Je n'avoie pas garde, Madamoiselle Euthelie, d'oublier cela, non plus que l'architecte les

plus fermes et plus solides pierres de son fondement sur lequel il veut bastir. Ainsi, comme la fin est la plus noble de toutes les causes, comme celle pour l'amour de laquelle toute autre chose se fait, aussi faut il considerer premierement s'il y a une fin aux actions humaines pour laquelle seule toutes autres choses s'entreprennent. En ayans trouvé une, nous passerons plus avant à la recerche de la qualité dequoy, pourquoy et en quoy proprement elle consiste. Ayans doublé ceste pointe, nous n'aurons qu'à adviser des routes, rades, moyens et sentiers, pour nous acheminer droit où nous tendons. Si bien que nous toucherons aisement au port, où vous desirez entrer, tant de temps y a, avec la cognoissance des raisons qui doivent servir de gouvernail en la vie. Or, parmy ceux qui ne peuvent giroüetter la conduite de cest univers au vent de l'aventure, les mieux advisez ont confessé, d'un commun consentement, que, comme nature ne defaut jamais és choses necessaires sur lesquelles elle preside, de mesmes ils advouënt qu'elle n'a rien fait vainement, mais tout à quelque intention : ce qui toutesfois adviendroit s'il ne se trouvoit point de fin en ce qui depend d'elle; mais, puis que le contraire se monstre en tout, de tout, et par tout ce qui a eu commencement par generation, creation et faction, il s'ensuit bien necessairement

que tout ce qui se fait tend à quelque fin. J'appelle fin ce pourquoy nous commençons et poursuivons tout ce que nous faisons. Pour preuve de mon assomption, je ne veux que vous mesmes, Madamoiselle : vous me recerchez afin de sçavoir que c'est de l'Arbre de Vie, des fruits qu'il porte, des mœurs ; vous les apprenez afin de les pratiquer ; vous les pratiquez afin d'avoir la belle et divine vertu ; vous possedez la vertu afin d'en avoir recognoissance. En ce pouvez remarquer, non pas une fin seulement, mais autant comme il y a d'actes, les uns contenans et contenus parmy les autres. Vous trouverez le mesmes en toutes les operations naturelles, si vous supposez que nostre intention procede ainsi de fin en fin jusques à la derniere qu'elle s'est proposée la premiere. Et ne faut point douter que les superieures ne soient les plus excellentes, comme celles pour le seul respect desquelles toutes les autres sont desirées. Cela advoué, il faut bien recevoir pour chose toute certaine que, comme nous faisons toutes choses pour le respect de la fin où nous pretendons, de mesmes aucun, ne souhaitant naturellement que ce qui est bon, ne se peut pousser vers la fin imaginée, sinon entant que reellement elle est bonne, ou pour le moins que sur le front elle porte l'image de bonté, soit qu'elle se considere pour le proffit, soit que ce soit pour le

plaisir et pour l'honnesteté, car les operations de nostre volonté se rapportent par force à l'une des trois, ou aux trois ensemble. Ce qui se void assez à clair, non point seulement aux commerces publics, mais encores en tout art, doctrine et choix, lesquels chascun se propose estre son bien comme la seule vase de leur labeur. De cecy demeure verifié que la fin et le bien n'est qu'une mesme chose, gardant ceste proportion que le particulier soit rapporté à la particuliere et l'universel à l'universelle.

— Seigneur Theophanes, vous avez bien monstré, va dire la Damoiselle Euthelie, que presque toutes nos actions sont guindées à leur fin ; mais je n'ay sceu comprendre, par ce qu'avez deduit, qu'il y ait une fin souveraine à laquelle toutes les autres viennent abboutir, ainsi que toutes les lignes qui divisent le cercle en deux egales moitiez se peuvent terminer au seul centre, capable par sa nature de les recevoir toutes.

— Il est vray, belle Euthelie, respond le S[r] Theophanes ; mais, si je l'ay differé jusques en ce lieu, c'est que l'ordre ne l'avoit pas plustost requis. Nous dirons donc, en le reprenant, que, lors que nous desirons quelque bien, c'est pour limiter et borner nostre appetit en ceste possession, ou pour nous servir de moyen d'en posseder un plus grand. Or, il est manifeste que pas

un de ces deux ne sera la derniere fin ny le souverain bien, si, aprés que nous les aurons obtenus, nous pourchassons à d'autres au delà. Mais, puis qu'en la nature nous ne pouvons recevoir rien de vain ny d'infiny, il se faut resoudre que nostre desir, ne pouvant par progression infinie estendre sa portée, arrive finalement à un point outre lequel ne luy soit donné passage. Ce poinct s'appellera fin extreme, laquelle nous considerons telle necessairement que, comme le bien universel est l'object de la volonté, aussi faut il qu'elle soit l'object où toutes choses regardent, comme celle qui est tousjours desirée par soy et non par autre, et qui seule de soy a puissance de nous ravir et comme embraser d'amour de recercher sa possession, comme l'unique et seul aise et repos de la vie humaine, à la comparaison de laquelle tout autre bien se peut plus proprement nommer apparence, fumée, ombre et image que reelle verité d'essence. Cela donc sera nostre souveraine fin et nostre souverain bien.

— Ah! que je suis satisfaite de vous, Seigneur Theophanes, va dire la belle Euthelie; il me semble qu'il ne reste plus rien à esclairer pour vostre premier chef. C'est à ceste heure que vous me direz que c'est de ceste souveraine fin.

— Si je n'avoie envie, Madamoiselle Euthelie, respond le S[r] Theophanes, que de m'acquiter de

la promesse que je vous ay fait, en un mot je vous payeroie, vous disant seulement que la felicité est le souverain bien de la vie humaine. Car tous les philosophes sont voirement bien d'accord entre eux que ce nom doive convenir à ceste fin extreme, à laquelle toute autre chose se raporte, dans laquelle toute autre chose est contenue, et pour laquelle toute autre chose consiste; mais quelle puisse estre, le vulgaire n'en est pas seulement appointé avec les sages, mais encores ceux cy entre eux sont à en poursuivre l'arrest final du different et mesaccord que pour ce ils ont ensemblement. On peut les departir en trois lignes : la premiere establissoit la volupté corporelle pour souverain bien; la seconde se propose la vertu universelle, accompaignée toutesfois de la saine disposition du corps et des biens de la fortune; la derniere maintient à cor et à cry que l'unique vertu estoit suffisante pour rendre l'homme heureux, quoy qu'en apparence il semble estre malheuré d'afflictions et oppressé par le feu, le fer et l'eau. Eudoxe, Aristipe, Democrite, Epicure et les autres, qui en ce banquet se sont, par maniere de dire, enyvrez dans une mesme coupe; encores qu'au reste leurs sages et notables sentences qu'ils ont laissé à la posterité monstrent qu'ils estoient grans personnages, si se sont ils lourdement abusé en ce qu'ils ont estimé qu'il n'y

avoit rien de plus excellent et recommandable en l'univers que le sens commun et les vertus que l'ame exerce par le moyen des organes corporels. Et, comme le commencement d'une erreur est un continuel achoppement à plusieurs autres, aussi ont ils inferé de ceste fausse persuasion qu'en la mort du corps il y avoit entiere dissolution et reduction à neant de tout le suppost composé. Partant, ayans consideré que les principes de fuir et de desirer quelque chose sembloient naistre en nous de la douleur et de la volupté, ils convioient et exhortoient bien à la verité leurs auditeurs à quelques bonnes mœurs, comme de ne craindre la mort ny ne la desirer, de n'usurper rien sur autruy, de recercher et s'estudier à cela qu'on vesquist en tranquillité. Mais, puis que la nature essentiele de l'homme, selon leurs hypotheses, avoit ses limites du berceau au tombeau, il falloit bien qu'ils logeassent leur felicité en l'effect de ces mots :

Courage ! boy, mange à toute heure
Et joue selon ton desir,
Puis qu'aprés la mort ne demeure
Aucun sentiment de plaisir.

Et, à la vérité, n'ayans autre guide qui esclairast à leur vie que la nature sensible, ou paravanture, pour mieux dire, n'en ayans voulu recevoir

d'autre, ils estoient excusables d'outrepasser ce à quoy elle les incitoit. Voila comme leur felicité estoit boiteuse, bigerre, depravée et contrefaite, qui me fait ressouvenir de ces meteores lesquels s'engendrent en l'air, lequel, pour estre incapable avec son inconstance de recevoir en son sein les generations des corps parfaits, encores qu'il n'ait faute ny de matiere ny de cause efficiente, les vapeurs et exhalaisons luy estans preparées pour l'une, les rayons des astres, mouvement du ciel et chaleur luy servans pour l'autre, ne produit toutesfois bien souvent rien que des legeres impressions qui ont beaucoup plus d'apparence que de reelle subsistence. Telle resverie, quoy que dés fort long temps elle ait esté sifflée et moquée és escoles, et renversée de fonds en comble, a esté neantmoins resveillée par quelques uns, que depuis les ont suivi et tasché à imiter non moins en la doctrine qu'en la pratique de leur vie, lesquels ont pris une peine incroyable de rappuyer, comme sur des pilotis ou colomnes, ce fantastic bastiment, se parforçans à nous donner autre interpretation aux paroles de leurs devanciers que ne fut jamais leur conception. Toutesfois, par ce que ce ne sont que fadaises et niaiseries qui ne meritent pas que nous emploions du temps à les esplucher, je les lairray en leur estable, m'asseurant que les tenez pour veuës, et m'achemineray

vers Aristote, Theophraste et la bande Peripatetique, parce que la seconde opinion est de leur creu.

Ceux cy donc, comme ils avoient plus d'entendement et de raison que les autres, ont estimé que la pratique de la vertu estoit la vraye beatitude de l'homme. A ce meus et poussez, pourautant que, comme l'homme estoit le plus noble, le plus parfait et le plus excellent de tous les animaux, il sembloit necessaire d'inferer que ses operations, proportionnées à telle dignité, luy devoient estre propres et non communes avec ce qui luy estoit inferieur en toute chose comme en espece. Or ils voyoient bien que l'estre simplement appartenoit particulierement aux elemens et aux mineraux; l'estre et vivre, aux arbres, aux plantes et aux vegetables; l'estre, le vivre et le sentir, aux animaux despouillez de parole, de raison et d'intelligence; restoit donc, puis que l'homme leur estoit superieur en tout degré de preeminence, qu'il eut quelque chose de propre par sur eux, laquelle tesmoigna de quoy, en quoy et pourquoy il estoit né; et c'estoit la divine raison, selon laquelle celuy qui reigloit sa vie et ses deportemens, et qui usoit d'elle bien et deuement, il faisoit indubitablement ce pourquoy il estoit né, et en la pratique et l'exercice d'une si bonne, si belle et si naturelle vie, ils attachoient

ceste beatitude. Mais qui leur eut demandé s'il estoit en la puissance du sage de la posseder en possedant la vertu, je croy qu'ils eussent esté bien empeschez à respondre à ceste question, sans mettre en avant beaucoup de difficultez, car, ô bon Dieu, se peut il faire que l'homme qui seroit bien sage et entier, de bonnes mœurs, et au reste accomply de toutes les bonnes parties qu'on sçauroit desirer, se peust dire bien heureux et content lors qu'il est estroitement enchainé dans les chartres et cachots obscurs d'une prison; lors qu'il se void, par l'injuste commandement d'un tyran, estre conduit au supplice, les siens degradez ignominieusement de tous honneurs et declarez inhabiles de jamais y parvenir; ou, qui est encores plus dur à supporter, de voir brusler son patrimoine, perir, violenter et outrager sa chere compaigne, ses enfans exterminez par le glaive, et aprés, pour le comble du malheur, se voir releguer soymesmes en exil, ne ayant aucune chose continuellement devant ses yeux que le tragique spectacle de la mort des siens, qui se represente à tous poincts en sa memoire, et, au partir de là, qu'on luy vienne à oster la cigue, le cousteau et les precipices, pour, se defaisant, se delivrer de misere et ennuis. Appellerez vous cela felicité, Madamoiselle? C'est pourquoy ils disoient que la vertu seule ne suffi-

soit pas pour bien et heureusement vivre ; et furent ces philosophes contraints distinguer trois sortes de bien, dont l'un se trouvoit en l'esprit, l'autre dependoit du corps, et le dernier de la fortune. Le premier, le plus grand, le plus digne et le principal bien, auquel ils donnoient l'ame pour siege, repaire et retraite, contenoit seul le fondement, voire toutes les parties integrantes de la felicité, ne plus ne moins qu'un edifice est reputé parfait quand il a le base, ses murailles et sa couverture, encores qu'outre cela il ait besoin de meubles, utensiles et autres particularitez qui servent à embellir, parer et enrichir le bastiment. Ainsi la vertu sembloit bien estre suffisante de soy pour constituer la beatitude, attendu qu'elle estoit le vray bien de l'homme ; mais elle avoit affaire, comme d'adjoints et instrumens externes, des biens du corps et de la fortune, non point tant pour luy donner lustre ou que d'eux mesmes ils fussent capables de parfaire la vie heureuse, comme pour estre moyens qui destournassent l'empeschement de ses sainctes operations, ésquelles seules gist toute la beatitude. Car il est bien vray-semblable que l'ame logée dans un corps persecuté ou de maladies ou de supplices ne sçauroit bien exercer la vie contemplative, laquelle doit estre en recoy, rassise et en tranquillité ; non plus qu'elle ne pourroit se monstrer

liberale ny officieuse envers ses amis, ou pour le bien public, tant que l'homme seroit relegué en une isle deserte comme banni et orphelin des faveurs de fortune.

— A ce compte, repliqua Madamoiselle Euthelie, Seigneur Theophanes, tout homme, en quelque vacation où il puisse estre appellé, peut bien acquerir la possession de la vertu et de la sagesse, mais de s'exempter d'estre miserable sans les biens exterieurs, qui sont comme coadjuteurs, il ne se peut faire aucunement, ce me semble, et partant ils ne peuvent joüir de la felicité souveraine.

— Cela est bien vray, belle Euthelie, respond le Sr Theophanes, que le sage ne se peut dire miserable, car l'habitude de la vertu, qui luy sert de boulevert, empesche qu'il ne soit qualifié d'un si tresinfame titre; mais aussi de nommer un homme heureux parmy un monde de calamitez, il faut que vous demeuriez d'accord avec moy qu'il n'y a aucune apparence. Car si la vertu est desirable universellement, contente et suffisante de soy et pour tous ceux qui la possedent, j'estime que la vie embarrassée de toutes parts d'afflictions, comme elle n'est souhaitable, aussi elle ne peut estre bonne ny bien heureuse, selon l'opinion de messieurs les Peripateticiens. Voila deux bandes verifiées: il nous faut donner dedans la troisiesme, de laquelle nous faisons chef et

capitaine Zenon, par ce qu'il en a esté le premier auteur, et que tous les Stoiciens ne semblent avoir fait la ronde que sous son mot du guet.

Ceux cy, voulans rendre la vertu plus rare et plus belle, la resserroient dans des reservoirs moins libres et spacieux, ne mettans au devant de son repaire, ainsi qu'ont fait plusieurs autres, des tapisseries et parures de voluptez corporelles, non plus que l'air fredonné de la musique propre à esmouvoir les sens et ravir l'ame par allechemens, encores que par tout on vit disposée la belle et divine harmonie, consistant de proportions, nombres et mesures, le son n'estant point tant entonné pour contenter l'aureille sensible comme pour retenir l'entendement extasé en admiration sur celuy lequel en est l'auteur et le principe; mais, plus severes et plus rigoureux, ils l'adoroient et la faisoient reluire plus belle, plus excellente, plus genereuse, et, comme à la verité elle estoit, immortelle parmy les flammes devorantes, les glaives homicidiers et les precipitantes persecutions. Ce qui d'avantage les esmouvoit à une si hardie resolution estoit l'asseurance qu'ils avoient que cela se devoit seulement dire bon qui seul estoit honneste, et ils appelloient honneste tout se qui se faisoit bien, louablement et selon la vertu parfaite. Ainsi ils reputoient sale, laid et indigne, de vivre craintivement,

luxurieusement et follement, et appelloient la vie belle, bonne et honneste, laquelle estoit accompaignée de magnanimité, de continence et de prudence, nians fort et ferme que les commoditez du corps et de fortune peussent rendre meilleur le sage, ny au contraire l'empirer, attendu que la figure ronde, qui n'a que la surface, n'est pas appellée cercle pour estre d'or ou d'autre matiere (cela ne luy advenoit que par accident), ains pour avoir conformité à la definition qui luy appartient proprement et par soy. De mesmes, la seule vertu, sans les autres circonstances qui se treuvent aux biens exterieurs, suffit en telle sorte, pour bien vivre, que ny la prison, ny la perte des biens, ny la mort mesmes la plus violente, ne luy peut oster la possesion de ceste felicité. Par ainsi, en leur secte, le seul sage estoit libre roy, dependant tout de soy et foulant aux pieds (par maniere de dire) tous les accidens humains que l'injure du temps et calamité du Ciel peuvent apporter pour affliger, avec ceste ferme, constante et asseurée resolution en l'ame que rien de cela, ny bannissement, ny pauvreté, ny douleur, ne peuvent luy estre et causer mal, car, comme il n'y a rien de bon que ce qui est honeste et vertueux, ainsi il n'y a rien de mauvais que le laid, le deshoneste et le vice, qui ne peut aucunement empieter sur le sage.

— Je m'esbahis grandement, mon gentilhomme, va dire la belle Euthelie, de l'aveuglement de ces pauvres gens des siecles vieux, qui, se trainans à taston, comme les enfans, aprés la recerche de la verité, se sont si souvent égaré sous la conduite de leur foible et vaine raison que, jaçoit qu'ils tinssent pour principe stable que la cognoissance du vray ne se pouvoit trouver que par une ligne droicte, comme la butte de l'archer, ils se sont neantmoins opiniastré à faucher et traverser par des voyes obliques et contredisantes, de sorte que n'est de merveilles s'il y a tant d'incertaineté en leurs opinions touchant ce qui s'esloignoit un peu de leur sens. Et, afin que je puisse voir plus à clair leur imbecillité en la contrarieté de leurs jugemens, dites moy, beau sire, je vous prie, en passant, sur quoy ont peu estre fondées tant de sortes de beatitudes que l'on s'est forgé par le passé.

— Tout l'erreur, Madamoiselle, respond le S[r] Theophanes, est procedé de l'ignorance de la vraye et pure definition de la volupté. Or, encores qu'il ne serve pas d'un bouton de sçavoir ceste absurde varieté, si est ce que, pour vous contanter, je vous diray que Pyrrhon et ses partisans n'ont peu advoüer qu'il y eut aucune beatitude. Epicure l'a establie en la volupté et l'absence de douleur. Crœsus l'a fondé sur les richesses. Pe-

riandre le Corinthien afferme que c'est l'honneur. Socrates veut que ce soit la seule science ; Platon, l'idée ; Orphée, sous sa feintise de Narcisse, entend que ce soit la beauté. La force et roideur du corps tient lieu de souverain bien à Milon Crotoniate. Zenon ne la trouva ailleurs qu'en la seule vertu et au seul sage. Bion de Borysthene tendoit à la prudence, Bias à la sapience ; Thales Milesien adoroit souverainement ce qui estoit composé de ces deux. Pittaque soustient que le bien faire et l'estre heureux est mesme chose. Aristote ne reçoit que la pratique et operation de vertu pour felicité. A ces opinions on en pourroit adjouster une formilliere d'autres deffectueuses et moquables, comme la plus part de celles qui prennent leur source de ce que chacun affecte le plus particulierement. Tout malade estime que la santé soit souverain bien ; vous, que la perfection de joüer du luth qu'avez en possession, avec la grace de bien dire, vous bien-heurent ; et moy je me fais accroire (ah! que ne suis je pas seul en Beausse!) que la bonne grace de celle que je respecte pour l'Œil d'avis anagrammatisé me cause une felicité. Bref, nous ressemblons pour la plus part, quand est du jugement que nous voulons faire de nostre beatitude, à ceux qui, regardans par une verriere jaune, se persuadent qu'en hyver le tapis de la neige soit jaune, ou en esté que

la verdure de leur pré sente sa jaunisse. Mais, Madamoiselle, vous ne me dittes point laquelle de ces opinions vous contente le plus, si tant est qu'il y en ait aucune qui vous semble passablement bonne.

— Seigneur Theophanes, que voulez vous que je vous die, respond la belle Euthelie, sinon que, comme naturellement toute creature desire le bien pour sa perfection, et comme le plus proche de nos sens est celuy qui a le plus de puissance de nous attraire à soy, ainsi ay je premierement pensé, à mesure que vous mettiez en jeu la premiere opinion, que la volupté perceptible par les sens, et ceste tranquillité d'esprit que demandoit Democrite avec les autres vertus communes, me contantoit merveilleusement et tenoit comme en suspens mon ame, si elle devoit ambrasser, pour vraye felicité ; quand, incontinant aprés, vous avez monstré que cela rampoit trop bas sur le perissable de la matiere, et que l'operation de la bien heureuse vie, je ne sçay par quelle secrette inflammation, m'a touché jusques en l'ame d'un desir extreme de toute sa beauté, ne plus ne moins que (sans aller plus loing) un aymant d'affection tout ce qui se peut en amour, sur le declin mesme et aprés une longue et importune attente, desire de posseder la presence de sa dame. Alors ay je pensé que, si la beatitude se trouvoit en ceste vie,

que certainement elle devoit trouver place parmy les faits heroiques : ce n'est que j'en voulusse forclorre les biens et graces exterieures. Toutesfois, aprés que, visant de plus prés au vray but, j'ay veu que vous representiez comme sur un theatre, parmy la vie et actions des sages, ceste venerable fille du ciel, simple, nue, sans fard, pleine de lumiere au plus sombre de la nuict, le front brave et gaillard au plus fort des persecutions, et extremement contante au plus bas de la pauvreté, bref que, sans appuy d'une force et dexterité corporelle, et moins des faveurs de fortune, elle suffisoit à elle et d'elle mesmes. Tant y a que, si ces sages, ayans eu en telle estime la vertu que, pour l'amour d'elle et en elle, ils ont fait leur proffit de tout ce que le vulgaire appelle mal douloureux et affliction, je ne fais point de difficulté que, divinement inspirez, ils n'ayent touché à la verité, laquelle ils s'estoient proposé, au moins, s'il est vray-semblable que parmy les sectes des anciens elle ait peu estre descouverte.

— Madamoiselle, il y a bien quelque apparence en vos propos, va dire le Sr Theophanes, et sçavoye bien que vostre opinion ne seroit point autre, en quelque façon qu'on parla de la vertu, pour laquelle vous prenez la cause à toute outrance, tant une estroite habitude et familiarité vous a dés long temps conjoint avec elle, et à la

verité vous ne vous monstrerez jamais estre mal à propos poussée de passion quand vous parlerez d'elle ainsi avantageusement : ce vous est un langage bien seant, attendu que Dieu n'a oncques departy chose aux humains plus digne, plus saincte, voire plus necessaire pour la conservation des republiques, des familles et de l'homme; mais que le souverain bien consiste en elle, soit en sa substance, soit en ses actions, cela est trop crud, et ne peut estre digeré par un cerveau chretien, ainsi que le reste de ceste apresdisnée le vous apprendra.

Or, Madamoiselle, il faut que vous sçachiez que, quelque diversité que j'aye remarqué entre ces trois partys, nostre temps a produit des esprits qui ont trouvé cest expedient pour les reconcilier par ensemble, pourautant (dient ils) que les Stoiques et Peripateticiens sont bien d'accord ensemble que la seule vertu soit la racine et la princesse de la beatitude. Cest accord et consentement au principal fait qu'ès circonstances la difference soit bien petite, car les facultez exterieures, qui sont appellées par aucuns bien, sont plus embrouillées pour raison des paroles que pour la chose mesmes, ceux là nommans preferables et rejettables ce que ceux cy appellent bien et mal. Encores adjouste on qu'il n'y a pas grande diversité, quand il est question de porter cons-

tamment les outrages qui procedent des traits de la fortune, car Aristote ne garentit point la vie bien-heureuse de toutes persecutions indifferemment, mais seulement de celles qui sont les plus violentes et insupportables; encores afferme il que le sage, en estant empestré, ne peut pas pourtant estre rendu miserable, là où Zenon ne fait que passer un peu plus outre, asseurant que, parmy ces plus grandes injures, le sage est plus heureux. D'où on veut inferer que ces deux princes et chefs de deux ligues ne sont qu'en fort minse mesaccord touchant cest article.

Escoutez, au demeurant, comme Epicure est appointé avec eux, et comme, sous ce philosophique trium-virat, l'empire de la felicité est administré. La beatitude (dient ils) ne peut estre sans volupté, et mesmes le nom grec d'où elle ruisselle monstre que les deux sont inseparables; que l'action de la vertu, la science et la contemplation contiennent de merveilleusement grandes voluptez : de sorte que presque on est en doute si la felicité est desirable pour elles, ou les voluptez pour la felicité. Epicure crie qu'il ne peut avec la volupté vivre, sinon justement, temperement et prudemment, ny au contraire vivre justement, temperement et prudemment sans la volupté.

— Hé bien! Seigneur Theophanes, va dire la

belle Euthelie, ne vous semble il pas qu'Epicure ait raison, et que ceste reconciliation ne soit belle, loüable, à priser et suffisante pour oster l'inquietude d'une ame tenue en alte, pour prendre le chois de l'une de ces trois? Quant à moy, je ne sçauroye vous desguiser et cacher le nompareil contantement que j'en reçois.

— Je n'en doute point, Madamoiselle, respond le Sr Theophanes; mais aussi je pense que vous ne demeurerés gueres en ceste creance aprés que vous aurés plus exactement consideré ce qui en est. En premier lieu, ostés moy l'equivoque duquel se jouent et masquent les advocats d'Epicure, et distingués la volupté en ce qu'elle se prend spirituellement et corporellement, et à voye claire vous les verrez diametralement contraires aux autres deux sectes. Qu'ainsi soit, il est certain qu'Epicure n'a jamais entendu parler d'autre volupté que de celle qui à la brutale s'espand ordement par le corps; autrement, sa vie et tant de frequentes exhortations au boire et au manger contrediroient à sa doctrine. Vous voyez doncques que, comme il n'a point pensé à la vraye, pure et sincere volupté, qui est la vie de l'ame, aussi n'a il jamais esperé que son opinion fust conforme aux autres deux, veu mesmes sa profession et de ses partisans, que ce n'est point vivre que vivre, selon l'opinion des autres philo-

sophes. Et quant aux autres deux, à sçavoir Aristote ét Zenon, ils se dedaigneroient d'associer avec eux cest Epicure, voire mesmes ils ne pourroient : il n'y a aucune esperance d'entrer en accord pour eux, que l'un n'eust lasché la roideur de son opinion jusques à quelque point plus bas, et que l'autre au contraire releva la sienne, afin de se rencontrer en quelque mediocrité, et là dessus establir une consonance, ainsi que les musiciens ont trouvé moyen d'accorder leur hypate et leur nete, par le moyen de la mese, qui a tousjours mesme raison en montant à la haute et descendant en la basse corde. Cela est trop plus que notoire, qu'aprés avoir observé en la vertu l'habitude et l'operation, l'une distinguée de l'autre, Aristote n'advoüera point à Zenon que l'homme soit bien-heureux pour en avoir la seule habitude; autrement, il s'ensuivroit que celuy qui dort ou qui demeure oisif auroit la mesme felicité que celuy qui execute quelque beau chef d'œuvre pour l'amour de la seule vertu; et d'avantage, si plusieurs biens sont meilleurs qu'un seul, par necessité il faut confesser que celuy qui l'exerce par ses actions envers et devant plusieurs, les instruisant par ce moyen en s'edifiant soy mesmes, merite quelque chose de plus que ne fait celuy, lequel se contante de la posseder seul, sans la communiquer à autruy par quelque bel acte. Or,

si cecy est propre du Stoique et cela du Peripatéticien, on n'en peut rien inferer qu'un mes-accord irreconciliable. Zenon, de son costé, ne criera il point contre l'autre de ce qu'il fait la vertu si pauvre et si coüarde (par maniere de dire) qu'elle ne peut dignement subsister si la fortune ne lui departit des richesses, et ainsi qu'un corps de garde pour s'opposer aux grandes afflictions contre lesquelles, à son advis, le sage ne peut estre asseuré ny heureux par consequent? Veut il, au reproche de Chrysippe, estimer acte de vertu s'il endure constamment la morsure, non du regnardeau, lequel deschiroit le costé au jeune Lacedemonien, mais d'une petite et ridicule souris, ou s'il se sçait contenir et commander d'une vieille qui, ayant à peine de reste trois dens en bouche, a desja un pied dedans la fosse? On le reputeroit pour un sot et badin de reputer cela à magnanimité ou temperance. J'estime que vous le pensez ainsi, quoy que vous ne soyez à apprendre que, selon sa trop bigerre et fantasque opinion, le sage ne laisse pas d'estre heureux, quelque perturbation qui luy survienne, voire que les plus outrageuses et violentes sont la gloire et la splendeur de la vertu stoique. Et ainsi voila comment il s'en faut beaucoup que ce different puisse estre bien tost appointé entr'eux.

Mais ce n'est pas tout de monstrer le mesaccord

qu'il y a, si encores en peu de paroles nous ne verifions que ny l'une ny l'autre des opinions ne doit trouver lieu entre nous. Or il est tout evident que la felicité voluptueuse d'Epicure, bordée de tous les costez par la matiere corruptible, ne peut estre receuë pour souveraine que par bien peu de personnes, tant ses maximes sont ridicules et estranges : encores que la plus part, sans autrement l'approuver, aiment sa façon de vivre delicieuse, comme ceux lesquels condamnent bien le mal universellement, et cependant le pratiquent sous main, contractent avec luy lors qu'il peut tomber au particulier. Pour cela, et quoy que l'épicurisme n'ait que trop de lieux parmy le monde, si est ce que je ne me souviens avoir ouy parler de republique, famille, estat ou principauté de nostre temps, qui ait sur le front emprainte quelque marque de vertu, tant petite soit elle, qui s'avance pour l'embrasser. Cela, qu'est-ce à dire autre chose, sinon que d'une commune notion que l'homme porte naturellement dans le cabinet de son ame, chacun descouvre à clair que telle vie est plustost propre aux bestes brutes destituées de toute volontaire election qu'elle n'est convenable à animal doüé de raison? Encores void on que les bestes y vont plus temperement, suivans la seule nature et assouvissans leur desir borné au-tour d'elle, que ne faict cest insatiable Epicure, lequel,

estant poussé d'un appetit des-reiglé, interminé et infiny, procedant d'opinion (comme luy mesmes dit), n'emploie à autre fin toutes les plus excellentes efficaces de l'ame qu'à boire, manger et remplir sa bedaine; sa confession sur la nature, sinon à penser, discourir et exercer autant de diverses voluptez qu'il en tombe sous les sens, conviant par ce moyen ceux qui lui prestent l'oreille d'outrepasser les inclinations et facultés naturelles, pour l'execution des choses mesmes qui dependent de la nature, laquelle ils violentent en cela, tant s'en faut qu'ils la suivent. De là peut on recueillir qu'on ne sçauroit vivre ny heureusement ny mesmes joyeusement selon ceste epicurée et trop plus que denaturée brutalité, ainsi que Plutarque l'approuve dans un traitté qu'il en faict exprés. Je vous renvoie à luy pour me relever du long discours que je pourrois icy faire durant ceste apres-disnée.

Jugez donc vous mesmes, Madamoiselle Euthelie, au partir de là, si ceste opinion n'est pas fausse et pernicieuse. Considerés, je vous prie, que toute chose subsiste proprement et principalement par sa forme, laquelle est le plus noble et le plus excellent du subjet composé. Il s'ensuit donc que l'ame, informant l'homme, est plus excellente que le corps. Puis que cela est ainsi, qui me niera que la possession du bien et du plaisir

ne doive premierement et principalement appartenir à l'ame? Or, avons nous monstré que le bien souverain d'Epicure ne regardoit que le corps : faut donc qu'on me confesse qu'il ne peut estre le vray bien de l'ame, par consequent que l'opinion n'en vaut rien, et que, comme telle, elle est rejettable de l'escole de vertu. D'avantage, comme la viande est propre aliment du corps, ainsi la vraye contemplation est nourriture de l'ame et son bien souverain. Si doncques l'ame d'Epicure n'est contemplative, elle n'a point de felicité. Et, puis que les actes sont distingués par les objects, comme le son n'est point l'object des yeux, ny les couleurs de l'oüye, qui dira que l'ame, continuellement bandée aprés les functions corporelles susceptibles des voluptez d'Epicure, puisse vaquer au ministere de la vie contemplative, propre felicité de l'ame?

On pourroit encore ajouster que le bien le plus souverain est celuy lequel s'estend sans intermission en infinité de durée (attendu qu'une chose n'est pas simplement bonne par sa qualité, mais quand elle peut tousjours demeurer telle). Or, la duration continuée ne se peut trouver plus grande, aprés l'eternité infinie, qu'en l'immortalité dont l'ame humaine est capable : il s'ensuit donc que la felicité est plus propre en l'ame qu'au corps, et par consequent que l'opinion de la beatitude

en la volupté sensible est fausse. Mais parler devant Epicure de ceste bien-heureuse immortalité, laquelle il n'apprehenda jamais, c'est chanter aux sourds, comme on dit vulgairement. Laissons le donc là, Madamoiselle, en sa bourbe, et qu'il s'y veautre tout son saoul, puis qu'il y prend plaisir.

Accostons avec une plus courtoise et gentille modestie le stagirien Aristote; portons respect à la memoire non perissable d'un si grave personnage, lequel a si diligemment, et le premier avec plus de methode, recerché les effects innombrables des causes naturelles, avec un si heureux advantage qu'il en sera tousjours plus admiré que suffisamment imité. Que s'il s'est laissé aller en quelques erreurs, disputant des mœurs ou de la nature, il n'a pas laissé beaucoup de sujet d'estonnement à qui considerera l'incertaineté qui accompaigne ordinairement l'une de ces sciences, pour ne traiter que des choses sensibles, passageres, et ne demeurans jamais en mesmes estat, et la difficulté de l'autre, qui rencontre ceux là mesmement, lesquels, n'estans esclairez que par la lumiere naturelle, n'ont peu voir de si loin la fin des actions humaines cachée en quelques lieux incogneus et separez hors le visible univers. Premierement, supposons pour veritable la definition, laquelle luymesmes donne de sa felicité, et la qualifions de ces titres d'immuablement con-

tante et suffisante de soy et pour soy, seule desirable, et non pour autre respect. Disons encores que toutes choses souhaitent naturellement le bien, tant pour leur estre que pour leur conservation; que le bien universel est plus excellent que le particulier, et que toute personne est capable de le posseder, attendu (comme je vous ay autresfois dit et prouvé) que nature n'a rien fait en vain; puis sillogisons ainsi : si la felicité consiste en l'operation et pratique de la vertu, c'est absolument et entierement, ou en quelque sorte et en partie. Si c'est en partie, elle est manchotte et imparfaite; si c'est en quelque maniere, c'est seulement par accident, et ainsi la voilà muable et corruptible, ce qui est incompatible avec la nature du bien souverain. Que si c'est absolument, elle n'a que faire de moiens exterieurs comme coadjuteurs, ce qui est contre l'opinion d'Aristote. D'avantage, toute action vertueuse se propose une recompense; or le merite et le salaire sont choses differentes de temps, d'ordre et de fin. Si donques la felicité est le prix du vertueux, n'est-ce pas renverser l'authorité qui attache le bien souverain en l'operation et pratique de la vertu? Ajoustez que le sage ne seroit qu'autant heureux qu'il besoigneroit vertueusement : l'action venant à cesser, sa beatitude delaisseroit d'estre. A ce compte, les fins moyennes seroient

cause de la principale, superieure et universelle, qui est contre le sens et l'intelligence commune.

Mais quelle absurdité de dire que l'effect des petites vertus (car il reçoit plus et moins en elles) rend l'homme heureux, et non pas l'execution de celes qui sont grandes et vrayement heroïques, comme de supporter sans fronser les sourcils toutes sortes d'afflictions, quelles qu'elles soient! Et nous disons ordinairement que la fin est tousjours plus glorieuse et plus honorable des choses difficiles et plus dangereuses à soustenir; quelle persecution donques ne postposera on à un si digne loyer qu'est le bien souverain? Et s'il a esté decerné ainsi infiny et accomply de tout point à la proportion du merite, quelle parcelle de beatitude se propose le peripatetique, ne mettant qu'à demy la main à l'œuvre? Certainement elle est fort petite, et si elle ne peut usurper ce nom, sinon respectivement et au rapport de la souveraine. Mais je ne m'estonne pas s'il s'est esgaré parmy les brossailles et essars d'une si laborieuse recherche : car, ayant parlé si irresoluement de la nature de l'ame, couru à clochepied à la cognoissance d'icelle et attaint si tres confusement, et encores plus mal à propos, son immortalité, il ne pouvoit plus vray-semblablement fonder ce bien souverain qu'en l'usage des vertus, ne cognois-

sant rien de plus digne et plus beau pour luy servir de siege et de subsistance.

Pour ne vous ennuyer, Madamoiselle, je laisse une multitude d'autres raisons suffisantes pour justifier qu'à tresjuste occasion nous ne peripatetisons pour le souverain bien; il faut que je livre le choc aux Stoiques, l'opinion desquels a plus d'apparence de sainteté et d'estre mieux fondée.

Le Stoique dit que tout ce qui est bon est choisissable, le choisissable esjouissable, l'esjouissable bien heureux, le bien heureux desirable; et au contraire le mal fuyable, ennuyable, miserable et rejettable. Accordons aux Stoiques que l'habitude de la vertu est desirable comme belle et bonne; pource n'auront ils pas gaigné leur procés, car, toute vertu consistant en action, leur sage ne sera point vertueux pour la posseder, s'il n'en pare sa vie par la pratique. Aristote leur a suffisamment prouvé que la beatitude ne consistoit point en la seule habitude. Reste donc que leur opinion touchant le bien souverain n'est pas bonne. Mettons le cas que leur vie soit conforme à la doctrine de leur secte, quant à ce chef. Estre persecuté avec violence de supplices pour l'amour de la vertu, cela s'appelle un bel acte; cracher sa langue contre la face d'un tyran plustost que dire mal à propos, y estant contraint, c'est un bel exploit de magnanimité. Aussi est il bien de se

brusler la main volontairement pour monstrer une singuliere affection à sa patrie; mais ces choses là sont elles esjouissables? Pour le moins, on m'advoüera que non pas de soy, mais pour quelque autre respect: ce ne sera par ainsi le bien souverain, qui n'est desiré que pour soy.

Ils dient que le seul sage est bien heureux : pour estre donc perpetuellement heureux, il faut estre perpetuellement sage. A ce compte, asseurez vous que les bien-heureux seroient fort clairsemez; et ceux des sages d'entr'eux qui se sont precipitez des festes d'un rocher par l'oppression d'une douloureuse maladie ou ennuyante pauvreté, comme ils ne se pouvoient contanter et esjouir en ces afflictions qui sont les vrayes marques de vertu, aussi croy-je qu'ils n'y establissent point leur felicité. Voire mais, où est ce qu'ils ont les yeux de l'entendement, de ne faire aucune difference de vertu à vertu, tout ainsi qu'ils fadaisent de l'egalité des vices, affermans que donner injustement un soufflet à un du populaire est aussi mal fait que de revolter tous les citadins d'un Estat et les faire entretuer. Entre eux n'eut ce pas esté un blaspheme de dire que Dion estoit aussi vertueux que leur Jupiter, lequel ils estimoient seul incorruptible entre leurs dieux? Mais, s'ils egalisoient ainsi la vertu, et qu'en icelle ils fondoient leur bien souverain, comme ils fai-

soient, qu'avoient ils affaire de se jetter volontairement, pour l'amour d'elle, ou au feu, ou au gibet, ou parmy le tranchant des espées ennemies, puis que l'execution des moindres vertus, comme d'endurer une parole outrageuse, les rendoit suffisamment heureux? Diroient ils que la gloire en est plus belle et plus recommandable? Et à quoy cela? Car ces sages là ne recerchoient point la parade d'un nom vain; c'est pour en estre plus heureux. Ils consideroient donc plusieurs degrez au salaire, et non en l'ordre des merites. Ils vouloient que toutes les vertus fussent unes, et toutesfois les loix ont tousjours decerné le pris selon la proportion de la course; mais il estoit necessaire que ceux qui ne reçoivent point les choses indifferentes en la nature, comme les richesses, la santé et autres, parlassent ainsi absurdement du souverain bien: car, puis que ce qui n'est pas bien leur est incontinent mal, et qu'un bien n'est pas plus grand ny plus petit que l'autre, il s'ensuivoit bien que, le bon estant vertueux, desirable et esjouïssable, la simple vertü, en quelque qualité et quantité qu'elle consistast, fust leur felicité.

— Seigneur Theophanes, va dire la belle Euthelie, parce que vous venez de dire, je suis presque induite à recevoir l'impression de tant de grands personnages lesquels, à cors et à cry,

tiennent que rien ne se peut sçavoir, ains, tenans toutes doutes suspendues, estiment bien qu'il y ait quelque probable apparence pour et contre ce qui leur est proposé; mais d'affermer qu'il soit plus cecy que cela, il ne leur est pas loisible. Vous en avez touché quelque propos, Seigneur Theophanes, au commancement de ceste apres-disnée. De fait, si le prince des Dogmatistes et Philosophes, Aristote, qui pense si bien avoir asseuré sa doctrine sur des raisons inexpugnables, est à chasque bout de champ repris, quel moyen nous reste il de nous acheminer à la verité, laquelle Heraclite pense estre cachée dans l'abisme d'un puys qui ne peut estre sondé, pour la difficulté, afin que je ne die impossibilité, qu'il y a de la trouver?

— Je vous confesseray, Madamoiselle Euthelie, respond le seigneur Theophanes, que pour la physique, les morales et la politique, où presque tous ont vogué dans la barque de l'opinion, les principes ny les demonstrations ne monstrent pas par tout le chemin infaillible de la verité; mais pour cela quelle raison y a il de destruire universellement toutes les sciences, comme a fait Pyrrhon et Carneade? Car que peut on dire de plus veritable, qu'une ligne droite, tombant en quelque façon que ce soit sur une autre renversée, fera deux angles droicts ou esgaux à deux

droicts; ou ceste autre, que toute proposition est necessairement ou vraye ou fausse; et toutesfois ce sont des maximes des sciences mathematique et metaphysique.

— Cela est bien vray, Seigneur Theophanes, respond la belle Euthelie; mais que ferons nous de ces opinions que vous avez rebuté? Les rejetterons nous comme chose du tout inutile, ou si nous en retiendrons quelque partie? Il me semble bien que par toutes on peut apprendre quelque chose qui serviroit bien autre part; mais, si nous n'y avons peu voir ce qui estoit necessaire pour monstrer ce qui est de la felicité humaine, encores devriez vous essayer de treuver ailleurs ce qui defaut en cecy; autrement, j'auray barre sur vous, parce que vous ne m'aurez tenu promesse.

— Madamoiselle, respond le Sr Theophanes, vous me tenez fort de court, si faut il que je vous contante. Il est certain que humainement le Peripateticien ny le Stoique ne pouvoient gueres mieux rencontrer sans autre plus grande lumiere. Ce qui nous doit semondre à avoir pitié d'eux d'un costé, puis qu'ils ont eu faute de la grace qui nous est departie, pour estre poussez à ceste cognoissance; et d'autre part nous avons dequoy leur porter envie, de voir qu'il n'y a eu estude, travail, longues veilles et inquietudes d'esprit, qui ayent peu les divertir et demouvoir de l'en-

vie qu'ils ont eu de quitter les tenebres où ils estoient naturellement enveloppez. Les bonnes gens ne faisoient que tastonner. Entre eux ceux lesquels ont le moins mal pertinemment cogneu l'immortalité de l'ame, les uns ont tenu qu'aprés la dissolution du corps elle s'alloit reünir à l'ame de l'univers, d'où, aprés quelques revolutions, selon la volonté de son facteur, et la vie qu'elle avoit mené en la precedente conjonction, elle rentroit dans un nouveau domicile; les autres estimoient que, si elles avoient bien fait unies avec le corps, la mort, que nous appellons, leur estoit un passage à la beatitude pour y estre perpetuellement; mais si, au lieu de commander, elles s'estoient esclavées à la vilité de la matiere, à la resolution du suppost elles s'aneantissoient peu à peu en leur premier rien. Ces deux opinions ne peuvent servir à nostre propos. La troisiesme a esté mise en avant par certains philosophes, lesquels ont consideré que, pour resveiller les hommes à la vertu et les destourner du vice, il a esté necessaire de proposer en tout estat bien policé le salaire et loyer pour recognoistre les beaux, bons, louables et honnestes exploits, et la peine pour la coulpe. Et, pour autant que la recompense de ceux qui s'exposoient volontairement à la mort pour le bien de la patrie, qui avoient bien vescu au demourant de leur vie, ne

pouvoit estre donnée, n'y ayant plus personne qui justement et legitimement la peut recevoir, ils prenoient ceste resolution, que le loyer estoit decerné selon le merite, pour n'accuser d'injustice les dieux, et qu'il estoit reservé à une autre vie meilleure, à ceux qui ne l'avoient peu apprehender en vivant, et par ainsi soudain ils chargerent la creance que l'ame estoit immortelle et que, pour avoir bien vescu, elle possedoit une vie bien heureuse. Les mesmes persuasions leur firent croire que, pour les mal-vivans (la mort survenant naturellement, qui les empeschoit de souffrir le supplice condigne à la coulpe), il y auroit un Tartare vers le centre de l'univers, enveloppé de perpetuelles tenebres, et remply d'une infinité de tourmens destinez pour la gehenne, torture et malediction des ames des coulpables. Voila comme au cartier de ceux cy l'immortalité de l'ame trouve place, simplement et absolument. Ce jugement ayant esté par succession de temps signé de plusieurs successeurs, il ne fut point seulement receu pour son autorité, ains furent cerchées plusieurs autres belles raisons pour luy donner face et couleur. Entre autres apparoissoit, comme un soleil par dessus toutes autres clartez, ce trois fois veritablement tres-grand Mercure, qui n'a pas seulement cogneu ce mystere caché à tant d'autres touchant l'ame, mais encores sa

cheute par la briseure des cercles, quand, voulant phaetontiser et faire sa course d'ellemesme, elle s'aveugla en l'apparente et dommageable beauté qui estoit estendue sur la matiere où elle estoit unie. Ainsi il cogneut la regeneration de l'ame faite par le Verbe unique engendré, et la vraye et parfaite beatitude dont elle a esté rendue capable. Quant à Orphée, quoy qu'il ait vescu maints siecles depuis ce Mercure, il n'a peu mordre à ceste divine cognoissance. Ses escrits le donnent assez à entendre à ceux qui prennent de la peine pour recercher la sacrée intelligence, laquelle il a esté contraint de cacher sous le rideau des fables mysterieuses, car, quand il a estably le souverain bien en la beauté sous le nom de Narcisse, serions nous si mal advisez d'estimer qu'il ait entendu quelque forme humaine attraiante par la belle figure, proportion, couleur, surface d'un visage et seule parade de la matiere? Disons plustost qu'il a pensé que le beau et le bon se convertissent, que ny l'un ny l'autre, comme dira tantost Platon, ne se pouvoit trouver absoluement et essentielement qu'en Dieu, et partant qu'en la contemplation de ceste absolue et souveraine beauté resultoit la felicité de l'ame.

Mais escoutons un peu, je vous prie, ce qu'avec une volée d'autres sages qui fleurissoient d'un

mesme temps en Grece avoit accoustumé de dire Solon :

> Qu'homme vivant bienheureux ne se die
> Tant qu'il travaille à parfaire son cours,
> Mais prenne garde, au dernier de ses jours,
> L'arbitre seul qui doit juger sa vie.

Vous semble il qu'avec la sapience, où il establissoit la felicité, il n'assena point droitement au bien-heureux but où vise l'ame immortelle pour son dernier but? Je passeray sous silence plusieurs autres venerables philosophes, lesquels ont tous consenty à la sainteté de ceste opinion, et feray venir le dernier en la scene, le divin Platon, lequel afferme que le souverain bien gisoit en l'Idée.

Un personnage qui avoit eu si bonne opinion de l'essence de Dieu incomprehensible et de l'incorruptibilité de l'ame, qui luy est escheue par grace et par nature, ne devoit point se tromper en l'election et cognoissance de la fin pour laquelle elle sembloit avoir esté creée, et que telle fin ne fust extremement heureuse. Voila pourquoy, considerant qu'il n'y avoit point de bien ny d'heur en ce monde sensible, sinon entant qu'il estoit rapporté au mal, ou que pour le moins il n'y estoit parfait ny absoluement, mais par participation et respectivement, il estoit ne-

cessaire d'establir la beatitude, non en ceste vie, sinon confusement et ombrageusement, mais en une autre meilleure, où seulement se trouvoit un repos et tranquilité d'esprit, avec un contantement tresparfait, reservé pour la recompense des bien vivans. Et c'est ce qu'il appelle *Idée* du souverain bien, sur laquelle il met l'Unité innominable, contenant l'Idée de toutes choses, les materielles immateriellement, et les composées simplement, non seulement par les raisons visans à ce qui est tousjours de mesmes eternel et intelligible, mais encores par l'exemplaire de tout ce qui est regy par les generations, le temps et le mouvement. Or qu'est-ce la beatitude souveraine comparée à Dieu, autre chose sinon que le bon et l'Idée au respect de l'Unité?

Mais Aristote respond : Il n'y a point d'idée de ce qui reçoit devant et aprés, ains seulement de ce qui est tousjours de mesmes : les nombres n'en recevront donc pas. Or le bon ayant devant et aprés est dit en autant de sortes que l'ens ou estat avec lequel il a conversion, car en la categorie de la substance, qui est la premiere en ordre, Dieu et les anges sont bons; en la qualité, les vertus sont bonnes; en la quantité, la mediocrité, et ainsi des autres : dont il conclud qu'il y aura plusieurs idées de ce qui est bon, ou une idée de plusieurs choses bonnes differentes

de genre. Que s'il n'y avoit qu'une idée de plusieurs biens, il n'y auroit qu'une science, ce qui ne peut estre, d'autant que le contraire se monstre.

— Seigneur Theophanes, va dire la belle Euthelie, j'ay honte de la mescognoissance de ce disciple stagirien alendroit de son maistre; pource vous ne trouverez point mauvais si, platonisant, je respons icy aux argumens de vostre Aristote. Je vous dis doncques que les idées, subsistantes de soy, demeurent voirement toujours unes, expertes de tout changement, et que le bien, soit qu'il soit consideré en la substance, ou aux accidens, ne peut estre appelé purement ny essentiellement *Bien,* sinon d'autant qu'il participe du souverain. Or Aristote a luy mesmes dit en sa *Metaphysique* que tout ce qui est par participation est reduit à la nature, qui tient le premier degré en ce genre, comme toute chaleur au feu; et, en autre endroit, que, comme l'addition ou substraction de l'unité change le nombre, ainsi l'addition des differences substancieles changera la definition. Et tout ce qui est sensible et intelligible ne participe il pas du premier Estant, en la vertu duquel tout subsiste? Il advoüera bien que le plus grand nombre qu'on puisse imaginer consiste et depend de l'Unité, et neantmoins qu'icelle seule separée, toute ceste qualité sera

reduite à neant. Si cela est si manifeste, pourquoy s'opiniastrera il d'avantage que tous les biens ne participent du souverain en cest ordre? Or, que cela ne se doive appeller *Idée,* il est evident par ce que nous avons dit : et partant quiconque possedera aura ceste beatitude souveraine à laquelle l'homme, seul de tous les animaux, est capable de parvenir. Et si ce mot d'*Idée,* que nous pouvons appeller forme separée, luy fait mal au cœur, ne laissons pas nous autres de le recevoir aprés tant de saincts personnages, qui l'assignent en la pensée eternelle de Dieu : et disons avec S. Augustin, en son livre des 83 *Questions,* qu'il y a tant de vertu et proprieté aux idées que personne, sans leur intelligence, ne se peut vendiquer le nom de sage. Je n'auray pas beaucoup affaire aprés l'autre argument d'Aristote, auquel je passeray volontiers qu'il y a plusieurs sciences des biens, mais toutes dépendent d'une souveraine, comme tous les biens d'un souverain.

Or nous sçavons qu'il y a deux genres de science : l'un, qui procede des principes cogneus de la lumiere d'entendement, comme l'arithmetique et geometrie ; l'autre, qui procede des principes illustrez par la science superieure, ainsi que la perspective depend de la geometrie, et la musique de la science des nombres. D'avantage il a

dit luymesmes, au sixiesme de ses *Morales* et second de sa *Metaphysiqûe,* que la sapience c'est le chef de toutes les sciences, et que c'est au sage de disposer et ordonner. Ce sera donc, à parler proprement, la science generale; et, au rapport d'elle, toutes les autres seront subalternes, à celle fin que tousjours il y ait mesmes proportion de Dieu aux idées et à ce qui en participe, comme de la premiere science aux subalternes et sujet d'icelles. On ne doit point donc ainsi rabroüer l'opinion qu'a eu ce divin philosophe du souverain bien constitué en l'Idée, dont l'homme entre en possession, quoy que confusement, cependant qu'il vit, toutes et quantesfois qu'il bande son entendement à la meditation de ce qui est par soy intelligible et tres heureux. Mais ceste felicité temporelle et passagere se parfait alors que l'ame, separée de tous les empeschemens qui se treuvent aux sens, se conjoint par continuelle contemplation à ceste Idée, ce qui ne peut estre qu'aprés la mort. C'est en somme ce que ce grand philosophe a estimé; et, à la mienne volonté, que tous ceux qui se meslent de luy contredire eussent de prés et à loisir pris garde à ce qu'il escrit du *Beau* en un dialogue qu'il en a fait exprés, où Socrates monstre au sophiste qui mettoit la beauté tantost aux richesses, tantost en la santé, et quelques fois espandue sur la forme hu-

maine, qu'elle n'estoit qu'un pur rayon de la bonté et essence divine, où elle residoit absolument, et que toute autre chose n'estoit qu'un ombrage vain au respect d'elle; mais le mystere qu'il descouvre sous la feintise de l'Androgyne, en son *Banquet,* n'est il pas suffisant pour nous faire voir tant l'estat et beauté de l'homme, avant que le peché l'eut difformé et defiguré, que par aprés la division et le rassemblement de sa double nature. De ma part, je ne doute plus que ce philosophe, conversant avec les sages d'Egypte, n'ait veu les saintes lettres contenues au Testament de l'ancienne alliance; autrement il n'eut sceu si bien parler du vray bien et s'approcher de la verité que nous en tenons. S'il a envelopé la pureté des sacrez secrets sous l'harmonie des nombres, comme il a fait par tout, et specialement en son *Timée,* c'est que de son temps ils avoient vogue en l'Academie d'Athenes. D'ailleurs, il voyoit que l'on traitoit fort rigoureusement ceux qui ne vouloient suivre le grand chemin des vaches, et innovoient quelque chose, voire de saint et religieux en la Republique. Son maistre passa par l'espreuve, le disciple n'a peu moins que de tascher à se sauver. Eschappe qui peut. Quoy que soit, j'advoue librement que je ne suis pas moins ravie que satisfaite de l'opinion de Platon, de sorte que vous pourrez, quand il vous plaira,

parachever ceste dispute, si mieux vous n'aimez y apporter, comme pour le seau indubitable de la verité, ce que nostre religion nous persuade, exhorte et commande d'en croire; mais, je vous prie, que ce soit plus familierement que vous n'avez fait le demeurant, me traitant, comme on dit, en enfant de laict, puis que la memoire et l'estomach ont ensemble ceste commune raison que non seulement la qualité des viandes, mais la quantité mal assaisonnée à leur portée est souvent de peu de fruict.

— Madamoiselle Euthelie, va dire le S[r] Theophanes, pour ne vous laisser prendre pied sur moy, il faut que je franchisse la carriere et ne vous abandonne ceste apresdisnée que ne vous rende contante, aumoins selon que la capacité humaine pourra nous donner de cognoissance. On dira que je veux theologiser, au lieu que ceste compaignie ne cerche qu'à s'esgaillardir; et quel plus grand plaisir sçaurions nous avoir que quand on nous dresse l'estat de nostre royaume celeste? Nous prendrons les affaires de plus haut, et, si Dieu plaist, y procederons le plus modestement, succinctement et chrestiennement que faire se pourrra, pour voir toute la nature et estat de l'homme, et la fin où il est appellé.

Le souverain Dieu, en la manifestation du sensible univers, selon l'idée qu'il en avoit eternel-

lement conceu, delibera selon sa volonté incomprehensible de faire l'homme pour sa gloire et toutes autres choses pour l'homme; non seulement ce qui luy est inferieur de dignité, d'ordre et d'espece, ou creé pour son usage, mais encores les substances spirituelles estoient commises pour en avoir la protection, luy ayder et luy servir pour le respect de la divine image et de l'esprit de vie qu'il portoit engravé en la superieure partie de son ame. Il est donc vray-semblable que cest homme ne surpassoit pas seulement en douceur de nature tous autres animaux, mais en graces sur-naturelles il egalloit presque la plus excellente de toutes les creatures. Ce qui se peut remarquer par la justice parfaite qui luy estoit originaire, la bien heureuse immortalité de vie qu'il pouvoit conserver, et la volonté libre pour estre seul roy de ses actions, qui fut le comble de son malheur : car, ayant esté emancipé en une telle liberté, comme il advient à un fils unique auquel le pere a mis la bride sur les aureilles avec beaucoup de moyens entre les mains, lors que peu leurré et pratiqué aux affaires, il ne dissipe pas seulement l'heritage, mais s'engage en fin dans quelque crime capital qui le dissipe en ruine. Ainsi est il de l'homme (dans la masse duquel nous estions tous, abusans de ceste liberté, au lieu de nous dresser, plier et joindre à la vraye source

pour en avoir conseil), s'aveugla tellement aprés l'amour qu'il porta à la matiere corruptible, cloaque de peché et domicile de tout mal, qu'oubliant la deffense qui luy avoit esté faite, il tomba dans l'abysme des miseres et decheut par ce moyen de tant de prerogatives et avantages qu'il avoit eu; ne perdant pas seulement, comme dit S. Augustin, les dons sur-naturels, mais la lumiere mesmes qu'il avoit de sa nature demeura trouble, confuse et depravée; en telle sorte que, l'esprit de Dieu s'estant departy et separé d'un si abominable sujet, il fut fait la proye de toute malediction, et par ce moyen luy fut barré l'huis de l'immortelle felicité à laquelle il avoit esté né. Et eut esté perpetuel son bannissement, si l'innocent ne fut descendu en terre pour nous reconcilier avec Dieu son Pere, et nous faire part, comme à ses freres, de ce grand et excellent royaume, duquel la grace de l'Eternel nous a rendu ou imputé habiles successeurs.

— Ah! que je suis contante, Seigneur Theophanes, va dire la belle Euthelie; comme j'ay ouvert la dispute, s'il vous plaist, je la bouscheray, tant parce que je vois qu'il y en a en ceste compaignie qui s'ennuyent fort de tenir si long temps leur cul sur la selle, et qui ont l'esprit plus tendu à ce qu'on leur fait la part au plus jeune ailleurs qu'icy, que pour autant que desja je suis resolue;

aumoins, ay je appris de plusieurs braves et honestes hommes ce qu'il falloit croire de la beatitude celeste et des moyens par lesquels nous y parvenons.

— A demain, Messieurs, va dire le S[r] Rodolphe, le reste; mais ce ne sera point estoffe de si haut pris : il faut rire et non point se ruer si profondement sur la pratique de Messieurs nos maistres. Une autre fois, quand vous aurez envie d'entrer en ces profondes meditations, vous ne feriez que bien de visiter un malade, cela luy seroit une grande consolation; ou bien de dresser des theses et positions à disputer en quelque eschole, mais d'avoir passé ceste apresdisnée à la contemplation de cest Arbre de Vie, voulez vous sçavoir ce que vous m'avez fait, rien autre que je vous feroie, sinon quand avez envie de passer le temps joyeusement, si je vous menoie en un sermon. Il y a, dit le sage, temps de rire et temps de pleurer, temps de gausser et de philosopher : *Omnia tempu haban.*

— Parlez, luy vay je dire, françois, Seigneur Rodolphe, car aussi bien n'entendez vous le latin; et abbattez vostre moustache : elle me sent son avaleur de lamprillons. »



APRESDISNÉE V.

DU BABIL ET CAQUET DES FEMMES

Le mescontantement qu'eurent aucuns de nostre bande joyeuse de ce qu'hier Madamoiselle Euthelie avoit si long-temps branslé sur l'Arbre de Vie avec le Sr Theophanes donna entrée au discours de ceste apresdisnée. L'occasion n'est pas des plus raisonnables du monde, car, ainsi que cy devant vous avez peu voir, et par cy aprés le recognoistrez, il y a eu plusieurs parties qui ont duré d'avantage que celle de nostre damoiselle, qui eut bien voulu pour son souhait que plustot on eut mis dans le trou pour bloquer la partie : ce sont coups de maistres. En aprés, parce que la belle Euthelie ne touchoit qu'à choses qui, pour estre sainctes, emportoient, selon la pratique d'apresent, avec elles melancholie, et qui en prend moins de plaisir à ce qui est grave, philo-

sophique et serieux que aux batelages, risées et baguenauderies, la conference de Madamoiselle Euthelie sembla ennuyeuse à aucuns; j'avoie bien envie de prester le colet pour targuer l'Œil d'Avis d'Euthelie, mais je luy attouchoie et estoie affectionné de telle sorte que je me fusse par aventure laissé transporter à chose dont j'eusse eu assez par aprés loisir me repentir. Joint qu'en ces apresdisnées, non plus qu'aux matinées, j'eus l'honneur de presider, pour balancer d'une part et d'autre les opinions contraires. Le seigneur de la Vermille me fit ceste courtoisie de prendre la parole pour les femmes alencontre du S[r] Rodolphe, lequel assez indiscretement commença (parce que son rang estoit venu) ceste apresdisnée par un reproche qu'il fit contre la mignonne d'Euthelie, comme s'il eut voulu former plainte contre elle. Il s'emancipa de telle sorte que quelques uns de la compaignie furent contraints luy entrerompre son propos, luy remettans devant les yeux ce que j'ay allegué cy dessus et autres plusieurs gentillesses propres pour divertir ce bigerre humeur, qui l'effarrouchoit d'une si estrange façon. Et, comme ils virent qu'à la façon de nostre chat, ou d'un chien quand on luy veut oster un os, il marmonnoit entre ses dents et continuoit ainsi ses coups, le prierent de s'en deporter, parce mesmement que la compaignie y recevroit peu de plai-

sir et encores moins de contantement. Il faut sauver les dames.

A peine fut remis le Sr Rodolphe, qu'il s'en va dire : « Et bien, puis qu'il vous plaist, je ne me rueray plus sur Madamoiselle Euthelie. Il y en a de la troupe qui ont envie de tramper leur pain au pot; courage, contre fortune bon cœur: si est ce que je ne suis pas encores desniché de leur taudis, je les vay prendre par le bec.

— Quoy ! va dire le Sr Galeot, l'ont elles bien si grand qu'il y ait prise pour vous ? Ce ne sont oiseaux: vous ne feriez que bien d'apprendre à parler.

— Et vous de vous moucher, respondit le Sr Rodolphe, car, par ma foy, vous avez une roupie qui monstre bien quel homme vous estes ; on diroit que vous venez de battre le pit pour avoir de la cresme : la presure vous pend au nez. Ah ! le vilain ! que je le donne à celuy qui n'a point de blanc en l'œil, non pas afin qu'il l'emporte, mais afin que tu luy commandes, que tu me le meines enchainé ainsi qu'on fait les ours et lyons. Il y auroit beaucoup de badots qui te suivroient.

— Ce n'est donc que pour gausser, Seigneur Rodolphe, va dire messer Valentin, que vous voulez empescher le bureau ceste apresdinée. Ce n'est point icy un brelan : il faut philosopher ou bien quitter la partie.

— Hé! Monsieur, *ne fumetis*, respondit le S[r] Rodolphe, quel diable avez vous mangé? Je vous donneray tantost assez de passetemps; vous estes si tres dedaigneux que, qui vous feroit present d'un pet au nez, vous ne voudriez esternuer. C'est bien rencontré : vous voudriez que, dés que nous avons mis la serviette bas, que nous prissions la matiere à belles dens. Il faut faire pause, *et interea* refociller et regaillardir nostre sermonniere. Je trouve que j'en suis beaucoup plus dehait, leste et à mon aise. Vous pensiez, ce crois-je, que je ne voulois que railler et plaisanter: la journée n'est elle pas à Dieu et à nous? Vous verrez que, devant qu'il soit dix ans, que je philosopheray. Non, ce sera tout à ceste heure. N'avez vous jamais ouy parler de la guerre qui a esté entre les philosophes de l'université de Paris, qui, pour estre liguez en deux contraires bandes, tout ainsi que les Guelphes et Gibelins, Papistes et Huguenots, etc., prindrent le nom de Reaux et Nominaux ou Sermocinaux. Nous quitterons la realité, s'il vous plaist, pour le present, *ne fiat scandalum*. Or il pourroit advenir, si nous laissions entrer en lice ceux qui tiendroient encores de cest humeur realisé. Vous verrez qu'encores que nous ne touchions qu'à l'un des partis, si en sortiront ils des esclats fort dangereux; charge et serre le casquet qui voudra. Il ne faudra qu'une

petite bretille, *alias* buchette, pour esborgner le plus habile homme de France. Ces Messieurs les Nominaux estoient de grands badins de se laisser ainsi clabauder à la brigade des Realistes; s'ils eussent pris party avec les femmes, dés la premiere instance, le different estoit decidé à leur proffit, avec despens, dommages et interests : cela s'entend, sans le dire, comme le vin du valet.

— Seigneur Rodolphe, va dire le S[r] de la Vermille, vous sçavez que je suis fort devotionné aux femmes; si ne puis je comprendre sur quoy c'est que vous fondez le renfort qui eust esté donné aux Realistes par les femmes. Un regent de l'Université a sous son bonnet quadrangulaire plus de subtilité que n'ont toutes les femmes. Je crois que c'est là où voulez venir, car, au reste, s'il eust fallu venir aux coups de poings, les femmes estoient plus propres pour effrayer que pour se grommer et soustenir le choc realifique.

— En quelque façon que vous le preniez, Seigneur de la Vermille, les femmes eussent fait prou de besoin. Ne sert ce que vous dites, qu'elles ne sont pas roides pour faire une muraille, se bâttre, se frotter, se dourder et s'estriller. Comme si vous ne sçaviez que pour un coup tousjours elles en donneront deux et trois, voire que quand elles s'y mettent il n'y a que pour elles.

Que direz vous des Amazones? Elles n'ont

pas fait faire joug aux masles ? Quand une femme a mis le feu dans sa maison, elle decheveleroit cinquante hommes, elle deferreroit cinquante chevaux aussi bien que la Lunaire. Partant, si les Nominaux eussent appellé à leur ayde, secours et defense les femmes, je m'asseure qu'il n'y eust pas un des Realistes qui ne se fust venu jetter en leur giron pour se derealiser, si elles l'eussent trouvé bon. Tous les vieux Reaux estoient troussez en masle, et eussent passé pour sires de leur pays ; elles vous leur eussent arraché leurs bales ensouphrées de Realité. Quant aux jeunes, elles les eussent receu à ceste composition que leur realité recogneut leur seigneurie Parliere pour leur souveraine dame, et que pour redevance la Realité seroit nominalisée, *hoc est* resserrée dans les destroits de ces dames Nominales toutesfois et quantes que l'envie en viendroit ausdites dames.

Vous faites cas des ergots des Nominaux, comme si les femmes n'estoient instruites à syllogiser aussi bien que les masles. Trouverez vous qu'un regent vous trousse un argument si bravement *in barbara, celarent, ferio,* etc., que fera vostre commere ? Par la chair de Pilate, elle en sçait des vieux jusques aux nouveaux : il ne faut que la mettre en bransle ; quelquefois elle veut faire de la sucrée et se veut faire prier.

Ainsi les Nominaux eussent eu un grand support des femmes, soit pour venir aux mains, soit aussi pour s'estoquer de syllogismes ergotisés. *Ergo* je conclus que les Nominaux ont esté maladvisez de n'avoir supplié les femmes pour leur ayder à confondre, abbattre et demolir la Realité. Il y a plus : que le babil seul d'une demie douzaine de femmes, je ne dy point de doctes ou guerrieres, je ne veux qu'une harengere, une triquoteuse de la rue aux Ursins, une lavandiere et trois autres de mesmes qualibre, eut fait perdre parole à toute la troupe Realique ; elles les vous eussent rendus aussi muets qu'un poisson.

— En riant vous mordez, Sieur Rodolphe, repliqua le Sr de la Vermille, qui ne vous cognoistroit ! Vous voulez frapper sur le babil des femmes, gardez qu'elles ne vous donnent sur vostre moustache. Estes vous en deliberation de vous escarmoucher sur le babil ? je vous presteray le colet, et verrons ce qui en sera.

— Bien, Sieur de la Vermille, respondit le sieur Rodolphe, vous en voulez manger, vous advocassez pour les femmes : qui vous payera ? Si est ce que Mademoiselle Euthelie n'est pas morceau pour vous ; il y a un autre sainct qui luy a dés longtemps voüé sa chandelle. Peut estre vous ne perdrez tems ; elle est du bois duquel on fait les femmes, et partant de la qualité. Si vous cajol-

lez à son gré pour leur party, elle le fera resonner peut-estre en si bon lieu que vous vous en trouverez bien à la fin.

Je veux donc icy livrer le combat au babil des femmes, lesquelles, avec le comique Plaute, je ne feray point difficulté de nommer : *loquaciccas, argutulas, verbosas, dicaculas, linguaces, garrulas, locutulas, largiloquas et lingulacas,* et, avec l'auteur du *Blason des femmes,* causeuses, babillardes, langagieres, deviseuses, baveuses, bavardes, langardes, parlieres, cajolleuses, caquetardes, jasardes, raillardes, etc., qualitez propres et peculieres aux femmes, et qui vous apprennent que ce n'est point à tort que j'affutte le babil aux femmes. Si ne faut il s'arrester en si beau chemin; il faut pousser plus avant; autrement, la corvée de ma preuve n'auroit pas garde d'estre faite.

Afin donc qu'à bon escient je donne droit au but, je ne voudroye opposer à ceux qui me mettroient en ny le caquet des femmes que le proverbe commun, qui porte que trois femmes feront un marché, voire une foire. Ce qui devroit sembler estrange, attendu que, quand on verroit cinquante hommes amassez en une place, on ne dira pas que ce soit le marché : il en faut d'avantage pour le traffic, et neantmoins trois femmes feront une foire. La raison est pourautant qu'en une foire il y a un grand bruit de ceux qui

y abordent, pour y vendre, achapter, changer et traffiquer. Et, comme les femmes sont bien emmanchées du caquet, trois d'elles meneront aussi grand bruit que sçauroient faire deux, voire trois cens hommes.

— Vous prenez donc ce proverbe au pied levé, Seigneur Rodolphe, repliqua le Sr de la Vermille, et jouez au deviner fort à vostre aise, presumant, que je crois, que je manqueray d'interpretation. Non, non, ce que vous tournez au mespris des femmes, je vous vay monstrer qu'il n'est que pour tesmoigner leur precellence sur les hommes, sur tout pour le traffic des foires, lesquelles vous sçavez n'avoir esté instituées que pour la commodité du peuple, à celle fin que, s'entrecommuniquans ce qui estoit du leur par un eschange commun, ils se fournissent de ce qui leur seroit besoin. Or est il que les femmes sçavent par trop mieux que c'est du mesnage que les hommes, si bien que trois d'elles auront plustost assorty un mesnage, et partant effectué la foire, que deux cens hommes qui, pour la pluspart, ne vont aux foires que pour charger le moule de leur teste du pyot.

— Je vous retiens, Sieur de la Vermille, respondit messer Rodolphe, pour periphraser ou esclaircir un proverbe. Vous vous faites tort que vous ne donnez sur les *Proverbes* de Salomon ou

sur les *Adages* d'Erasme, vous y rencontrez aussi à propos que fait *Magnificat* à matines. Si j'avoie envie de vous estriller, j'en ay à present bien les moyens, et de vous en donner du long et du large *usque ad vitulos*. Ce ne seroit jamais fait (ma conscience) : tousjours vous vous enfoireriez les babines au babil des femmes. Je m'en vay vous battre par des authoritez ausquelles vous n'aurez, je le sçay bien, que respondre.

Le docteur à la Bouche d'or, sur la premiere Epistre de S. Paul à Timothée, homil. 5, escrit qu'il n'est point permis à la femme d'enseigner en l'Eglise, parce que ce sexe est trop babillard. Et S. Hierosme, en la *Regle des Nonnains,* chap. 9, defend tres-expressement aux religieuses de sortir hors du cloistre, de peur qu'elles ne revelent le secret.

— Rien, rien, respondit le Sr de la Vermille; vous n'entendez pas bien les Escritures, Messer Rodolphe: l'interdiction qui est faite aux femmes de parler en l'Eglise n'est pas faite *in odium* d'elles, ains pour prevenir la damnation eternelle des hommes, ainsi qu'il est expressement remarqué par Guyot de Nanteuil en son *Moustardier de penitence, et ibi* Perr. d'Angecort; mesmes je trouve que S. Thomas d'Aquin, en la cent soixante dixseptiesme question de la seconde partie de la *Somme,* remarque que la principale

cause pour laquelle fut defendu aux femmes de parler, c'est à dire de prescher és eglises (de caqueter je ne dis pas), fut fondée sur un texte de Salomon portant que la parole de la femme incite et eschauffe l'homme, admirateur de sa beauté. Suivant ce, et comme l'on cognoissoit le naturel des hommes trop prompt à se laisser emporter au bris par les allechemens des perfections qui reluisent aux femmes, si bien qu'au lieu de penser aux mysteres sacrez qu'elles annonceroient, ils ne banderoient qu'à elles, on a advisé qu'il valoit mieux que les femmes ne montassent en chaire pour prescher; autrement eut esté à craindre que les auditeurs ne fussent devenus amoureux des sœurs prescheuses, qui eut esté un fort grand scandale. Quant à elles, elles ne sont pas si aisées à gaigner, mesmes elles ne donnent pas telle prise sur elles, car elles s'endorment plustost au sermon que de s'esmouvoir d'amour vicieux envers les prescheurs.

— Vous prenez tousjours le veau par la queue, Seigneur de la Vermille, respond messer Rodolphe, et nous voulez faire croire que vessies sont des lanternes; à d'autres! Il n'y a que le babil et indiscretion des femmes qui les ait deniché de la chaire ecclesiastique.

A ce propos, je ne veux oublier un compte fort remarquable duquel, Monsieur de ceans,

vostre *Guerre des masles contre les femelles* m'a autresfois donné le plaisir, et lequel, s'il vous plaist, me permettrez emprunter de vous pour l'employer icy. Il faut donc (mon Gentilhomme) que vous sçachiez qu'il y eut certaines nonnains qui commencerent à se desdaigner de ce qu'à la moindre tentation qui leur venoit donner par devant la teste, il falloit qu'elles s'allassent manifester à certains Beaux-Peres confesseurs. Le chapitre fut assemblé, et d'un commun et capitulaire advis fut deliberé que l'on feroit requeste au pape, qui alors estoit és marches proches de l'abbaye, à ce qu'il luy pleut permettre à ces devotes et religieuses sœurs de se pouvoir entr'ouïr en confession. Les deux les mieux enlangagées, et qui avoient le plus d'apparence, furent deputées avec tresamples memoires et instructions portans, entre autres choses, de faire la requeste au S. Pere treshumblement, et luy remonstrer que l'ottroy d'icelles serviroit à grande edification et si retrancheroit beaucoup d'abus qui se commettoient. Quant à l'edification, elles la fondoient sur ce que les pauvres doucettes seroient plus nettes et pures, d'autant que plus particulierement et privement elles se descouvriroient leurs pechez les unes aux autres, et par ce moyen seroient beaucoup mieux nettoyées, *juxta illud,* que la confession generale ne suffit *ad eluitionem peccati :* il

faut particulariser le mesfait, la circonstance du lieu, du temps et des personnes, parce que, selon la gravité qui est considerée par ces moyens, la punition, la peine et la penitence doivent estre enjointes.

Pour donner plus de couleur et de force à ceste premiere pointe de remonstrance, elles estoient tres-expressement chargées de remonstrer au S. Pere que pour beaucoup moindre occasion, et qui ne touchoit pas au salut de la conscience, les femmes ont esté admises et receues au service du public. De fait, la honte et vergoigne qui est naturellement aux femmes a esté cause d'introduire les sages femmes, dont on recite une loy d'Athenes (selon Hygin) parce que, sans ceste permission d'y avoir des medecines, les femmes se laissoient mourir quand il advenoit quelque maladie és parties honteuses. (Toutesfois, aujourd'huy elles se laissent bragardement penser leurs poulains, bosses chancreuses, etc., aux barbiers.) A Rome, elles avoient authorité, taxe et salaire de leurs vacations, *l.* 1, *De Exti. cognit.*, et communement estoient appellées quand on vouloit sçavoir si une femme estoit grosse d'enfant, *l.* 1, *De Vent. inspic.* C'est pourquoy, par le droict canon mesmes, elles sont appellées pour juger si une femme est grosse ou non, *cap. proposuisti de probat. et ibi gl.* Si tant est que les femmes sont

admises à fureter les secrets des femmes, de juger de leur integrité, à les penser : si leur rapport donne lieu au jugement, à plus forte raison devront elles s'entr'ouir en leurs confessions. La force de l'equité est bien plus grande pour les confessions : il s'agit du salut et repos des ames pecheresses. Le gain est bien autre de mettre une ame confitente et penitente tout droit en paradis que de guerir d'une maladie.

Ce poinct estoit bien pregnant, mais l'autre pressoit encores bien d'avantage, attendu que quelques uns de ces Peres confesseurs, sentans que quelquesfois la chair chatouilloit les religieuses, en faisoient bien et beau leur proffit; au lieu de renverser la marmitte où bouilloit la chair en caresme, ils trempoient leur pain au pot. Pour corroboration et renfort de preuve, on devoit ramentevoir l'histoire de ceste dame de Mayence qui par telle illusion se persuada enceinte et mere future du second Messie, quoy que ce fut une compression charnelle d'un desloyal confesseur, ainsi que l'a esclaircy le neveu du docteur Schappelet, au 3. de sa *Sycoph.*

Si les instructions furent bien dressées, aussi furent elles bien ensuivies, voire bien outrepassées à l'avantage des sœurs, comme vous entendrez. Donques, aprés les humilimes salutades et reverences en cas requises et necessaires, les

deux suppliantes accosterent le pape de leur requeste verbale, à laquelle elles n'oublierent d'adjouster aucun trait, qui servit à persuader; sur tout enflerent si fort les deux articles cy dessus cottez que le S. Pere, quoy qu'il fut assez habile homme en son temps, se treuva fort empesché pour les esconduire, encores qu'il vit que leur requeste fût directement contre les decrets, canons et conciles. Et pour ce fut contraint de leur donner à digerer ceste contrarieté, laquelle il estimoit indissoluble : si fust elle bien tost rabatue par nos devotes religieuses, qui, comme les femmes ne chomment jamais de propos, voulurent avoir la derniere parole, et pource luy firent une telle response : « La difficulté que Vostre SS. peut faire de premiere abordée semble avoir quelque impossibilité et incompatibilité ; toutesfois, qui regardera de bien prés, elle ne doit point tant avoir de poids qu'elle nous face debouter de nostre requeste.

« Nous ne sommes point grandes clergesses pour avoir leu les decrets, canons et conciles; ce nous est assez de sçavoir lire nos Heures, pour dire nostre petit office et nos devotions. Nous sommes tenues de croyre ce que Vostre SS. nous dit. Pourtant, nous croyons que par cy devant il n'a esté loisible aux femmes de s'ouïr en confession. Ce sont ceux desquels vous estes successeur

qui nous ont mis en cest interdit, parce (peut estre) que, lors qu'ils firent ces ordonnances, il n'y avoit auprés d'eux aucunes femmes pour leur faire entendre ce que nous vous avons proposé, Tressaint Pere, ou paravanture parce que les confesseurs du temps passé estoient plus retenus que ne sont ceux de ce siecle. Puis qu'il y a du mes-us, et que l'utilité et proffit de nos ames vous semonnent à l'innovation de la loy, vous ne pouvez nous refuser une si juste et encores plus equitable requeste. Or que vous puissiez changer la loy, puis que la necessité le requiert, on ne peut le mettre en ny, autrement vous ne seriez souverain sur tout pour la spiritualité. Je me souviens avoir autresfois ouy prescher à un docteur que Monsieur S. Paul ne veut pas que les femmes parlent en l'Eglise; et neantmoins vous voyez qu'il ne nous est point seulement loisible de parler, ains aussi nous y pouvons chanter, tout ainsi que font les religieux en leur chœur. Si pour la louange de Dieu et le bien de l'Eglise, les papes ont peu et deu faire bresche à l'estroite prohibition de cest apostre, pourquoy ne vous sera il loisible de rabattre l'interdict? La cause est maintenant plus favorable pour nous. Si vous changez ceste loy, vous ne ferez rien contre vostre devoir; vous n'estes astraint à l'observation des loix de vos devanciers, sinon entant que la rai-

son et necessité vous y rangent. Vos predecesseurs ont rompu les deffenses de S. Paul, et ils ont bien fait; et vous ne pourrez pas lever une interdiction faite par ceux qui n'avoient pas plus de pouvoir et authorité en leur temps que vous? Il y a plus : que si vous nous accordez nostre requeste, vous nous envoirez tout droit en paradis, car il y a beaucoup de petites particularitez que nous gardons sur nostre cœur, et, de honte ou autrement, n'osons les esventer aux confesseurs. »

Le pape, oyant si bien gergonner ces ambassades, ne sçavoit que croire autre, sinon que ce fussent quelques grands docteurs qui, en habits desguisez et la barbe pelée (*quia forte castrati* ou autrement), luy vouloient faire la barbe : toutesfois, au dessous du voile de l'une d'elles, il descouvrit un grand floccon de cheveux longs comme sont ceux des femmes, et pource, se rasseurant qu'il n'y avoit point de fourbe, rentra plus qu'auparavant en esbahissement de l'inestimable sçavoir de ces devotes ausquelles il avoit bien bonne envie de proposer encores quelque difficulté; mais il n'osa, crainte qu'il eut que par leur babil, longs et profonds discours, elles ne le retinssent trop longtemps. Si falloit il les laisser avèc quelque contantement.

Comme la necessité trouve de nouveaux et prompts expediens, il s'advise de l'imperfection

qui bat les femmes de ne pouvoir tenir rien de secret ; pour les rendre condamnables, leur donna une boitte qu'il avoit envelopée d'un fort beau taffetas, leur enchargeant de ne la developper, mesmes de ne l'ouvrir, et qu'elles se missent à prier Dieu à ce qu'il eust quelque une inspiration pour leur enteriner la requeste ; leur promit le lendemain retourner les visiter et leur faire entendre sa volonté. Aprés se partit, sans leur descouvrir autre chose.

A peine eut il le dos tourné, au moins n'avoit il pas mis le pied hors la porte de leur abbaye, que ces bonnes dames belettoient aprés pour voir ce qui estoit si precieusement mis en reserve. Quelques unes du commencement firent des rencheries, à cause de l'intermination qui avoit esté fait par le S. Pere d'ouvrir la boite, mais ce respect ne leur peut si bien commander qu'à la fin elles ne fussent du party des autres. La boite entrebaillée, ouverte et esventée, l'oiseau qui estoit dedans prit l'air des champs. S'il y en eut de bien estonnées, je vous le laisse à penser, et à se remettre la faute l'une sur l'autre. Pendant qu'elles estoient en ce debat, le pape rioit en son cœur de la baste qu'il avoit joué à ces pauvres religieuses, desquelles falloit bien qu'il cogneut le naturel, autrement il ne les eut pas si bien pris à la pipée. Il avoit promis de revenir le lendemain

pour avoir plus d'occasion de se moquer d'elles; sur les vespres les alla voir.

Aprés qu'elles eurent doucement fait les petites, le S. Pere leur va dire :. « Comme je suis affectionné à vostre bien et au salut de toutes les ames devotes et chrestiennes, je n'ay point voulu attendre jusques à demain, ains de grace j'ay pris fantaisie de prevenir que vostre impacience vous poussa à faire chose qui vous pourroit rendre indignes de ma faveur. Çà, que je voye si avez peu tenir secret ce que je vous avoie enjoint. » Le taffetas fut apporté : on le develope, on ouvre la boitte, mais ce n'estoit que le nid: l'oiseau y avoit esté. Il s'enquiert qui avoit esté si osée, hardie et temeraire que de l'ouvrir contre sa defense si tresexpresse. Les unes chargeoient sœur Colette ; elle, sœur Françoise; l'autre, sœur Perrette ; l'autre, sœur Valentine; les charges tournoierent de tant de façons qu'à la fin on treuva que toutes avoient consenty à ceste intempestive et indiscrete ouverture. Le pape rioit en son cœur de cest incident; toutesfois, faisant bonne mine comme s'il eut esté fort en colere, les vous va tancer de ceste façon : « Pour si peu de chose vous ne m'avez peu estre fideles et secretes, et vous voulez que je vous remette entre les mains la confession de vos pechez? Vous ne sortez point de ceans; mais, quand vous devriez atta-

cher au pied des mouches quelques billets où vous escririez les confessions les unes des autres, le pays seroit abbreuvé de vos vies et deportemens. »

— Je ne veux point mesparler des papes, va dire le seigneur de la Vermille, mais celuy qui preste ceste charité à ces pauvres nonnains estoit un fin frotté: vous avez oublié qu'il avoit attaché au pied de son chardonneret un escriteau, de peur qu'on n'en supposa un autre en la boitte; puis qu'il sçavoit quel estoit le naturel des femmes, il ne devoit les mettre à telle espreuve. S'il se fust addressé à des masles, je crois (par ma figue) qu'il en eut eu un tel succez.

— Et moy je ne le crois pas, respondit le Sr Rodolphe, ils tiennent bon contre telles tentations ; je vous en feray un compte gentil, et qui vous fera rire, je le sçay. Vous devez donc entendre (mon Gentilhomme) qu'un jour deux bons droles, aprés bon vin, bon roussin, se mirent à s'esgaillardir sur les fleurettes du parterre d'amour. L'un deux, aprés avoir long temps gaussé: « Je ne fais, dit-il, l'amour qu'en l'air; vous m'acoulpez de m'apprivoiser avec ma commere : je despite celuy que S. Michel precipita en enfer si de ma vie je luy touchis en lieu qu'honnestement je feroie en la presence de son mary. Vertu bieu ! c'est ma commere. — C'est bien rencontré, respondit l'autre; vous faites estat de la

proximité qui est entre vous deux : son mary luy est bien plus prés que vous ; au diable s'il s'y espargne : ce sont scrupules de niais. — Non, se mit il à detester diables et diablesses, quand je seroie couché auprés d'elle, à ses costez et en liberté, si je daignoie donner dedans la bresche. — Je gageray dix escus (dit l'autre) que si ; les voila, je les consigne entre les mains d'un (qui à l'improviste se trouva depositaire de vingt escus, sans sçavoir à quelle fin on les consignoit : seulement luy dit on qu'il les delivrast à qui seroit dit par eux deux) ». Or vous noterez que ceste commere avoit son mary absent pour huit jours ; d'ailleurs elle brusloit d'amour qu'elle portoit à ce compere, qui avoit le nés tourné à la friandise. Tous deux la vous accostent, luy font entendre la gageure. De prime face elle fit la restive, les renvoyant par l'excuse « Si mon mary le sçavoit ! » Neantmoins, avec l'envie qu'elle avoit bonne de gaigner biscaye en son trou, elle fut resveillée par l'amorce de dix escus qui luy estoient affectez au cas qu'elle laissast passer outre. Ce qui coupoit le coup à ses souhaits estoit qu'elle sçavoit bien que son compere estoit frappé de l'avarice tellement qu'il luy eut bien fasché de perdre dix escus ainsi à credit ; pource, avant la coupelle luy dit que, quand bien elle recevroit choc de luy, veritablement elle retire-

roit les dix escus ; mais sur sa foy luy promettoit les luy rendre : qu'il ne s'espargnast, elle luy feroit beau jeu.

La partie faite, bloquée et arrestée de la façon, au jour assigné on couche la commere avec le compere, laquelle n'oublie jonction de pieces, reviremens et entortillemens pour faire mettre dedans le bissac ; mais le compere avoit preveu à son affaire : avec un beau linge en trois ou quatre doubles, il vous avoit lié son petit courtaut de sorte qu'avant que pouvoir fouler l'herbe, il luy falloit rompre trois ou quatre cordages. La moitié de la nuit se passe tellement quellement, mais non sans grande fascherie, sur tout du costé de la femme, qui eut voulu que les cordages fussent esté coupez ; en fin, elle s'hazarda de developer et denouer le cordage. Aprés que le rustre se sentit à delivre, je vous laisse à penser les debandades, capreoles et sursaillies qu'il fit le reste de la nuit, qui ne servit qu'à entrer et sortir. Le lendemain elle fut si indiscrete qu'elle alla discourir sa finesse au gageur, qui pensoit desja avoir sauvé ses dix escus et gaigné dix pour ceste commere. Le cavalcadour s'y opposoit formellement, et empeschoit que le depositaire se dessaisit de l'argent deposé. L'affaire branloit à tirer au pis, et eut paravanture mal reussi si le mary encorné n'eut luymesmes decidé le different.

Donques, le lendemain de ceste chevauchée, et comme les parties etoient sur le point de tomber en alterque, arriva le mary, auquel, parce qu'il estoit legiste, s'adressa son compere en la presence de sa femme et de son adverse partie. « Monsieur, va il dire, je suis en grande peine pour un procés qui me menace. Je vous vay raconter le fait comme il est. J'avoie un poulain, lequel je sçavoie estre fort farouche; de peur qu'il n'allast en dommage, je l'ay attaché à un arbre. Est survenu la maistresse du pré voisin, qui l'a delié; aprés, mon poulain est allé fouler son herbe. On me veut faire payer le dommage : je demande si j'en suis tenu. » Le bon homme de mary jugea au desavantage de sa bonne piece de femme, condamnant celle qui avoit des-empestré le poulain.

Ex his, mon Gentilhomme, j'infere deux articles : le premier, que les masles sont bien plus retenus que les femmes; l'autre est que les femmes sont si babillardes que, mesmes quand elles auroient conchié leurs chemises, elles ne le pourroient cacher. Si ceste commere eut teu la sursaillie forcée de son compere, elle n'y eut rien perdu, elle eut sauvé son honneur; à tout rompre, elle eut couvert son des-honneur. Un peché celé est à demy pardonné.

Faut bien que l'empereur Auguste eut bien recordé ceste leçon, et qu'il leut en l'ame des femmes,

attendu que Suetone Tranquille nous tesmoigne que cest empereur s'en alloit de nuit accoster des femmes d'autruy, non tant pour envie qu'il avoit d'adulterer que pour le desir qu'il avoit de descouvrir les desseins, entreprises et conspirations de ses ennemis; de mesmes que fit le jeune gentilhomme marseillois de la parente de Comman, roy des Segregoriens, laquelle luy descouvrit les menées de Comman contre ceux de Marseille. Nos histoires sont pleines des descouvertes qui ont esté faites par ces couvertures charnelles.

— N'estes vous pas un habile homme, respondit le seigneur de la Vermille avec un sourcil refroigné, de nous faire voir ces sales danrées! Ostez moy cela, autrement dés à present je vous declare que je quitte la partie : je tiens que ces drolesses sont indignes d'estre ennombrées avec le reste des autres dames d'honneur.

— Helas! mon Gentilhomme, repliqua messer Rodolphe, je vous prie, rasseez vous : vous criez avant qu'on vous escorche; et si n'estes anguille de Melun. Par saint Piquet, je gageroie trois espingles d'un liard le cent contre un escu, si vous le voulez mettre, que vous pensez que celles qu'on tient honnestes et dames d'honneur ne soient frappées au coin de la caquetoire! De peur de vous mettre en hazard d'estre destroussé parmy les chemins, je vous vay mener sans bouger d'icy

chez les sieurs de la Motthe. Vous cognoissez Catin, leur sœur? A ceste heure on l'appelle Madamoiselle de la Grange à tour de bras; je ne veux pas dire qu'elle ne soit femme de bien, mais, quand elle se met à radouber la lanterne (c'est un epithete enigmatique du babil), elle feroit perdre parole à cinquante hommes. Je m'en rapporte à vous et de la reproche que son frere aisné fut contraint de luy ruer en presence de la compagnie; vous sçavez si j'avance aucune chose contre la verité : vous y etiez.

— Allons, tout dous, Seigneur Rodolphe, respondit le seigneur de la Vermille; Madamoiselle Euthelie pretend un jour, par le moyen de son serviteur, estre sa niece : il faut eviter noise. Je sçay (par mon fouet) que ceste pauvre femme jase bien assez; mais, par vostre foy, n'y a il point de hommes qui, si besoin estoit, luy en feroient leçons encores *per triennium?* J'en cognois deux : l'un vieillard aagé de quelque soixante et quinze ans ou environ, marié à une jeune fille de quelques dixhuit ans, le pere duquel alloit autresfois (à son dire) vendre de Limozza des oranges au Peru; l'autre signe par la croix, son nom m'est incogneu; je voudroie qu'il m'eut cousté pinte et fagot, et que vous vissiez ces deux personnages ensemble en une compagnie : vous esboufferiez de rire. Je les ay autresfois veu en de bons lieux.

Voulez vous sçavoir comment ils emmanchoient le babil? Avez vous jamais veu de ces tartevelles que les petis enfans portent auprés de Pasques? ils alloient trois fois plus dru avec leurs langues. Je fus enfin contraint rompre compagnie, tant pour rire à mon plaisir que pour donner un peu de repos à mes pauvres aureilles, qui s'en alloient assourdées.

Au demeurant, Seigneur Rodolphe, vous estes un fin homme; vous voudriez volontiers que les femmes ne parlassent non plus que les poissons de nostre vivier, ou les truites de Nantua, Angoulesme, etc. Il faut que vous partisiez pour ceux qui ont envie de jouer quelque lasche tour à certaines abusées, et leur enjoignent silence, de peur qu'elles ne crient au secours ou qu'elles n'esventent le secret de leur impieté. Je vous en feray un compte gentil, parce que je le treuve de bonne grace, et aussi que je l'ay autresfois ouy raconter à nostre metaiere, qui fut mise à l'espreuve du canon, de la maniere que vous entendrez. Auparavant qu'elle se mit en nostre maison, son mary et elle se tenoient à la Clayette, où c'estoit tout ce qu'ils pouvoient faire de vivoter bien chetivement. Ils avoient un compere bladier qui vous les venoit visiter tous les marchez, lequel ils hebergeoient; mais c'estoit fort à l'estroit, quoy qu'à leur bien grand regret. De fait, ils le fai-

soient coucher sur la belle paille en l'estable auprés de sa jument, et si pour cela on voyoit qu'il ne laissoit à faire bien ses besoignes. Ceste pauvre commere, meuë de compassion du piteux giste qu'ils bailloient à ce compere, et envieuse du prouffit qu'il faisoit clairement, en la presence de son mary vous va accoster cest hoste : « Mon compere, je meurs de regret que je ne vous puis mieux loger; et comment est ce que vous pouvez ainsi durer? Encores (mon mary), si vous pouviez trouver moyen d'avoir une jument, il y a apparence que nous ferions quelque chose. » Ce compere, qui entendoit bien chat sans dire minon : « Mes amis, respondit il, je ne suis pas si à plaindre qu'il vous semble; vous croyez que je couche tout seul avec ma cavale, cela est vray; mais je la fais transformer quand je veux en femme, puis le matin je luy fais reprendre sa forme cavaline. — Voila nostre cas (mon mary), respond la commere; il faut (mon compere, mon grand amy) que vous nous faciez ce bien de nous apprendre ceste belle recepte. » Le bon compagnon se fist un peu tirer l'aureille pour faire trouver la saulce meilleure. En fin, forcé de faire ce qu'il avoit bonne envie d'executer, dit au mary : « Mon compere, comme je vous suis amy, je ne veux vous rien cacher; mais je crains que, par la faute de vostre femme, je ne puisse vous communiquer un si

Bocc IX. 10

brave secret. Je ne demande seulement qu'elle ne die mot : car, si pendant l'acte de l'exorcisme metamorphosant elle dit un petit mot, voila le mystere tout rompu, nous serons fustez. » La commere, comme elle beletoit d'estre femme cavaline, aussi ne manqua à sermenter et promettre de plus belles que jamais. Sous ceste asseurance, le compere se met aprés son charme. Il vous fait un grand cerne, dedans lequel il vous fit entrer sa commere toute nuë; aprés, la vous fit coucher par terre, et, marmonnant entre ses dents, transformoit par esperance chascun des membres de la femme en celuy d'une jument. La commere ne guignoit, voire à peine osoit elle souffler; mais quand ce vint à mettre la queuë (laquelle, cela s'entend, est sur tout necessaire aux jumens pour tenir la croupiere), elle se mit à escrier : « Quoy! Monsieur mon compere, je suis vostre commere, vous voulez vous donner aux diables d'enfer? » A vous noterez que le senaud vouloit l'enguener de sa queuë. Nostre mestayere ne fit elle pas bien de parler? Si elle n'eut crié, son mary estoit coupaud et son compere fort miserable. »

Ces petites contrarietez contradictoires marchoient en avant que je craignois que nos deux disputans ne vinssent des paroles aux mains, et pource vay je leur dire : « Messieurs, il n'est plus question de discourir de la chose, c'est à dire du

babil des femmes ; emploiez le reste de ceste aprés disnée à recercher la cause pour laquelle les femmes ont plus de caquet que les hommes. C'est là où il faut battre, sans ainsi s'invectiver, attendu qu'on sçait tresbien que le silence est fort seant aux femmes, ainsi que tous les philosophes l'ont tresbien remarqué ; et entre autres, Plutarque, en ses *Preceptes nociers,* enjoint à la femme qu'elle ne devise qu'avec le mary, voire luy conseille de ne se desdaigner qu'on la face parler par la bouche et organe de son mary. La raison estoit parce qu'une femme ne devoit pas moins apprehender de parler en public que de se monstrer nue devant un chascun, attendu que la parole est le miroir dans lequel nous representons au naïf nos pensées et affections. Mais qu'y voulez vous faire ? cela est naturel aux femmes de parler beaucoup et n'estre maistresses de leur langue, de laquelle ils auront plustost lassé les aureilles d'autruy que l'avoir rassasié.

— Jamais vous ne fustes desdit à Rome, Monseigneur, me va respondre le Sr Rodolphe ; aussi ne le serez vous ceans, aumoins de ma part : c'est bien raison que vous y ayez autant de credit que le charbonnier chez soy. Puis qu'il vous plaist, je suis contant de passer par dessus tout ce que j'avoie proposé de crier contre le caquet des femmes, pour descouvrir, au mieux que je pourray, les rai-

sons d'une si grande babillarderie. J'en coucheray icy trois : la premiere est peschée de la nature, veu que je tiens que la grande humidité du cerveau femenin fait rejaillir par les bouches des femmes une telle abondance de paroles. Que ainsi soit, je tiens que, tout ainsi que diverses imaginations s'impriment facilement au cerveau, aussi elles s'en partent et deslogent aisement et tombent de la memoire : au moyen dequoy le cerveau, craignant de les oublier, si tost que la femme aura imprimé une chose en sa fantasie, incontinent l'envoye à la langue, et, à cause de ceste humidité, aprés en avoir appris des autres, les envoie incontinent par le mesme chemin; et ainsi, passant d'une chose en l'autre, la fin d'un propos est tousjours commencement d'un autre, alendroit des femmes.

L'experience esclaircira cecy en ceux lesquels parlent viste; j'en ay cogneu que, lors qu'ils recitoient quelque chose par cœur, ne pouvoient se commander qu'ils ne courussent la poste; mais, s'ils avoient un livre en la main, ils lisoient aussi posement et distinctement que vous ou moy sçaurions faire. D'où vient ceste hastiveté? De la crainte et apprehension qu'ils ont de oublier le dessein du discours qu'ils auront projetté en leur entendement.

— Quand je vous oys ergoter de la façon, Sei-

gneur Rodolphe, repliqua le Sr de la Vermille, il me semble que je suis à moitié saoul, ou que j'entende frere Jean des Entoumeures rabeliser sur la question qu'on lui fit : Pourquoy les cuisses d'une damoiselle sont tousjours fraisches. Ce maistre moyne en cotta ces trois raisons : la 1. pource que l'eau decourt tout du long; la 2. pource que c'est un lieu ombrageux, obscur et tenebreux, auquel le soleil jamais ne luit; la 3. pource qu'il est continuellement esventé des vens du trou de bize, de chemise et d'abondant de la braguette. Qu'on prenne ces trois raisons et qu'on les balance avec les vostres trois, on treuvera que les unes ont autant de nez et de rime que les autres : de la premiere cela n'est que trop evident; des autres deux, vous verrez que je suis bon devin. Je vous sens venir : vous portez des bots et sabots.

Vous imputez le babil dont voulez coiffer nos femmes à l'humidité de leur cerveau; la conclusion que vous faites est du tout impertinente : car, si ainsi est, comme je le recognois et seroie bien marry de tenir le contraire, cela faict grandement pour moy que les femmes sont beaucoup plus humides que les hommes; il s'ensuit qu'elles sont plus pesantes, *ergo gluc,* c'est à dire moins promptes à babiller. La maistresse des fols vous apprend cecy tous les jours : vous voyez que l'homme, à cause de la chaleur qui predomine en

luy avec plus grande vehemence qu'en la femme, est beaucoup plus soudain, prompt et deliberé en tous ses mouvemens, actions et deportemens, que n'est la femme, laquelle au contraire est tardive.

Et par ce que cecy ne vise qu'au general, pour donner une plus claire preuve, touchons, je vous prie, au particulier, sondons le fil de la langue. Il n'est pas besoin de visiter la nostre ou celle des femmes, ce seroit tousjours à recommancer; recourons aux bestes. N'est ce pas le masle qui est choisi pour chanter et donner du plaisir par son ramage et gasouillis. Ce n'est point la poule qui chante, c'est le coq; voire un chappon, pour son humidité accidentele, ne chante pas. Un chardonneret, faut qu'il soit masle pour fredonner. Le perroquet cause, et non la femelle, quoy que Pline semble n'y vouloir mettre aucune difference.

— J'ay, va dire Messer Rodolphe, double replique contre vous. La premiere, que ceste naturelle habitude de la femme à babiller luy est particuliere, quoy que ce soit contre l'ordre naturel du reste des animaux. Ne pensez pas que j'invente ceste exception à credit et pour eschappatoire; je vous donneray bien d'autres contre-naturées naturalitez en la femme. Entre-autres, vous sçavez que la femme a beau estre enceinte, pource elle ne laisse pas à souhaiter trés-ardemment l'accoin-

tance du masle, pourautant (dit Albert le Grand) que le germe conceu esmeut les nerfs; de ce fretillement et chatouillement ceste chaleur prend sa naissance. Les bestes brutes, dés qu'elles sont empreintes, sont exemptes de ces accouples. L'elephant n'a pas garde de toucher à sa femelle, et pource la belle Populia, comme quelcun se gaussa de ce que les femmes ne pouvoient estre assouvies de ces decoulemens cupidiques, aprés mesmes que leur matrice estoit bouchée et serrée, quoy que les bestes fussent plus sobres et retenues, ne respondit que ce mot : « Ce sont bestes! » au rapport de Macrobe, au second livre de ses *Saturnales,* chapitre cinquiesme.

L'autre replique vous descouvrira pourquoy nature fait ainsi franchir le sault aux femmes, qu'encores que ce ne soit le naturel des femelles de chanter, ce neantmoins la femme caquette. N'avez vous jamais ouy parler d'une langue et d'une languette? Le surcroist de ce diminutif fait que la femme langaye si fort, autrement et où elle feroit en ce de la difficile, la languette se mettroit à langager. Nature n'a rien fait en vain. Briarée le Geant, pourquoy estoit il si fort? N'estoit ce pas parce qu'il avoit plus de mains et de membres que nous autres?

— Ce ne sera donc jamais fait de gausser? va dire le Sr de la Vermille. Par mon bidet! vous

estes subtil à merveilles, Seigneur Rodolphe; je crois que vous anatomiseriez volontiers un cheveul en quatre parties, pour en tirer la quintessence avec vos langues et languettes. Ha, ha, ha! fi, le vilain! si nous estions en esté je vous envoiroie au Landit.

Pour revenir à nos poules, je vous prie de coucher icy les deux raisons que vous nous avez promis, afin que nous levions vistement ceste apresdisnée. Aussi bien ay je envie d'aller faire un present en quelque part de quelque chose qui me charge fort.

— Maintenant donc vous avez haste, respondit le Sr Rodolphe; je vous vay expedier en deux petits coups. La seconde raison dont je veux festoyer le caquet des femmes, prend pied sur ce qu'Erasme nous enseigne que, où il y a moins de cœur et de force, là il y a plus de langue et de babil. Pource nature a permis aux oiseaux de battre l'air de leurs chansons, notes, fredons, gasouillis et ramages; mais les taureaux, elephans et lyons, elle ne les a point amusé à ces tirelirées mignardises: elle les bande à la force. De mesmes nous voyons que les vieillards et enfans, aussi bien que les femmes, emmanchent fort proprement le babil, parce que les forces du corps et de l'esprit viennent à leur deffaillir.

La troisiesme raison est fondée sur ce que les

femmes, estans phlegmatiques, elles sont aussi oiseuses. Telle oisiveté, comme elle est la vraye nourriture des longs propos, fait que les femmes, tant par accoustumance que par nature, abondent plus en paroles que les hommes. On pourroit aussi adjouster que les femmes, estans vaines et ayans la teste vuide, ainsi qu'un instrument creux et minse rend du premier coup un son clair et qui dure, elles se font ouïr et trezeler à chasque minute. En aprés, que, puis que l'humidité de leur cerveau leur avoit imprimé une grande multitude de choses, elles prennent aussi le chemin en leurs impressions que prennent les conceptions de l'esprit, qu'est celuy de la langue, tellement qu'en parlant beaucoup elles ne font que suivre leur naturel. D'ailleurs, on sçait que leur instabilité, indiscretion et temerité, les rend aussi volages que les enfans, et qu'à ceste occasion elles s'esmerveillent de tout ce qu'elles voyent et entendent dire; et, comme timides par nature, elles font grandes toutes choses petites, et consequemment elles caquettent outre mesure. Finalement, que le babil leur sert de beaucoup pour purger leur cerveau et evacuer les meschantes humeurs, qui, à la longue, si elles estoient retenues, pourroient les maleficier. Je ne parle point à credit, j'en ay la preuve en main : vous me la fournirez en vostre maison. La vefve de feu vostre oncle, pourquoy est

ce que sans cesse il faut ou qu'elle jase ou qu'elle se courrouce? Vous sçavez que je dis vray. Ce n'est pas que cela soit bien seant à une femme, mais cela la descharge d'autant. Voire je me suis apperceu, pour l'avoir esprouvé, que quelques matins que je l'ay pris pour la mener pourmener, je me mettoie à discourir tout du long du chemin, tant pour faire l'honneste que pour l'empescher de parler; estant revenu au logis, on parloit de disner, ce ne fut onques en mon possible de luy pouvoir faire avaler un morceau. Et, quoy que je luy remonstrasse qu'elle avoit fait un assez beau trot de chemin pour prendre de l'appetit: « Si ne suis je encores appetissée, respondit elle, mon estomac n'est encores ouvert. » Pour le decadenasser, si quelcun ne la mettoit en rue pour deviser, ou qu'elle ne peut crier deux ou trois heures aprés quelcun, elle vous prenoit un livre dans lequel elle vous lisoit, tout ainsi que font les lecteurs és convents pendant le repas des religieux. Aprés avoir leu auprés d'elle, vous trouviez de gros placars d'excremens : elle lavoit la main, et, je me recommande, elle vous briffoit en asne debatté et humoit du pyot en tirelarigot. En fin, je luy demandois si elle avoit fait vœu de lire si long temps avant que prendre son repas. « Nenny, respondit elle, mais je suis esté conseillée de tenir ceste reigle: c'est que je parle long temps avant

que boire ou manger ; cela me nettoye et vous fait sortir dehors des phlegmes qui me pourroient estouffer, ou avec le temps se convertiroient en un rheume qui me tomberoit sur le poulmon. »

— En ma conscience, va dire le Sr de la Vermille, vous me confondez par de si vives raisons que je suis contraint de me taire pour faire place au caquet des femmes. Vous m'avez si bien plié à vostre opinion qu'au premier jour, si voulez, je vous tiendray compagnie pour aller à Rome, afin de demander congé à S. S. qu'il nous soit loisible d'adjouster à nos letanies : *A garrulitate mulierum libera nos, Domine.* »





APRESDISNÉE VI.

DES BARBES.

Ceux qui eurent leur tour en ceste apres-disnée, pour avoir debattu la matiere des barbes, sentans que je vouloie publier leur discours, m'ont prié de couvrir leurs noms. Leur requeste ne m'a point semblé desraisonnable; pource je la leur ay enteriné tres-volontiers : voila pourquoy je mets icy en rang deux philosophes, asçavoir Camille et Demonax, parce que l'un en son temps a esté grand suppost et protecteur des barbes, l'autre s'en moquoit à gorge desployée. Quant à ceux qui par passées ont donné quelques traits, comme estoient les seigneurs Constantin et Alphonse, leurs noms et qualitez sont si bien cogneuës d'un chascun que, quand je ne les eusse nommé, les bons compaignons eussent senty de dix lieuës la piste de ces maistres droles. Voicy le Sr Camille

qui ouvre la dispute durant ceste apresdisnée.

« J'estime, Messieurs, que c'est à moy à butter aujourd'huy, puis que me voicy posé au lieu des champions de nos exercices. Puis que je n'ay autre chose de plus propre, je m'en vay mettre au blanc une couple de barbes que j'ay inopinement rencontré. Ne tirez pas encores, que personne ne bouge, corps bleu! vous donneriez dans mes cheveux. Attendez; aussi bien est ce à moy à donner le premier coup.

— Vertu Sainct Gris, va dire le Sr Constantin, vous estes un fin homme, il n'y a coup qui puisse porter : pour tout potage, ce sont des cheveux. Vous dites que ce sont barbes, *cujus generis?*

— Je respondray pour Monsieur Camille, dit le Sr Alphonse, *feminini.*

— Ah! je quitte donc la partie, respondit Messer Constantin, je n'en seray point; si j'avoie donné deux coups dans ces barbes feminines, principalement guedé et en l'estat que je suis, ce seroit fait de moy. Il y a plus, que je ne sçauroie tirer à ceste heure en si bas lieu, autrement je m'endormiroie. Partant, si avez envie, Seigneur Camille, qu'on vous tienne pied, mettez y en d'autres qui soient de la categorie des masles, il y aura belle prise.

— Hé! quels mitouards sont ce cy? va dire le Sr Camille : ils fonderoient un procés perennel sur

le pied d'une mouche : attendez, je vous vay mettre d'accord. Le Seigneur Alphonse n'a point menty quand il a dit que les barbes estoient *feminini generis :* la raison est que *barba* est de la premiere declinaison ; or est il que tous les noms qui en sont et se terminent en *a* sont du genre femenin. *Ergo* les barbes le sont. Mais en un autre sens il n'a pas dit vray, Seigneur Constantin, parce que ces barbes que voiez là tendues sont des masles ; mesmes à la rigueur je vous feray passer les barbes femenines attachées au menton des femmes. Vous avez Aristote, lequel, au 3. liv. de son *Histoire des Animaux,* chap. 11, nous apprend qu'en Carie celles qui se meslent des choses sacrées et de divination sont barbues. Et, entre nous, il y en a tant qui portent barbe. Toutesfois, afin qu'un chascun entende ce que je veus dire (il pourra peut estre plus faire que je ne fais), je vous mets icy en veue des barbes viriles, qui croissent aux mentons des hommes masles, ausquelles je soustiens que l'on doit porter honneur et reverence. Voila le Sr Demonax qui semble vouloir faire du mauvais garson ; je sçay bien qu'il en veut aux barbes, parce qu'il ne sçait que c'est que barbe : aussi luy est il tellement ennemy et mal devotionné qu'en quarante cinq douzaines de lunes qui sont escoulées durant sa vie la barbe n'a peu prendre racine sur son menton.

— Ouy, va dire Demonax, je seray de la partie, voire que, si je puis, je vous feray mettre bas à tout tant de barbeaux que vous estes vos barbes ; vous en faites si grand estat : je soustiens qu'il les faut abattre ; advisez s'il y a moyen de les pouvoir sauver, autrement je vous vay renvoier en Barbarie, suivant le texte de la loy : *Barbarius Philippus cum glossa et ibi Bartol. et D. D. passim.*

— Çà, çà, à la guerre, respondit le Sr Camille, qui, par force de rire, pensa embrener le dessous de son culier, on veut faire la barbe aux barbes ; si ne faut il se monstrer de cœur failly en une si bonne et juste querele. Contre fortune bon cœur. Afin que je vous traitte en honneste homme, mon Demonax, je vous veux monstrer que je suis encores philosophe, et pource je ne vous battray que par vives et pregnantes raisons, ausquelles vous tascherez de respondre ; aprés, si vous pensez avoir quelques argumens qui, à vostre advis, semblent esbranler la verité que je soustiens, je m'essayeray à vous contanter.

Et parce que les longs discours mangent et consomment les jours, je vay commancer à fortiffier et barriquer le fort du blason de nos barbes. En premier lieu, nous demourons d'accord que nature ne fait rien en vain : c'est un axiome tresveritable, tellement receu et approuvé parmy les philosophes que le fouet pend au cul de celuy qui

ose le mettre en ny. Vous sçavez que naturellement nostre menton se cottonne de barbe. Pourquoy donc voulez vous qu'on retranche ce que nature a si bien attifé?

— Cest argument corne *in modo et figura,* respond Demonax, mais il ne conclud pas; il faudroit que la barbe fut une partie du corps humain, ou similaire, ou instrumentaire, servant aux functions humaines, afin que la nature ne la produisit pour estre retranchée. Pour vous monstrer que je ne veux point tirer les cheveux à la matiere et que je n'y procede qu'en bonne equité, je suis bien contant vous faire entendre que je ne tiens la barbe qu'au rang des cheveux de la teste ou des ongles; ne les faut il pas couper? Ce n'est pas à dire, parce que nature permet que la barbe croisse, qu'il s'ensuive qu'il soit interdit de la raser; tout ne plus ne moins que qui diroit qu'il ne faut esbrancher les arbres, couper et abbattre les guys et tels autres surcroists qui amusent l'avancement du fruit. Le vigneron taille le bois de la vigne, voire il retranchera une verge entiere du sep, parce qu'il voit que ce n'est qu'un excrement que nature pousse dehors pour purger la plante.

— Vous confondez, nostre maistre, repliqua le Sr Camille, les excremens naturels; il y en a de diverses sortes: tous ne sont formez en un moule, ny destinez à mesmes fin. Il y en a qui, pour le

peu d'honesteté qu'ils ont, sont incontinent abbatus et renvoiez en bas; mais ceux qui rapportent du proffit, de l'honneur et de l'ornement, il n'est pas question de les ciseler et rejetter: ce seroit faire tort à nature qui les a voulu honorer. La barbe est de la qualité de ces derniers, ainsi que j'espere vous monstrer avant que je dorme. Vous nous voulez faire peler le menton, que ne nous traitez vous de mesmes façon à nous faire testonner la teste?

— Il y a bien à dire d'un asne à un cheval, respondit M. Demonax, comme aussi les cheveux sont bien autre chose que la barbe. N'est ja besoin de faire du grand philosophe pour vous monstrer cecy; nature le vous apprend en ce que, comme elle sçait tresbien que les cheveux de nostre teste nous font fort mestier pour nous sauver de l'injure du froid qui nous pourroit exceder nostre cerveau froid, avant que nous ayons mis le nés hors du ventre de nostre mere, elle nous arme de ces cheveux. L'occasion en est touchée par ce grand naturaliste Pline, parce qu'il estoit equitable que nature, de bonne heure, couvrit et remparast d'un roide hallier de cheveux alencontre de l'injure et malignité de l'air entourant ceste excellente partie, qui est le chef qui devoit commander à tout le reste du corps et departir aux autres membres la vertu sensitive, à cause de sa

substance moelleuse, qui seroit aussi tost offensée. Nostre menton à peine sent il les premiers floccons de la barbe à quinze ans, plus tard que plus tost.

— Voyons la subtilité de vostre syllogisme, repliqua le S[r] Camille; vous tendez à la retention et conservation de vos cheveux, parce qu'ils sont beaucoup plus anciens que la barbe, comme si telle priorité ou posteriorité de temps faisoit quelque chose au propos de question. C'est que vous estimez que ce que nature pousse dehors aprés la premiere boutée et generation est dénaturé ou bien outre-naturé, et par consequent qu'on doit le retrancher. Ho, ho, ho! Messer Demonax, vous estes sophiste, et n'entendez pas bien à trousser un *ergo in barbara*. Raison, sans icelle je ne feroie pas comte de toutes vos harangues d'un bouton; si votre illation avoit lieu, et qu'elle ne fut fausse et pangoustique, je vous conseilleroie de vous arracher bragardement vos dens, qui ne vous sont, au moins je l'estime, nés dans le ventre de vostre mere : *ubi eadem est ratio juris, idem jus constitui debet.* C'est la maxime de nos docteurs sur la loy qui fait le bout au titre : *De justitia et jure, Barbaricus cons.* 35 *et ibi Antonius de Arena.* Si vous voyez un homme qui auroit perdu ses dents pour ceste phantaisie, dites moy s'il vous faudroit de l'ellebore pour vous faire

rire, et si vous ne le caresseriez pas de la qualité d'edenté, brechedent, etc., dont vous trouverez des nouvelles au cent dixhuitiesme chapitre du formulaire dressé par les harangieres, en l'année de la reformation.

Ex his il appert que puis que nature ne fait rien qu'à propos et pour nous servir, et qu'elle nous a embarbé de barbe nos mentons barbus, qu'on ne peut, ou sans vouloir faire outrage à ceste tant sage et prudente nature, ou sans nous denaturer miserablement, nous debarber. Puis que j'ay ce point gaigné, me voila au dessus de mes pretentes.

Maintenant il me faut considerer pourquoy et à quelle fin nous avons receu la barbe. Le medecin Bretonnayau, en son Temple de l'Ame, le nous fait voir en ces vers :

Lors qu'inegalement l'homme enfle sa parole,
C'est ce qui met la barre entre la femme molle
Et l'homme courageux : le menton estant nu,
A quoy eut sa moitié l'autre moitié cogneu ?
Ceste barbe honorable est un asseuré signe
De la masle vertu, eschauffant la poitrine,
Que nul ne doit porter d'homme de bien le nom,
S'il ne porte premier ceste merque au menton.
Par ce merc l'on cognoit à qui l'aage et l'usage
Les titres ont acquis d'homme sçavant et sage.
Ce fut pourquoy jadis au grand dieu d'Epidaur'
L'antiquité donnoit une grand'barbe d'or.
Par elle on decernoit le philosophe grave

Du populaire ras, le patron de l'esclave;
C'est ce qui l'homme avance et le pousse en credit,
Or qu'un Misopogon le contraire en ait dit,
De ce poil venerable accomparant la grace
A d'un bouc enfumé la tres-sale barbasse.
Ell' monstre aussi que l'homme est le chef et seigneur
De la femme, qui doit à l'homme son honneur.
Qu'un homme soit sans barbe, est ce pas pareil blasme
Que voir à descouvert sans cheveux une femme?
Chose autant triste à voir est un menton rasé
Qu'un pré par où la faux a n'agueres passé,
Que le cheval sans crins, et que l'arbre sans fueille,
Plus difforme que n'est d'Horace la corneille.

Voila parlé à vos reverences, Demonax, et qui seroit fort propre pour vous rafraischir la fiquatelle. A propos de truelle, me voila relevé de ma preuve.

Il y a plus, que, s'il est question que nous allions en l'escole de ceux qui vous contemplent chasque poil de barbe jusqu'à la racine, nous trouverons qu'il n'y a que tout heur en ce qu'elle promet. Vous avez le bon Apomasar qui, au quarante et un de ses *Apotelesmes,* nous apprend que les cheveux de la barbe sont la parure de la bouche, c'est à dire de la maison. Car, tout ainsi qu'en la bouche les dents sont renserrées, aussi les domestiques en la maison. Or, si quelqu'un, dit il, pense en songeant qu'il s'accoustre les cheveux de sa barbe, ou par se tondre, ou par s'oindre, ou par se peigner, il pare la face de sa mai-

son, de sorte qu'il aura apparence d'estre quelque chose d'exquis et de merite. J'en pourroie entasser icy un millier d'exemples, mais je crains la prolixité.

— Qui compte sans son hoste, repliqua Demonax, il compte deux fois, *juxta notata ab Angelo*, l'abbé de Palerme *Boss. Alexand. Landf. ad rubricam C. de errore calculi et repetit., Barnab. et Castrens. C. de erro. advoc. et ibi gl. notabilis.* Ce maistre medecin dit prou, mais il ne dit pas que ses escrits ne sont pas mots d'Evangile : ils sont sujets à caution ; je suis philosophe et ne suis point subject à croire au dire d'aucun, s'il ne me monstre dequoy.

— Vous estes donc mescreant *secundum quid et respective,* Seigneur Demonax, va dire le seigneur Camille, j'ay soubre de preuve, tenez vous roide et sur le devant. Par bieu (*da jurandi*) je vay vous culebuter par derriere. Ce sera affaire à prier la compagnie de piller patience et nous prester leurs aureilles seulement pour la moitié d'une demie douzaine d'heures. Cela depend de nous d'accourcir ou alongir ces apres-disnées, de mesmes que des estrivieres, ou que faisoit frere Jean des Entomeures son Breviaire *ad propositum ;* j'ay en premier lieu à vous monstrer que la barbe nous est plus que tres-necessaire, quand ce ne seroit que pour discerner, distinguer et demesler les

masles d'avec les femelles. De fait, quand je vois ces mentons rasez, je ne sçay si ce sont des femmes desguisées en habit d'hommes. Avec ce que, si vous avez souvenance de plusieurs histoires, vous trouverez que ces mentons pelez ont fait de bons tours en la qualité du sexe femenin. Parce que cecy vous pourroit toucher au vif, vous pourrez faire semblant de n'en avoir rien couché par vostre *memento ;* pource, je vous feray le recit d'un trait qui fut joué par un esbarbat à un gentilhomme d'honneur, lequel avoit beaucoup de moyens ; et pource, tout vieillard qu'il estoit, aagé de quelques soixante dixsept ans, il treuva moyen de se percher avec une jeune damoiselle de seize à dixsept ans, belle tout ce qui se pouvoit. Elle n'eut point passé la quinzaine qu'elle commença à trouver l'ordinaire de son espoux trop maigre. Le mary, se cognoissant maistre d'une chose si belle, et cognoissant qu'il n'avoit dequoy pouvoir fournir à l'appointement, comme celuy qui, aiant la neige sur le coupeau, ne pouvoit estre que froid aux vallées, pour s'exempter du voyage de Cornailles où il se doutoit que sa femme le pourroit envoyer, se retira aux champs.

Ce qui donna grand mescontentement à la jeune damoiselle, qui par ce moyen pensoit que tout à fait on l'allast encloistrer en une religion. Desja son espoux luy faisoit faire plus de jeusnes

qu'on n'en sçauroit trouver en la teste de la plus grande bigotte de tout l'univers, et que l'on la sequestra de toute compaignie. Pendant qu'elle estoit en telle destresse, une tresexperte maquignonne des courtaux cupidiques vous luy promit de lui livrer en main un jeune, mais roide cavalcadour, lequel aisement pourroit estre introduit dans la maison, moyennant qu'il se desguisast en damoiselle : ce seroit à faire qu'elle luy donnast le nom de cousine. Le jour, heure et autres circonstances arrestées, nostre esbarbat ne faillit à visiter sa cousine, *in habitu præstituto,* qui la receut avec telle courtoisie que vous pourriez imaginer. Toutes deux vont trouver le bon homme de mary, qui ne manqua de son costé à vouloir faire de l'honneste. Les gestes de ceste nouvellement forgée damoiselle estoient tels qu'on ne l'eut jamais pris pour gentilhomme, si ce n'est qu'il avoit la voix un peu plus forte et rude que ne l'ont nos succrées. Pour prevenir tout soupçon, la femme luy va dire qu'elle estoit bien enroüée. « Ouy, par ma fy, respondit nostre damoiselle quouée; cela me prit dernierement aux fiançailles de Monsieur de Cenecourt : on me fit tant volter que j'eus chaud et froid. Toutesfois à ceste heure je me porte un peu mieux, et, quand j'auroie la mort entre les dents, si est ce que je me gueriroie, veu vostre si bonne disposition. »

Le souper s'apprestoit cependant que ces cousines s'entretenoient ainsi de propos devant le mary, qui y prenoit fort grand plaisir, parcequ'il aimoit compaignie. Entre autres discours que sa femme tint à la damoiselle imprimée de nouveau, ce fut en se sousriant : « Hé bien, ma cousine, estes vous tousjours peureuse? Autresfois j'ay veu que l'estiez extremement. — Ma fy, voire, respondit la nouvelle cousine, et encores plus que jamais : de sorte qu'il faut que ma nourrice couche tous les soirs avec moy. — Non, non, ma cousine, va dire le mary, n'ayez point peur, vous aurez vostre cousine qui ceste nuit vous tiendra compaignie. » Dites voy, qui fut le plus aise des deux cousines? Aprés souper on s'amusa à deviser quelque peu, puis fut question de s'aller coucher. La cousine survenue prit congé du bon vieillard, lequel enchargea derechef à sa femme coucher avec elle. Il ne fallut pas la faire adjourner pour obeir à ce tant agreable commandement. La nuit se passe en des caresses qui apprindrent à la jeune femme qu'il y avoit bien de la difference de son mary avec un jousteur plus rude. Le matin elle se releve gaie et dehait (on luy avoit graissé son lard) pour aller donner ordre aux affaires de la maison, suivant la charge que luy en avoit laissé son mary, qui dormoit cependant la grasse matinée.

Le jeune escuyer toute la nuit n'avoit fait autre que battre l'estrade sur le clos de sa cousine, dont il estoit si las et si recreu que le matin il se mit à prendre son repos et dormit de si grande heure que les neuf heures le prirent dans le lit. Les filles de chambre entrerent au lieu où restoit gisante ceste belle escuyere, qui, parce qu'il faisoit chaud, s'estoit descouvert et monstroit ses pieces naturellement. « Ah, ah! ce dit une bonne vieille, c'en sont, les cousins le font donc aux cousines? Vous voulez donc fringuer, Madamoiselle; ago m'amie, et qu'est ce'cy? c'en sont, par ma fiongua. » Le jeune marjollet fut du depuis traité en fils de bonne maison avec sa belle cousine, *et meruere bene.*

Vous voyez par cecy que la barbe sert de beaucoup pour empescher les meslanges et confusions qui adviendroient autrement, par faute d'avoir ceste marque qui, du premier coup, nous descouvre la virilité.

— Par sainct Goderan, Seigneur Camille, vous nous en deviez deux, vous nous en avez donné d'une, repliqua Demonax; ho! que vous en sçavez de belles! Passe menu moins pource que pourra valoir ce compte; vous attachez donc la virilité au poil de la barbe. En ce vous faillez doublement : et *primo,* parce qu'il se treuve des hommes qui sont aussi bien masles que vous, et

qui bastissent des enfans aussi gorrierement qu'aucun de la parroisse de S. Eustache, qui n'ont de barbe au menton non plus qu'il y en a sur le creux de vostre main. Dans une heure, si voulez, je vous feray parler à cinq ou à six. Demandez voir à ce gentil compaignon de la fortune qui est icy auprés s'il n'est pas homme tout entier, et au diable le poil qu'il ait au menton.

En aprés voulez vous nier qu'il n'y ait des femmes qui portent de la barbe au menton? Je m'en rappórte à la grosse Denise, à la voisine du S[r] Fremin, qui en a autant, si non plus, qu'aucun de ceste assemblée (sans comparaison, mon capitaine). Il y a plus, que je vous monstreray des Messieurs *non sunt, hoc est* des chastrez, qui ont la barbe grosse, grande et roide comme celle d'un Lifrelofre; et neantmoins, je sçay que vous les cassez des bandes viriles.

Par sainte Dame! vous vous moquez donc de faire estat des barbes, parce qu'elles font claire voye de la distinction qui doit estre gardée entre les masles et femelles; vous voyez que vostre reigle est faussée en ce que quelques uns sont desnuez de barbe, qui ne laissent pourtant à estre masles et entiers; d'autres sont barbus, qui pource ne tiennent rang entre nous autres masles. Mais à vostre advis, n'y a il point d'autres moyens, pour discerner les masles d'avec les femelles, que la

barbe? L'inspection des pieces naturelles n'est elle pas beaucoup plus asseurée que toutes vos belles barbes de neige? Si vous voyez un vibrequin, vous ne direz point que ce soit l'outil d'une lingiere, bien d'un menusier, lequel s'en pourra bien servir à la mortaise de la lingiere; mais cela est accidentelement, tout ainsi que la cheville n'est pas le trou. *Ergo,* je conclus comme dessus, et ce suivant l'excellente doctrine qui nous est donnée par nostre maistre *Lyrippius,* en ses *Cymbales des Dames,* et F. Turlupin, en sa 54. *Decade des Vibrequins, et ibi Nicolaus de Bella Pertica.*

—Faudroit, respondit le Sr Camille, que vous nous renvoyassiez à la pratique, qui, pour avoir autresfois eu lieu, pourtant ne peut estre retenue parmy nous. Vous sçavez que cela sent son impudicité, et pourroit faire rendre gorge aux meilleurs cœurs. Ne vous opiniastrez donc point contre la verité: je vous tiens si honneste homme que ne le ferez. Vous ne pouvez m'esconduire d'une si juste et equitable sentence, moyennant que je vous monstre que la barbe ne sied qu'aux masles, pour tesmoigner et leur force et leur prudence. Il ne me faut que prendre les guerriers et les philosophes.

Quant au soldat, cela est si clair que, sans vous faire tort, vous ne sçauriez le revoquer en doute. Prenez moy un Suisse avec sa grand'barbe, cela

n'a il point meilleure mine de soldat que ces petits barbets qui à peine ont trois poils de barbe au menton. La barbe represente une magesté qui fait craindre et redouter le soldat. En aprés, elle le garentit, le targue, ainsi qu'un hallier et buisson, des inconveniens qui ont accoustumé de battre sur ceux de sa profession.

— Par sainct Picaut! va dire Demonax, vous le prenez fort bien, que la barbe sert au soldat tout ainsi que les grands cheveux à un barbet en esté. C'est une toison à poux et lentes; c'est un fenier à morpions; c'est une baverette pour les empescher de mouiller leurs goderons lors qu'ils hument le brouet. Quant à la majesté que vous attachez aux panonceaux de la barbe, je ne treuve point que ceux qui ont eu l'honneur d'estre des premiers et plus adroits guerriers en ayent fait telle estime. Il n'y a personne (comme je croy) d'entre nous autres François qui n'ait peu apprendre de ses ancestres ceste vertueuse response et vrayement digne d'un prince royal de France, François Monsieur de Bourbon, seigneur d'Anguien, faite à Alphonse d'Avallon, marquis du Gast, general de l'armée de l'empereur Charles le Quint. Cest Espagnol, d'une outrecuidance fondée sur quelques allechemens et bons visages de fortune, entendant que ce jeune prince françois luy venoit au devant à Cerisoles, deliberé de

le combattre, luy manda qu'il estoit trop jeune pour s'attaquer à luy, qui estoit un vieil routier, affre et espouvante goliathique. Ce jeune prince respondit genereusement que ce n'estoient pas les barbes des François qui combattoient, ains que par leurs espées tranchantes ils faisoyent sentir à l'ennemy leur vertu masle, qui par ce moyen par tant de fois s'estoit fait voye à travers les armées des ennemis tant en Europe qu'en Asie et Afrique.

Avez-vous onques ouy parler d'un prince auquel la generosité martiale commanda plus qu'au grand Alexandre? Ce n'est pas luy qui portoit la barbe longue; il ne la permettoit pas porter grande à ses gens; comme entre autres il monstra tresbien, lors que, ayant fait passer son armée en Asie contre le roy Darius, il apperceut d'un costé que les forces du Persan estoient bien autres que celles de Macedone, et d'ailleurs que ses gens portoient des longues barbes. « Non, non (dit il), qu'on pose bas ces barbasses, cela seroit pour me faire perdre la victoire. Vous vous donnez en prise à l'ennemy, qui vous pourra happer par ces longs bouchons et faire de vous ce qui luy plaira. » Quand tout est dit, si vous tenez un homme par la barbe, il a bien peu de moyen de se deffendre: de mesmes qu'il en prit aux Curetes et Ætoliens, lesquels ne furent surmontez par leurs ennemis

que par le moyen de leurs barbes, les quelles ils nourrissoient belles et grandes : pource, paraprés ils les vous abbatirent bien et beau, ainsi que nous tesmoigne Alex. ab Alexandro, livre 5, chap. 18.

Ce n'est point Alexandre seul qui a baissé les mains pour raser les barbes : Scipion l'Africain, Jules Cesar, Auguste, et la fleur des capitaines anciens ont fait passer le rasoir sur leur menton. Les autres ont usé de depilatoires et psilothies; mesmes le tiran de Syracuse, Denis, se la bucloit avec un toupon de paille brandy. Il y a plus, que les nations les plus belliqueuses ont esplanadé les touffues landes de leurs mentons barbus. La courageuseté guerriere des Spartains est celebrée par tout l'univers; si est ce que, quoy que leur legislateur Lycurgue leur ait conseillé de nourrir et entretenir leurs perruques longues, par ce qu'elles rendroient plus beaux ceux qui les avoient belles, et plus effroyables ceux qui les avoient laides et hideuses, il n'estoit loisible de charger longue barbe, non plus que entre les Rhodiens et entre les Constantinopolitains, qui, par surprise ou autrement, ayant ordonné qu'on nourriroit les barbes longues, mirent leur estat en un merveilleux hazard, pour l'esmeute du peuple, qui, estant survenue à cause de ces barbasses, ne peut estre appaisée que par la retractation et abrogation de

ceste loy. Les Siciliens pareillement avoient des barbiers, voire en fournir depuis Rome, au rapport de Pline. Entre nous mesmes, ceste barbanderie n'est elle pas odieuse? Je m'en rapporte à l'arrest de Thoulouse, portant expresse inhibition de nourrir, eslever et entretenir les forests et brossailles de barbes. L'execution duquel fut si roide que, comme un gentilhomme du pays se presenta à la Cour pour avoir justice de quelques droits sur luy usurpez par quelques rasez et esbarbats, elle ne voulut l'escouter parce qu'il portoit longue barbe. Finalement, comme il importuna pour avoir justice, sur sa requeste presentée, fut respondu : *Barba rasa, providebit curia,* c'est à dire en françois : « La Cour y pourvoira, ta barbe estant rasée. » Ce qui fut fait, cela s'entend. Je vous renvoie aux Populacas, lesquels eurent le dessus des Otthoniens par le moyen des barbes.

— Je suis, par ma conscience, respondit Demonax, d'un peu dure creance, et ne suis pas aisé à estre persuadé ; vous aurez bien affaire à me faire entrer dans la cervelle vostre barbesque impression. De fait, je ne me souviens avoir onques ouy priser les victoires de ces barbus.

— Ha, ha! respond le S[r] Camille, n'y a il affaire qu'à la vous prouver, je suis à cheval. Ceux qui ont descrit les voiages de l'Espagnol Cortex nous apprennent qu'auprés des Othoniens, ou

Therchichimecas, il y avoit, vers la contrée de Miseca, une certaine nation de peuples qu'on nomme Populacas, lesquels adoroient le soleil en qualité de createur de toutes choses; comme ils estoient grans sorciers, ils trouverent en ce pays là l'invention du feu par des moyens qui seroient trop longs à specifier. Les Othoniens, faschez de ce que ces Populacas les avoient prevenu en ceste invention, tomberent en si cruelle inimitié qu'il fut question de se guerroier. Ainsi que les armées estoient prestes de se joindre, les Othoniens, pour n'hazarder indiscretement leurs forces, voulurent esprouver la puissance des dieux, tant des uns que des autres, et sçavoir si la lune n'auroit point autant de puissance que le soleil. Voicy trois articles qu'ils proposerent aux Populacas: le premier est qu'ils fissent tant avec leur dieu que les loges qui estoient en la campaigne fussent rasées, ce qu'ils firent aisement; le second, qu'ils fissent mourir à l'instant beaucoup de personnes: pource encores il ne manquerent; le troisiesme, que, parce qu'il estoit tard, ils fissent arrester le cours du soleil. Les Populacas dirent qu'ils despecheroient vers luy un ambassadeur, ce qu'ils firent. Pour ce (ainsi chante l'histoire), estant arrivé vers le soleil, le supplia qu'il luy pleut retenir sa course, autrement que ces meschans Otthoniens le mespriseroient, et estimeroient

avoir advantage sur les Populacas. Le soleil respondit (c'estoit *in illo tempore*) : « Tu vois bien qu'il m'est impossible m'arrester sans faire tort à beaucoup de mes enfans et sujets, qui ne vivent en cest Univers que des rayons de ma grandeur ; toutesfois, afin que vous ne vous mescontantiez, voila mes barbes, qui est ce que j'estime le plus ; je les vous donne pour l'affection que je vous ay par dessus tous autres, et dites à vos mal-veillans que, s'ils ne vous quittent la victoire, qu'ils sentiront que pese mon indignation. Les Otthoniens estoient esbarbats, comme aussi leurs ennemis ; mais dés que ils virent ceste barbe, ils perdirent le cœur de plus inquieter messieurs les Populacas. Ces barbes (dit li conte) estoient plus longues qu'une demie aune, venans sur le rouge, grosses comme le poil d'un crin de cheval.

— Teste d'oignons, qu'est ce cy ? va dire Demonax ; les historiens que vous alleguez sont des tesmoins de Bressute : vous nous en feriez enfiler de belles, qui voudroit vous croire. Je m'esbahis comment avez osé en ouvrir seulement la bouche : c'estoit assez pour nous exposer à la bourrée, si on brusloit les inventeurs d'idolatries, aussi bien que ceux qui donnent entrée aux schismes et heresies. Qui n'y prendra bien garde, voila l'idolatrie des barbes qui est mise sus.

— Hé ! ventre d'un petit poisson, mon belaud,

mon demoniaque, changez *iaque* en *ax*, vous laissez le meilleur de la saulce, va dire Constantin; à quoy diable servent ces barbes?

— C'est (dit le Sr Camille) pour tesmoigner la force du soldat. Ils sont pris s'ils ne s'enfuient. Sainte Dame, c'est un brave renfort que toutes ces barbasses.

— Si vous disiez, Seigneur Camille, qu'elles serviroient bien à gabionner, pour les entasser en une basle afin de resister à l'ennemy, il y auroit apparence que ne voudriez flatter le dé. Je me donne à, si vous ne diriez plus vray qúe vous n'avez fait; ho l'estrelin, ho le drole de Sr Camille, qui ne veut mettre dedans, encores qu'on l'y pousse! Ne voiez vous pas qu'un boulet de canon donnant dans une basle de laine, de cotton, de mousse, de plumes, etc., s'embouffe là dedans, et perd coup parce qu'il n'y a resistance. Les barbes sont de mesmes : elles ne sont pas dures et roides pour donner une repercussion et rebond au boulet. Voila la plus grande commodité que je voie aux barbes, de laquelle m'a fait souvenir le conseil que Panurge donna à Pantagruel pour la fortification de la ville de Paris, qui se feroit à bon marché, *juxta not. F. Rab. et ibi frater Lubinus ad longum sine require.*

A quoy se doit rapporter ce que Laërce, au livre 2, chap. 8, raconte qu'un financier de Denis,

nommé Camus, Phrigien de nation, pour faire parade voulut monstrer à Aristipe sa maison, laquelle estoit si bien diaprée, et ce maistre Camus aussi superbe et magnifique, que ce pauvre philosophe, ayant pris fantaisie de cracher, ne sceut trouver lieu propre pour cracher en tout le logis, fors sus la barbe de son monsieur le Camus, qui estoit autant que publier par tout qu'il n'y a rien de plus sale, vilain et deshonneste que la touffue barbe de ces maistres barbets.

— Quel causeur est cecy ? quel fat, quel bouffon ! va dire le Sr Camille refroignant les sourcils comme un chat qu'on chastre ; il estoit bien question de nous interrompre pour ces belles fadaises ; je reviens à vous, Demonax, pour vous dire que vos argumens ne sont si solides qu'ils ont l'apparence. En premier lieu, vous vous contrariez, pour verser sur le cul nos barbes, *contraria allegans non est audiendus, Bart. in l. Titiæ ff. de cond. et demons. Bald. l. prima C. de furtis.* Vous dites que le soldat doit avoir la barbe rase, parce que l'ennemy le pourroit happer par la barbe ; et, neantmoins, vous voulez que les Lacedemoniens aient peu porter la chevelure longue jusques aux talons, mais la barbe non : n'y a il pas aussi bien prise aux cheveux qu'à la barbe ? En ce vous ressemblez à ceux qui, sous grandes et horribles peines, defendent aux hommes de se

vestir de robes de femmes, et aux femmes de robes d'hommes, et neantmoins ils permettent bien aux hommes qu'ils se deguisent en femmes lors qu'ils leur permettent de se faire peler le menton. Ils ne font point de conscience de faire un faux bon à ce qui nous est naturel essentielement, et veulent conserver religieusement ce qui *nobis a lue peccati accessit : testis est Gallia* en la personne de la Pucelle d'Orleans, jugée à mort par les Anglois.

Il y a plus, que l'authorité sacrée nous apprend que Sanson desconfit les Philistins, estant armé de ses cheveux, de sorte que, dés que Dalila eut peu descouvrir de luy ce secret, qu'il y avoit une force indomptable aux cheveux de Sanson, et qu'ils luy furent abbattus, les Philistins chevirent aisement de luy. La prise n'est point si dangereuse soit aux cheveux qu'à la barbe : il y a moyen de se deffendre. A tout il y a remede, fors qu'à la mort. Vous me faictes ressouvenir d'un gentil compte du Florentin Poge, qui nous apprend qu'un empereur grec, pour empescher les meurtres qui se faisoient entre les Grecs et les Genois, avoit ordonné, pour peine d'homicide, que la barbe leur seroit rasée. Ce qui fut executé sur plusieurs des Grecs. Les Genois sembloient estre traittez plus rigoureusement; pour tenir quelque balance egale, leur magistrat ordonna

qu'en presence de tout le peuple, les meurtriers et delinquans missent les marines et chausses bas, descouvrissent leur cul, et que l'on leur rasa là leur barbe culiere. En ce, il apparioit la barbe secrette et resserrée avec celle qui est manifeste et essorée.

De guet à pend et par le sangoy, vous estes un fin frotté; vous n'avez voulu toucher aux canibales et sauvages, qui ne se lairroient pas un seul poil sur le corps, mesmes jusques au poil amatoire. Vous estes de bas or, vous craignez la touche; si ne m'eschaperez vous : puis que je vous tiens, il faut que je vous pelaude. Si vostre raisõn avoit lieu, qu'il faille raser la barbe parce qu'elle peut estre happée par l'ennemy, je diroie qu'il faudroit que tous ces sauvages se fissent abattre la grande pique qu'ils portent entre les jambes. Ils se joignent assez prés les uns des autres au choc : qui les empesche de s'entrehapper leurs diables d'engins? Ils ne sont brayettez comme nous, ils sont tout nuds; que respondrez vous à cecy, Demonax?

Quant au reste de vos authoritez, je n'en fais pas si grand cas que vous pourriez penser. Je ne regarde point ce que l'on fait à Rome, mais ce qui est seant d'y estre fait, mesmement puis que j'ay moyen de vous contreopposer d'aussi excellentes authoritez que sont les vostres et vous rabbattre gentiment vos cornes. Les Lyciens

estoient tellement curieux de conserver leurs barbes que, pour grande chose, n'eussent permis qu'on la rasast. Ce que le capitaine Condale recogneut tresbien : car, se trouvant avec une belle et forte armée en leur pays, fort court de deniers, pour les faire financer à l'appointement, voicy l'expedient qu'il prit, c'est qu'il fit venir par devers soy les principaux de la province, ausquels il remonstra qu'outre son gré, et à son bien grand regret, il estoit contraint leur faire entendre la commission qu'il avoit du roy, sçachant certainement qu'il ne pouvoit par icelle, sinon leur deplaire : c'est que le roy Mausole vouloit que dés maintenant tous les Lyciens se tondissent leurs cheveux et fissent abbattre leurs barbes pour les luy envoyer en Carie, afin de faire d'iceux un appareil en l'honneur du roy de Perse. Comme cela leur seroit fort fascheux, il s'estoit advisé d'un moyen qui sera trespropre pour sauver leur chevelure et rendre le roy son maistre contant, c'est qu'ils fissent un impost et departement de deniers sur eux par teste et *pro rata* de la longueur des cheveux qu'ils portoient, qu'ils luy delivrassent l'argent : il envoieroit en Grece pour y acheter autant de chevelures que le roy demandoit. Les Lyciens, crainte de laisser perdre l'occasion, en bien peu de temps firent la levée de la somme, qui estoit si grande qu'ils en eussent

peu acheter leurs perruques, quoy qu'elles fussent esté toutes d'or, et delivrerent la partie demandée, dressée, promise, et levée à Condale, lequel, faignant l'envoier en Grece, l'employa à la solde, aux vivres et munitions de son armée.

Les Romains, les Grecs, les Chaldeens, les Ægyptiens, les Alemans, les Suisses, et toutes les nations les mieux prisées, se sont de tout temps engarbé le menton de barbes; faites un peu la contremire de ces peuples embarbez contre vos esbarbats, et on verra qui l'emportera.

Je ne veux rien attenter sur le los, l'honneur et excellence des Lacedemoniens, Rhodiens, Siciliens ou Romains. Mais est il impossible qu'ils ayent failly en ce poinct, aussi bien qu'ils ont choppé en une milliasse d'autres, et bien plus lourdement? Parce que les Lacedemoniens permettoient de desrober, à charge que ce fut accortement et finement, vous direz que les Chrestiens le peuvent sans crainte d'en estre repris? Parce que les Rhodiens se sont effeminé aprés une infinité de delicatesses et mignotises que ils en ont infecté et empunaisi les Siciliens, que les Romains en ont esté à la fin empestez, vous nous conseillerez d'entrer au bransle, afin que nous nous perdions miserablement avec eux? Vous enflez terriblement le bouquin quand vous resveillez du tombeau (ce vous semble) Alexandre le

Grand, Scipion, Jules Cesar, Auguste, et quelques autres qui se sont (à vostre compte) fait ébarber : comme ils ont eu plusieurs imperfections, que leurs deportemens ont esté pour la pluspart vicieux, ce n'est pas messeant de croire qu'en cecy ils ne se soient laissé couler outre la nature, où neantmoins il estoit besoin de tenir la bride roide. A tous ces grands guerriers, j'en puis opposer d'autres barbus qui pour leurs proüesses ne leur doivent aucune chose. Vous avez eu ce puissant empereur Charles le Grand: estoit il de ces floquets qui se sont pelé le menton? Il portoit la barbe si longue qu'elle luy battoit sur la ceinture. Charles le Quint, empereur, vous sçavez s'il avoit le cœur caracterisé des impressions guerrieres; si avoit il la barbe roide et longue. Clovis, premier du nom, roy de France; Godefroy de Buillon; Geoffroy de Lusignan, dit à la grand-dent; Ferguy, premier roy d'Escosse; Saladin, soldan d'Egypte; le foudroyant Tamerlan, empereur de Tartarie; Mahemet, deuxiesme du nom; bref, la pluspart de ceux qui ont eu vogue à la suite de Mars ont esté armez de barbes. Ce n'est point de moy que je vous apprens ceste leçon; s'il vous plaist visiter les figures et pourtraits qui sont dans l'*Histoire Prosopographique* d'un de nostre pays, vous trouverez que je dis vray, et que, pour representer

un sot et un badin, il vous luy a fait peler le menton : je m'en rapporte au pourtraict de ce folastre Jean Clopinar, dit de Meux.

— A tel sainct, va dire Messer Alphonse, telle offrande; par ma foy, je jure que vous ne le prenez pas mal. O le grand donneur de cassades! Vous revirez la truye au foin; que ne la laissez vous aller aux raves? J'ay veu ces figures que vous dites; elles sont fort gentiles, et suis d'avis, Seigneur Demonax, mon couillaud, ma viste, mon petit mistigoury, que vous me donniez une vintaine d'escus: par S. Fiacre de Brie, j'en acheteray pour nous deux. On parle des livres qui font miracle, mais celuy l'a fait : car il a fait pleurer à force de rire ce Messer cancre de Democrite, qui m'a juré, sur sa part de paradouze, qu'il y avoit plus de quinze ans qu'il n'en avoit fait autant. C'est un drole, par ma conscience. Mais je pense à vous, Seigneur Camille; vous estes un fort et treshabile homme, vous devriez porter vos coquilles à d'autres qu'à nous, qui le faisons aux autres et qui avons esté à S. Michel : que sert il de mentir ou ne dire la verité devant les amis? J'ay virevolté tous ces beaux portraits que vous dites plus de cinquante fois, sans la premiere : aussi y ay je bien trouvé autre chose que vous ne chantez. J'y vois de braves guerriers esbarbats, tels que Constantin le Grand, l'empe-

reur Justinian, S. Louis, Guillaume le Conquerant, Frideric, deuxiesme du nom, empereur (lequel se qualifioit le marteau ou le maillet du monde), Philippes le Hardy, duc de Bourgoigne, Talbot, Jean, bastard d'Orleans, comte de Dunois, et tant d'autres qui sont braves hommes : *quod vidimus testamur*. Je ne dis chose que je n'aye veu, je suis trop consciencieux pour bourder.

Et bien, quant ainsi seroit que toutes les figures de ceste histoire là seroient embarbées, vous ne seriez pas encores au dessus de vos emprises. Quelcun qui seroit plus hardy que moy vous pourroit dire que vous auriez menty (*con vestra reverenza*, *Monsior*) apres vostre compatriot. Pourquoy ? Pource que ce bon segnor, afin d'authoriser sa barbasse, auroit tasché d'embarber tous les plus habiles hommes qui se sont trouvez, à l'exemple du regnard, *contrario sensu* toutesfois, lequel, se voiant privé de sa queue, pour n'estre moqué de ses compaignons, par vives raisons leur persuada (c'estoit *in illo tempore* que les bestes parloient) de s'esquouer. La consolation des miserables, c'est d'avoir des pareils qui courent mesme fortune avec eux.

— Ils en ont de belles, moyennant qu'on les reserve (va dire le S[r] Camille) : si ne sçauroit on me faire reffus au moins de ceste confession en

faveur des soldats, que la barbe leur sied fort bien. Et pource, ayant doublé ceste pointe, je m'en vay donner au Caloier des philosophes et gens de lettres.

Je commenceray par les philosophes cyniques, qui ont eu en singuliere recommandation leurs barbes, lesquelles ont esté tellement prisez et estimez que nous lisons qu'Alexandre le Grand, ayant pris la Grece et estant à Athenes, il voulut voir Diogenes, lequel estoit de la bande cynique, et fort renommé. Pource, ce vainqueur se transporta au lieu où estoit ce philosophe au soleil, et fut tellement contant de ses graves et doctes sentences qu'il dit à son retour : « Si je n'estoie Alexandre, je voudroïe estre Diogenes. »

— Que vous estes abusé, Seigneur Camille, va dire Demonax ; je suis par ma foy d'avis, puis que vous trouvez la vie cynique tellement à vostre gré, que vous portiez la besasse et vous resserriez dans un tonneau, ainsi que faisoit Diogenes : bref, que vous patronniez vostre maniere de vivre au modele de son estrange vie. Et comment est ce que vous faites cas de cest homme là ? Il ne valoit pas un troignon de chou : la fin de ses jours qu'il eut monstra de quel bois il se chauffoit. Ne sçavez vous pas que quelques uns tiennent que, comme il estoit fort sujet à sa bouche, il mangea le pied d'un bœuf tout crud, dont il attira un

humeur si pernicieux que depuis il en mourut; et que d'autres rapportent que, pour le regret qu'il avoit de trop vivre, il se violenta et precipita sa mort, s'estouffant dans son manteau.

Et quant à ses compaignons, ils ne valloient pas mieux que luy : c'estoient des gens desesperez, ennemis d'honnesteté, et qui avoient perdu toute honte; de sorte que, de mesmes que les bestes brutes, ils ne se hontoioient point de s'embloquer à la cupidique les uns devant les autres, voire ne faisoient difficulté d'aucune parole, tant sale fut elle, *juxta illud, verba non fœtent,* les paroles ne puent pas. *Battifolus in malogranato vitiorum et ibi Harlequinus et Mormaltus.*

— Vous en voulez bien à ces pauvres gens, repliqua le Sr Camille (gringottant entre ses dents la patenostre de singe avec aussi bonne grace qu'avoit Socrates lors qu'il se pincetoit sa barbe); ne tient pas à vous que ne les faciez plus noirs que diables : quelque jour on vous empunaisira. Je vay vous mettre en teste des personnages qui vous feront perdre le caquet et faire l'*inclinabo.* Homere, Hesiode, Herodote, Euclide, Archimede, Platon, Aristote, Hippocrate, Strabon, Ptolomée, Plutarque, Dioscoride, Ausone, etc., n'estoient ce pas de braves hommes en philosophie, medecine, poesie, mathematique, cosmographie, histoire et autres sciences? C'est la

perle, la fleur et l'eslite de tous les braves esprits. Quelles gens estoient ce ? Ce n'estoient point de ces pietres et trupelus rais esbarbez et pelez. Tous ceux qui les nous representent leur donnent une belle et longue barbe.

— Response, va dire Constantin : ce sont les peintres qui les nous ont effigié, *at pictoribus atque poetis mentiri in pretio est*. Les peintres peuvent avec leur pinceau, et les graveurs avec leur burin, desguiser non seulement les traits du visage, mais d'une Hecube nous faire une Helene. Nos peintres d'aujourd'huy peindront en l'air celui qu'onques ils ne virent, deceus peut estre par la faulseté d'une medale antique menteuse. Je sçay les petits tours de passe passe qui s'y font. Je veux que les medales ne soient point faulses : mais qui me pourra faire accroire que la medale sur laquelle on contrefait et poche Homere ou autre soit la vraye figure d'Homere ? *Quis vobis hoc revelavit ?* Parce qu'il a les bras coupez au coude, c'est Homere ? Oh besties ! que vous estes bien à l'ombre quand le soleil est couché : *beati lourdes quoniam ipsi trebuchaverunt*, etc.

— Par sainct Picaut, vous estes exorbitamment incredule : qui eut jamais pensé cela de vous ? (repliqua le S[r] Camille). Vous ne meritez pas qu'on dispute contre vous : *contra negantem principia* on doit descharger des coups et non des

argumens. Toutesfois, pour vous rendre inexcusable et vous esclaircir de tant plus la sermonniere, je suis bien contant vous faire venir en jeu des docteurs de l'Eglise chrestienne qui ont esté veus par nos peres, tirez et portraits par eux. Le premier apostre des Gaules, S. Denis l'Areopagite, Basile le Grand, Theodoret, Jean Zonare, SS. Hierosme, Augustin, Cyprian, Jean à Bouche d'or, Athanase, Jean Damascene, Bernard, Justin le Philosophe, etc., ont tous porté la barbe longue; les apostres mesmes : et ce pour plusieurs grandes et notables raisons, sur tout parce qu'eux qui avoient à commander aux autres, regir, gouverner et administrer l'Eglise, devoient porter une marque de la gravité, prudence et experience qui doivent accompagner ceux qui sont establis au dessus des autres. Et pource, un Lacedemonien respondit tressagement à celuy qui luy demandoit pourquoy il portoit la barbe longue, que c'estoit afin que, la voyant, il se souvint ne faire acte ou demarche qui fut indigne de sa barbe.

—Vertu bille, je vous tiens, Seigneur Camille, va dire Demonax, avec vos raisons laconiques; que direz vous à ce que maintenant il est expressement enjoint aux ecclesiastiques, sur tout aux prestres, d'abbatre leur barbe? C'est l'ordonnance de l'Eglise : vous ne pouvez dire aucune

chose alencontre. Et ainsi, quand auriez dressé les registres de tous les docteurs grecs et latins, je n'auroie à vous respondre autre, sinon que les loix dernieres emportent les premieres; et ainsi, puis que maintenant la pratique des barbes, qui a esté gardée au temps passé, est ensevelie, que vous ne faites rien de nous ramener en veue les barbes anciennes.

— Le grand coup que vous avez fait! mon mignon, mon amy, mon belaud, mon Demonax, respondit Messer Alphonse. Voila le pauvre seignor Camille qui demeure de deux selles le cul à terre. Les regnards sont pris, il y a bien à se gausser. Il pensoit que, si vous veniez à passer l'embarbisme de ceux qui estoient venus aprés la naissance du Sauveur des humains, sa possession barbarique ou barbesque luy demourroit asseurée et à tous ses consors s'embarbans, comme estant prescripte par un long laps de temps *cujus memoria non exstat*. Je le sentoie venir sans sonnettes, et qu'il avoit envie de nous mettre au nez (c'estoit à faire d'abattre le casquet au dessous de la levre, et pour cause) la prohibition qui est faite aux sacrificateurs de ne raser les coins de leur barbe, laquelle (ainsi que le prophete royal David tesmoigne au Psal. 133) estoit parfumée d'un onguent precieux.

Les solemnitez ceremoniales sont abbattues

maintenant; le retranchement des barbes est enjoint aux ecclesiastiques: si bien qu'aujourd'huy ce seroït aussi messeant et reprehensible pour eux de nourrir leurs barbes qu'il estoit aux sacrificateurs de les retrancher : *juxta illud, Barba Jovi, crines Veneri, decor.*

— A ce compte, Seigneur Camille, va dire Demonax, je vois bien qu'il faudra que les barbes soient abbatues.

— Cela est vray, respond Camille; vous n'avez occasion de l'empescher : les moyens que vous avez produit pour vous sont si fresles que, du premier bransle qu'une mouche vous donneroit, elle les pourroit bouleverser; si ne faut il que je vous laisse en si beau chemin : vous avez fait vos jeux; il est temps (ce me semble) que je face les miens. Changeons de qualité, je tiendray le jeu, et vous soustiendrez et rabattrez. Je ne pense pas vous tenir si long temps que vous m'avez fait.

Premierement, je treuve qu'il y a peu de fonds à ce que vous pensez faire prendre pied à la barbe, parce que c'est une parure qui refait fort bien un homme. Selon la sotte et commune opinion du vulgaire, vous pourrez avoir quelque raison, attendu que coustumierement vous entendrez donner ces petits traits : « Vostre barbe est encores trop jeune pour estre evesque; vostre barbe

sent encores sa vinaigrette; vostre barbe craint les gensd'armes; elle est si mal hardie qu'elle n'ose sortir; vostre barbe prend medecine, elle garde la chambre, elle apprend comment vous deviendrez sage. » Ce sont comptes de triquoteuses que je vais enveloper de la barbasse du bouc d'Esope; ou bien, si vous voulez, je vous payray de la response de laquelle Nicander servit celuy qui luy demanda pourquoy les Spartiates nourrissoient leur barbe : « C'est pourautant, respondit il, que ceste parure, quoy qu'elle soit fort belle, ce neantmoins, est de moindre coust à l'homme; » comme s'il eust voulu attaquer les Lacedemoniens d'avarice et taquinerie, en ce qu'ils ne se vouloient faire raser la barbe pour espargner ce qu'il falloit donner au barbier. S'ils eussent fait comme le tyran Denis et se bucler le menton, ils n'eussent pas esté attachez de ce vice.

Addatur que ceux qui nous conseillent le debarbisme nous preschent le dueil, à l'exemple des Argiviens et Milesiens. Les premiers, se voyans desconfits par les Lacedemoniens, pour tesmoignage de leur misere et deplorable calamité, se firent raire, avec vœu de ne laisser recroistre leurs barbes qu'ils n'eussent recouvré leur Tyrias. De mesmes les Milesiens, pour la perte de Sibaris, prise et saccagée par les Crotoniates, firent

abbattre leurs barbes en signe de deuil et lamentation.

En aprés, je treuve que la barbe est de grand ennuy, qu'elle nous assujetit à de grandes fortunes. Premierement, elle nous rend hargneux et melancoliques, inaccostables de plusieurs personnes, pour la crainte que nous avons qu'on nous tire par la barbe. En aprés, elle sera un grenier de poux, de morpions, de puces, de lentes et autre vermine, si bien que ce sera un martyre continuel. Et pource, Herodote nous apprend que les prestres ægyptiens ont accoustumé, de trois jours en trois jours, se raser tout le corps, de peur que pendant le service de leurs dieux aucune vermine ne vint à s'engendrer. Or que la barbe ne soit tant seante pour piaffer à propos, comme elle sert à des usages plus vils et abjects, je vous prie escouter ce que nous apprend le huitain du bon pere le Seigneur Ronsard, qu'il a traduit d'Ammian :

Tu penses estre veu plus sage
Pour porter grand'barbe au visage :
Et pource, alentour de ta bouche,
Tu nourris un grand chassemouche.
Si tu m'en crois, jette la bas :
La grand'barbe n'engendre pas
Les sciences plus excellentes,
Mais des morpions et des lentes.

Tertio, si on se veut garentir de ceste poüillerie et suite barbesque, faudra la demesler, la décroter, la secoüer, la tirer, la tordre, la virer, la resserrer, l'espardre, la passefillonner, la moustacher, l'elever, l'abaisser, la patiner, la manier, la regarder, l'applanir, la testonner, la peigner; bref, luy donner plus de façons qu'à la vigne, encores qu'elle soit sans rapport, disoit le capitaine Janicot, 3. *De Barbatilibus cum gl. Mallareti, et ibi Rifflardus, col. 2., ad verb. Moustachiam turcicam*. Cela est contre l'usage des barbes, que je viens de representer à la laconique. Pour cinq sols, je feray abbattre la plus forte barbe qui soit en France; continuez cela pour un an : huit fois, ce sont quarante sols; voila que vous coustera vostre barbe; c'est bien loin des cent et deux cens escus, outre la perte du temps que nos barbets prennent à barbetter leurs barbes.

Quarto, il y a du mes-us estrange et qui meriteroit punition exemplaire : il y en a qui, quand ils ont à faire quelque bon coup, ils se laissent croistre la barbe longue et espesse; puis, aprés avoir fait leur main, ils se font raser : les vous voila par ce moyen incognus.

Quinto, les façons des barbes doivent favoriser à l'interdit d'icelles; de mesmes que nous voyons les edits de nos roys françois pour la façon de nos habits, parce que les François n'ont que le

drap et le ciseau, tant ils sont variables en leurs vestemens. De ma part, je vois tant de sortes de barbes que maintesfois je suis bien empeché à me resoudre sur une si diverse multiplicité : j'en vois de fortes, de deliées, de jaunes comme saffran et poil de vache, de la longueur d'une aulne, de mouchetées, de grises, blanches comme cotton de Malthe, de blondes, de meslées, de cordelées à la moustache, de blanches, de fleuries, de fourchues, de bouquines à pointe de diamant, de noires, de morées, de rousses, de dorées, de rondes, d'escrevisse, de six poils, de chat, de savetiers, qui ne tiennent que par rivets, etc.

Sexto, je vois que les dames ne se plaisent point à ces grands barbans, parce que leur barbasse les ennuye, les matagrabolise et incornifistibule leurs baisers.

— Pour ce dernier chef, Demonax, mon marpaut, mon petit mistoudin, vous estes fort mal fondé, va dire Messer Constantin : je cognois un vieil barban qui remedie bien à ceste incommodité. Vous noterez qu'il est jeune de quelques quatre vingts ans, et si pour cela il tend à la jonction. Pour ne perdre son credit lors qu'il est question et que l'envie luy prend d'avoir la vuidange qu'il pourchasse, il vous fardera sa barbe, de sorte que, au lieu qu'il est blanc par le menton comme un cigne, il s'est si bien ancré qu'on le

prendroit à sa barbe pour un corbeau. Et pour prevenir les desplaisirs que reçoivent les dames d'estre enchevestrées parmy ces grandes barbasses, il vous serre gentiment et beau sa barbasse entre cuir et chemise. Sa moustache est abatue, pource qu'il est de la qualité de ceux qui ne l'osent porter longue, *quia inter calicem supremaque labra*, etc.

— Non, non, Messer Constantin, repliqua le Sr Camille, je n'ay que faire de vos gausseries; j'ay dequoy respondre aux allegations de Demonax. Et puis que vous avez commancé par le dernier article, je suis bien contant de vous suivre. Je ne suis point de ceux qui voudroient attacher les hommes aux timons inhumains de l'Athenien Tymon; je sçay bien qu'il fait bon estre aimé d'un chascun; je suis bien aise quand on rit, quand on prend du passetemps, et qu'on s'esgaillardit, le tout avec honesteté : je pratique cela, et si pour cela je ne laisse à porter belle et longue barbe. Ma maistresse ne treuve point que je luy desagrée, je n'en sens aucun vent : elle n'arresteroit point si long temps à me descouvrir son mescontentement. Et, à dire ce qui en est, je treuve que les femmes ont plus de plaisir avec ceux qui ont la barbe longue qu'avec les rasez et esbarbez, parce que la barbe fraischement emoulue et rasée poind, devinez si le baiser plaist.

Quant aux autres moyens, je n'y trouve aucun nés pour en faire si grand *quanquam* que vous en faites, mon fiston de Demonax. Vous dites qu'elle nous enchagrine, aumoins qu'elle nous fait porter la mine morne, couverte et pesante. Dire, ce n'est pas tout; mais peut estre estimez vous un homme fasché et courroucé, lequel ne rira à toutes heures? Ce sont traits de la maladie de S. Mathurin; c'est bouffonner et faire du matassin que vous trouvez à dire aux barbus, lesquels vous tenez songears et rechignez, parce qu'ils sont graves.

Vous reprochez que la barbe ne sert que d'estable ou sellier à la vermine et autres infections, et neantmoins ne voulez qu'on se nettoye : qui n'estrilleroit un cheval, je vous laisse à penser que ce seroit de luy. N'y a il point de remedes pour se la tenir nette? Allez aux apoticaires, ils vous donneront des drogues assez. J'ai leu que le jus de nasturce alenoys, appliqué avec graisse d'oye, guerit les eschaques et roignes qui sont par la barbe. Si vous craignez de l'avoir trop roide, touffue et espesse, dés vostre enfance frottez vos jouës d'œufs de formis ou de sang qui sort des genitoires des beliers qu'on chastre.

Le reste de ce que proposez contre les barbes ne merite pas la peine de nous y amuser. Encores qu'ainsi seroit (que non toutesfois) qu'il y eut du

mes-us, pourtant vous n'oserez conclurre au rasement des barbes : gardez l'amende. Dites moy, parce qu'il y a des anetons en des taillis, ou des brigands, loups et bestes ravissantes en des forests, direz vous qu'il faille abatre les bois? Avancez vous de le publier et me le signez, je payeray bussart d'eau de Canathe à vos despens. Parce qu'il y en a plusieurs qui escrivent diverses lettres, vous direz qu'il faudra interdire l'escriture. Pauvre pecore! vous voulez nous priver d'un si precieux joyau qu'est la barbe, parce qu'il y a des guenaux qui prennent leur repaire és forests barbesques! A d'autres!

— N'estiez vous point à Thoulouse, petit rustre, magister Demonax, quant on fit ce venerable arrest? (va dire Constantin). Je despite Mahon, ou je me donne, si vous eussiez esté en vie, si je ne croiois que ce seriez vous qui dressates les memoires qui induisirent la cour à lascher cest arrest debarbatif. De fait, je l'ay leu *cum commento:* le glossateur, en l'avant-propos, fait mention d'un mot de Demon. Pourroit-ce bien estre vous ou quelqu'un de vos parens qui donna ceste verte?

— Rien, rien, respondit Alphonse, vous vous abusez, monsieur Constantin, car la cour de Thoulouse, entendant que les forests et montaignes Pyrenées leur produisoient tant de hillots,

brigands, voleurs et bandouliers, de fine belle peur qu'ils eurent à cause de la prediction que leur en avoit fait frere Robert, le roy Calabrois, que d'autres brigandeaux et bandouillereaux ne fourmillassent dans les barbes de ceux du pays, tendirent à ce deguerpissement des barbes. C'est l'opinion du docteur Raphael de Briguenarilles sur la rubrique *De eo quod met. ca. et ibi gl. commentatoris Foro juliensis.*

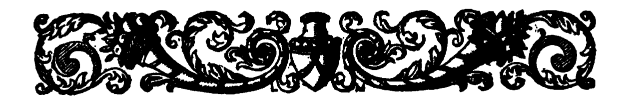
— Messieurs, vous voyez, va dire le S[r] Camille, que j'ay rangé à jubé Demonax, et qu'il pisse vinaigre fort comme tous les diables: je n'ay plus qu'un mot que j'avoie oublié pour vous dire la raison pour laquelle les hommes ont de la barbe, et non pas les femmes : car il faut que vous sçachiez que, comme nature est bonne et sage mere, elle ne nous a point voulu appeller à aucunes charges qu'elle ne nous ait fourny des moyens propres pour nous en acquiter et nous deffendre contre tous encombriers. Puis donques que l'homme devoit sortir hors de la maison pour traffiquer, marchander et amasser tout ce qui fait besoin pour la provision de la maison, aussi estoit il besoin qu'elle l'armast de cheveux au menton pour se garentir des incommoditez du ciel qui eussent peu l'offenser. Or, que la barbe soit fort propre pour nous tenir nos joües à couvert, cela ne doit estre preuvé, l'espreuve en est ordinaire.

— Pour vostre honneur, Seigneur Camille, va dire Alphonse, vous ne deviez adjouster ce dernier article, car qui voudroit on le vous revireroit bien rude contre vous. De fait, quand il fait bien froid, qu'il gele en roide bosse et à pierre fendant, vous me verrez ces grandes barbes et moustaches toutes gelées, et y pendre de gros glaçons; les femmes ou ceux qui ne sont embarbez ne portent point de telles chandeles. Merveilles, que vous avez oublié à ramentevoir que les longues barbes servent de baverettes, de peur qu'on ne sallisse sa chemise ou ses habits en humant le potage, brouant des pois au lard *cum commento,* mangeant des œufs ou autrement. Prenez moy ces grands barbans à l'issue de leur repas, vous trouverez leur barbasse chargée de graisse autant qu'il en faudroit pour graisser quinze douzaines de charrettes. Les plus honestes les torchent et essuyent, mais je me recommande aux serviettes; et haye garson!

— Sera ce jamais fait? vay je dire. Laissez moy ces barbes, car aussi bien n'estes vous pas bons barbiers. Il est bon et bien seant de les porter, et aussi en temps et lieu, selon la qualité des personnes, de les abbatre. Ce n'est point donc bien arguer de dire, parce qu'il y a du mes-us, qu'il faille les raser ou user de depilatoire, ny aussi de nous vouloir forcer à les nourrir et attifier. Un

chascun a la bride sur le col, moyennant qu'il ne vienne à ce mesprendre : il fait bon sortir du logis pieds ferrez et barbe rase. C'est aussi une chose fort honorable qu'une belle et longue barbe. Qu'ainsi soit, le pape Pie II, au quatriesme livre des memoires des exploits du roy Alphonse, nous apprend que Vitold, duc de Lituanie, quelquesfois vouloit porter la barbe longue, et que d'autres fois il l'abbatoit, à celle fin que par ce moyen il peut estre discerné d'avec ses sujets. Joint qu'il fait bon se garentir des curieuses scrupulositez de ceux qui ont disputé à quel jour il se falloit la faire raser, ou au jeudy ou au mardy, desquels vous aurez le plaisir sur la fin des œuvres d'Ausone, poëte bourdelois. »





APRESDISNÉE VII.

DES VIEILLARDS ET DES JEUNES ENFANS.

S'ils peuvent engendrer.

Le seigneur Pandolphe eut grand marché de ceste apres-disnée, pour la survenue de quelques estrangers qui nous empescherent prés de trois heures : de sorte que il s'en fallut bien peu que la partie ne fut remise au lendemain. Toutesfois la compagnie advisa qu'il valloit mieux avoir peu que rien ; si fut prié Pandolphe de trancher court, eu esgard au peu de temps qui restoit. Ce qu'il fit et commença la dispute, prenant son theme sur l'impuissance qu'on dit qu'il y a aux vieillards et aux jeunes de pouvoir engendrer, laquelle il maintenoit fort à cors et à cry : se fondoit sur ce que les uns, pour estre recrus, las et alouvis, les autres, pour estre trop foibles et n'avoir encores

la force, estoient retenus de pouvoir engendrer.

Le bon homme de Megadore voulut tenir le party contraire, et monstra bien qu'il en avoit plus laissé courir que Pandolphe n'en prendroit de dix ans. « Pian piano (va il dire), ne vous eschauffez point si fort en vostre harnois, ne vous sçauroit on abbatre un peu vostre eau? Parlons premierement des vieillards; aprés nous pourmenerons les enfans. Vous dites que nous autres bonnes gens avons nos outils tous cassez, flaques et brisez. Corps non bieu de bois, je ne sçay ce que les autres ont; vous me voyez tout gris, si ne suis je point si abbattu que vous pourriez bien penser : je suis de la nature des poireaux, j'ay la teste blanche et la queuë verte. Que s'il estoit besoin de faire une chevauchée, je ne me feindroie point de deux, trois, ny quatre secousses. Il n'y a chasse que de vieux chiens. Vous estes encores au printemps de vostre aage, mais, tout vieillard que je suis, si je vous avoie monté sur le colet, je vous feroie trembler l'ame au corps.

— S'il ne tient qu'à dire, mon bon pere, respond Pandolphe, je vous donne gaigné (par la virginité de ma braguette). A l'effet gardez qu'il n'y eut du mesconte.

— Seigneur Pandolphe, va dire le Sr Horace, je ne veux pas faire bon pour le Sr Megadore; je ne sçay de quel bois il se chauffe et quel cavalca-

dour il est; il a bien la mine de ne vouloir pas encores poser les armes bas; si sçay je qu'il y en a d'aussi vieux que luy qui vous saccadent en bourriquet et ne s'espargnent non plus que fait un Limousin à manger des raves. Vous cognoissez ce vieil peteur de Constantin : s'il ne secoüoit le pochet sa couple de fois, il s'en confesseroit. Je l'en ay autresfois voulu reprendre, et prier qu'il me chassa ceste gaupe de Geneviefve. « Que ferez-vous? dit il, aussi bien m'en faut il une; les medecins m'ont ordonné d'en avoir une pour une descharge de reins. » Ce n'est point chose nouvelle que les vieillards ayment à fringuer, vous en avez un texte exprés en la glosse *in C. nuptiarum, in verbo in quibusdam* 27, *q.* 1, et en la glosse *in C. 2, ex. de frigid. et malef.*

N'avez vous point ouy parler de Masinissa, roy de Numidie, qui, estant chargé de quatre vingts six ans, se treuva pere; de Caton, qui, ayant sur sa teste quatre vingts ans passez, fut pere de ce Caton qui fut ayeul de celuy d'Utique; et de Vladislas, roy de Pologne, qui, à quatre vingts dix ans, eut deux fils, asçavoir, Vladislas et Casimir?

— Mais tous ne sont pas ou Masinissa, Caton et Vladislas, repliqua Pandolphe, ou n'ont le feu en leurs chausses, ainsi qu'a le seigneur Megadore. Ce sont accidens extraordinaires et qui

n'adviennent pas tous les jours; d'ordinaire l'esguillette est nouée, on ne peut plus bander lors qu'on est affaissé de vieillesse. Quand la neige est sur le mont, on ne peut attendre que le froid aux vallées : les cordes de l'arc sont si molles qu'on ne le peut bander : il n'y a plus d'ançre au cornet; que s'il y en a, c'est si peu que la besoigne est affamée; et, qui pis est, la liqueur est du tout mal propre aux impressions generatives. Ce ne sont que eaux pures et claires, qui n'ont aucune solidité, parce que l'humeur des vieillards ne peut estre bien cuite et espessie. C'est la raison que donnent ce fidele secretaire de Nature, Aristote, *li. I de generat. animal., cap.* 17, et Galen, au commancement du second livre des Moyens d'entretenir sa santé; Albert le Grand, *lib. de animal.* 5, *tra.* 2, *ca.* 1, et *lib.* 10, *tract.* 2, *c.* 1. Pource, la vieillesse est appellée par Virgile *effœta*.

— Ce sont bayes, va dire le S[r] Horace; l'experience nous confirme la verité du proverbe commun, que tant qu'un homme peut faire perdre terre à un boisseau de bled, qu'il peut engendrer. J'ajousteray que tant qu'un homme peut faire ses devotions à saint Guigne-fort, se remuer et s'embruer, qu'il peut engendrer. Vous en avez l'espreuve toute apparente au bon homme qui demoure en vostre ville de Bourges, devant le *Bœuf couronné* : il n'a point seulement les forces abattues

et extenuées par l'aage, mais tellement percluses par je ne sçay quelles maladies que, quant il auroit le feu sous la queuë, lors qu'il est assis, il brusleroit plustost que pouvoir se remuer; je l'ay veu maintesfois et en ay eu le plaisir. Neantmoins vous sçavez que, tout vieillard et paralitique qu'il est, il a eu trois beaux enfans de sa Breloque, qui est une jeune femme, laide au reste comme tous les diables, qui luy a esté donnée pour lui subvenir à toutes ses necessitez, le lever, le coucher, l'habiller et le couvrir lors qu'il est dans le lit, faut que ce soit sur les reins tousjours, et toutesfois il engendre : qu'est cela ?

— La response n'est pas si mal aisée qu'il vous pourroit bien sembler, respond Pandolphe : que ceste drolesse de Breloque peut se faire piquer par quelques jeunes et roides cavalcadours, puis faire acroire le tout à ce bon pere. Car, quoy qu'il die et qu'il advoue luy avoir frotté son lard, je ne me sçauroye persuader qu'il ait de la vigueur assez pour procreer.

— Si vous continuez, Seigneur Horace, je n'auray pas beaucoup d'affaires ceste apres-disnée, va dire le Sr Megadore; voila la moitié de nostre discours que vous avez bien examiné, et monstré à Pandolphe que les vieillards sont encores bons courtaux, ou au besoin chevaux de service, qu'ils ne sont point si recrus qu'on les imagine. Je

vous en ay une obligation et vous en remercie. Maintenant je m'en vay voir nos petits enfans. S'ils dorment, il faut que je les resveille pour les faire voir au S[r] Pandolphe, qui leur veut faire entendre qu'ils sont de mesmes ineptes à la generation. Çà donques, Pandolphe mon amy, puis que les vieillards ont eu leur venue assez pour ceste secousse, tenez, on vous presente les jeunes enfans, lesquels je maintiens pouvoir engendrer. L'experience nous en fera sages, qui nous est tesmoignée par des gens d'honneur et dignes de foy. Alberic de la Rose en sa Table, au mot *matrimonium,* rapporte qu'une fille a enfanté à neuf ans, et Gregoire le Grand a escrit en son Dialogue qu'un enfant de neuf ans avoit engrossé sa mere nourrice, comme remarque la glose *in summa* 20, *quæst.* 1, *et ibi Archid. Hostren.*, et Jean André, *in cap. fin. de eo qui cog. consan. ux. Panorm.,* et d'autres, *in cap.* 1 *de delict. puero.;* Alex. et Jason, *in l. pupillari ff. de vulgari; Bart., in tract. differ. juris canonici et civilis; Angel., cons.* 253, *visis statutis ante finem; Petr. Auch., in c. si pater, col.* 7 *ver., in matrimoniis detesta.; lib.* 6, *Domi. cons.* 24, *quia difficile, col.* 3.

Mais parce que toutes ces cottations sont un peu mal-aisées à verifier pour le present, je vay vous faire parler à S. Hierosme, qui en sa missive à Vitalis vous apprendra qu'une nourrice enchargea

de l'accointance qu'elle eut avec son nourriçon aagé de dix ans. « Le Seigneur (dit-il) me soit à tesmoin si je mens. Une certaine femme nourrissoit un pauvre enfant trouvé, le traittoit, entretenoit, et luy faisoit devoir de nourrisse. Ce petit garçonnet couchoit avec elle, lequel avoit desjà attaint sa dixiesme année : advint qu'elle prit du vin plus que son honesteté ne luy permettoit, et qu'estant eschauffée de paillarder par des remuemens sales et deshonestes, elle provoqua cest enfant au coit. Les autres nuits, comme elle continua à s'enyvrer, aussi elle prit son accointance comme à la premiere; deux mois ne passerent point que le ventre commença à luy enfler. »

Il y a plus, que le mesmes docteur en ceste epistre monstre oculairement, par le calcul et la supputation des années, que Salomon à l'aage de dix ou onze ans eut son fils Roboam, tout ainsi qu'à mesmes aage Achas eut le roy Ezechias. Ce qui est pareillement remarqué par le docteur Jean Andred. *ca. ult. de eo qui rog. cons.,* où Host. escrit le mesmes estre advenu à un jeune enfant au chasteau de S. Michel, qui est au diocese de Siscare. Cela fait que je ne treuve point estrange ce que Pline recite au septieme livre, chap. 2, au rapport de Clitarque et Megasthenes, qu'auprés des Macrobiens les femmes des Mandres, qui ne vivent que de sauterelles, ne portent qu'une fois

leur vie lignée, et ce à sept ans precisement, et que les femmes entre les Calinges, peuples d'Indie, conçoivent à cinq ans : qui est bien avancer le temps, et presser les vingt et un ans qui sont requis à vostre aage de perfection, selon Aristote.

— Ce sont cas extraordinaires, repliqua Pandolphe, et desquels, comme j'ay dit ci dessus, on ne doit faire estat pour en establir une reigle. Au contraire, ce grand naturaliste Aristote nous enseigne, au cinquiesme livre de la *Nature des animaux,* chap. quatorziesme, que l'homme ne commence à porter semence que sur les quatorze ans, et si encores il n'est pas propre pour engendrer, d'autant que la semence n'est du premier coup disposée à la generation, il faut encores attendre sept ans, qui est autant à dire qu'il faut avoir vingt et un an sur sa teste pour pouvoir estre pere.

Or ce qui retarde l'enfant si long temps est fort aisé à descouvrir par les principes de la philosophie naturelle, qui nous apprend que trois conditions sont requises aux animaux, affin qu'ils puissent engendrer leur semblable. La premiere, qu'ils soient parfaits, c'est à dire qu'ils soient parvenus à la grandeur, grosseur et qualité qu'ils doivent avoir. La seconde, qu'ils ayent tous leurs membres sains et entiers. La troisiesme, qu'ils ne soient engendrez de pourriture et putrefaction. Par la seconde, les chastrez et vieillards sont tirez

hors le registre des peres. La premiere regarde droit aux enfans, lesquels, comme ils ont à croistre, ne peuvent aussi engendrer, parce que nature employe la nourriture qu'ils prennent, tant en leur nourriture qu'en l'accroist de leurs parties corporelles. Et ainsi vous voyez que la generation ne se fait que de la nourriture superflue.

— Posez le cas que ce que vous dites soit vray, replique le Sr Megadore, si n'estes vous pas où vous pensez. Car, si ainsi est, je vous demande pourquoy est ce que plusieurs de ceux qui ont passé les trente ans, et qui ont tout l'accroissement qu'ils pourroient attendre, ne peuvent engendrer : ou il faudra que nature se treuve maratre en leur endroit et qu'elle leur envie leur perpetuité, ou que vostre maxime soit fausse, attendu que cest aliment de surcroist que vous presupposez n'est employé aprés leur perfection à la generation. Je ne vous ay point voulu ramentevoir ce que desja nous avons debattu touchant les enfans, qui anticipent bravement sur vostre aage de perfection, comme je prevoyoie bien que me payeriez de la raison accoustumée, que nature fait vertu en eux extraordinairement.

— Le mesmes vous peut estre repondu, Seigneur Megadore, vay je dire, pour l'autre chef : vous seriez, ce croy je, de ceux qui voudroient necessiter la puissance divine, et l'assujettir aux

proprietez des causes secondes et inferieures. N'avez vous point appris du Psalmiste royal David, au Psalme 127, que:

> . . . . . quand l'homme peut avoir
> Pour heritier quelque enfant sien,
> C'est de Dieu que luy vient ce bien :
> C'est Dieu qui luy fait recevoir
> Par sa grand' liberalité,
> Le guerdon de posterité.

Comme donc Dieu peut oster la force au pain, vin et viandes de nous nourrir, sustenter et alimenter, aussi n'est il messeant de croire qu'il puisse disposer des humeurs de nostre corps outre le naturel de celuy d'un autre. Vous voyez que le soleil peut amollir la cire et endurcir la bouë. »





APRESDISNÉE VIII.

DES PROGNOSTICS ET PREDICTIONS ASTROLOGIQUES.

LE rang du Sr Alphonse du Plantain vint à ceste apres-disnée, pour entamer la dispute et conference, laquelle, ainsi que vous entendrez, il nous fit employer aprés ses prognostications, où plusieurs de la compaignie prirent assez grand plaisir, sur tout le Sr Galeas Gamarin, qui regretoit fort qu'il ne pouvoit estre en la place de messer Nicolas Pastorelli. Toutesfois, sans qu'il prit la peine de s'eschauffer à ergoter, il trouva que la question fut vuidée tout au contraire de son advis, et que l'on luy leva bragardement l'erreur de ses predictions. Voicy donc le seigneur Alphonse qui, pour ne perdre la commodité qui luy estoit acquise, commença à celebrer l'as-

trologie prognostique ou judiciaire, et remonstrer qu'entre toutes les parties de l'astrologie, c'estoit la plus digne, la plus excellente, la plus à priser, la plus proffitable et la plus necessaire. Qu'à ceste occasion, ceux qui avoient le bruit d'estre les mieux habillez d'entendement entre les plus sçavans s'estoient adonnez à une si divine science.

« Voila donc les predictions Nostradamiques, Seigneur Alphonse, qui sont confirmées et authorisées par vostre consentement, vous en estes d'avis; mais vous ne dites pas, va dire messer Nicolas, que je m'y oppose, et qu'il y a une bonne trouppe d'honestes hommes, lesquels vous n'oseriez regarder entre les deux yeux pour leur jetter contre quelque reproche, qui se ligueront à mon opposition. Je suis fondé en arrests, en ordonnances, en statuts, en conciles, et en l'authorité des docteurs chrestiens, qui ont tous detesté ces belles fadaises de prognostiquerie. Voulez vous aller contre? gardez le fagot.

— Hé! Seigneur Pastorelli, ne soyez point si rude à pauvres gens, va dire le docteur Rombedet. Il n'est pas veritablement permis de contreroler au parsus ce qui a esté determiné par tant de braves hommes que sont ceux qui ont donné leur jugement sur nos jugemens prognostiques; mais, entre nous, on ne doit prendre les matieres

si ric à ric. Laissez poursuivre le S[r] Alphonse, sans le battre des arrests et conciles : vous rompriez autrement du premier coup l'anguille au genoil. Ce n'est point icy un article de foy, au-moins contenu, que j'estime, au symbole des apostres.

— Esconduirez vous, Seigneur Pastorelli, la compaignie d'une si equitable requeste? va dire le S[r] Alphonse. Je vous tiens si honeste homme que ne nous en ferez refus, et pource je passeray avant. Et parce que j'ay affaire à un homme lequel, à ce que je vois, ne se mouche pas du pied, je veux philosopher methodiquement avec vous. Premierement, il faut que, pour establir le fondement de nostre astrologie, je vous monstre que ce monde est reiglé et gouverné par les influences celestes. En aprés, que nos jugemens astrologiques nous sont fort necessaires, et comme tels sont receus et pratiquez tant par les medecins, politiques que mariniers.

Les philosophes naturalistes tiennent que le Ciel nous departit ses vertus et liberalitez par ces deux moyens : asçavoir par la lumiere et par l'influence. Pour la lumiere et chaleur, j'estime, Seigneur Pastorelli, que vous ne me mettrez en peine de le prouver : autrement je diroie que, ou vous n'avez point d'yeux, ou, si en avez, que ce sont yeux d'hibous, qui ne virent onques la clarté

qui nous est rayonnée par le soleil, ou finalement qu'avez toujours eu le nés dans une bouteille. Voire quand dés le jour de vostre naissance auriez esté aveugle, encores auriez vous senty quelque chose des rayons solaires : ne vous estes vous jamais chauffé aux despens de Dieu, sans bois et sans feu ? Le pain et le vin qui vous a esté donné pour nourriture ne croist pas dans le four et dans la cave : il faut que le soleil ait passé par dessus. Je laisse pour le present la generation naturelle des plantes et des animaux, tant j'ay envie de me haster à la fin de ce discours; et aussi que je vois que nous tombons d'accord que la lumiere et chaleur celeste vivifie, nourrit et modere la pluspart de ce qui est sous-lunaire. Ne me reste que l'influence, laquelle n'est autre chose qu'une certaine force cachée qui nous produit des effects desquels nous jouissons veritablement, mais nostre main est si grossiere qu'elle ne peut y toucher. Or, que ces effets merveilleux dependent et procedent d'autre que de la lumiere, je m'en vay vous le faire si manifeste que les plus lourds et pesans pourront y mordre. Premierement, on demeure d'accord que la lumiere ne peut estre receue et apparoir que dans les corps transparens et diaphanes. L'influence passe bien plus outre et creuse plus profondement les entrailles de Nature : les corps ont beau estre opaques, obscurs

et espais, elle les vous transperce. Direz vous que la lumiere procrée les metaux, pierres et mineraux que la terre nous enfante en ses entrailles? La lumiere du soleil ne peut penetrer jusques au creux de la terre, pour luy faire porter le marbre, la geyette, l'ardoise, le sel Oromenois (duquel parle Pline au 7 chap. du 31 livre de son *Histoire naturelle*) et Arragonnois (remarqué tant par le mesmes, au trenteseptiesme livre, chap. sept, que par Lucius Marineus, au premier livre des *Singularitez d'Espaigne*), l'argent vif, le vermeillon, le cuivre, l'arsenic, l'or, le plomb, l'antimoine, l'airain, l'argent, le verd de terre, le fer, l'estain, le crystal, l'agathe, l'amethiste, le diamant, l'opale, la cassidoine, la sardoine, l'emeraude, le topase et le carboucle. Ne faudra il pas que vous ayez recours à l'influence celeste pour sauver la verité des vertus et proprietez miraculeuses de l'aymant, duquel voicy que nous chante le docte du Bartas au troisiesme jour de sa *Semaine* :

Mais tairay je l'aymant dont l'ame morte-vive
De raison ma raison par ses merveilles prive?
L'honneur magnesien, la pierre qui, s'armant
D'un attrait sans attrait, d'un mousse accrochement
D'aveugles hameçons, de crochets insensibles,
Des cordeaux incogneus et de mains invisibles,
L'esloigné fer attire, et ne peut appaiser
Son convoiteux desir qu'il n'en ait un baiser,
Ains un embrassement, qui d'un fascheux divorce,

Loyal, ne sent jamais la despiteuse force,
S'il n'est par nous desjoint : tant et tant ardemment
L'aimant aime le fer, le fer aime l'aimant;
Et, bien qu'un entre-deux leur serve de barriere,
Ils n'estaignent le feu de leur chaleur premiere.
Ains vis à vis de l'un l'autre saute tout jour,
Tesmoignant pour le moins par signes son amour.
Mais, bon Dieu ! qui pourroit comprendre en quelle sorte
Un aneau, emporté d'un peu d'aimant, emporte
Un autre aneau de fer, et que cestuy, ravy,
Ravisse un tiers, le tiers un quatriesme, suivy
D'un cinquieme chainon ? Quelle vertu si grande
Fait que sans s'accrocher l'un de l'autre despende?
Qu'ils soient nouez sans nœud, liez sans liaison,
Et sans colle collez, dementans la raison,
Qui tient pour resolu que la chose pesante
Ne peut, en l'air pendue, eviter la descente ?

— Pour un habile homme, respond messer Nicolas, vous estes fort empesché, Seigneur Alphonse, et pensez, que je crois, avoir desja descoulé et alambiqué vostre influence celeste dans la cervelle de tous ceux qui vous escoutent. Je vous voudroye dire en un mot qu'au lieu d'attacher au ciel ces merveilleuz secrets que vous avez tres-doctement cotté, je vous conseilleroie de laisser le monde comme il est, et, puis que c'est la terre qui nous desploye ses tresors, que vous ne soiez si ingrat de les vouloir defouir pour les attribuer à tel qui, ny pres ny loin, n'y pretend rien. Si j'avoye tiré du fond de mes coffres quelque precieuse bague, ne vous diroit on pas mesco-

gnoissant si vous en alliez sçavoir gré au Roy, lequel, quoy qu'il soit grand seigneur, ne vous auroit point honoré de tel present ainsi que j'auroie fait?

— Et vous en estes encores là, Seigneur Pastorelli, repliqua le S[r] Alphonse, de nous vouloir amuser aprés les tripailles? Cela sent son buson à pleine gorge et est lourd comme un pasté de chevilles. Seriez vous bien si grue que de croire que la terre puisse engendrer de soy mesmes ces siennes creatures que vous avez fort bien particularisé, puis que c'est tout si, avec l'aide du soleil, elle peut enfanter les fruicts nourrissiers de nostre vie? Le mesmes seigneur du Bartas, au quatriesme jour de sa *Semaine*, vous coupe la gorge : car, parlant des beaux effets du soleil alendroit de la terre, voicy qu'il dit :

. . . Ton ardeur, qui penetre subtile
La solide espaisseur de la terre fertile,
Qui va dans ses roignons le mercure cuisant
Qui change un pasle soulphre en un metal luisant.

J'avoie envie de tirer icy hors ligne les terres Seellée, Melienne, de Chio, l'Erythrienne, de Bloys, et plusieurs autres miraculeuses singularitez, si je ne craignois que me voulussiez r'entomber dans la terre; je vous vay remener chez vous, au ciel et en la mer. Vous sçavez que la

mer s'enfle et se diminue par l'accroist et descroist de la lune, laquelle à ceste occasion a esté nommée royne de la mer. Ah! vous vous garderez bien de dire que ce flux et reflux obeisse à la lumiere et chaleur du soleil; l'experience contraire vous donneroit trop roide sur le nés. Pourquoy est ce que du temps du croissant de ceste nuptiere mere des mois la mouelle croist és os des animaux, le sang dans les veines, la seve dans les plantes, et la chair de nos huitres perlées?

Le soleil n'a pas moins de vertu et proprieté secrete sur nous, laquelle toutesfois nous ne recognoissons point si aisement que celle de sa sœur Phœbe, parce que sa brillante clarté nous esblouit, et que l'incroyable infinité de ses liberalitez fait, ou que nous tombons en mesconte, ou que, mescognoissans et ingrats, nous ne prisons, en la grand' affluence qu'il fait decouler sur nous, ses graces et munificences; mais, dés qu'il vient à nous tourner le dos, se destourner de nostre veuë, nous priver de ses rayons et eclipser nostre vie tant de sa lumiere que de sa chaleur, c'est alors que nous revenons à nostre devoir, que nous recognoissons les grands biens que son influence nous eslargit. Pour eviter prolixité, je couleray la preuve, qui est avancée par Proclus et ramenteuë par Pierre Crinit, liv. 24 de l'*Honeste Discipline,* tendant à ce qu'il verifie l'influence celeste, pourautant que les animaux,

les pierres et plantes symbolisent avec le soleil et la lune : vous pourrez voir ce qui en est là touché.

Je pourroie de mesmes icy mettre en liste les quatre saisons de l'année, ce qu'il y a à redire entre le frilleux hyver, et le printemps, et l'esté, et l'automne, mais ce sont choses qui nous sont si communes et familieres que nous ne daignerions nous y amuser. Prenons les eclipses des deux grands luminaires; puis que l'experience a fait confesser aux plus difficiles à estre persuadez qu'attendu que le soleil est le chariot de la chaleur et de la lumiere, et qu'il vivifie d'une façon admirable toutes les creatures terrestres, estant comme la source et le conservateur de la chaleur vitale, et que la lune a aussi un grand pouvoir sur les corps inferieurs, ces lampes Latoniennes venans à estre cachées à la terre, où il y a une revolution continuelle de generation et de corruption, ces eclipses ne sçauroient advenir que la nature des choses inferieures n'en fut alterée et affoiblie, tant és elemens qu'és corps composez d'iceux, dont s'ensuivent les secheresses ou pluyes continuelles, maladies contagieuses, famines, trahisons, et autres tels accidens; et, pour la sympathie de l'ame avec le corps, que les semences des guerres, les changemens d'estats en la mort des princes et autres maux prennent vigueur et accroissement de l'alteration de ces corps celestes.

Cela n'est point fantasier en idée; l'espreuve nous en fera sages. J'en vay donner une qui est cogneue par tous les chrestiens et averée par indubitables tesmoignages. C'est ceste eclipse du soleil qui advint le jour que nostre vray soleil de justice defaillit en la vie presente pour nous acquerir la vie eternelle : quelle longue queue de mal-heurs et miseres traina elle apres soy contre les incredules! Aussi veritablement estoit elle du tout extraordinaire et miraculeuse. Car le soleil ne s'eclipse ordinairement qu'en la nouvelle lune, laquelle se rencontre entre luy et nous; mais lors que le Sauveur mourut, il eclipsa en pleine lune, à midy, le vingt cinquiesme jours de mars, le jour de l'equinoxe, auquel la lune se rencontra au plein ceste année là, la lune estant sous terre et à l'opposite du soleil, lequel neantmoins perdit sa lumiere et fut obscurci d'une estrange façon l'espace de trois heures, sur tout l'hemisphere de toute la terre. Ce qui advint lors contre le regulier mouvement des corps celestes, au grand estonnement de ceux qui vivoient lors. Et pource nous lisons que Denis Areopagite, grand astronome, se trouvant lors en Ægypte, et ne voyant aucune cause de telle eclipse en nature, s'escria que Dieu souffroit ou se douloit des souffrances de nature. Je me suis un peu estendu sur ceste eclipse, Seigneur Pastorelli, pour vous couper le

chemin à la replique que m'eussiez peu faire, et qui ne demeurera pas, je m'en asseure bien, à m'estre proposée tantost quant vous fouldroyerez contre nostre Astrologie. Si ceste cy ne vous contante, j'adjousteray encores que le jour precedent la prise de Perseus, roy de Macedone, et de la journée d'Arbella en Chaldée, qui emporta la ruine de deux grands monarques et le changement de plusieurs Estats, il apparut deux grandes eclipses.

Rodons encores un peu avec le seigneur du Bartas parmy le ciel, et nous y trouverons de merveilleuses influences qui nous sont departies par les effets de certaines estoiles, remarquées d'ordinaire en quelque mois de l'année; voicy ce qu'il nous chante :

Je diray seulement que, puis que les regards
Du celeste Avant-chien lancent de toutes parts
Mill' invisibles feux, qu'ils sechent les campaignes,
[Qu'ils cuisent les vallons, qu'ils bruslent les montagnes,]
Et que le plus souvent ils causent dans nos corps
De cent accez fievreux les panthelans efforts,
Que la Creche au rebours, les humides Pleiades,
Le brillaat Orion, les pleureuses Hyades,
Jamais presque sur nous n'allument leurs flambeaux
Sans estendre le bord des escumeuses eaux;
Bref, puis qu'il est ainsi que sur le cler visage
Du doré firmament on ne void presqu'image
Qui sur le monde bas ne verse evidemment,
Pour fomenter ce Tout, maint et maint changement,
On peut conjecturer quelle vertu secrete

Decoule sur nos chefs de chacune planete,
De chascun de ces feux que Dieu voulut ficher,
Pour leur rare pouvoir, chascun en son plancher.

Les astrologues passent bien plus outre que n'a fait ce poete. Allez en l'escole de Firmicus : au VIII livre de ses *Astronom.,* ch. vij, il vous apprendra que les Pleiades se levent en la sixiesme partie du Taureau, et que ceux qui naissent alors seront naturellemens popins, mignards, et qui se plairont à estre bragards et gentils, propres à courtiser et agreer aux dames. Ptolomée Alexandrin, au IV livre de ses *Quadripart.,* ch. iv, vous racontera une chose estrange, c'est que, si la lune demeure en l'une des deux quartes lors de la naissance d'un homme, ou il sera marié fort jeune, ou, s'il attend tard, il aura pour femme une jeune fillette; que si elle se couche en l'une des deux occidentales, il sera marié sur le tard, ou il donnera dans un vieil trou. Le mesmes Firmicus, parlant de la puissance des astres sur les mariages futurs, remarque, au premier chapitre du cinquieme liv. de ses *Astron.,* que, si l'horoscope se treuve aux Poissons et le coucher au Lyon, qu'il sera accouplé avec une vieille, ou aura une vefve; voire qu'il y a des femmes qui sont tellement necessitées par la force des astres qu'elles aimeront mieux avoir pour cavalcadour un vieil recuit qu'un jeune et roide che-

valier. Selon cest astrologue, au chap. xxvij du VIII livre de ses *Astron.*, si la dixiéme partie du Chevreul est trouvée en la presence de Mars, le mary adulterera et sera party de mesmes d'une femme qui vous luy plantera les cornes grandes comme à un bouc. Ou bien, ainsi qu'il a luymesme escrit au vj chapitre du VIII livre de ses *Astronom.*, si les Pleiades se rencontrent au coucher, et ainsi les bonnes estoiles avec les mauvaises regardent de mesmes rayon le lieu où deux joueront à la fossette, tous deux mourront en l'exploit venerien, mais ce sera joyeusement : *Laus in amore mori*. La jalousie mesmes nous est annoncée et determinée par les astres, comme remarque le mesmes autheur. De fait, si l'horoscope est trouvé és limites de Venus, et que l'engendrement ait esté de nuit, et que Mars ait esté trouvé en ces parties, c'est asseurance au mary qu'il aura une femme tresriche, mais qui au reste luy donnera bien rudement martel en teste. Comme aussi si la lune se treuve en ces quartiers là, et que l'engendrement soit de nuit, la jalousie est caracterisée, seellée et imprimée, tout de mesmes que si la seconde partie des Poissons se treuve en l'horoscope. Voila, ce crois je, assez d'exemples pour vous faire advouer l'empire reiglé toutesfois des astres sur ces basses marches.

Sera il besoin de recourir au melodieux accord

des planetes, qui, ainsi que plusieurs philosophes ont tressagement observé, est la vraye reigle, le tableau, le niveau de nostre vie humaine? Je ne veux point icy pythagoriser dans les tons et nombres superstitieux : c'est beaucoup meilleur de composer nostre vie selon la disposition des lieux. Nostre premier aage se doit, et veritablement ainsi se peut il rapporter à la puissance lunaire, d'autant qu'alors nous sommes soustenus, nourris et entretenus par les forces de la faculté nourrissante et vegetante. Nostre seconde course tend à Mercure, d'autant qu'alors nous nous exerçons à l'estude, à la lucte, à jouer des instrumens, et semblons aucunement vouloir desrober les secrets du caducée. Nostre troisiesme carriere tire à Venus : c'est lors que les semences bouillonnent dans nostre corps, et que nous sommes plus fort resveillez à la procreation. Nous allignons nostre vigoureuse virilité à l'estage du soleil, d'autant que, comme c'est l'un des plus parfaits, aussi cest aage là nous rend plus accomplis, plus forts et plus roides. A Mars nous attribuons les menées, pratiques et efforts que nous dressons pour conquerir les empires, royaumes, principautez et seigneuries, pour nous enrichir et faire parler de nous. Jupiter tient la sixiesme bande, laquelle il reigle et modere par sa prudence : de fait, lors que nous commençons à tomber sur l'aage, nos

actions ne sont point si esventées, nos advis sont plus meurs, nous avons plus de plomb à la teste. A la queue on met le bon Saturne, pensif, froidement sec, ridé, chauve, grison, frilleux, de mesmes que les vieillards, pour avoir leurs testes negées ne pensent plus qu'aux tisons, à rechigner et tout doucement faire le sault naturel.

Comptons par escot, je vous prie, Seigneur Pastorelli. Dites moy pourquoy c'est que les peuples septentrionaux sont si mal accordans en complexion, nature, habitude, figure, et autres qualitez, avec les meridionaux, voire de ceux qui sont moyens entre le Midy et le Nord. Si vous ne regardez au ciel, vous et tous ceux qui voudront en discourir, n'y ferez que l'eau claire. Mais qui prendra garde à la nature des planetes, on trouvera, ce me semble, que la division d'icelles s'accommode à ces trois regions suivant l'ordre naturel d'icelles; et, donnant la plus haute planete qui est Saturne, à la region meridionele, Jupiter à la moyenne, et Mars à la partie septentrionele, le Soleil demeurant, comme la source de lumiere, commun à toutes egalement; aprés lequel nous camperons Venus, propre au peuple du Sud, Mercure au peuple moyen, et la derniere, qui est la Lune, au peuple du Nord : qui monstre l'inclination naturelle du peuple de Septentrion à la guerre et à la chasse, propre à Mars et à Diane;

au peuple meridional la contemplation et en outre l'inclination venerienne; et aux peuples du milieu la qualité de Jupiter et de Mercure, propres aux gouvernements politiques.

— Demeurez icy, Seigneur Alphonse; vous avez plus parlé, va dire le S[r] Pastorelli, qu'il ne vous estoit requis. Je vous vay prendre par le bec, encores que ne l'ayez si grand que le Tocan de Thevet. Vous bastissez la diversité des mœurs des peuples sur la difference qui est entre les constellations des astres qui leur predominent. Je vous vay monstrer des pays et contrées qui sont en mesmes climat, en pareille latitude, voire en mesmes degré, qui pour cela ne laissent à differenter par ensemble. Cela se cognoist à veue d'œil és montaignes qui s'estendent d'Occident en Orient, comme l'Apennin qui divise presque toute l'Italie en deux, le mont Saint Adrien en Espagne, les monts d'Auvergne en France, les Pyrenées entre la France et l'Espagne, le mont Taureau en Asie, le mont Atlas en Afrique, qui continue depuis la mer Atlantique jusques aux frontieres d'Egypte plus de six cens lieues; le mont Imaus, qui separe la Tartarie de l'Asie Meridionele; les Alpes, qui commencent en France et continuent jusques en Thrace, et le mont Carphat, qui divise la Poloigne d'Hongrie. Qui fait que ceux qui sont en Toscane sont d'humeur

contraire à ceux de Lombardie et beaucoup plus ingenieux, comme aussi on voit ceux d'Arragon, de Valence et autres peuples delà les Pyrenées du tout differens à ceux de Gascoigne et du Languedoc. Les peuples deça le mont Atlas sont beaucoup moins ingenieux que les Numides et autres nations dela le mont Atlas : aussi les uns sont presque blancs, les autres du tout noirs; les uns sujets à plusieurs maladies, les autres sains, alegres et de fort longue vie.

— Seigneur Pastorelli, repliqua le S[r] Alphonse, j'ay en main deux moyens de response, encores qu'à dire le vray, vous n'en meritiez point. Le premier, que je vous accorde ce que vous dites, et n'y trouve rien à redire que vostre conclusion. Je ne vous ay pas dit que ceux qui sont sous un mesmes degré ne puissent avoir ensemble quelque diversité. Il y a plus de seize minutes et plus de trente trois secondes en un degré; de sorte que, bien que les peuples sis sous mesmes degré soit diversifiez, cela ne fait pas contre moy. Encores que les larrons qui pourront estre en Turquie n'ayent rien de commun avec les gens de bien et d'honneur qui sont en ce pays, sera ce à dire que les larrons de ce pays vous ressemblent, à moy ou à autre de ceste notable compaignie?

Il y a plus, que, sans y penser, vous avez plaidé

pour moy. Car si ainsi est que les peuples habitans une mesme montaigne sont neantmoins differens, il s'ensuit que ce n'est la terre qui unit leurs complexions montaignardes, ains que c'est une cause superieure qui subtilise les uns et appesantit les autres. Encores qu'il y ait des veines de soulphre, d'or, d'argent et d'autres metaux en une montaigne, il ne sera pas question de publier que ceste montaigne soit toute d'or, d'argent ou de soulphre. Ce ne sont que certains petits cartiers qui en ruisselent. De mesmes en ces montaignes que nous venez de specifier, certainement il y a des esprits gaillards et gentils, d'autres lourds et faquins. Attribuerez vous telle diversité à la montaigne? Ce seroit bien rencontré. La montaigne les rend montaignards, et l'influence celeste les diversifie.

En voulez vous une preuve palpable? Ceux qui vont de Bouloigne la grasse à Florence, ou de Carcassonne à Valence, trouvent un merveilleux changement du froid au chaud en mesmes degré de latitude, pour la diversité du val tourné au Midy et l'autre au Septentrion. Pareille diversité trouveront ils aux esprits. C'est pourquoy Platon rendoit graces à Dieu qu'il estoit Grec et non pas Barbare, Athenien et non pas Thebain, combien qu'entre Thebes et Athenes il n'y ait pas vingt lieuës; mais l'assiette d'Athenes estoit tour-

née au Midy, baissant vers le Pyrée, ayant une petite montaigne à dos, et la riviere d'Asopus entre les deux villes. Aussi les uns estoient du tout addonnez aux lettres et aux sciences, les autres aux armes; et, combien qu'ils eussent mesme gouvernement populaire, si est ce qu'il n'y avoit point de seditions à Thebes, et les Atheniens avoient bien fort souvent quereles et dissensions pour l'Estat.

Je renouëray donc mon propos, lequel vous m'avez interrompu, Seigneur Pastorelli, et vous monstreray que les mœurs, affections et habitudes des peuples se reiglent à la cadence du changement et constitution du ciel. Vous avez le jugement de Pierre d'Ailly, chancelier de Paris et depuis cardinal, qui a rapporté les naissances, changemens et ruines des republiques et des religions aux conjonctions des autres planetes; mais vous n'estes de ceux (que j'estime) lesquels croyent à credit et (*ut vulgo dicitur*) *in fide parentum* (ce n'est pas que je vueille dire que vous soyez fils de cardinal), il faut que je vous fournisse d'exemples. Pource je vay vous monstrer que les proprietez des regions sont changées au changement, cours et mouvement successif et divers du ciel. Nous voyons les Gaulois, Germains, Escossois, Anglois, qui anciennement ont esté tenus pour barbares et sauvages, estre au-

jourd'huy de meilleure façon, plus courtois, doux, amiables, et user de plus d'humanité que toutes les autres nations. Je m'en rapporte au François qui ne peut estre qu'il ne soit courtois. La bonté des Germains est toute notoire. Anciennement, en Alemaigne et en la Gaule Belgique ne se parloit point de ladres; cest article touchoit plus l'Affrique. La Palestine, jadis tant fertile qu'Isaac, fils d'Abraham, en retira cent mesures pour une de semence, est aujourd'huy seiche et peu fructueuse. L'Alemaigne, au temps des premiers empereurs romains, estoit infertile d'or et d'argent, et les monts Pyrenées abondans en telles minieres. De nostre temps, nous voyons le contraire, c'est à sçavoir les mines d'or et d'argent en Alemaigne, et les monts Pyrenées privez de ceste richesse. Sansema, autheur de l'*Agriculture* fort ancien, tesmoigne qu'il y a des regions qui n'ont peu porter vignes ny oliviers pour la violence de l'hyver; lesquelles depuis, comme le ciel s'est changé, rendant un froid plus moderé, ont porté huiles et vins à grand'foison. Il y a donc changement aux regions, comme le ciel change et envoie autres constellations et aspects.

— Ce seroit une fort bonne et pertinente illation, Seigneur Alphonse, repliqua messer Nicolas Pastorelli, si je n'avoie dequoy vous payer. Je tiens avec Copernic que les changemens dont

faites pyvot sont causes du mouvement de l'excentrique de la terre; tellement que vous pourrez bien, s'il vous plaist, recacher au ciel vos specieuses constellations; autrement je ne craindroie pas une eclipse, mais que leur fissiez donner du nez en terre.

— Je suis fasché, Seigneur Pastorelli, que vous estes venu aheurter tresmal à propos à une si lourde niaiserie, va dire le seigneur Alphonse. Car, encores que je soye des vostres, et que je ne croye à ce qu'on dit si on ne me monstre dequoy, je ne veux point icy traiter Copernic à l'escarmouche; je sçay que son intention ne symbolisa onques avec vostre excentrique terreité.

Il ne veut pas qu'on tienne ses hypotheses pour veritables, combien qu'il en ait fait les demonstrations. Ayant trouvé l'impossibilité et faulseté des autres theories, qui nous ont rendu un calcul faux et mal asseuré, il s'est mis en devoir de faire mieux par hypotheses faulses qui nous puissent representer le vray calcul. Car, des propositions faulses, nous est loisible de tirer des conclusions vrayes, comme Aristote nous a enseigné.

De fait, Copernic, au commancement de son œuvre, proteste qu'il n'est besoin que telles choses soient veritables ou vray-semblables, mais qu'il suffit qu'elles nous rapportent un calcul

respondant aux observations bien faites. Pource, quand il parle des changemens d'estat procedans de l'excentrique de la terre, il entend cela de quelque autre cause occulte qui peut respondre et se rapporter à l'hypothese de cest excentrique.

Voire quant Copernic auroit esté si sot (*con vostra reverenza*) que de tenir à bon escient une si fatte proposition touchant l'eccentrique de la terre, je luy monstreroie, et à tous ceux qui voudroient bransler la pique pour luy, qu'ils sont du pays de Libourne, bastis sur le lourd, et que, s'ils ne se font escorcher bien tost, on les trouvera couverts et emmitoufflez de leur peau naturelle de veau. Car, encores que je ne vous veuille battre par le ny qu'a fait Averrois, qu'il y eut aucuns cercles eccentriques au ciel, si n'estes vous encores eschapé, attendu qu'il faut que vous sçachiez que jamais corps simple ne peut avoir qu'un mouvement qui luy soit propre, ainsi que le petit mignon et subtil secretaire de Nature, Aristote, l'a tresbien remarqué en son premier livre *de Cœlo*. Puis donques que la terre est l'un des corps simples, comme est le ciel et les autres elemens, il faut necessairement conclurre qu'elle ne peut avoir qu'un seul mouvement qui luy soit propre, et neantmoins vostre brave Copernic luy en assigne trois tous differens, desquels il n'y

en peut avoir qu'un propre; les autres seroient violens, chose impossible, et, par mesmes suite, impossible que les changemens des republiques viennent du mouvement de l'eccentrique de la terre.

Les Arabes nous descouvriront plus particulierement quelle force ont les planetes, voire les douze signes du zodiaque, sur nos corps, quant ils nous apprennent que la vie des hommes nous est signifiée par le soleil, auquel ils attribuoient pour cest effet la guide, reigle et conduite tant du cerveau que du cœur. A Mercure ils donnoient à gouverner la langue et la bouche; à Saturne la ratte; à Jupiter le foye; à Mars le sang; à Venus les reins et la semence genitale, et à la lune l'estomach. Et quant au Baudrier porte-enseigne, il n'a esté chamarré d'aucun signe qui n'ait esté bouclé à quelque partie de nostre corps. Le Belier a eu nostre chef; nostre col a esté attaché au Taureau; nos bras et espaules aux Bessons; nostre cœur à l'Escrevisse; nostre poitrine et estomach au Lyon; nostre ventre à la Pucelle; nos reins et fesses à la Balance; nos parties naturelles (qui ne seront d'avantage descouvertes parce que nos damoiselles sont trop jeunes et pourroient en avoir peur, ou autre chose) au Scorpion; nos cuisses à l'Archer; nos genouils au Chevreul; nos jambes au Vers'eau, et

nos pieds aux Poissons. Ce qui a esté fort bien remarqué par le poëte Mallius en ces vers :

Signa hæc præcipuas in toto corpore vires
Exercent : Aries caput est ante omnia princeps;
Sortitur quoque sensus et pulcherrima colla
Taurus; et in Geminis æquali brachia sorte
Scribuntur convexa humeris; pectusque locatum
Sub Cancro est; laterum regnum scapulæque Leonis;
Virginis in propriam descendunt ilia sortem;
Libra regit clunes, et Scorpius inguine gaudet;
Centauro femora accedunt; Capricornus utrisque
Imperat in genibus; crurum fundentis Aquari
Arbitrium est, Piscesque pedum sibi jura reposcunt.

Nos aages mesmes sont reiglez par l'ordre des sept planetes, d'autant que (selon les Arabes) la lune a la charge de nous jusques au cinquiesme an; Mercure dix ans aprés; Venus des huict années ensuivans; le soleil de vingt et un an; Mars de quinze; Jupiter de douze, et Saturne du reste du cours de la vie. Ou bien, selon le departement qui en est fait par les nostres beaucoup plus aysement et familierement, la lune aura la garde et conduite de l'enfance; Mercure, de la pueritie (il faut escorcher non le regnard, mais le latin, parce que nous n'avons mot propre pour exprimer cest aage qu'en periphrasant); Venus, de l'adolescence; Mars, de la virilité; Juppiter, de la vieillesse, et Saturne, de la vieillonge et aage decrepit.

Jusques icy, Messieurs, j'estime avoir si suffisamment prouvé la necessité des influences celestes, que vous, Seigneur Pastorelli, ne devez me la refuser, mesmes lors que vous voyez que naturellement je la vous represente. Pensez vous estre trompé? Vous faites si grand cas de vostre Platon, escoutez la leçon qu'il vous donne, c'est que les yeux avoient esté donnez à l'homme pour l'amour de l'astronomie : parce il nous apprend qu'entre tous les corps creez il n'y en a point de si beaux, gentils et excellens que sont ces flambeaux celestes, et qu'à ceste occasion les hommes estoient ravis sur tout, pour jouir de la veuë d'une si precieuse beauté. De moy, il me semble que les yeux ont une merveilleuse accointance, et qui les rend dignes d'estre rapportez avec les astres; attendu que, comme dit l'Angevin Bretonnayau en sa *Fabrique de l'œil :*

Ainsi que l'œil mondain enflamme et illumine
Du tresgrand animal la tresgrande machine,
Le seul œil est du corps comme un petit soleil.
La couronne des cieux se courbe peinte en l'œil,
Dont l'esclat tout perçant toutes choses penetre :
Plustost que le penser il est où il pense estre.

Il passe bien plus outre, car il soustient que l'œil est un troisiesme monde, fourny et equippé de toutes ses parties, ainsi que le grand.

D'un, de trois et de sept (dit-il), à Dieu nombre agreable,

Fut composé de l'œil la machine admirable;
Le nerf et le cristal, l'eau et le verre pers,
Sont les quatre elemens du minime univers.
Les sept guimples luisans qui son rondeau contournent,
Ce sont les sept errans qui au grand monde tournent,
Car le blanc qui recouvre et raffermit les yeux,
Nous figure Saturne entre ces petits creux;
La tunique d'aprés, etc.

Et nostre Aristote sera il point de la partie, mesmement lors qu'il dit que ce monde d'enbas est gouverné par celuy d'enhaut, et que les choses superieures donnoient bransle, mouvement et cadence aux inferieures? Ouy da, il le merite fort bien, sur tout pour la raison sur laquelle il fonde son dire, laquelle je treuve, Seigneur Pastorelli mon amy, de fort bonne grace. Si le commencement du mouvement est du ciel, il s'ensuit que le mouvement celeste doit estre la cause qui fait mouvoir toutes les autres choses qui sont au dessous. Or, que la consequence soit tres-necessaire, si vous aviez de bons yeux, vous l'appercevriez aisement. Je vous veux donner des lunettes, et pour de tant plus soulager vostre veuë, rapprocher ma preuve de si prés que, si voulez, la pourrez tenir tout contre vos yeux.

Considerez, je vous prie, si en la constitution de nos corps le cœur n'est pas l'aisné de nature, si ce n'est pas luy qui le premier se meut, et qui, par ses vifs babatemens, esmeut tous nos mouve-

mens : voire que, dés lors qu'il perd souffle, tout le reste de nostre corps demeure resigné aux griffes de la mort. Et c'est ce que l'on a coustume de dire, que le cœur est le premier vivant et le dernier mourant. Vous ne ferez point de difficulté de passer cest article pour le microcosme, et vous oserez desreigler tels mouvemens pour raison du grand monde : faut que doutiez du rapport qui est du cœur humain au soleil ; comme si vous ne sçaviez que tout ainsi que le soleil, par sa feconde vertu, anime de ses rais le corps de tout le monde, de mesmes le cœur n'est point chaud seulement à cause de luy, mais aussi en faveur de tout le corps, auquel il doit fournir de la chaleur sans intermission. Ce qu'il fait aussi, distribuant un esprit et un sang fort chaud et delié, en toutes les parties du corps, par les arteres qui luy servent de canaux. Ignorez vous que le dessaisonnement du soleil ne trouble le cours de la cadence et le bransle des celestes flambeaux ? Estes vous à apprendre, si le cœur ne babatoit sans cesse, que tout aussi tost chasque membre du corps viendroit à s'aneantir ? Si donques l'indisposition du cœur amortit nos forces et facultez corporelles, parce que le cœur est son premier moteur, qu'il luy donne et entretient son bransle, sa santé et sa vie, ne pourray je pas legitimement conclurre que le cœur du grand monde ou que l'influence

celeste avive, reigle et gouverne le mouvement de toutes les parties du corps mondain et orbiculaire ? Cela est plus clair que le jour, et, si voulez perseverer à le mettre en ny, en bon hillot je vous diray : Escoutaz, que le maulubec vous, etc.

— Tout beau, Messieurs, vay je dire : hé! vous estes en si beau chemin, voudriez vous bien icy faire quelque folie ? Seigneur Alphonse, mon gentilhomme, mon grand petit amy, courage; monstrez vous sage. Vous ne pensez pas au grand honneur que vous apportera ce discours, si l'enfoncez comme il appartient. Je ne sçay pas ce qu'on dit de moy, mais bien ce qu'on dit d'autruy. Poussez, de grace, il semble que vous soyez eschauffé; voulez vous ce linge pour vous essuier? Contre fortune bon cœur; si pouvez deconfire Messer Nicolas, je m'asseure qu'avec le temps serez contant : vivez en ceste esperance. »

Il n'y eut pas un de la compaignie qui ne me seconda, et se mit en devoir de faire reprendre les armes à ces deux braves champions. A la fin, d'honte ou d'honnesteté, le seigneur Alphonse, aprés s'estre assés proprement evacué, et par enhaut et par enbas, comme s'il eut esté deschargé d'un grand fais qu'il portoit dans le moule de son brodequin, il rentra en conference, frais, leste, gaillard et dispos plus qu'auparavant.

— Bien, Messieurs, va il dire en se riant à la

gorgiase, il faut que je quitte ma propre volonté pour me ranger à la vostre. Or ça, Seigneur Pastorelli, je vous ay desja donné de si rudes coups; vostre bresche, voire toute la muraille anticelotique est toute astrologisée; les moyens que j'ay emploié sont si pregnans que je crois (*astra id fatis annuentibus præsagiunt*) si vous vivez *usque ad consummationem seculi*, et si je vous puis revoir, vous me le sçaurez à dire : que par cy aprés, au propre jour de ce mois, d'icy à fort long temps, on sentira une particuliere influence celeste qui astrologiquement decoulera, pour tesmoigner l'astrologique affection que j'ay eu à maintenir les influences astrologiques alencontre de l'antiastrologisme. Pour cela je cognois à vostre minois que n'estes deliberé de quitter le champ; et pource, je vay boucher ma defense astrologique par les authoritez sainctes et divines qui favorisent aux influences celestes.

Prenez moy ce qui est dit au commencement du Genese : *Dieu dit : qu'il y ait luminaires en l'estendue du ciel, pour separer la nuict du jour, et soient en signes, en saisons, en jours et en ans.* Voila donc que porte l'ordonnance du Tout-Puissant : c'est que les estoiles, qui sur tout sont douces de lumiere et clarté, distinguent, varient et reiglent, par les qualitez propres à la nature des mixtes, les bornes des jours, des mois et des

ans. Qu'elles soient en signes, qu'est ce autre chose, sinon qu'auparavant estans regardées, contemplées et considerées, elles nous advertissent de bonne heure des commencemens, suites et bouts des saisons, comme aussi des divers changements qui surviennent et sont moiennez par la force des estoiles mesmes? Comme de fait, il n'est pas croyable qu'une si grande troupe de corps brillonnans ayent esté posez et plaquez au ciel pour servir de monstre et parade seulement, ce seroit attacher à la main laborieuse du grand ouvrier de l'univers une nonchallante oisiveté, contre l'experience manifeste que cy dessus nous avons touché, et de laquelle le seigneur Peucer, en son *Astrologie,* couche de fort beaux et segnalez exemples.

His accedit, que l'usage, qui est religieusement gardé par toute la chrestienté, à nommer les jours de la semaine par le nom des planetes, monstre tres-evidemment que l'influence celeste n'abhorre de la pieté chrestienne. Autrement j'attacheroie de paganisme tous ceux qui, parlans du lundi, mardi, mercredi, jeudi et vendredi, ne nous font estat que de la lune, de Mars, de Mercure, de Juppiter et de Venus.

— Seigneur Alphonse, respond le seigneur Pastorelli, nous ne sommes theologiens; à un chascun son godet; c'est assez, je vous prie, ne vous

ruez si fort sur la Sainte Escriture, ce n'est pas vostre gibier ny le mien aussi : vous pourriez retirer vostre pain cornu, pour ne l'avoir bien enfourné. Avant que je me mette à canonner contre vostre judiciaire astrologie, deschargez vous, non pas comme avez fait tantost, autrement il me faudroit du musq ; je ne sçay quel diable vous avez mangé, vostre fecalité sent bien autre saulce que la civette. Deschargez vous donc des preuves lesquelles vous vous vantez avoir, pour monstrer que vostre astromanie (non, la langue me brayette : pour eviter querelles, prenez que je vueille dire astronomie) nous est fort necessaire et proffitable.

— On me presse fort, mes maistres, à ce que je voy, va dire le S[r] Alphonse ; soit, je ne veux vous rendre en ce mal contans. Je m'en vay à la mer : voulez vous dire que l'astrologie n'y soit necessaire ; que les astres ne guident pas le navire ; qu'on puisse singler sur ce vaisseau humide et plein d'inconstance sans la cognoissance des estoiles ? Vous n'estes pas, ce croy je, si veau : je suis Gascon ; pardonnez moy, je vouloie dire beau contrediseur. Or, pour vous lever d'erreur, et tous ceux qui pourroient avoir choppé contre une si lourde, ridicule et palpable absurdité de mescroyans, je vous veux icy coucher une liste de quelques prognostics des tempestes et orages qui se monstrent, tant par le soleil que par la lune.

Pline, au 18 livre de son *Histoire Naturelle*, chap. 45, escrit que le soleil, s'il est beau et net sans estre fervent lors qu'il se leve, signifie un jour beau et serain; s'il se monstre jaune, il promet pluie et gresle. S'il semble estre creux quand il se leve, il amene la pluie et vents; comme aussi, si à son lever on voit devant luy quelques nuées vermeilles, et qu'aucunes d'icelles se perdent vers le nord ou vers le sud, c'est asseurance de vents et grandes pluies. S'il semble que le soleil cueille ses rais quand il se leve ou se couche, il signifie la pluye. Si on voit quelques nues rondes par dessus le soleil avant qu'il se leve, c'est prediction de grand froid; cela s'entend quand elles se retirent vers le midy, aprés que le soleil est sorty; mais si elles se retirent devers l'oüest, c'est presage de beau temps. Si quelques nuées environnent le soleil, d'autant qu'elles luy lairront moins de lumiere et clarté, c'est asseurance de grande tempeste, laquelle sera plus forte si sa rondeur semble estre double. Si on voit des nuées vermeilles couchées sur le soleil quand il se leve, c'est une menace que le vent soufflera de l'endroit où elles sont couchées; mais si le vent tient de midy, on n'attend que la pluye. Si, lors qu'il se leve, il est environné de nuées, croyez qu'il ventera du costé où la rondeur sera descouverte, et s'il se descouvre du tout egalement, ce sera signe

de beau temps. S'il jette ses rayons bien loin parmy l'air et traverse les nuées quand il se leve, et il semble avoir quelque peu de vuide au milieu du soleil, on aura de la pluye. Si avant qu'il sorte, les rais se monstrent, on aura des vents et de l'eau. Si, au coucher du soleil, son cerne se monstre blanc, c'est presage de tempeste pour la nuit, et de vents s'il fait bien chaud. Si la rondeur du soleil apparoit noire ou trouble quand il se couche, il fera grand vent du costé où il se descouvrira le plus.

Et quant à la lune, ceux d'Egypte observent, le quatriesme jour de la lune, que, si elle se trouve resplendissante avec une belle clarté, ils ne font estat que du beau temps; de vents, si elle est rouge; de pluye, si elle est noire. Si le cinquiesme jour les cornes de la lune ne sont aigues et deliées, mais grosses, mousses ou rebouchées, cela signifie pluye. Si la lune est droite et renversée contremont, elle signifie grands vents, tant plus s'il advient au quatriesme jour. Si le quatriesme jour la lune se tient droite, elle signifie tempestes, sauf si elle a autour d'elle un cercle bien net. Si, en son plein, elle se trouve nette au milieu, c'est presage de beau temps, ou si lors elle a un cercle autour d'elle, on aura du vent du costé où elle sera plus resplendissante. Quand elle est nouvelle, si elle se leve ayant sa corne de dessus

comme noire alentour, il pleuvra au dernier quartier; et si la corne d'embas est aussi noire alentour, il pleuvra avant la pleine lune. Si la lune monstre ses cornes grosses à sa naissance, elle signifie tempeste, et sera tant plus grande, si le vent d'oüest ne souffle devant le quatriesme jour. Si le sixiesme jour elle a grande couleur de flamme, elle signifie tempeste.

Bref, si les feux Latoniens n'avoient authorité et commandement sur la marine, les pilotes se peineroient ils si fort à rechercher les hauteurs, les longitudes, latitudes, le meridien, les declinaisons solaires, l'estoile du Nord et ses sept gardes, et les marées, par le moyen des jours de la lune et de la conjonction?

— Vous estes comme coigne-festu, Seigneur Alphonse, respond le Sr Pastorelli; vous vous estes estendu bien au long, presumant faire un bon coup, et n'avez rien fait pour vous. C'est encores à recommencer. Tout ce long discours qu'avez fait des prognostics tant du soleil que de la lune ne tend qu'à monstrer que ces deux luminaires sont esté plantez au ciel à celle fin qu'ils fussent en signes de serenité et de tempeste; mais de surbastir les signes adventuriers de l'estat de nos vies, cela est par trop hardiment joüer au deviner. Si vous n'avez autres moyens, je prevois et ne feray point de conscience de predire

que j'emporteray gain de cause, avec despens, dommages et interests.

Par ma foy, vous me faites souvenir du Sr Gaulard, lequel, ayant entendù que le coq d'un clocher qu'il voyoit, estant tourné du costé de la bise, tesmoignoit qu'il feroit beau, croyoit fermement que la beauté et sereneté du temps despendit de ce coq; et pource, il le fit cloüer et attacher, ayant la queuë tournée au Nord. Enquis à quelle occasion, respondit que ce n'estoit que pour cinq ou six jours, afin qu'il eut beau temps durant son voyage. Vous estès aussi fins l'un que l'autre.

Or, afin que je vous couse le bec du premier coup, je vous demande si, parce que par le calendrier des bergers et bonnes gens, nous trouvons plusieurs predictions du beau et mauvais temps par les bestes brutes, vous serez si hardi qu'il y ait quelque influence brutale qui esclaircisse le temps ou qui embrouille le ciel de nuées?

Quant les puces vous mordent plus fort que de coustume, aussi tost vous venez à presager la pluie : est-ce que la saignée que vous donnent ces petites bestioles alambique la pluie du ciel? Et neantmoins, parce que le soleil et la lune nous advertissent des temps, vous voulez inferer que les astres decoulent leur vertu sur nous. Si tost

que vous m'aurez passé l'article des puces, je demeureray d'accord avec vous.

— Ne debridez pas si viste, Seigneur Pastorelli, va dire le Sr Alphonse, je vous vay renvoier chez vos parens. Ah! que vous faites du difficile, comme si on ne voyoit pas que vous pesle-meslez le ciel avec l'eau, et qu'il n'y a aucun rapport de la puce à l'aspect de nos astres. Toutesfois, parce que je sens que quelques uns de la compaignie s'ennuyent de ce que ceste aprésdisnée les rend trop long temps sedentaires, que les fesses leur demangent, je ne sçay s'ils ont quelque puce qui les festoie, ou autre vermine. Je suis trescontent d'estaler icy le reste de mes preuves. Irons nous aux escoles de medecine, et vous en forbannirez l'astrologie? Vous ferez ce que je n'ose dire : je payeray trois bussars de vin normand, soit peré ou citre, tant plus que du moins, s'il vous plaist en dresser des theses et les soustenir en l'escole de medecine : Oh! qu'on vous veineroit en fils de bonne maison. Ne pensez vous point qu'il faille à la saignée prendre garde aux astres? En temps chaud on a accoustumé de prendre medecine : que diriez vous des jours caniculaires? Lors qu'il fait fort froid, les purgations et phlebotomies, si elles ne sont contraintes, ne sont elles pas interdictes?

— Quoy, Seigneur Alphonse, va dire messer

Nicolas, il n'y aura pas la medecine qui ne vous serve pour surbastir vos astromanies : j'ay bien dequoy vous payer, vous verrez que me devrez de reste. Je ne suis de ces niais superstitieux qui font difficulté de la saignée d'un patient lors que la lune est en Gemini, sous lequel signe ils posent le bras, ou pendant qu'elle est en autre signe, aiant sous sa domination autre membre du corps humain. Premierement, quel demon est entré dans leur sermonniere pour leur manifester ces phantastiques regards qu'ils attribuent aux planetes? Si l'un le veut blanc, l'autre le veut noir; si faudra il que le sang soit rouge. Hippocrate, Galen, Avicenne, Oribase, Æginete, et autres excellens medecins nous ont ils astraints à tel regime? Leurs livres ne nous en conseillent un seul mot. Et la pratique contraire nous fait departir de ces superstitieuses reserves, mesmement puis que nous voyons que ceux qui n'ont tenu les derniers rangs entre les plus habiles medecins, sans s'arrester à ces signes ou aux conjonctions du soleil et de la lune, ont fait saigner les malades et bailler medeccine lors que la necessité le requeroit. Par ce moyen, ils en ont plus veu guerir que de ceux qui, beans apres les bonnes heures, perdoient cependant les occasions d'obvier à la force et violence des maladies.

— Il faut donc, Seigneur Pastorelli, repliqua

le S[r] Alphonse, que vous desmentiez Pierre d'Appon, qui nous rapporte qu'un certain personnage, pour avoir esté saigné au bras, la lune estant aux Bessons, tomba en inconvenient de mort.

— Croiriez vous, Seigneur Alphonse, repondit messer Pastorelli, que je soie si mal-advisé que de lascher un desmenti si mal à propos contre un si honneste homme qu'estoit celuy duquel vous me parlez? Je ne decrois point le fait qu'il recite, j'admets la circonstance du temps; mais, au lieu qu'il impute l'accident survenu à l'indisposition de la lune sous cest aspect, je le veux rejetter ou sur l'inhabilité du chirurgien, qui n'estoit pas bien adroit en sa charge, et qui par malice auroit peu blesser le malade, ou au malade mesmes, qui auroit fait le sot, branslé ou remué le bras; ou finalement à la lancette qui n'auroit esté nette et bien parée. Mais que la lune en fut cause, ce n'est non-plus veritable que si on vouloit dire que, si on vous avoit donné un coup d'espée au travers du corps, j'en seroie esté cause parce que j'auroie passé alors par là. Je ne vous suis point ennemy.

Vous faites un grand *quanquam* de ce qu'Hippocrate en ses *Aphorismes* dit que les purgations sont ennuyeuses et nuisibles au temps des jours caniculaires. Comme si ce medecin entendoit que

le signe du Petit-Chien soit contraire aux purgations. Il n'y pensa onques, non plus que moy, à telle intention que vous mettez en avant; ains parce que les corps, estans lors desseichez et enflambez, ne soustiennent la force des medecines purgatives, lesquelles sont grandement chaudes et seches, et mesmement celles dont on usoit en ce temps là : si bien qu'au lieu de faire quelque bien aux corps, alors elles les eussent preparé et disposé à la fievre, attendu qu'en temps de grand' chaleur la vertu des corps se resoult et debilite.

Galen nous en donne une autre raison, qui est que la medecine attire des parties exterieures aux interieures, et la chaleur de l'air en la matiere de la chaleur du bain, attire des parties interieures aux exterieures, et par ce moyen la medecine est empeschée en son operation. Or ce n'est point l'excés du chaud qui rebousche l'effet de la medecine, ains aussi le trop grand froid, pourautant que, quant le temps est beaucoup esloigné de la tempeture et tire le plus à la froidure, les humeurs sont generalement coagulez et endurcis; au moyen dequoy on fait alors grande difficulté de purger et esmouvoir. De fait, si on vouloit purger à bon escient en tel temps avecques medecine laxative, l'inconvenient de l'excoriation des intestins seroit grandement à craindre, pource que la froidure de l'air comprime et repousse les

humeurs à l'estomac et aux intestins, la dysenterie s'en pourroit ensuivre par la violence faite par la medecine laxative, d'autant que nature auroit esté lente et paresseuse à l'evacuation des humeurs colez ou attachez aux membres.

— Vertu bille, quels grands medecins vous estes, se met à dire le seigneur Galeas; on diroit que de vostre vie ne fistes autre chose que doser, medeciner et syringuer des clisteres dans les grottesques ventriculieres. *Per fidem*, le cœur me faut; et si vous continuez à remuer ces fecalitez purgatives, j'en rendray aussy, *id est*, en bon françois, afin qu'un chascun l'entende et n'en pretende cause d'ignorance, vous me ferez escorcher le regnard, devant lequel vous fuirez, comme font les poules à la presence de la queuë vulpine. Quitez moy toutes ces selles culieres, et les coupez court. Je crois, Seigneur Alphonse, que n'aurez d'aujourd'huy fait *pro affirmativa*. Si messer Nicolas estend aussi loin le chevrotin *pro negativa*, je vous predis *in terminis habilibus et secundum quid*, cela s'entend sans estre astrologue, que, quoy que j'aye bonne envie de sçavoir qui sera *victus*, je seray bien homme, aussi bien qu'autre de ma parroisse, pour rompre demy jeusne, *hoc est*, que je pourray prendre une volte de ressiner.

— Puis donc qu'il ne m'est loisible, va dire le Sr Alphonse, de plus me mesler de la medecine,

je m'en vay vous meteorologiser et vous ramentevoir que la pluspart des meteores nous menacent et ce monde elementaire de quelque sinistre malheur. Pour eviter prolixité, je ne donneray mire qu'à la comete, laquelle nous sçavons n'avoir empenné de feu le ciel, qu'à sa queuë elle n'ait trainé de grans vents, des secheresses estranges, la famine la peste, la guerre, les inimitiez et morts des princes et grans seigneurs; d'où vient que le poete Claudien a tresbien dit que jamais on ne vit comete sans un triste evenement. Quant aux prognostics des vents, sterilité, faim et peste, vous n'en voudrez pas paraventure faire grand compte, parce que naturellement vous en descouvrez ceste raison, qui est que puis que la comete est composée d'une exhalaison seiche et chaude, il faut bien que l'air qui en est embeu soit aussi corrompu : les vers du poete Aratus vous l'apprennent. Mais dés qu'il faut prognostiquer ce qui depend de la volonté des hommes, je m'asseure, Seigneur Pastorelli, que vous vous en tairez et que vous confesserez que ces impressions de l'air mesmes ont vertu sur nostre vie et sur nos deportemens. Je passeray bien plus outre, et par la raison vous monstreray que ce prognostic outre-naturel nous est naturel.

Prenez donc qu'il y a une si estrange exhalaison de laquelle est engendrée ceste chevelue

impression, qu'elle ne seiche et eschauffe pas seulement l'air, mais aussi nos corps, dans lesquels, estans bien eschauffez, s'empraint une forte et roide colere, le propre de laquelle est de nous pousser à la guerre, inimitiez, violences et excés, qui en entrainent beaucoup. D'ailleurs, ceste extraordinaire ardeur et secheresse jointe, et suradjoustée aux bons, friands et delicieux morceaux, desquels les grands seigneurs ont accoustumé se repaistre, leur embrase et ternit toute leur vigueur vitale.

Je ne vous dresseray point icy la liste des cometes veuës anciennement et de nostre temps; j'ay peur de tenir trop long temps ceste apres-disnée : la Meteorologie de Garceus suppleera ce que pourriez icy souhaiter.

— N'ay je pas beau moyen, Seigneur Alphonse, va dire messer Nicolas, si je vouloie, de vous galer? Estimez vous que les raisons qu'avez icy proposé soient necessaires et concluantes? Vous imputez la mort des princes et grands seigneurs aux morceaux exquis de leur repas, aux espiceries des Molucques et autres viandes chaudes, aux vins candiot, espaignol et autres chauds appats de gueule. Afin que vostre argument ne perdit la face de raison, faudroit que tous ceux qui sont plus excessifs, qui ne se pavent les gosiers que d'aiguillons à Venus, et qui ne remplissent

leur panse que des tisons outre-marins, passassent le pas. Je passe par là dessus comme si vous n'en aviez ouvert la bouche, afin que, si vous pouvez, vous veniez à toucher au profit qui nous pourroit estre causé par vostre astromanie.

— Je n'ay, Seigneur Pastorelli, respond le seigneur Alphonse, plus que un mot à vous dire; c'est que, quoy qu'on ait voulu gasouiller de nos prognostics, que la fin nous est fort profitable; par les fruits vous cognoistrez que je n'avance rien contre la verité.

Ptolomée, en son livre de l'Utilité des prenotions, les vous represente. « Celuy (dit il) qui a ceste cognoissance des astres peut destourner plusieurs effets des estoiles, se preparer, munir et defendre avant que l'execution en advienne. » Joint que le prevoir accoustume et regle nostre esprit par la meditation, tant des choses qui sont absentes que de celles qui sont presentes, et l'appreste à recevoir ce qui est à venir avec tranquillité et constance, *juxta illud : Tela prævisa minùs nocent*. Pour exemple, voila le ciel qui est caracterisé d'une comete; tous les princes et grands seigneurs, s'ils sont tels que je les desire, doivent alors penser à leur conscience, et croire que c'est le presage de leur mort, à chascun particulierement. C'est un resveil qu'on leur donne, de peur que le larron ne les surprenne dormans. S'ils

meurent, les voila advertis; ils ont eu le loisir de donner ordre à leurs affaires et de prendre leurs habits nuptiaux pour aller à la feste. S'ils sont gratifiez d'un delay, qu'y perdent ils? Ont ils occasion de se mescontanter? Tout autant que celuy qui auroit esté en Turquie, et là auroit descouvert que l'Infidele armoit contre quelque prince chrestien; si, passant par toutes les villes chrestiennes, il les advertit de telle entreprise, le Venitien, le Pape, le François, l'Anglois et l'Espaignol ne seroient ils taxez, s'ils se formalisoient alencontre de ce fidele espion, parce que le prince mahemetan se rueroit sur la Boheme ou Hongrie seulement?

Au reste, vous vous abuseriez de beaucoup, Seigneur Pastorelli, si vous estimiez que nostre astrologie bridast les actions, deportemens et executions des hommes; que nos predictions soient arrests qui emportent avec eux leur execution parée; qu'on ne puisse eschaper ce dont les astres nous menacent, et finalement que le bureau des astrologues soit un second siege de la Divinité, où on determine et conclud des affaires humaines. Ce n'est point tout cela : la volonté nous demeure libre pour regir et maistriser nos actions; si quelquesfois d'apprehension elle est tenue en relais, poussée ou retenue pour l'accomplissement de ces predictions, si ne luy

tient on la bride si roide qu'elle ne puisse à son aise se tourner et plier là où il luy plaist, ou se roidir contre l'effect menacé par les astres, voire mesmes se departir du train où les prognostics celestes l'auroient chassé. Quant aux evenemens qui ne ressortissent pas immediatement de la libre volonté de l'homme, mais nous sont denoncez, rapportez et signifiez par quelque aspect celeste, la nature n'est point si flaque et faillie de pouvoir qu'elle ne les puisse contre-barrer, rompre et dissiper : d'ailleurs nous pouvons les empescher, adoucir et retarder par nostre soin et diligence, par l'accoustumance et par l'invocation du divin secours.

— Vous nous gardiez donc cecy, Seigneur Alphonse, va dire messer Nicolas Pastorelli, pour l'arriere-mets, presumant que me fermerez la bouche contre vostre astromanie : si est ce que n'est pas eschappé qui entraine son lien. Pour contremire de l'utilité qu'avez attaché au pied de vos prognostics celotiqs, sans entrer en colere, parce qu'elle me pourroit estre nuisible, je vous renvoieray à ce qui a esté deduit en la matinée qui est dediée aux vieillards, afin que par redite je ne vienne à vous ennuyer. Avec quelle courtoisie Laerce nous apprend il que Diogenes patinoit messieurs vos astrologues? Ils veulent, disoit il, prendre le soleil et la lune aux dents, et

ne peuvent appercevoir ce qui est à leurs pieds. Stobée rapporte que le sage Bias se moquoit de vos astrologues, parce (dit-il) qu'ils ne sçauroient veoir les poissons noüer dans l'eau qui n'est pas à demy toise de leur veuë, et toutesfois, ils se font entendre qu'ils prendront à la truble ceux qu'ils campent au ciel. D'aussi bonne grace est le traict que donne le cynique Diogene à ce maistre astrologue, lequel, pour se faire estimer quelque chose, avoit tracé en un tableau quelques estoiles, et disoit que celles là qu'il monstroit estoient errantes. « Helas, mon amy, dit Diogenes, ne mentez point, je vous prie : ce ne sont point les estoiles qui errent, mais ceux qui sont icy avec toy. »

Les loix mesmes se sont armées contre ces enjolleurs. Les Atheniens monstrerent bien à Anaxagoras que son astrologie ne leur estoit à gré, lors qu'ils le condamnerent à mort, de laquelle à peine son disciple Pericles le peut sauver : si fallut il aller en exil. Agrippa, pendant qu'il estoit ædil du temps de l'empereur Auguste, dechassa de Rome tous les astrologues et magiciens. L'empereur Tibere les chastia par mort. L'empereur Vitelle, apres la deconfiture qu'il eut d'Otthon, dechassa de Rome tout tant d'astrologues qui y estoient.

De fraische memoire nous avons Alphonse, roy

d'Arragon, lequel est prisé, entre autres siennes vertus, pour avoir esté tresliberal envers les gens de lettres; mais quant à vos astromanthes, il n'en voulut tenir aucun conte, dont plusieurs s'esbahissoient, attendu que c'est la coustume des grands de se servir plustost de ceste racaille et les avoir à leur suite que d'autres qui serviroient de beaucoup au public. Un jour, il y eut quelqu'un qui voulut en sçavoir la raison, auquel on fit response : *Sydera stultos regunt, sapientes astris imperant,* c'est à dire : les estoiles gouvernent les fols, et les sages commandent aux astres; comme si on eust voulu faire entendre que ce sage prince avoit bonne envie de si bien dispenser ses finances qu'elles ne tombassent qu'en mains qui le meritassent; et quant aux astrologues, qu'ils estoient indignes, attendu qu'ils s'amusoient à une profession qui affoloit les fols et estoit de fort peu d'edification. Je passeray plus outre et diray que ce sage prince faisoit conscience d'entretenir et soudoyer ceux lesquels il sçavoit ne tendre qu'à la piperie et seduction des hommes. S'il les eut porté, qu'il les eut entretenu et qu'il leur eut soulevé le menton, on le vous eut tenu pour un maquignon d'imposteurs.

Voila comment, quelque haillon que vous jettiez sur le miserable corps de vos astromantes et

cœlicoles, tousjours on descouvre qu'il y a de l'ordure en leur fluste.

— Faut que soiez bien enverré contre les astrologues, Seigneur Pastorelli, repliqua le seigneur Alphonse, qu'il ne tient à vous que ne les rendiez justiciables au fagot comme heretiques, sans regarder si la qualité de cœlicoles leur appartient. Contre les cœlicoles vous trouverez que les ordonnances des empereurs ont esté autant et plus rigoureuses que contre les heretiques, voire contre les juifs. La loy *Cœlicolarum*, qui est tant au Code Theodosien qu'en celuy de Justinien, *de Judæis et Cœlicolis*, vous fera toucher au doigt la difference qu'il y a entre nos astrologues et ces cœlicoles. Je sçay bien que le mot latin de *Cœlicola* vous a esberlué vostre imagination, et que presumez que les cœlicoles estoient ainsi nommez, *quia colerent cœlum,* parce qu'ils adoroient le ciel; mais cela est mal entendre les escritures, Seigneur Pastorelli, et virer la charrue avant les bœufs. Car, quant mesmes vous ne vous mesprendriez en la signification du nom de *cœlicole,* si est ce que vous seriez à harauder de ce que vous voulez que nos astrologues adorent le ciel. N'estoit la compaignie et le respect que je vous ay, si un autre me venoit viedaser le nez de telles niaiseries, il n'y a point tant de cheveux

et poil sur le corps d'un sauvage tout velu que je luy donneroie de milliers de dementis, *potestate, non actu*, pour ne tomber en altere. Mais revenons à nos moutons; vous confondez nos astrologues avec les cœlicoles. Lisez ladite loy *Cœlicolarum, distingue tempora, et conciliabis scripturas.* En icelle vous trouverez que les empereurs Honorius et Theodose remarquent expressement que c'estoit une nouvelle secte qui s'estoit eslevée en leur temps. Or on sçait que les prophetes, et entre autres Sophonias, ont dés long temps dressé leurs plaintes de ce qu'ils adoroient la gendarmerie du ciel. Ceste superstition n'estoit pas donques nouvelle, mais tres-ancienne, ou il faudra que vous mainteniez que ces empereurs ayent fait un pas de clerc. Le principal sera de le verifier. Mais voulez vous sçavoir qui estoient ces venerables cœlicoles? Rien autre que des membres, branches et rejettons du Donatisme, lesquels se qualifioient *cœlicoles,* comme s'ils eussent esté habitans du ciel, ainsi que vous voyez que les regnicoles sont ceux qui habitent le royaume, et les incoles les habitans. Or, que ces cœlicoles ayent esté esclos par les Donatistes, je n'en veus autre preuve que ce que nous lisons que les Donatistes se donnoient le nom de Bienheureux (et où logez vous les bienheureux qu'au ciel?), encores qu'ils rampassent en ce monde.

— Seigneur Pastorelli, je sçay bon gré au S[r] Alphonse d'avoir bon cœur, va dire messer Galeas Gamarin; je crois qu'il ne se rendra qu'à fine force. Advisez à bien ergotter : par le sang goy, il est savant jusques aux dents, et est subtil en diable, *quod dicitur valde.* Or çà, qu'on vous entende un peu canonner contre les astres, sur tout gardez la lune des loups : jusques icy, le seigneur Alphonse a la meilleure cause de France; que si ne luy faites perdre terre, il vous en donnera du long et du large.

— A bon chat bon rat, respondit le seigneur Pastorelli; si faut-il que je vous en donne le passe-temps. Que direz vous, Seigneur Alphonse, à ce que, par l'authorité de la parole sacrée, il nous est expressément interdit de fureter aux cieux, sur tout de nous amuser à vos presages astromaniques? Isaye le prophete, au chap. xlvij, voicy comme il parle à la cité de Babylone, qui avoit idolatré aprés vos astrolatries : *Maintenant que les espieurs du ciel viennent en avant, et ceux qui contemplent les estoiles, devinans selon les lunes, et te sauvent des choses qui sont à advenir sur toy. Voicy : ils sont faits comme l'esteule, le feu les a consumés.* Et au chapitre xliv, en la personne de Dieu le createur : *Je suis* (dit-il) *le Seigneur qui fais toutes choses, qui ay espandu le ciel et affermy la terre sans autruy, qui enfreins les signes ausquels*

s'arrestent les devins, et tourne les magiciens en fureur, destournant les sages au rebours, et faisant leur science estre folie. Le prophete Hieremie, au 10 chapitre, s'exprime assez ouvertement contre vos prognostics, parlant à ceux de la maison d'Israel : *N'apprenez point* (dit-il) *les voyes des Gentils, et ne craignez point les signes du ciel, ainsi que les Gentils les craignent.*

Sur ce passage, S. Hierosme remarque que le prophete parle des peuples et personnes qui pensent que le monde soit regy par les astres, et que toutes choses terriennes ont leur naissance des causes celestes, lesquelles toutesfois ne peuvent faire ny bien ny mal. Et par les signes il n'entend que le soleil, la lune et autres estoiles mises par la puissance divine au ciel pour distinguer les ans, mois, jours et saisons. Pourtant ne faut les craindre, parce qu'en ces astres n'y a aucune divinité : ces estoiles ne sont dieux, ainsi que les Gentils ont estimé, ayans quelque pouvoir, ains creatures de Dieu qui les a colloqué au ciel pour signes.

De mesmes les docteurs de l'Eglise ont foudroyé contre ce levain d'impieté, pour garentir les compaignies chrestiennes du reproche et vice d'Egypte : ainsi est qualifiée vostre cœlofolie au canon *sed et illud* en la cause 23, question deuxiesme. Sainct Augustin, au chap. 5 du 5 li-

vre de la Cité de Dieu n'y oublie aucune chose, non plus que S. Ambroise en son Hexameron. Je vous tiendroie trop long temps si je vouloie icy reciter tout ce que ces personnages ont tressainctement escrit touchant vostre astromanie : si faut il que je vous cotte un passage de S. Basile, lequel à cors et à cry soustient que les astres ne nous peuvent donner quelque force ou puissance, tant pour la constitution de nostre estre et temperature, que pour reigler nos deportemens et actions; d'autant que si ainsi estoit, ce seroit à dire que nous ferions Dieu autheur du peché, parce qu'il nous y contraindroit, pousseroit et forceroit par ses vertus celestes. Cela n'est ce pas atheiser et se despouiller de l'habit chrestien? Pource, S. Paul se faschoit aux Galates de ce qu'aucuns d'eux, s'adonnans à vos devinations, contoient par forme d'importance les jours, les temps et les mois : « J'ay crainte, dit il, que ce que je vous ay enseigné ne face aucun fruict en vous. » Voulant par ce inferer que malaisement la parole de Dieu peut avoir efficace en ceux qui s'amusent à telles superstitieuses observations.

— Ceste charge, Seigneur Pastorelli, vous semble bien roide, repliqua le seigneur Alphonse, vous verrez que je la faulseray sans beaucoup m'y eschauffer : un seul petit mot vous couperoit la broche à vos illations cornues, c'est que toutes

vos allegations ne tendent que contre ceux qui veulent gentiliser et necessiter les hommes selon le reglement des astres. Vous sçavez, Seigneur Nicolas mon amy, que telle opinion et absurdité ne me vindrent onques en fantasie. Seulement je soustiens (je crois que j'auray Origene de mon party) que les astres nous sont signes, marques et tesmoignages des choses passées et à venir : voire que tout ne plus ne moins que dans un livre qui auroit esté dressé des propheties qui devroient advenir, nous pourrions lire les choses futures, ainsi dans les astres Dieu de son doigt a engravé ce dont nous sommes menacez et qui nous est promis. C'est comme un registre, cayer et protocolle, où sont couchées les liberalitez et tresjustes vengeances lesquelles Dieu doit desployer sur nous. Si par nostre mescognoissance et impieté nous nous rendons indignes de ses munificences, ou si par nostre repentance et amandement nous prevenons l'ire divine, les astres pour ce ne sont illusoires. Les astres sont lettres hieroglyphiques où sont caracterisées les promesses et menaces celestes : pource dira on que l'astrologie soit frustratoire, parce qu'à point nommé et à tous coups l'effet et execution ne s'en ensuit, ou que nous attachions la toute-puissance de l'Eternel aux estoiles? Ce seroit avec autant d'apparence que si on disoit que le

papier du secretaire d'Estat, qui contient les dons d'un prince faits aux particuliers, porte execution parée alencontre d'un prince. Il n'y a que sa liberalité qui l'astraigne. L'ingratitude du donataire peut faire retirer le don; mesmes le don pourra estre tel, qu'il le faudra verifier en la chambre des comptes. Je ne veux donner des contreroleurs à la volonté de Dieu; je sçay qu'elle porte son execution; mais puis qu'il luy plaist de nous gratifier de tant, que nos deportemens, quoy qu'ils ne vaillent rien, soient neantmoins comme couchez et allouez, *acceptilationis jure,* pour jouir du fruit de la munificence supernelle, pourquoy n'aurons nous recours à ce riche et precieux cayer? Pourquoy ne le fueilleterons nous pour sçavoir si nous sommes couchez ou en l'estat des favoris, afin de nous insinuer de tant plus aux bonnes graces de nostre prince, ou, si nous sommes menacez de quelque malheur, pour tascher de l'eviter?

Or encores qu'ainsi soit, si faut il que particulierement j'examine chascun de vos moyens, par lesquels vous efforcez d'astromaniser l'astrologie. Le texte cotté d'Isaie ne condamne pas l'astrologie, ains les abus qui s'y commettent. Croiriez vous bien que je veuille partiser pour le mes-us? Je ne veux point prendre la parole, soit pour ceux qui, esclairez par quelque chetif et illegi-

time gain, exaltent l'astrologie reprouvée par dessus le reste de toutes les sciences, soit pour la temerité des autres, qui veulent garrotter la toute-puissante main de l'Eternel aux liens et conjonctions des astres. A ceux là, je suis l'un des premiers qui m'employeroie de bien bon cœur pour livrer la guerre. Je ne suis point si mal advisé, par la grace de Dieu. J'assujettis les astres au premier moteur de tout l'univers.

Il semble que vous nous vouliez gentiliser, comme si nous adorions les estoiles. Vous sçavez bien le contraire : nous avons l'ame caracterisée du sceau de la chrestienté aussi bien que vous. Que si nous observons le cours, la conjonction et les significations des astres, ce n'est pas à dire que nous adorions les creatures de celuy qui, estant le Createur de toutes choses, ne peut endurer que nous transportions ou communiquions à autruy l'honneur d'adoration qu'il tient exclusivement incommunicable à autre. Seriez vous bien là logé que nous faire craindre les signes? Nous ne sommes Gentils, Egyptiens ny Chaldeens; nous sçavons tresbien que Dieu est tout-puissant pour reboucher la force et execution des signes; et comment le pourrions nous mettre en ny? Cest axiome est tout commun en la bouche d'un chascun, que *sapiens dominabitur astris.*

Cy dessus nous avons remarqué que l'astrolo-

gie nous apportoit, entre autres comoditez, celle cy : qu'estans advertis d'un inconvenient qui devoit donner sur nous, par nostre prevoyance nous pouvons le rabattre. Mesmes je treuve que le cardinal René de Birague, chancelier de France, tenoit ceste maxime que, pour venir à chef de quelque haute entreprise, il n'y avoit que le prevoir qui mit un personnage en estime.

Le passage tiré de S. Basile a donné de la peine à plusieurs, par faute d'avoir bien sceu distinguer l'estre de l'homme, aprés qu'il a peché, d'avec l'integrité de sa nature incorrompue. Avant que nos premiers peres eussent presté l'aureille à Sathan, il y avoit une sympathie et accord louable de l'homme avec les elemens et les choses celestes; mais dés que l'infection du peché vint à tacher le pauvre Adam, la terre refusa son devoir; les astres se banderent contre celuy qui, criminel de felonnie alencontre du Seigneur commun, les armoit contre sa mescognoissance. Toutesfois, comme Dieu est plus enclin à pitié et misericorde qu'à courroux, pour donner moyen de respirer à son ingrat Adam, il voulut, par maniere de dire, imprimer au front de chasque astre une marque du malheur qui estoit pret de tomber sur les humains, afin que, s'ils sont sages, ils y prennent garde. Est-ce donc la raison de condamner l'astrologie parce que les astres nous menacent

du mauvais naturel qui doit predominer sur Neron, Caligule et autres monstres d'impieté? Qui en eut esté adverty, pensèz vous que l'empire romain eut esté deshonoré par le gouvernement de tels garnemens? L'illation est par trop cornue (gardez qu'elle ne vous donne sur le nez, peut estre elle vous pocheroit les deux yeux au beurre noir) de dire que Dieu seroit cause de nos maux. La solution depend du theme de la predestination, dont je ne veux pas icy parler, parce que la response est aisée, et qu'aussi je pourroie m'engager en des incidens qui me feroient esgarer de mon sujet, ou me feroient reputer pour autre que je ne suis. Il y a plus, que c'est une matiere theologale à laquelle je m'en garderay bien de toucher: je ne suis ny en l'estat, ny en l'habit.

Mais je pense et repense à la force de vos argumens; il semble que vous voudriez avec S. Basile qu'on raclast toute notre celeste astrologie, parce que les Gentils en ont mal usé. Là dessus je vous respons que vostre conclusion n'est pas necessaire, *quare? quia,* pource que, d'autant que, pourautant que nous ne la pervertissons à mal, ains nous en sentons comme il appartient. Je vous voudroie demander si quand vous avez esté parmy la ville à pied, à cheval, sur mule, sur mulet, sur asne, ou sur autre monture portative (je dis cela à cause des chameaux et des croche-

teurs, par lesquels vous pourriez vous estre fait porter), *aut aliter*, vous n'avez jamais apperceu que, lors qu'on couvre une maison, on a accoustumé de tendre une perche au bout d'une corde, cela, à vostre advis, n'est ce pas pour vous advertir, et tous les passans, de se donner garde? Maintesfois cela m'a sauvé de recevoir maints platras et plusieurs coups de tuiles. Vous ne direz pas que, ou ceux qui mettent là cette perche soient cause de la mort que recevra celüy sur qui on jettera quelque mortier, ou que tous ceux qui regardent ce signal, et à cause de luy, se retirent gentiment, de peur de recevoir talemouse. Que si quelcun estoit si estourdy que de se venir donner par le nez de ceste perche, ou qu'il oublia que ce signal le preservoit de quelque mal, quant mesmes on le vous assommeroit de pierres, laives et ardoises, seriez vous d'advis, Seigneur Pastorelli, qu'on fit une ordonnance ou statut par lequel on defendroit aux couvreurs de plus mettre telles perches? Vous retrancheriez l'usage pour l'abus. Donques, tout ainsi que ce signal vous advertit que si vous passez là dessous où il est, vous serez en danger de recevoir quelque coup, aussi les astres nous monstrent et signifient le peril eminent qui nous menace en leur conjonction ou autrement : à celle fin que nous nous escartions des coups, et qu'avant de passer, tout

ainsi que l'on crie au couvreur qu'il arreste de peur de nous blesser (prenez cecy *comparate*, et vous souvenez que toutes comparaisons clochent), nous supplions le grand ouvrier du monde qu'il luy plaise retenir le platras de son ire, au moins qu'il ne nous en écrase nos testes.

— Par mon foye, Seigneur Alphonse, repliqua messer Nicolas, cela est trop braver, je trouve de vous ce que m'en a dit le S[r] Galeas Gamarin: si n'est-il pas question de demourer en si beau chemin, on diroit, par man-dea, que je seroie un fat, que je me lairroie tondre la laine sur le dos, et que, par faute d'avoir bien debattu ma cause, je l'auroie perdue. A ceste heure, je vous veux battre de la contrarieté qui est entre vos astromanthes; mesmes ils ne se peuvent accorder pour les principes et reigles qu'il convient suivre pour deviner. Car les Chaldées, en la division du Zodiac, y mettent non pas les douze signes comme les autres, mais onze images de diverse longueur et largeur, et si ne distribuent point les planetes par mansions, mais regardent seulement aux hauteurs. Les autres, combien qu'ils s'accordent en la division des signes et degrez, toutesfois se contredisent au departement des mansions, de sorte que l'on est bien empesché de sçavoir ausquels plustost croire. Ainsi, il advient que la planete qui, selon les uns, est en la premiere man-

sion, est colloquée, selon les autres, en la seconde ou douziesme; cela fait que les regards, dominations et forces d'icelles sont grandement contraires, au moins la diversité y est du tout palpable, parce qu'une, estant forte en la premiere ou quatriesme ou au coin, n'aura aucune force ny vigueur en la douziesme maison.

Et, à dire le vray, il est fort estrange qu'une estoile estant en la quatriesme mansion sous la terre, ait plus d'efficace et influence sur la creature venant au monde, que celle qui sera en l'onziesme ou douziesme, en l'orizon, et dessus la terre, lors d'icelle nativité. A ceste occasion, aucuns ont esté contraints contredire à la commune opinion, soustenans que les estoiles estans en l'orizon et sur la terre lors de la nativité sont plus fortes et de plus grande operation que celles qui lors sont cachées et ne sont en evidence. Leur contrariété vient de là, quant à la force et vertu des mansions. Ptolomée mesmes quelquesfois prepose l'onziesme en force à la premiere, quelquesfois est d'opinion diverse; d'avantage il donne la vertu principale au milieu du ciel, Abrazar à l'orient.

Quant à la distribution des regards et à la nature des planetes, ils se contrarient aussi merveilleusement; car Abarangel et Alcabite ont estimé que la lune estoit froide; et toutesfois,

Abrazar et Ptolomée l'ont reputée estre chaude. Le pareil est de la bonté ou malice d'icelles, en quoy ils ne s'accordent non plus qu'au reste. Avenazra attribue les testicules (je suis contraint de nommer ainsi ces deux petits tesmoins virils et latiniser, de peur de faire venir l'eau à la bouche à nos Damoiselles) à l'Archer; Abrazar au Scorpion. Quant au diaphragme qui separe les membres spirituels des membres servans à la nourriture, Alcabite le range sous la Pucelle; Porphire sous le Lyon, auquel il resigne le ventre, encores que les Arabes le mettent audessous de la Pucelle. Aucuns supposent les genoux à l'Archer, mais les Arabes et Latins le livrent au Chevreul. Heliazar Hebrieu assigne à l'Ecrevisse les mains et les pieds; les autres donnent les mains aux Bessons, et les pieds aux Poissons. Aucuns font present des parties qui ne sont à nommer (parce que nature les rend honteuses et ne veut qu'elles soient esventées, surtout devant une aussi notable compaignie qu'est ceste-cy) au Scorpion : les autres veulent qu'elles soient sous l'Archer. Voila de terribles confusions et incertitudes, desquelles je ne fais que me jouer, et ne daigneroie m'en estonner, puis que je sçay que tant d'astrologues, qui se meslent de juger, ne font que voltiger parmy l'air et, se repaissans d'air, ne nous peuvent donner rien autre que du vent.

— J'ay, Seigneur Pastorelli, respondit le seigneur Alphonse, double moyen en main pour vous rabattre les cloux de vos contrarietez. Le premier est fondé sur ce que nos astrologues, pour avoir eu diverses considerations, ont peu aussi avoir diverses opinions et divers jugemens. Si vous pensiez que toutes choses fussent en un chosier, vous vous tromperiez bien. Je ne vous veux donner qu'un exemple pour vous esclaircir le poinct que je poursuis, mais ce sera sans sortir de nostre carriere. Vous avez opposé Heliazar Hebrieu contre les autres astrologues; je veux faire d'avantage; je le vay faire contrarier à soy-mesmes : vous avez dit qu'il assignoit les mains et les pieds à l'Escrevisse; je trouve qu'il a attribué à la Livre les greves et les pieds, et si pour cela n'a point laissé d'en faire part à l'Escrevisse. Le voila, direz-vous, qu'il se dement et contredit luy mesmes : mais escoutez la raison d'une telle diversité. Il donne les pieds et greves à l'Escrevisse, parce qu'ils servent pour marcher, et à la Livre, pourautant qu'en allant on les leve et abbaisse, qui est une ressemblance qu'ils ont avec la Balance ou la Livre.

Le second moyen est que la contrarieté des astrologues ne peut faire tort à l'astrologie : c'est une maladie de laquelle je treuve que tous les arts et sciences ont receu coup. Me nierez vous que

la Theologie soit parsemée de lignes contraires et diverses? Je ne parle point des heretiques et schismatiques, ils ne meritent point le nom de theologiens. Ce ne sont point les Scholastiques lesquels je pretens icy faire entrechoquer : les partis de Paul et d'Apollon y sont trop manifestes. Visitons ceux *qui sunt in gradu positivo*. Aucuns d'eux ont tenu qu'il estoit loisible se meffaire, lors que la chasteté estoit en danger d'estre volée: je m'en rapporte à ce qui est couché au Can. *non est nostram*, 23. caus., quest. 5. S. Augustin tient formellement le contraire en sa *Cité de Dieu,* attendu que, s'il ne faut faire mal afin qu'il advienne bien, *can. quod ait, distinct. c.* 4, pourquoy se violentera on pour eviter l'effort?

En la physique combien trouvons-nous de mesaccord entre les naturalistes? A tous bouts de champs, ils sont aux cousteaux tirer pour les principes, pour les causes, pour les elements, pour l'ame, pour le flux et reflux de la mer, et pour les principaux points de la naturalité. La medecine et jurisprudence sont embarrassées de tant de differens, qu'avant qu'on ait bien entendu le secret et le mot du guet de celuy sous l'enseigne duquel on veut trotter, courir et s'achallander, on a la teste negeuse. Pour toutes ces contrarietez, pour la diversité des opinions, pour l'incertitude des sciences, je n'estime pas que vous soyez si teme-

raire que de vouloir conclure au retranchement des disciplines; autrement on diroit qu'Agrippa vous auroit grippé par ses griffes, et par consequent que ne vaudriez pas un *parapharagaramus;* mais ce que j'ay trouvé aujourd'huy, je ne dis, rien.

— Vos syllogismes, Seigneur Alphonse, va dire le seigneur Pastorelli, sont ils en *barroco, baraliptum*, non; je tiens qu'ils sont en *celarent*. On voit bien qu'il y a de la fourbe que cachez au dessous du reply: si n'estes vous pas encores hors de mes mains. Venez çà, que voulez vous dire aux edits et ordonnances qui courent contre vos gentils astrologues? Vous n'y trouverez pas que la recherche soit ainsi rigoureuse contre ces partisans adversaires qu'avez trouvé aux autres professions : comment ont ils esté traitez par les Atheniens, par Agrippa, Tibere et Vitelle? Vous avez un titre tout expres, au neufiesme livre du Code, destiné de guet à pend contre vostre astromanie : vos devinations y sont defendues; les maistres n'y sont point seulement punis, mais aussi les apprentifs : quelle grace pourrez vous esperer, vous qui taschez de faire revivre parmy nous la peste de nos consciences, ceste rage qui tend à dethroner du siege le souverain? N'est ce rien d'attacher aux estoiles ce qui appartient à l'Eternel? de donner le gouvernement de l'uni-

vers à des creatures ? Je tiens tant de vous, que vous ne nous rafraischirez la sotte et tres-impertinente reponse de Lucius Bellancius, lequel, se voyant pris aux filez par ces ordonnances et que sans doute l'astromanie alloit faire le soubresaut, s'est avancé de dire que les empereurs autheurs de ces saintes loix ne sçavoient ce qu'ils faisoient. Vous sçavez que c'est crime de sacrilege et impieté. Et n'en seriez sauvé pour faire comme le seigneur Gaulard, lequel eut un jour un procez contre un marchand qui avoit haussé le gantelet et allongé les SS de son livre de Raison. Quand il vid que l'advocat de son marchand disoit que les livres de raison devoient faire foy, alleguant à ce propos Barthole et Jason, *in l. admonendi, ff. de jureju.;* Guido Pape, *quæst.* 441, il n'eut pas la patience que son advocat respondit à cela, mais luy mesmes dit : « Monsieur le juge, croyez que Barthole, Jason et Guido Pape sont de faux tesmoins, s'ils en ont deposé ; car je suis asseuré qu'ils n'y estoient pas, et s'ils y eussent esté, ils ne diroient pas que j'en eusse pris d'avantage que j'ay confessé. »

— Je n'en viendray pas là, Seigneur Pastorelli, respondit le seigneur Alphonse, n'en ayez pas peur. Je ne suis que fasché de ce que vous dites que nostre astrologie tend à demettre Dieu de son throne : onques telle impieté ne me vint en

la cervelle; mais je pense faire d'autant plus honneur à Dieu que je monstre que ses creatures sont excellentes. Ah! que vous estes abusé de penser que la recerche des Astres et de leur vertu secrette deminue quelque chose de la grandeur et puissance de Dieu. Sa majesté en est beaucoup plus illustre et plus belle de faire si grandes choses par ses creatures, que s'il les faisoit par soy mesme, et sans aucun moyen. Encores qu'un roy soit seigneur souverain, direz vous que sa puissance est retranchée, parce qu'il remet le gouvernement de son Estat entre les mains de quelques siens sujets et serviteurs, en la preudhommie, suffisance et integrité desquels il luy plaira se fier? La comparaison chancelle, je le confesse, si est ce qu'estant prise *in terminis habilibus*, elle pourra estre appropriée à nostre propos.

La severité des peines qu'avez ramenteu ne nous esbranle aucunement, parce qu'encores qu'ainsi soit, nostre astrologie ne laisse de florir es cours des plus grands princes chrestiens de la terre. En France, Alemaigne et Italie, nos predictions ne sont rejettées. Ce n'est contre nostre astrologie qu'on les a proposé, ains contre celle qui est reprouvée: nous ne sommes point Chaldées.

Nostre profession apprend les vertus des estoiles ainsi qu'elles sont cogneues par une con-

tinuelle experience, leurs qualitez, reglemens, inclinations et dispositions sur les elemens et corps humains, qui prennent leur source de la lumiere et du mouvement des estoiles: à ces qualitez, reiglemens et inclinations, se rapportent aussi leurs actions, si elles ne sont empeschées par le doigt de Dieu ou par autres causes.

Vous trouvez que le bon homme de Bellancius a fait tort aux empereurs; je ne veux pas icy entrer en conteste pour le purger de crime; si est ce qu'il avoit quelque raison de leur reprocher leur ignorance et tenir peu de compte de leurs ordonnances. Il voyoit que ceux mesmes qui avoient si fort maltraité nos astrologues, ont permis de se servir de mauvais et illegitimes moyens pour garder les fruits de la terre qu'ils ne fussent greslez, gastez et oragez. Cela n'est ce pas paganiser? Et cependant l'ordonnance y est expresse en la loy : *Eorum 4 c. de maleficiis, mathematicis et cæteris similibus.* Si en ce chef des empereurs ont esté deceus, pourquoy ne dirons nous qu'en d'autres ils auront eu la berlue?

— Messer Nicolas, je m'estonne bien fort, va dire le seigneur Panthaleon, de ce qu'avez pris si grand peine pour canonner contre les astres; mon amy, il ne falloit que prendre le cartel aux judiciaires et astrologues, composé par un nommé Jaques Moland, soy disant docteur es droicts et

advocat au bailliage de Masconnois. Je despite Mahom si, sans vous peiner, vous n'eussiez incagué toute la manthique compagnie des astrologues encuirassez, encavalez, encoutelacez, emboubelinez, entintimbraillez, etc.

— Soit, Seigneur Panthaleon, respond messer Nicolas, si vous voulez, j'en suis contant : nous l'emploierons pour renfort et refrein de la balade. Tenez, Seigneur Alphonse, lisez icy le procés fait et parfait à vos Astromanthes, et, si me croyez, ne nous venez plus matagraboliser vos cabaliques et ouranographiques Anestiolalies. Je suis fasché que plus tost il n'est tombé en mes mains : j'en eusse donné du plaisir à la compaignie. Emparallellez vos thalmuthisteries demonanthropiques aux Elenchaires de cest heroique astromiriarche.

— En si peu de temps, Seigneur Pastorelli, va dire le seigneur Alphonse, vous voila, ce crois je, molanisé. Si vous vous laissez mouler guere long temps au moule de Moland, nous ne chommerons pas gueres de farine, moyennant que les asnes, mulets, jumens, basteaux, les vents et l'eau ne nous manquent. O les belles meules molendinées par Moland pour mouldre *in molendino, gall.* au moulin. Je ne sçay qui est ce docteur es Courbes, c'est, par ma conscience! un des gros sots de sa parroisse. J'ay desja jetté l'œil sur ces niaiseries; si me croyez, n'y jettez la veue

qu'une fois le mois; il vous pourra servir de provocatif à égosiller et rendre gorge; il faudroit aussi bien que vous vous enyvrassiez, *juxta illud: Bonum est in mense semel inebriari.* Je pense avoir leu autant qu'homme de mon temps, mais onques livre ne tomba entre mes mains si goffe et ridicule que cet inepte cartel. Vous y avez le langage le plus fat et le plus bigerre que Cerberus chia de sa vie. Moland mesmes l'a bien recogneu : car, sur la fin de son cartel, il nous a donné un vocabulaire pour nous expliquer quelques mots obscurs. Il devoit commencer dés la premiere ligne jusques à la derniere, finissant ainsi soit il dresser un commentaire de ses mots saugreneux, de ses synonimes cornus et de ses sentences, s'entretenans comme crotte de chevre. Le pauvre homme eut beaucoup mieux fait de s'entretenir en sa prebende monachale à l'instruction des novices de S. Hugues; il n'eut perdu sa terre et seigneurie de la Cra (vray repaire des philosophes et humeurs phantasques); il n'eut esté en mauvais mesnage avec un qui est maintenant juge royal; finalement, il ne se fust exposé en risée à tout le monde. Je ne regrette que la louange que quatre ou cinq braves champions des muses luy ont donné, ils l'ont fait *ad cautelam,* c'estoit ou pour s'entretenir de luy, depeur qu'il ne se mit à mesparler d'eux, ou pour manifester la goffe lour-

derie de la meule molandine, opposée à la subtile et diserte faconde de ces enfançons d'Helicon.

— Tousjours vous trouvez à redire, Seigneur Alphonse, repliqua le seigneur Pastorelli, à ce que je vous mets en avant : si faut il que vous veniez au point et me quittiez ces devinations ; autrement il vous en prendra mal. Zoroastre fut jadis estimé l'un des plus sçavans astrologues de son temps, et pource il devoit cognoistre et prevoir pour s'en garder, les inconveniens qui luy pourroient advenir, et toutesfois, il fut vaincu en guerre et occis par Ninus, roy des Assyriens. Pompée se servoit de toutes sortes de devins et leur ajoustoit grand'foy : au contraire, Cæsar n'en faisoit aucun compte. En fin toutesfois, Pompée fut deffait par Cæsar. L'empereur Justinien, ennemy de vostre astromanie, comme il appert par ses ordonnances, n'a pas laissé d'estre victorieux et faire plusieurs belles conquestes. Au contraire, Julien l'Apostat, tres-curieux de toutes superstitions et devinations, perdit miserablement et vie et empire. Ayez donc recours à vos astrologues.

— C'est bien dit, Seigneur Pastorelli, respond le seigneur Alphonse ; la faute vient peut estre de ce qu'ils n'ont esté bien advisez en leurs affaires, et n'ont bien pris les conseils des astrologues. Voire mesmes quant les predictions n'auroient

tousjours bien reüssi, ce ne seroit à dire qu'on deut condamner l'astrologie ; autrement faudroit fouler aux pieds la medecine, parce que le malade, quoyque bien pensé, ne releve tousjours du lit, ou le recours qu'on a au Tout-Puissant, parce que nos requestes ne sont tousjours exaucées.

Mais qu'est ce que vous voulez dire de Zoroastre ? Par sainte Marande, je crois que vous estes forgé au coin de l'empereur Domitien, qui se pensoit si habile homme qu'encores que *sit inevitabile fatum*, ce neantmoins, il voulut le rendre menteur pour l'effect en la personne d'Ascletarion, lequel fut accusé parce qu'il avoit predit la mort de cest empereur. Interrogué si cela estoit vray, ne voulut le mettre en ny. « Et bien, dit Domitien, qu'est ce que tu nous diras de la tienne ? » Il respondit que les chiens le deschireroient bien tost. « Je te tromperay, » dit Domitien, et sur le champ le fit tuer, puis entomber en une fosse fort creuse, laquelle il fit couvrir de beaucoup de terre. Par ce moyen cest empereur estimoit que la prediction d'Ascletarion seroit faulsée, et on trouva le contraire, car il pleut si fort que le corps de cest astrologue prit aucunement air : les chiens l'ayans esventé, ne cesserent jusques à ce qu'ils l'eurent deterré. Ce que Domitien ayant apperceu, fut persecuté d'une estrange apprehension qu'il eut que le presage d'Ascletarion s'effec-

tua sur son corps. Voila ce que nous en tesmoigne Fulgose, au 8 livre, ch. 11. D'autres toutesfois aiment mieux croire que Domitien le fit brusler tout vif, pour prevenir la dentée des chiens, mais que, lors que ce supplice s'executoit, survint une grande ondée de pluye, que le feu fut amorty et demeura le corps d'Ascletarion à demy rosty, sur lequel les chiens se ruerent, en guise de carbonnades.

Escoutez, vous qui rabaissez si fort nostre astrologie, ce que Valere le Grand nous apprend au huitiesme livre, chapitre onziesme, touchant Sulpice Gaulois, et Periclés. Là vous verrez que Sulpice, estant lieutenant de L. Paul en la guerre contre le roy persan et la nuyt devant que la bataille se deut donner, lors que le temps estoyt tout coy et serain, mesmes la lune luisoit, toutesfois, soudain se va eclipser : ce qui espouvanta grandement toute l'armée romaine, comme si c'eut esté quelque signe monstrueux ou mauvais presage, de sorte qu'elle perdit cœur et desir de guerroier contre ses ennemis, qui avoient la victoire en main sans coup fraper, si Sulpice, leur discourant de la forme du ciel et nature des astres, ne leur eut prouvé que naturellement se faisoit l'eclipse, tant du soleil que de la lune, et par ce moyen remis le cœur au ventre des Romains.

Cette histoire me fait souvenir d'une autre, laquelle est recitée par ceux qui nous ont descrit

les descouvertes faites par les Espaignols aux Indes, laquelle je suis bien content d'adjouster, pour de tant plus justifier que l'astrologie est tres-necessaire. Vous entendrez donc que Cristophle Colomb, capitaine genois, se trouva si à l'estroit parmy ces Indiens, que les vivres lui defailloient, et si luy estoit impossible d'en recouvrer par eschange, ny prieres ou amitié, non plus que par force. Comme necessité ouvre la porte à toutes inventions, Colomb, lequel avoit preveu que bien tost il y auroit eclipse, mande querir quelques uns du village voisin, ausquels il donna à entendre, s'ils ne luy fournissoient dequoy vivre, qu'en bref Dieu envoieroit un tel fleau du ciel qu'ils mourroient tous de male mort : en tesmoignage de ce, qu'ils s'asseurassent de voir la lune toute pleine de sang, s'ils y vouloient prendre garde. Quand ces pauvres pecores virent la lune ensanglantée par l'eclipse, ainsi qu'avoit prognostiqué cest admiral, luy allerent querir des vivres et luy en fournirent autant comme il en eut besoin tout le temps qu'il demeura en ce quartier là, avec treshumble requeste au bout de leur vouloir pardonner et n'estre plus courroucé contre eux. Maintenant je vous demande si l'astrologie ne nous est pas fort necessaire, quand ce ne seroit que pour empescher qu'on nous deniaisast.

Je reviens à l'Athenien Periclés, lequel remit

en vie ses concitoyens par la cognoissance qu'il eut de l'astrologie. De fait, comme les Atheniens fussent en grand esmoy, pensans que la mort leur fut signifiée du ciel, voyans que le soleil avoit si soudain perdu sa lumiere, ce qui ne leur estoit accoustumé, Pericles adonc se va jetter parmy eux et leur declara ce qu'il avoit appris de son maistre Anaxagoras touchant le cours du soleil et de la lune ; si bien les prescha qu'il leur fit cracher toute la crainte qui leur frissonnoit leur ame.

— Seigneur Pastorelli, j'ay esté autresfois sur les termes, va dire le seigneur Gamarin, de me bander ainsi que vous faites contre l'astrologie, mais le seigneur du Plantain nous paye de si belles et pregnantes raisons, que je suis contraint baisser les aisles et faire la poule. Quand tout est dit, je treuve que les astrologues predisent des choses qui adviennent infailliblement, dont je veux vous donner icy des exemples, à celle fin que vous cognoissiez que c'est à tresjuste occasion que je tiens le party en partie des partisans de l'astrologie. Dion, en la vie d'Auguste, et Fulgose, livre huitiesme, chapitre onziesme, remarquent que Tibere fut dechassé par son beaupere Auguste et relegué à Rhodes, où sa vie estoit fort hazardée. Thrasylle, le voyant joüer au desespoir, voulut le consoler et l'asseurer que les affaires pourroient se bien porter. Mais le pauvre Tibere estoit si

bien surpris, qu'il commanda qu'on jettast dans la mer son precepteur Thrasylle, pource qu'il avoit envie de l'amuser par ses balivernes. Thrasylle ne le voulut abandonner, ains, regardant attentivement du costé de la mer, descouvrit un vaisseau qui venoit vers Rhodes, lequel il presagea apporter bonnes et heureuses nouvelles à son disciple, lequel ne laissoit à faire du renchery pour le croire. Toutesfois, aprés que le navire eut pris port, il trouva que la prediction de Thrasylle estoit veritable, car il receut lettres de l'empereur et de sa femme Livia, qui le rappelloient à Rome.

Une autrefois, Tibere, pendant son exil de Rhodes, delibera de faire jetter du haut d'une muraille cet astrologue, de depit qu'il avoit qu'il estoit celuy qui seul descouvroit ses secrets. A peine en eut il fait le dessein, qu'il apperceut que Thrasylle estoit chagrin et melancholique. Enquis pourquoy, respondit qu'il soupçonnoit qu'on luy devoit jouer un meschant et lasche tour. Ce qui fut cause que Tibere ne voulut passer outre.

Cuspinian, en ses Cæsars, raconte d'un astrologue de la cour de l'empereur Frideric, deuxiesme du nom, qu'il faisoit tout plein d'honneur à Rodolphe, compte de Harspurg, et, quoy qu'il ne fut des plus avancez en dignitez et moyens, si luy portoit il plus de respect qu'à aucun des autres. L'empereur voulut un jour en sça-

voir la raison de luy, laquelle il luy dit estre, parce qu'il voyoit bien qu'au deffaut de la lignée de Frideric, Rodolphe seroit guindé à l'empire, et, de bas qu'il estoit, serait eslevé par dessus tous les autres. Le presage fut effectué, car l'an 1273, le premier jour d'octobre, lors que Rodolphe tenoit le siege devant Basle, les princes d'Alemaigne l'esleverent à Franc-fort roy des Romains.

— Vous en estes donc là logé, Seigneur Gamarin, repliqua le seigneur Pastorelli, que vous voila gentiment ennassé en la fondriere du seigneur Alphonse. Je suis d'advis que vous vous declariez ouvertement. Hé! que vous estes aisé à gaigner. Pensez vous que je face conte, mise, ny recepte de tout ce que vous me venez de reciter, ou que pource je daigne attacher quelque necessité aux predictions astrologiques? Pour vous monstrer l'honnesteté qui est en moy, par laquelle j'ay envie traiter avec vous, je veux qu'en vos comptes ces routes vous soient tirez hors ligne, et de grace passez et advouez : de là vous ne pourrez pas tirer vostre illation pour l'astrologie; soit que Thrasylle ait preveu beaucoup de choses, ou que l'Allemand ait veritablement predit la dignité imperiale qui branloit sur l'empereur Rodolphe, *quid inde?* Je vous nie que ce soit l'astrologie qu'ils ont pris pour guide. Comme ils estoient mondains et sages politics,

ils ont peu juger de l'advenir ainsi qu'ils ont fait. Voulez vous que je vous die à qui vous semblez ? A ceux qui, dés qu'ils voyent un personnage lequel fait bien ses affaires, luy jettent aussi tost le chat aux jambes de sorcelerie, ou qu'il est poussé et duit par l'art diabolique : voire mesmes, quand je vous passeroie qu'en qualité d'astrologues ils aient peu predire, cela ne feroit pas pour la necessité de vostre conclusion. Le menteur ne peut qu'entre un millier de menteries, il ne s'eschappe de dire quelque fois la verité.

Mais afin que je vous touche droit à la gangrene de vostre astrologie, je vous vay monstrer que, quand on vous passeroit la possibilité des predictions astrologiques, soit par les influences, soit par les significations (que non toutesfois), si est ce que vos prognostiqueurs donneroient du nés en terre. Or voicy le moyen que j'ay : c'est que la cognoissance que nous avons des choses vient de l'observation que nous en avons fait, non point tant en general que sur tout en particulier. Donques, pour sçavoir en general si Saturne et Mars, estans avec Jupiter et Venus, se trouvant en la cinquiesme maison qui est maison de malheur, causeront tousjours en celuy qui naistra en un tel poinct et sous le mesmes horoscope, empeschement aux mains et aux pieds, il est besoin qu'un tel effect ait premierement et plusieurs fois

esté sceu par le sens, afin que par les experiences et puis par la memoire on vienne à la cognoissance de cest effect. On sçait que l'aage d'un homme, à peine de quinze Nestors, suffiroit pour voir une seule fois un semblable aspect.

— Approchez vous de la fraischeur Castalique, Seigneur Pastorelli, va dire le seigneur Gamarin; vous vous eschaufferez: ah! vous touchez sur la grosse corste, cela est coup de maistre. Voicy charge de second: c'est que les sciences n'ont pas esté basties d'un seul jour, non plus que le temple de S. Pierre de Rome: chascun y a apporté ce qu'il a peu. En l'astrologie, je recognoistray que la perfection n'y a pas esté apportée la premiere année; mais la continuité du temps a fait meurir les choses. Ainsi les astrologues qui nous ont devancé ont laissé par escrit les effets qu'ils ont veu, afin que ceux qui devoient venir aprés eux, tenans tels effets pour veritables, les accompaignassent d'autres semblables qu'ils auroient veu eux mesmes. Par ceste suite d'observations continuelles a esté esclose, formée et parachevée l'astrologie.

— Vous avez bien de la peine à couvrir les imperfections de vostre astromanie, Seigneur Gamarin, respond le seigneur Pastorelli. Ça qu'on vous passe, par maniere d'acquit, ce que venez de mettre en fait : quoy qu'on sçache que

les observations sont fort diversifiées pour la diversité d'observateurs divers. Pour vous traiter plus que par raison, on vous pose le cas que telle succession peut estre sans erreur; mais s'il faut venir au point, au calcul et au compte, vous voila fauché. Du plus loin que vous pourrez prendre le commancement de l'astrologie, c'est trois ou quatre mil ans : je dis que telle espace de temps ne suffit pour donner cognoissance de plusieurs conclusions generales que les astrologues mettent pour veritables, pourautant qu'elles ont besoin de sens en maints effets, car non pas en quatre mil ans mais encor' en trente, voire quarante mil, cela n'advient une seule fois, parce que trente six mil ans et (selon plusieurs) quarante neuf mil s'escoulent devant qu'une mesme constellation de tous les corps celestes lumineux apparoisse derechef. Voila pourquoy les astrologues parlent de plusieurs constellations et aspects qui, en quatre, six, huit et dix mil ans, adviennent une seule fois, de maniere qu'il est force de dire que, pour n'avoir peu preceder la cognoissance sensitive en tels effets qui naissent d'icelle, ils ne peuvent pareillement en avoir la cognoissance intellective. Adjoustez à tout cecy l'imperfection des instrumens sur lesquels est fondé le commancement de l'astrologie judiciaire, ainsi que Ptolomée le nous apprend : estant malaisé que tels instrumens ne

soient imparfaits en quelque chose; si que de la moindre faute qu'on trouve en eux s'en ensuit une tres-grande en la cognoissance du cours du ciel, sans que les diverses diaphanitez et transparences de divers moyens qui sont entremy nostre veue et les corps celestes puissent, par la fraction des rayons visifs de nostre veuë, se tromper et decevoir grandement. »





APRESDISNÉE IX

DES LUNATIQUES

A peine fut hier appaisée la dispute des astrologues, que la lune commença à rentrer en son quartier, et à qui chargeroit des lunettes pour lunetter les lunes de nos lunatiques. Le Sr Theophanes, afin de couvrir l'indiscretion de l'un de la compaignie qui avoit trop mal à propos fait voye à la lune, pressa si fort le Sr Bertachin qu'il fut contraint se tenir coiffé d'une belle lune tout le long de l'apresdinée. Deslors, il commença à charger le casquet à la Mahemetane et de se declarer protecteur plus que jamais de la lune alencontre des loups. En fin finale, la compaignie, d'un commun advis, trouva bon que l'on passast l'apresdisnée apres les lunatiques. Le Sr Bertachin en faisoit

en partie du scrupule, crainte de moquerie, de laquelle il prevoyoit bien qu'il ne se pouvoit secoüer, parce que, sur le myjour, la lune n'a accoustumé de festoier nostre hemisphere : toutesfois, par honte ou autrement, quoy que despit, il fallut qu'il mit en jeu sa lune, de laquelle il eut bien voulu pour grande chose n'estre saisi. La plainte fut formée par le Sr Bertachin, en la presence de toute l'Academie, tout de mesmes que si on eut esté en un areopage ou un parquet. Celuy qui estoit chargé d'avoir luné le complaignant, pour ceste apresdisnée ne comparut, ains pour parlier, il eut le Sr Theophanes qui se leva en point et, aprés avoir fait les honneurs, reverences et bonnetades en tel cas requises et necessaires, plaida fort doctement pour la descharge de son amy absent, requit bien humblement l'Academie qu'il luy pleut absoudre le deffendeur des fins et conclusions en cas d'injure, convices et contumelies prises par le demandeur. L'assistance fit retirer en un recoin, tant le Sr Theophanes que Bertachin, pour deliberer sur ce qui seroit à faire. En fin, aprés que le tour des opinions fut fait, on trouva bon que le Sr Bertachin se departiroit de sa poursuite criminelle en action d'injures, et que, pour le contanter, la matiere seroit mise sur le bureau, à ce que le Sr Theophanes justifia ce que il avoit mis en avant : asçavoir que le Sr Bertachin n'avoit

occasion de se topiquer de la façon, puis que le mot lasché par l'absent n'emportoit injure : et au cas que les preuves du Sr Theophanes ne seroient trouvées pertinentes, que l'absent seroit rappellé pour se dedire de la contumelie mal à propos prononcée contre le Sr Bertachin et faire toute telle reparation que de raison.

Cette determination academique, estant venue aux oreilles du Sr Theophanes, luy fit faire une capreole en l'air la mieux entrecoupée que je vis onques. Aprés avoir un peu repris ses esprits et mis sa joye à recoy, il remercia bien humblement la compaignie de la courtoisie dont elle le gratifioit, loua leur deliberation, et à belles pierres (comme l'on dit) commença la deffense de son amy absent.

— Seigneur Bertachin, va il dire, j'ay maintenant à plaider avec vous devant ceste honneste compaignie : du fait, nous en demeurons d'accord. Je sçay que le Sr Camille (ainsi avoit nom partie adverse) vous a dit que vous estes un lunatique : je ne veux point fonder son innocence sur ce que vous pourriez luy avoir donné occasion de vous tenir tel langage, mais, sur mon honneur (c'est beaucoup), je soustiens que vous ne devez estre interessé de ce petit mot. Or, voicy mes moyens : Le premier est qu'il ne vous a appellé que ce que vous estes. Vous estes lunatique, il vous a appellé

lunatique; vous a il fait tort? Le second qu'il vous a fait un grand honneur de vous enrooler et coucher en l'estat des serviteurs de la plus grande princesse de l'univers.

— Ce n'est pas, Seigneur Theophanes, respondit le S[r] Bertachin, le tout que de dire, il le faut verifier. Vous dites que je suis lunatique, je dis que non: au contraire, je maintiens que tous ceux qui voudront soustenir cette injure contre moy en ont menti (*con vostra reverenza*), Messieurs, que ce sont poltrons, bisongnes et viedases. S'ils se sentent piquez de cecy, je leur en feray la raison toutes et quantesfois qu'ils voudront. Et quant à l'honneur que vous voulez m'estre fait, je vous prie croire que j'ay le cœur trop bon pour me laisser beffler et nazarder de la façon; je suis un masle : *ergo non lunaticus, sed solaris*. Vous pensez que je soie ladre et que je sente pas quant on me pique. Si on avoit envie de me porter l'honneur et le respect que vous preschez, il falloit me ranger au soleil. Suis-je hermaphrodite, tiens je de la lune et du soleil? Par le droit, vous sçavez que le changement du nom est punissable, et que *sexum mentiri non licet*. Qui vous lairroit faire, vous m'en presteriez de belles, avec messer Camille, auquel je mande qu'il est un forfant, un *becco cornuto* et un sot, en contreschange de son lunatique de merde. Qu'à

tous les diantres soit le coyon : que le feu S. Antoine luy ensoulphre son hernie; le mau de terre le vire; le mau fin feu de ricque racque, aussi menu que poil de vache renforcé de vif-argent, luy puisse entrer au fondement.

— Si vous ne vous commandez autrement, Seigneur Bertachin, repliqua le seigneur Theophanes, vous ferez un mal et un bien. Pour moy, le mal sera que vous me mettrez en peine de vous faire tenir à quatre, *ad exemplar* de ces sires qui, quoy qu'ils craignent d'en taster, se font accoster tout expres par comperes, commeres et frares Piarres. Vous menacez le seigneur Camille : il est bien homme pour vous; il en sçait à vous et à vos grands chevaux. Le bien que vous me ferez sera que me releverez de la peine que j'auroie aprés ma preuve. Avisez à vous. Il y a plus, que vous vous mettrez en danger de recevoir cargue, par qui? par *ego*. Vous me faites voye à la recrimination. Si je vous monte sur le collet, par mon espée vierge, vous me monterez autant qu'un estron dans vostre gorge, ou qu'un grain de millet en la gueule d'un asne, ou que les Pygmées contre Hercules. Si vous faites du fol, jamais le messier ne fut si tost troussé et conduit par les escoliers au glorieux S. Mathurin, que je vous feray enlever, pour vous y faire graisser les espaules durant vostre neuvaine lunatique.

Cela soit dit afin de vous abbattre un peu vostre eau.

Maintenant, je vay vous justifier tout ce que je vous ay proposé, puis je resoudray les difficultez que vous faites. Je vous ay dit que vous estes lunatique, vous le niez. Au contraire, je soustiens que c'est une qualité qui vous est propre *propriissimè et in quarto modo*. Ou vous estes homme, ou vous ne l'estes pas. A vous voir, je vois bien que vostre teste n'est pas cuite et que n'estes une pierre. Vous estes animal, *ergo gluc,* c'est à dire, ou homme ou beste. Qui que vous soyez des deux, la lune ne laisse de loger en vostre cartier. A vostre face, je vois bien que vous estes homme; si estes homme, vous estes lunatique : *ergo* j'ay bien dit que vous estiez lunatique.

Un homme lunatique, c'est un auquel la lune commande, *primariè aut secundariè,* soit par un moyen qui soit proche, soit par un autre qui soit esloigné : vous sçavez que la lune n'abandonne point cest univers; ses maisons ne sont illusoires et ineffectueuses. L'experience nous apprend que la lune anime nostre vitalité; je m'en rapporte aux os qui sont plus pleins en pleine lune que lors qu'elle est en son decours. L'esclanche d'hier au soir nous le monstra. En un mot, je sçay que vous partisez pour l'influence celeste. Vous estes au bas univers : *ergò* regy par la lune. Donnez une

exception pour vous en sauver, et je restraindray ma generalité.

Nous ne sommes pas prés d'en venir là, car si jamais homme a esté lunatique, vous l'estes. Mesmes si on dressoit confrairie des lunatiques, par prerogative speciale, vous devriez en estre le maistre et faire la loy et portion congrue aux autres, lesquels ne sont pas, je le sens bien, si desgoutez que vous : car, s'ils sçavoient le langage que je tiens de vostre seigneurie, je m'asseure qu'aussi tost ils me feroient appeller en cas de trouble et de nouvelleté. Pour prevenir leur crierie, je m'en vay icy vistement proposer six articles sur lesquels vous pourrez fonder et appuier vostre preeminence lunatisée alencontre des lunatiques.

Au premier, je remonstre que vous estes amoureux, et tellement animé de cest humeur amoureux, que, tout vieillard que vous estes, ne pouvez vous tenir que ne juchiez sur quelques jeunes et affriquées amourettes. Or, que l'amour soit vassal de la lune, cela est plus clair que le jour : les chevauchées ne se font principalement que lors que la lune a fait faire retraite à son Phœbus. Les larcins d'amour doivent estre lunez, *hoc est* cachez. De sorte qu'estant amoureux, vous estes sous-vassal de la lune. Si le seigneur dominant commande à son vassal, doutez vous si le sujet du vassal ne doit pas honneur, devoir et obeissance

au seigneur du fief dominant? Ce qui vous rend d'avantage lunatique en ceste qualité amoureuse, est que vous estes esclave des femmes, qui par vostre propre confession sont lunatiques, et quand voudriez le nier, Plutarque le vous apprendroit, elles mesmes le vous feroient descouvrir, si elles vouloient vous faire voir les attiquettes empourprées qui leur sont imprimées à leur porte lunatique chasque mois. Et ainsi vous estes esclave des sous-vassalles de la lune : partant lunatique. De gré, vous vous fourrez à la besoigne de la lune : sans y estre semons et appellé, vous vous jettez dedans, et aprés vous voudrez nier que ne soyez lunatique. C'est bien rencontré, n'est ce pas?

Vous estes marié, *ergo* par double moyen lunatique. Le premier parce que foulez l'herbe, le champ et le terroir de la lune : vous estes le laboureur de la lune, tellement sujet à ses loix, statuts et ordonnances, que vous n'oseriez outrepasser ses lunatiques commandemens. Lors qu'elle a paragraphé de ses rubriches le trou Madame, seriez vous bien si osé ny si hardy de vouloir besoigner; c'est une feste chommable et commandée, sur peine de ne rapporter ses outils autres que sales, vilains et debiffez; ne pouvoir ramener vostre povre courtaut de l'arée qu'il ne soit emplastré des pustules des rougets; quelque-

fois d'encourir l'indignation lunatique, tomber en grosse, lourde et dangereuse maladie. La semence que vous aurez lasché durant l'interdiction lunaire, demeurera pour la plus part infructueuse, ou si elle prend pied au fons, c'est en despit de la lune, qui s'en sçait bien vanger, et ne seront qu'avortons et fruits contre-naturez, peprez des malheurs lunatiques. Estant donc mary, vous voila le laboureur lunatique : le pis que j'y vois est qu'il faut que ce soit à vos despens que tout le labeur se face.

Le second lunatisme du mariage vous devroit estre agreable, parce que la lune vous fait cest honneur de vous tenir pour l'un de ses confreres, ce qui advient lors que vostre femme se fait limer sa serrure par un autre lunatique : alors vous portez les cornes lunatiques le plus gentiment de France. Avez vous jamais veu ces garsons de village allans à la feste de leur parroisse? Vous leur verrez porter de gros bouchons de bouquets sur leur chapeau, à faute de targes, pour prendre party à la corvée lunatique. De mesmes vous autres, Messieurs les mariez, portez bragardement les cornes en guise de bouquet, comme ceux qui, ayans par un long temps travaillé au service de la lune, estes de tant favorisez par elle que vostre corvée lunatique vous est faite par d'autres lunatiques. Or, que ces cornes lunatiques vous ac-

[illegible] de vos lu- [illegible] estrange, attendu [illegible] les douze signes [illegible] heure et [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

vostre vie qui en voudroient bien estre gueris. Vous sçavez que tous les mois, vous ne faillez à payer le tribut à la lune, et aprés vous ferez du mauvais garson quand on vous appellera lunatique.

Voicy le sixiesme article qui vous represente encores mieux que les autres en lunatique, c'est que vous estes vieillard, et par consequent grison, pituiteux, crache-enruelle, qui ne pouvez voir que par lunettes et finalement patronné aux humeurs lunatiques de la lune. Elle est morfondante, vous estes morfondu : elle est froide, vous estes froid. Si donques ainsi est, seigneur Bertachin, que vous soyez esclave des vassaux et sous-vassaux d'amour, son laboureur, cavalcadour, masson, chauderonnier, etc., son esclave et sujet, son tresdigne cornu confrere, inconstant et muable, que les coulans de vos naturalitez se reiglent par le cours lunaire, *denique* vieillard, je soustiens envers et contre tous que vous devez tenir le haut de la table entre les lunatiques, quels qu'ils puissent estre.

Il y a une difficulté magistrale en ceste affaire, et qui n'est pas trop aisée à deschiffrer, sur laquelle il faut que je donne tant de coups de marteaux que vostre qualité de lunatique vous demeure saine, sauve et entiere. Il faut donc que vous sçachiez que vos confreres et qui pourront estre avec le

temps, auroient moyen de vous battre, de ce que Vergile nous apprend que la lune est muette, qu'elle ne fait aucun bruit. On sçait que de vostre naturel, l'aage vous y pousse, vous causez comme une pie borgne, vostre aage vous y semond. Tellement que vous rompriez la teste à la lune, et ainsi il faudroit qu'elle vous quittast le quartier ou que changeassiez de façon de vivre; ce qui ne se peut faire, vostre camelot a pris son ply. Autresfois je me suis esbattu à fureter les livres et, entre autres, Servius qui a glosé Vergile et Macrobe, qui barbouillent prou de papier pour faire jaser la lune. De ma part je consens que la lune ait le bec cousu, qu'elle ne sonne mot, pourtant vous ne devez estre dechassé de sa compagnie. Vous parlerez pour tous deux et elle se taira pour tous deux, et ainsi vous ferez les uns pour les autres. C'est ainsi qu'il faut vivre entre amis.

Au reste, l'honneur que je vous fais n'est pas petit, Seigneur Bertachin, je vous mets à la suite et l'un des premiers officiers du second honneur des celestes chandeles de la princesse de la mer. Vous ne sçavez pas que c'est que je vous confere, je vous donne place au ciel, et si vous fais admiral et vis-roy de toute la mer. N'estimez vous rien cela? Je vous fais pair et compaignon de la lune, je vous enroole en sa confrairie, vous estes adopté en sa famille, vous voila à cheval, tenez vous bien,

mon amy, et par cy aprés, ne soyez si mal advisé que de crier avant que l'on vous escorche.

A ceste heure il faut que je vous rabatte les cloux de vostre mescontantement. Pauvre enfant de Zebedée, vous ne sçavez que c'est que vous demandez ! je vous fais du bien et ne le pouvez cognoistre. Vous dites que vous estes masle, et, partant, que devez avoir empraint le soleil en vostre devise, et non pas la lune.

La raison sur laquelle vous vous fondez est que la lune est femelle, et, en ceste qualité, adorée sous le sexe de deesse ; quant à vous, vous estes masle, ennemy de la gynecocratie, *ergo,* dites vous, qu'estes mal attaché du regard lunatique. Mais que direz vous, Seigneur Bertachin, à la response que j'ay preste en main, et qui vous fera, je m'asseure, tressaillir vostre virilité animale: C'est que nous trouvons qu'il y a eu un dieu nommé Lune, adoré et respecté par les anciens de telle façon, qu'Ælian Spartian tesmoigne qu'à Carres il y avoit un temple qui luy estoit dedié et consacré, où les masles luy faisoient leurs petites superstitieuses devotions en habit femenin, et les femmes en habit viril. Si bien que la difficulté que vous faites de vous laisser enrooler en l'estat de la lune, *quia mulier sit,* ne vous peut sauver et garentir du titre de lunatique : la lune ne vous battra point, et si aurez sur vostre chef le zenith

lunatique, qui vous donnera d'un rayon masle à plomb sur le cap.

Mais quand ainsi seroit, et que vous continuassiez à faire du revesche, parce que vous detestez les idolatries et faulses adorations des faux dieux et deesses, qui n'ont esté que trop pratiquées anciennement par les payens, encores serez vous bien attenu à moy de ce que je vous donneroie place si honorable auprés de la lune. C'est vostre advantage d'avoir deux cordes tendues à vostre arc. Ne vous souvient il point du compte de celuy qui disoit qu'il aymoit beaucoup mieux estre le coq, l'aisné et le monsieur en son village, que de tenir rang de poule, de cadet et de valet en une ville? Je demeure d'accord avec vous que le soleil est bien plus excellent que la lune; qu'il est le mary, elle la femme. Mais si je vous mettoie entre les solaires (mon pauvre Bertachin), vous y tendriez la queue, et, au lieu que vous estes vis-roy de la mer, on ne vous passeroit que pour un chetif tournebroche, ou un rinsegodet, ou marmiton de la Gadouarde, cousine de messer Fifi.

— Vous avez envie de gausser, Seigneur Theophanes, respondit le seigneur Bertachin, portant une mine aussi peneuse qu'un qui, pensant faire un pet de navets, en a fait un de maçon dans les draps, et qui, en bon françois, a chié au lit. Vous tournez la truye aux choux. Nous avons l'imagi-

noire pointue. Vous pensez nous amuser par je ne sçay quel beaubeau, et voulez faire croire que nous sommes bien heureux d'estre lunatiques. Je suis contant que vous vous saisissiez gentiment et beau de ce tant glorieux et magnifique titre, afin que, s'il vous plaist, vous en faciez vostre proffit. Je prens à mal ce nom de lunatique, et crois que vous me voulez taxer de quelque manie ou folie. Le Sr Camille, et vous aussi, vous passeriez bien d'ainsi m'injurier : je ne vous en apprestay onques les occasions. Deportez vous donc, Seigneur Theophanes, entant que vous m'estes amy, de plus me faire passer par devant le nez vos lunatiques impressions, et consentez à la reparation qui me doit estre faite par le Sr Camille.

— Et à quel propos, mon petit belaud, mon Bertachin? repliqua le Sr Theophanes; on dit que vous estes si bon homme. Vostre femme le corne par tout. Sur vos vieux jours, voudriez vous bien faire du mauvais alencontre de nostre amy commun? Je feray tant envers luy qu'il vous pardonnera : aussi bien ne sçavez vous que c'est que vous faites. Il y a du vif-argent qui vous trouble la sermonniere lunatique. Vous faites du mutin. Qui vous a offensé? C'est, dites vous, le Sr Camille qui vous a appelé lunatique : *ergo*, concluez vous, fol et maniaque. La conclusion, je la vous nie. Elle peche en la forme. Quand bien elle vaudroit,

si est ce que vous n'auriez occasion de crier alarme de la façon que vous faites. Il faut que vous presumiez que vous soyez autre qu'homme; autrement, si l'eussiez creu, vous eussiez apperceu qu'il y a tousjours de l'humeur ou brusque et gay, ou biserrement folastre, ou verveux, resveur, fantasque, sec, noir, etc. Pour ce le medecin Bretonnaiau commance son Melancholique par ces vers :

En fut il onq' un seul? en est il ? qui sera-ce,
Voire fut il issu de la celeste race,
Sur terre cheminant, portant visage humain,
Qui n'ait le cerveau creux, et trop leger d'un grain,
Ou de deux, ou de trois?

Cela il le preuve par tres-vives et pregnantes raisons; aprés voicy comme il conclud :

Voila comme le monde est des fois une cage
Ou bien un eschaufaut, où un monde de fouls
S'entre-jouent l'un l'autre et se moquent de tous,
Ou bien une grand'nef de fols passagers pleine,
Voguant sur la grand'mer de ceste vie humaine, etc.

Vous estes homme mondain et au monde, il s'ensuit donc que, vous appellant fol, on ne vous fait tort.

Tout homme se sent de la folie, mais non point tous d'une façon : il y a difference entre le fol marqué et celuy qu'on repute sage : l'un tient sa

marotte en sa main, l'autre la fourre finement dans son sein; toutesfois, ce n'est point si accortement qu'en sa vie le plus souvent on ne voye eschapper quelque trait de folie. On vous a fait le plus de grace qu'on a peu, et vous criez qu'on vous escorche. Il y a plusieurs sortes de fols : vous ne pouviez eviter que ne fussiez de la partie; on vous a mis entre les moins mauvais : vous n'en sçavez gré, que dira on de vous? Vous vouliez estre du costé du soleil et partant en ardeur, voila donc une folie chaude qui emphrenesira vostre entendement. On veut attremper vostre chaleur par la moyteur de la lune, pource on vous fait lunatique, et vous tordrez le nez, vous en rechignerez? Cela est une estrange mescognoissance. Me voulez vous croire? Au partir de ceste apresdisnée, allez vous en de ce pas trouver le seigneur Camille : mon homme vous apprendra où il est; remerciez le humblement de la grace, du bien, de l'honneur et faveur qu'il luy a pleu vous faire; requerez luy pardon de la temeraire poursuite qu'avez injurieusement fait contre luy, et, quant au reste, laissez moy faire, j'en viendray bien à bout.

— Ce me sera le plus expedient, mon cher Theophanes : oh! que vous avez ce jourd'huy fait un grand coup, et pour vous, et pour le seigneur Camille, et pour moy. Pour vous, de ce que vous avez acquis en mon endroit une obligation telle

que, n'estoit que je craindroie qu'eussiez fait quelque paraffe secrete dans vostre culier, je vous baiseroie tres-volontiers le moule du derriere de vostre haut de chausses. Pour le seigneur Camille, de ce que j'avoie bien envie de le grater; à ceste heure il m'est amy, il pourra disposer de moy comme de celuy qui, n'estoit la honte ou de peur qu'on ne dit que je seroie idolatre, baiseroit le pas où il poseroit la semelle de ses souliers. Pour moy, de ce que m'avez relevé d'une grande peine où je m'alloie enhydrer, et aussi que m'avez fait cognoistre l'estat qui m'estoit acquis successoirement en l'admirauté de la mer.

L'Academie, ayant ouy discourir si bravement le seigneur Theophanes, en fut trescontante, mais encores plus de ce qu'il avoit appaisé le seigneur Bertachin. Partant, attendu le consentement et accord des parties reconciliées, elle les renvoya hors de court et de procés, sans despens. Et ce pour plusieurs causes qui seront quelque jour publiées, si je ne me trompe ou que vous ne vous abusiez.

FIN.



NOTES

DES APRÈS-DINÉES

Page 4, ligne 24. — *Faire un trou à la nue,* ou *à la nuit,* est l'analogue de notre expression : faire un trou à la lune.

— 26. — *Galochér en martinet,* traîner la galoche, se promener à l'aventure, faire l'école buissonnière. On donnait alors le nom de *martinet* aux écoliers qui ne demeuraient pas dans un collège, qui le fuyaient chaque jour, comme des martinets.

P. 5, l. 26. — *M. Gaulard,* c'est Jean Tabourot, qui a recueilli les *Contes* et les *Apophthegmes* du seigneur Gaulard, qu'on trouve imprimés à la suite de ses *Bigarures* et de ses *Touches*. On peut croire que ce seigneur Gaulard était un Bourguignon salé, comme on disait, grand conteur de choses grasses, lequel a réellement existé, mais dont Tabourot a gaillardement ravivé la joviale figure.

P. 8, l. 8. — *Distinguo par gluc.* Dans la dialectique de l'école, le *distinguo* était un terme de scolastique indiquant qu'une proposition pouvait avoir deux sens différents. On disait donc plaisamment. « *Distinguo* par *glic* et par *gluc* », en manière d'onomatopée, *glic* et *gluc*

remplaçant *par ci* et *par là* et formant deux sons gutturaux dans lesquels on avait peine à découvrir deux mots significatifs. Cependant *glic* était le nom d'un jeu de hasard, qui se jouait avec des cartes ou des dés, en répétant à l'occasion le mot *glic* pour annoncer un coup ou une chance.

P. 9, l. 8. — *Cent mil escus autres que ceux de Thoulouse ou de Saint-Marcel.* C'étaient sans doute des écus sans valeur, de mauvais aloi, en plomb ou en argent fourré, mais nous n'avons rencontré nulle part l'explication de ce terme proverbial qui met en cause la ville de Toulouse et un des bourgs portant le nom de Saint-Marcel.

P. 10, l. 28. — *Rien n'y manquoit que l'espoussette,* c'est-à-dire : il ne manquait qu'un coup de brosse pour les faire briller, l'*espoussette* ou vergette étant une brosse de crin qui servait à nettoyer les habits.

P. 18, l. 9. — *Est de bien haute liste,* c'est-à-dire complexe et de grande étendue.

P. 21, l. 20. — *Abstemii,* abstèmes, qui ne boivent pas de vin. On appelait ainsi, parmi les premiers chrétiens, ceux qui, dans le sacrement de l'eucharistie, ne voulaient pas prendre de vin et ne communiaient que sous la seule espèce du pain symbolique.

P. 27, l. 21. — *La maistresse de l'Œil d'avis.* Il faut chercher, dans l'anagramme de *l'Œil d'avis,* le nom d'une femme que Cholières paraît avoir aimée (voy. la Notice biographique). Plus loin (p. 103), une phrase de Cholières indique que la demoiselle « à laquelle quelcun de ceste troupe a, fort à mon gré, donné pour anagramme *l'Œil d'avis,* » était « de la partie », c'est-à-dire de la société des Matinées et des Après-Dînées.

P. 28, l. 18. — *Partis amoureux.* C'est le titre d'un ouvrage inédit et inconnu de Cholières, lequel ne semble pas avoir été imprimé. (Voy. la Notice biographique.)

P. 30, l. 11. — *Escorcher le regnard*, rendre par la bouche ce que l'on a pris. Nous disons aujourd'hui *piquer un renard*. Nous trouvons aussi, dans Cholières, *tirer au regnard*, avoir envie de vomir. Ce sont des métaphores rabelaisiennes.

P. 38, l. 11. — *Temple de l'Ame*. Voici le titre complet de ce poème de Bretonnayau : *La Generation de l'homme et le Temple de l'ame*, avec autres œuvres poëtiques extraittes de l'*Esculape* de René Bretonnayau (Paris, Abel l'Angelier, 1583, in-4°).

P. 43, l. 8. — *Il n'y a qu'un mot qui serve, et puis la fin*, expression proverbiale équivalant à cette phrase : Ce que je vous dis est mon dernier mot.

P. 43, l. 28. — *Afin que je ne vous soye double, comme un asne rouge*. Cette expression nous paraît faire allusion à l'âne d'or d'Apulée, lequel avait double nature, celle de l'homme et celle de l'âne.

P. 44, l. 18. — *Servir de graisse aux fosses Saint-Innocent*, aller engraisser la terre du cimetière de Saint-Innocent, à Paris.

P. 45, l. 6. — *Baye*, contes, bourdes que tout cela.

P. 45, l. 35. — *N'en eut pas voulu tenir deux œufs à Pasques rouges*, c'est-à-dire : n'eût pas voulu qu'on lui donnât à Pâques deux œufs rouges, pour l'empêcher de parler.

P. 52, l. 1. — *Hazard sur les balais*. On disait proverbialement *pisser sur les fagots*, dans le sens de cacher son jeu, mener les choses à l'aventure, perdre son temps et sa peine.

P. 56, l. 19. — *Il ne sera pas besoin de despouiller nostre semlante*. Nous ne comprenons pas cette expression proverbiale, à moins que *semlante* ne soit là pour *semellante*, dans le sens de *semelle;* ce qui voudrait dire alors : il ne sera pas besoin d'ôter nos souliers, c'est-à-dire de nous reposer.

P. 58, l. 17. — *Une caprice mulesque,* une fantaisie étrange, digne d'une mule entêtée et capricieuse. Nous ne connaissons pas d'autre exemple de *caprice* au féminin.

P. 60, l. 4. — *Ce dit ly contes.* C'est une expression très usitée dans les fabliaux et les contes antérieurs au XVe siècle, employée ici par Cholières à titre de citation; elle signifie : « comme le dit le conte ».

P. 60, l. 14. — *Vous ne vous deparceleriez de toute cette relevée,* vous ne vous sépareriez pas de toute cette après-midi. Le sens de *relevée* vient de ce qu'on se couchait à midi pour faire la sieste, et qu'on avait ainsi à se relever du lit pour finir sa journée.

P. 64, l. 23. — *Ce n'est marché de chevaux,* c'est-à-dire qu'on ne peut, comme lorsqu'on a acheté un cheval vicieux, rendre sa femme pour vices rédhibitoires.

P. 67, l, 19. — *L'aureille prime, la teste verte et l'œil au bois :* ce sont les conditions d'un bon chasseur qui guette le gibier à l'entrée d'un bois.

P. 82, l. 24. — *Il maquignonneroit pour les enfants de la matthe.* On appelait *enfants de la mathe* ou *de la mate* les gueux, les voleurs et les filous des cours de Miracles.

P. 88, l. 21. — Ce pauvre Agamemnon de la Cru est sans doute un mari esclave de sa femme. Quant à *la Cru,* nous n'en avons pas deviné le sens, à moins que Cholières n'ait donné le genre féminin à un mot de chasse, essentiellement masculin, *le cru,* qui caractérisait le buisson où la perdrix se cachait pour échapper au chasseur. — La *crou* est une terre sablonneuse et peu fertile.

P. 91, l. 15. — *Madona Francisquina.* Nous croyons que cette expression proverbiale fait allusion à la *Madona* dont saint François d'Assise était amoureux. Voy. l'ouvrage satirique de J. B. Renoult : *Aventures de la Madona et de François d'Assise* (Amsterdam, 1701, in-8).

P. 97, l. 15. — Jean de Boissières, né à Montferrand en Auvergne, avait publié un poème imité de l'Arioste, *la Croisade, ou le Voyage des chrestiens en la Terre sainte* (Lyon, 1580, in-8), et trois volumes de poésies françaises, imprimées à Paris en 1579.

P. 99, l. 8. — *C'est du camelot,* expression proverbiale qui signifie qu'il n'y a plus à y revenir, parce que le camelot, étoffe de poil et de laine, garde toujours le pli qu'il a pris.

P. 102, l. 15. — *Paroissien de Saint-Pierre aux Bœufs,* cornard, à cause des cornes des bœufs.

P. 103, l. 8. — *L'Œil d'advis.* Voy. ci-dessus, p. 27, l. 21, *la maistresse de l'Œil d'avis,* qui est appelée l'*Œil d'Aris* dans les poésies de Cholières.

P. 103, l. 26. — *Un medecin angevin.* C'est René Bretonnayau, dont Cholières a déjà parlé avec éloge en plusieurs endroits de ses *Matinées.* (Voy. ci-dessus, p. 38, et la note correspondante.)

P. 104, l. 27. — *Vostre belle solitude des neiges.* Le sieur Pantaléon répond ici à cette phrase de messer Alexandre : *Qui a il de plus miserable qu'un homme seul? Væ homini soli.* C'est là ce qu'il appelle la *solitude de neiges.*

P. 105, l. 22. — *Les Tenebres du Mariage.* Voici le titre rimé de cette pièce de poésie, divisée en neuf leçons pour être chantée aux Ténèbres dans la semaine sainte :

Cy ensuivent en bref langaige
Les Tenebres de mariaige,
Lesquelles furent, sans mentir,
Composées par ung vray martir,
Lequel fut dix ans en servaige
Comme appartient au mariaige.

Il existe cinq ou six éditions gothiques de cette pièce satirique contre les tourments du mariage.

P. 106, l. 6. — *Y. R., poëte saintongeois.* Yves

Rousseau, né en Saintonge, était théologien avant de se faire poète. Il avait fait paraître à Alençon, en 1565, le *Traité de la préparation de la Cène* et plusieurs dialogues, avant de publier à Paris différentes pièces de poésie, entre autres les *Louanges de la vigne et du vin.* « Il florit cette année 1584 », dit La Croix du Maine.

P. 117, l. 13. — *La Rose des Nymphes illustres* est un ouvrage de Cholières, appelé ici *Monsieur de Ceans,* ouvrage que nous ne connaissons pas et que les bibliographes n'ont pas cité.

— 20. — *Que cette belle Rose aura roulé sur l'estampe,* c'est-à-dire : aura passé sous presse (ital. *stampa,* presse).

P. 118, l. 17. — *Tartarin de Belleperche.* Nous croyons entrevoir quelque analogie entre ce *Parquet* ou plutôt *Pacquet de mariage,* adressé à Mlle *des Basses Marches,* et le petit livre de Jean de la Roche, baron de Flavigny : *la Vie et actes triomphans d'une tresillustre et renommée damoiselle nommée Catharine des Bas Souhaits* (dite la Courtisane bordelaise); imprimé sur la copie de maistre Nicolas Paris, imprimeur à Troyes, sans date (vers 1595), in-8. Cette Catherine des Bas Souhaits n'était autre que la femme d'un conseiller au Parlement de Bordeaux nommé Jean de la Borne.

P. 120, l. 20. — La *croix de saint André* était la *croix de Bourgogne,* que portaient comme enseigne les Bourguignons du temps de Charles VI, dans leurs querelles avec les Armagnacs.

P. 129, l. 4. — *Par le sang goy,* variante de *Par le sang bieu,* par le sang de Dieu : juron.

— l. 8. — *Héberger le courtaut,* donner l'hospitalité à la partie de l'individu qui peut passer pour courte, mais qui l'est plus ou moins, suivant les circonstances.

P. 130, l. 20. — *Le 48. Party amoureux.* Cette citation prouve que l'ouvrage, inconnu de Cholières,

intitulé *les Partys amoureux,* était divisé en plus de 48 chapitres.

P. 134, l. 4-9. — *On ne nous jettoit point des pommes cupidiques,* etc..., c'est-à-dire qu'en parlant de l'*arbre de vie,* on ne songeait pas à faire des allusions licencieuses ou relatives à l'amour.

P. 146, l. 7. — *Vase* doit être ici pour *base,* par suite de la confusion du *v* avec le *b,* produite, dans les langues du Midi, par la mauvaise prononciation des indigènes.

P. 158, l. 21. — *Ah! que ne suis-je pas seul en Beausse!* expression proverbiale signifiant : « Plût à Dieu que je fusse seul maître du terrain et de la place! »

P. 173, l. 12. — *Festes* est ici pour *faîtes,* hauteurs.

P. 177, l. 16. — *Suppost,* terme de philosophie : ce qui est la base de l'homme, ce qui constitue l'homme.

P. 189, l. 25. — *Avaleur de lamprillons.* Les *lamprions* sont de petites lamproies. Cette expression nous paraît synonyme de celle-ci, qui est encore en usage : *avaleur de couleuvres.*

P. 194, l. 28. — *Charge et serre le casquet qui voudra.* Cette expression proverbiale, équivalant à celle-ci : *Nargue des précautions à prendre,* nous paraît faire allusion à la blessure mortelle de Henri II dans un tournoi, quand Montgommery fit sauter d'un coup de lance le ventail ou la visière du casque de ce prince, le casque n'étant pas assez soigneusement serré et fermé.

P. 196, l. 2. — *Decheveler* signifie tirer par les cheveux; mais ce verbe n'aurait-il pas ici le sens de faire descendre de cheval, désarçonner?

P. 198, l. 9. — On ne connaît pas l'auteur de ce petit livre de poésie descriptive intitulée : *les Blasons anatomiques du corps féminin, ensemble les Contre-blasons, avec les figures,* le tout mis par ordre; composé par plu-

sieurs poètes contemporains (Paris, Ch. L'Angelier, 1550, in-16, fig.).

P. 200, l. 5. — *Usque ad vitulos,* jusqu'au bout. Allusion à un psaume qui commence par *Miserere* et finit par *vitulos.* (Voir dans les *Contes d'Eutrapel,* chap. VII, p. 236, l. 13, de l'édition publiée dans nos *Conteurs français :* « un autre qui le feroit danser depuis *Miserere* jusqu'à *vitulos.* »)

P. 200, l. 10. — Le *docteur à la bouche d'or,* saint Jean Chrysostome.

P. 201, l. 7. — *Se laisser emporter au bris,* c'est-à-dire à des actes de violence.

P. 204, l. 27. — *Humilimes,* très humbles, du latin *humilissimus* ou *humillimus.*

P. 210, l. 19. — *Après bon vin, bon roussin :* après avoir bien bu, on est plus dispos à faire l'amour. *Roussin* veut dire cheval entier.

P. 219. — On peut voir, dans Boccace, ce même conte, que La Fontaine a imité sous le titre de *la Jument du compère Pierre.*

P. 221, l. 17. — *Je vous sens venir : vous portez des bots et sabots;* expression proverbiale qui signifie : On vous entend de loin, comme les gens qui ont les pieds bots ou qui portent des sabots.

P. 232, l. 6. — *Je vous vay renvoyer en Barbarie,* jeu de mots, par rapprochement de *barberie* à *Barbarie.*

P. 236, l. 4. — *Formulaire dressé par les harangieres, en l'année de la reformation.* Le formulaire des *harangieres* est ce qu'on a nommé depuis le *Catéchisme poissard.* Quant à l'*année de la reformation,* cela doit s'entendre des changements qu'on avait faits ou voulu faire au style des femmes de la Halle.

P. 237, l. 16. — *A propos de truelle,* c'est mal à propos, sans suite ni raison. On dit maintenant : *à propos de bottes.*

P. 237, l. 22. — *Le bon Apomasar.* C'est sous ce nom que J. Leunclavius traduisit en latin l'*Oneirocritica* d'Achmet. Cholières semble faire allusion à l'ouvrage suivant : *Apomazar, des Significations et evenemens des songes,* tourné du grec en latin par Leunclavius et mis en françois (par Denys Duval) (*Paris, Duval,* 1581, in-8°).

P. 241, l. 14. — *Dites voy* est ici pour « dites voire » : dites-moi vraiment, dites-moi un peu.

P. 242, l. 24. — *Passe menu moins pour ce que pourra valoir le compte,* expression proverbiale de commerce, signifiant : il faut accepter ce compte pour ce qu'il vaut.

P. 243, l. 17. — *Un lifrelofre,* c'est-à-dire un suisse ou un ivrogne; expression rabelaisienne.

P. 250, l. 20. — *Tesmoins de Bressure.* Nous ne savons s'il faut voir *Bressuire* ou la *Bresse* dans ce mot *Bressure,* qui paraît être un nom de lieu. Dans tous les cas, ces *témoins de Bressure* étaient de faux témoins ou des témoins suspects. On sait que les paysans faisaient trafic de leur témoignage en justice.

P. 251, l. 11. — *Je me donne à,* sous-entendu : à Satan ou à Belzébuth.

P. 257, l. 26. — *Histoire prosopographique.* Allusion à l'ouvrage suivant : *la Prosographie* (Prosopographie), *ou Description des personnes insignes qui ont esté depuis le commencement du monde, avec leurs effigies* (Lyon, Ant. Gryphius, 1573, in-4). L'auteur est Antoine du Verdier, seigneur de Vauprivas.

P. 258, l. 3. — Jean Clopinar, dit de Meux. Cholières travestit à dessein le nom de Jean Clopinel, dit de Meung, continuateur du *Roman de la Rose* et poète royal de Charles VII.

P. 258, l. 7. — *Vous revirez la truye au foin,* expression proverbiale, signifiant : vous contrariez le goût des gens.

P. 258, l. 22. — Le pèlerinage de *Saint-Michel au péril de la mer* était un des plus fréquentés au moyen âge. — *Portez vos coquilles à d'autres qu'à nous,* signifiait proverbialement : faites en accroire à d'autres que nous.

P. 260, l. 3. — *Le Caloier des philosophes* doit être Rabelais, qui s'intitulait *Caloyer des Iles d'Hières,* en tête de son roman de *Pantagruel.*

P. 261, l. 17. — *Dire la patenostre de singe,* gronder, murmurer entre ses dents; expression proverbiale qui se trouve un peu différente dans Rabelais, liv. I, ch. II : *Dire la patenostre du singe.*

P. 269, l. 18. — *Marpaud, mistoudin,* sont des termes d'argot qui étaient devenus des noms de camaraderie. Le sens de *marpaut* nous échappe, quoique le mot se trouve dans la farce de *la Pipée. Mistoudin* (racine *miste*) nous paraît être l'analogue de *mistouflet,* mon mignon, mon joli garçon.

P. 271, l. 9. — *La maladie de saint Mathurin,* la folie, que ce saint avait la réputation de guérir.

P. 271, l, 7. — *Bussart d'eau de Canathe.* Cholières fait-il allusion à l'eau changée en vin par Jésus aux noces de Cana? Il y avait cependant, près de Nauplie, en Grèce, une fontaine célèbre, dite de *Canathos,* où l'on disait que la déesse Junon venait se baigner une fois tous les ans.

P. 273, l. 7. — *Raphael de Briguenarilles,* sobriquet d'un contemporain de Cholières, par allusion au géant Bringuenarille, qui avalait des moulins à vent. Voy. *la Navigation du Compagnon à la bouteille, avec les prouesses du merveilleux geant Bringuenarille* (Troyes, veuve de Nicolas Oudot, sans date, in-16). Cette facétie, attribuée à Rabelais, avait paru sous ce titre : *Le Voyage et navigation des isles et terres heureuses, fortunées et incognues, par Bringuenarille, cousin germain de Fesse-Pinte,*

contenant des choses merveilleuses et difficiles (Rouen, Nicolas Lescuyer, 1578, in-16).

P. 280, l. 25. — *Saint Guigne-fort*. Ce saint-là n'est autre que saint Guignolet, dont la statue mobile faisait des enfants aux femmes stériles dans diverses provinces de France.

P. 288, l. 21. — *Gardez le fagot*. On a dit depuis : *gare le fagot!* dans le sens de : ce sont là des propositions hérétiques qui peuvent nous mener au bûcher.

P. 289, l. 3. — *Rompre l'anguille au genoil*, entreprendre une chose impossible; proverbe rabelaisien.

P. 291, l. 6-8. — La *geyette* est le jais; l'*oromenus* de Pline est le sel gemme; le sel *aragonois* est sans doute l'anthracite ou charbon de terre.

P. 293, l. 22-24. — *Terres seellée, Melienne, de Chio, Erythrienne, de Bloys*. Ce sont les différentes terres à poterie; qu'on employait à faire des vases depuis l'antiquité. La *terre seellée*, c'est la terre *sigillée*; la terre *melienne*, c'est la terre de l'île de Milo, etc.

P. 294, l. 27. — *L'Honeste Discipline*. Pietro Crinito, de Florence, né en 1465, mort en 1505, est l'auteur d'un livre intitulé : *De Honesta Disciplina*.

P. 308, l. 11. — *Ils sont du pays de Libourne, bâtis sur Lourd*. C'est évidemment un proverbe local, créé sur un jeu de mots, par onomatopée, ou analogie du nom de *Libourne* avec *lourd*. Il suffit de contracter *Libourne*, pour y trouver le son de *lourd*.

P. 302, l. 8. — *Le tocan de Thevet*, le *toucan*, oiseau à gros bec, qu'André Thevet avait dessiné d'après nature et représenté dans sa *Cosmographie universelle*, publiée en 1574, à Paris, au retour de ses voyages en Asie, en Afrique et en Amérique.

P. 311, l. 17. — *L'Angevin Bretonnayau*, nommé souvent dans les ouvrages de Cholières, qui se plaît à

citer des vers de ce médecin-poète, son ami. Voy. ci-dessus, p. 38, l. 11, et la note correspondante.

P. 314, l. 5. — *Escoutaz, que le maulubec vous trousse!* vieille imprécation répétée souvent dans Rabelais. Le maulubec était le mal de gorge, l'angine couenneuse.

P. 320, l. 9. — Les *feux latoniens* sont le soleil et la lune, Phœbus et Phœbé, qui les personnifient dans la mythologie antique, étant enfants de Latone.

P. 322, l. 20. — Le verbe *veineroit* nous paraît ici un jeu de mots pour *vénéreroit*. *Veiner* signifiait *ouvrir la veine*, saigner.

P. 326, l. 20. — *Estend aussi loin le chevrotin.* On dit aujourd'hui : *Allonge la courroie*, au figuré, dans le même sens : c'est tirer les choses en longueur.

— l. 25. — Le jeûne entier, c'était s'abstenir d'aliments toute la journée; le demi-jeûne, c'était ne rien prendre le matin.

— l. 26. — Le *ressiner* était le goûter, collation légère entre le dîner, qui avait lieu à midi, et le souper, qui avait lieu le soir entre sept ou huit heures.

P. 336, l. 8. — *Garder la lune des loups*, se dit des gens qui ont peur et qui font mine de menacer.

P. 348, l. 16. — La *Livre*, c'est la *Balance*, du latin *libra*.

P. 351, l. 11-12. — *Hausser le gantelet*, hausser le coude, boire à grands traits.

— *Allonger les S*, falsifier un compte, parce qu'en allongeant les *s*, qui figuraient des sols à la fin des comptes, on en faisait des *f*, qui représentaient des francs.

P. 364, l. 9. — *Vous touchez sur la grosse corste*, expression proverbiale tirée de l'escrime. *Corste* est peut-être là pour *coste*, ou plutôt pour *croste*, l'aorte, grosse veine du cœur.

P. 367, l. 7. — *Faire voye à la lune* est-il synonyme de *faire un trou à la lune?*

— l. 10. — *Protecteur de la lune à l'encontre des loups*. (Voir la note de la p. 336.)

P. 371, l. 2. — *Le mau fin feu de ricque racque*, en patois gascon, est le *feu saint Antoine*, la fistule à l'anus.

P. 374, l. 7. — *Attiquettes* doit être là pour *étiquettes*.

P. 375, l. 21. — *Targe* est un bouclier; mais il est ici employé dans le sens de *cornes*, à cause de l'échancrure en croissant que portait la targe pour y appuyer la lance. On peut croire aussi que ces gros bouchons de bouquets sur le chapeau des maris, *à défaut de targes* ou d'*enseignes dorées*, étaient l'ornement des garçons de village qui cherchaient femme.

P. 376, l. 13. — Le *Salluste* ici nommé est Salluste du Bartas, auteur des *Semaines*, célèbre poète que Cholières avait en haute estime, et qu'il cite souvent dans ses ouvrages.

P. 378, l. 9. — Le *camelot* était une étoffe dont les plis ne pouvaient s'effacer. (Voy. ci-dessus, p. 99, l. 8, et la note y relative.)

P. 380, l. 21. — *Marmiton de la Gadouarde, cousine de messer Fifi*. On donnait aux vidangeurs le nom de *messer Fifi*. La *gadouarde* n'est autre que la plus fine ramassée par les *gadouards*.

— l. 28. — *Vous tournez la truye aux choux*. Ce preverbe correspond à celui-ci, qui est encore en usage : *Tourner la truie au foin*, c'est-à-dire : éviter de répondre, détourner la conversation.





TABLE DES APRÈS-DINÉES.



IMPRIMÉ PAR JOUAUST

POUR

LES CONTEURS FRANÇAIS

PARIS, M DCCC LXXIX